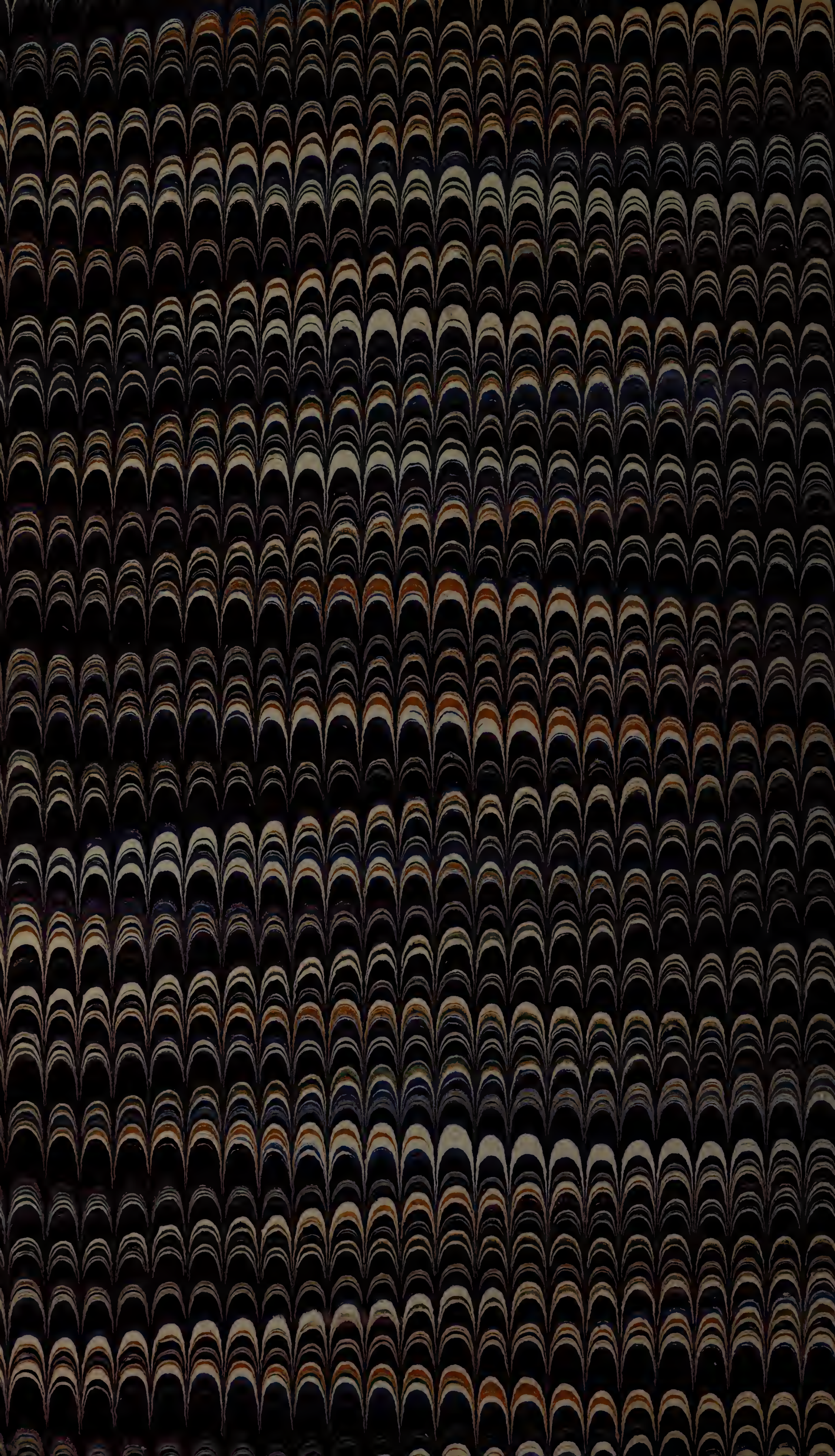








HISTOIRE

DE

L'ESCRIME

DANS TOUS LES TEMPS ET DANS TOUS LES PAYS

PAR

ÉMILE MÉRIGNAC

EAUX-FORTES DE M. DE MALVAL — DESSINS DE M. DUPUY

I

ANTIQUITÉ

> Pour moi, je considère toute arme qui reste fixée dans la main comme appartenant à l'escrime. Il est impossible, en effet, qu'en tenant cette arme, on n'ait pas l'idée en même temps de chercher à s'en servir plus adroitement que son adversaire.
>
> A. GRISIER.



PARIS
ROUQUETTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
57, PASSAGE CHOISEUL, 57
1883

A Monsieur Bonnenne

Souvenir d'amitié

Emile Mérignac

DU MÊME AUTEUR



POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

HISTOIRE DE L'ESCRIME

AU MOYEN AGE ET DANS LES TEMPS MODERNES

HISTOIRE

DE

L'ESCRIME

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ

A SIX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES

SAVOIR :

50 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 50;
500 exemplaires sur papier vélin.

Il a été tiré à part 100 exemplaires sur papier vélin,
non mis dans le commerce.



E. de Malval sc.

HISTOIRE
DE
L'ESCRIME

DANS TOUS LES TEMPS ET DANS TOUS LES PAYS

PAR

ÉMILE MÉRIGNAC

EAUX-FORTES DE M. DE MALVAL — DESSINS DE M. DUPUY

I

ANTIQUITÉ

> Pour moi, je considère toute arme qui reste fixée dans la main comme appartenant à l'escrime. Il est impossible, en effet, qu'en tenant cette arme, on n'ait pas l'idée en même temps de chercher à s'en servir plus adroitement que son adversaire.
>
> A. GRISIER.



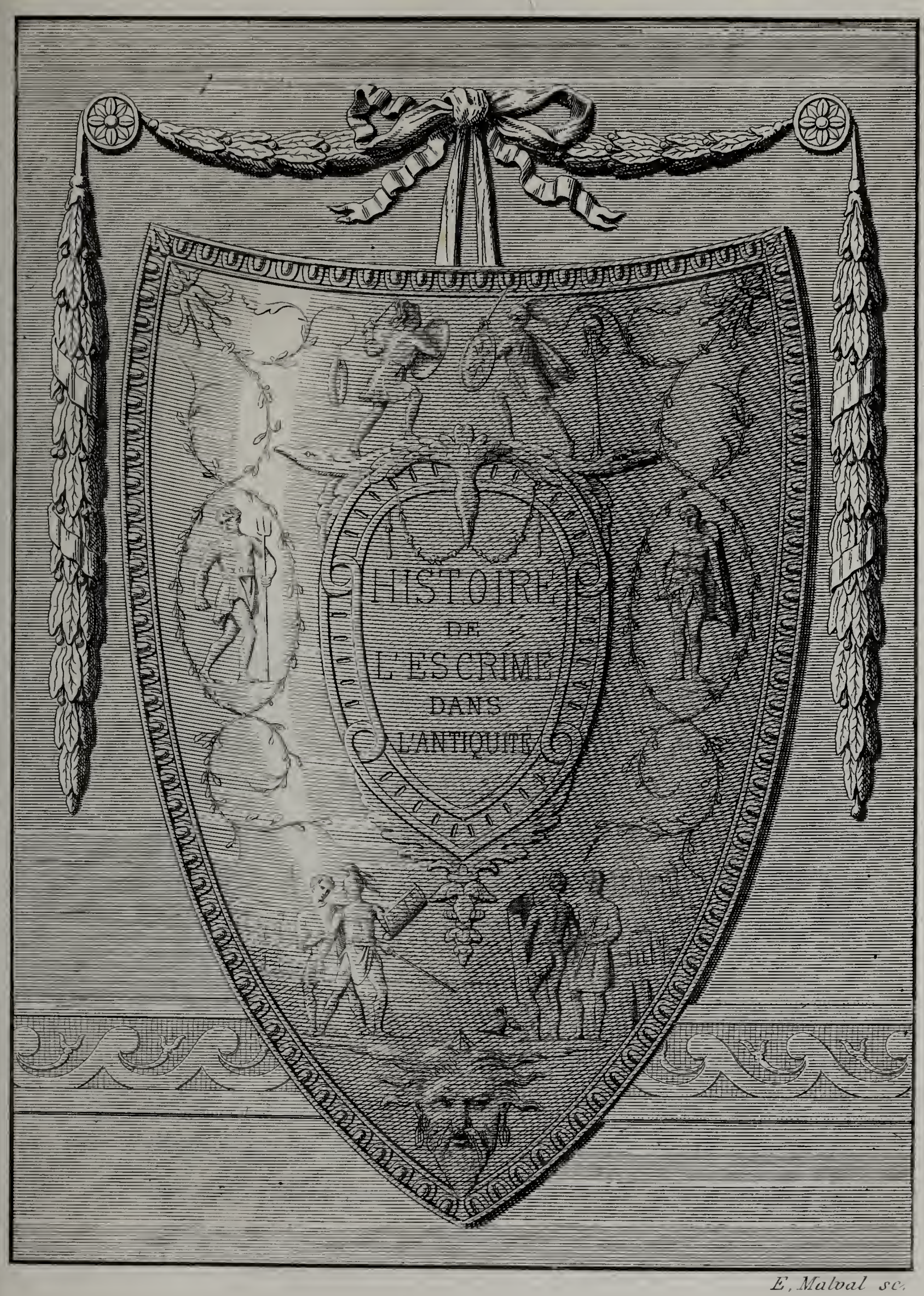
PARIS
IMPRIMERIES RÉUNIES, C
54 BIS, RUE DU FOUR
1883

A LA MÉMOIRE

DE

MON PÈRE

E. Mérignac.



E. Malval sc.



PRÉFACE

HISTOIRE DE L'ESCRIME!..... *Quels souvenirs héroïques et glorieux! quelles épopées! On pourrait presque dire : quelles visions sublimes et sacrées évoque ce titre!... Voici d'abord Brahma qui, d'après les légendes hindoues, en créant l'homme, révèle à ses prêtres, pour qu'ils les inscrivent dans les Védas, toutes les sciences, y compris celle des armes.....*

Voici les Fils du Ciel *qui, plus de deux mille ans avant notre ère, s'exerçaient à l'escrime dans leurs « pi-yong »; les voici avec leurs armes si multiples, si variées et si étranges, leurs costumes aussi fragiles que brillants, et leurs poses tragiques et théâtrales.....*

Mais quels sont ces tourbillons de cavaliers et de chars de guerre ornés de panaches, d'or et de pierreries? Ce sont les Assyriens qui, l'arc et la lance au poing, l'épée à la ceinture, vont à la conquête d'une nouvelle contrée.....

Ici, des Égyptiens, un bâton, presque un fleuret à la main, le bras gauche protégé par une plaquette de bois, s'escriment l'un contre l'autre dans toutes les règles de l'art.....

Là, le peuple d'Israël, dont tous les enfants, même les prêtres, sont des guerriers, s'avancent, guidés par la nuée miraculeuse, d'un camp dans un autre, jusqu'à la Terre Promise; sans cesse ils ont l'épée, « leur arme de prédilection », à la main; sans cesse ils s'exercent, sans cesse ils guerroyent, car les ennemis renaissent à chaque pas.....

Plus loin, Cyrus fait abandonner aux Perses l'arc et les javelots, leur donne des épées, des lances et des haches, leur en prouve la supériorité sur les traits, et leur en montre parfois lui-même le maniement.....

Quel cliquetis de fer frappe notre oreille? Les jeunes Grecs, dans les nombreux gymnases, étudient avec ardeur l'escrime de toutes les armes blanches.....

Enfin, voici les arènes romaines : les gladiateurs, l'épée, la lance ou le trident à la main, vont tuer ou mourir, les uns pour la liberté, les autres pour

la gloire, d'autres pour la fortune. Le sang coule, et à sa vue éclatent des cris passionnés de joie et des applaudissements. Quel souffle de folie belliqueuse et cruelle a passé sur ce peuple?.....

En un mot, l'escrime a été de tous les âges et de tous les pays; elle est le plus ancien des arts; et cela est si vrai, que presque tous les peuples, qu'ils croient en un seul Dieu ou en plusieurs, lui donnent une origine divine.

En réalité, elle commença dès les premiers temps, du jour où deux êtres poussés l'un par la soif d'acquérir, l'autre par le besoin de défendre, se heurtèrent pour la première fois; du jour où, dans ce premier combat, il y eut un vainqueur et un vaincu, celui-ci ne se résigna pas à sa défaite : il chercha autour de lui les objets qui pourraient servir à sa vengeance; il les façonna tour à tour en massues, en lances, en épées; il apprit à les manier avec patience, et grâce à elles il devint victorieux dans d'autres luttes. Ainsi l'adresse l'emporta sur la force brutale, ainsi naquit l'escrime d'un désir de revanche.

Bientôt, sous sa bienfaisante influence, l'homme le moins bien doué physiquement devient terrible au combat, fort dans les exercices, robuste de corps et d'esprit, mens sana in corpore sano, *et il s'aperçoit enfin que ce qu'il ne considérait que comme un moyen*

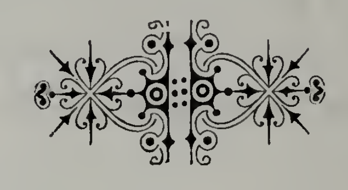
de défense ou de destruction, est la meilleure façon d'améliorer et de conserver la santé.

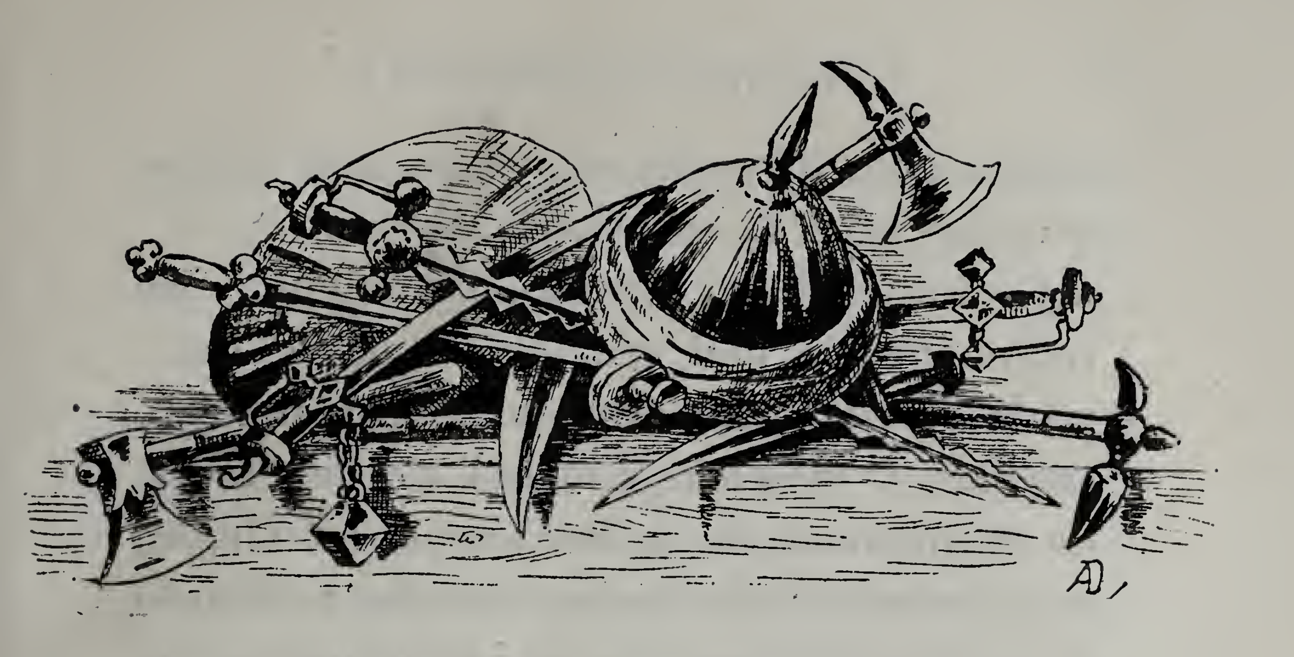
C'est l'escrime sous ces deux aspects et chez chaque peuple que nous avons tâché de montrer, avec toutes ses armes et ses divers attributs.

Puisse le public accueillir avec bienveillance nos timides essais sur un sujet que nous ne croyons pas avoir encore été traité.

Manou, Homère, Hérodote, Xénophon, Végèce, Ma-touan-lin, et tous les auteurs que nous citons dans le courant de notre travail, sont nos guides; ce n'est qu'appuyé sur eux que nous nous avançons; ce premier pas, d'ailleurs, ne sera pas le dernier.

E. MÉRIGNAC.





L'ESCRIME DANS L'INDE

Un traité d'armes hindou. — Le plus vieil exemple de noms propres donnés à des armes. — Légende du tchakaram. — La fête des armes. — Les anciens guerriers de l'Inde. — Les premiers maîtres d'armes hindous. — Quelques lois de Manou. — Le tchatour-angam. — Manière de combattre des Kchatryas. — Les héroïnes de l'Inde. — Les *Yavanis*. — Les plus illustres gentilshommes, maîtres d'armes dans l'Hindoustan. — Des maris peu jaloux. — Deux duels illustres. — L'escrime aux îles Maldives. — Préférence des Indiens pour l'arc et les armes d'escrime. — La chasse à courre, à l'épée. — Un tournoi indien. — Une séance de gymnastique : le *dhun*, le *koschtée*, les *moogdurs* et le *lezum*. — L'entraînement des puhlwans. — Les amazones dans l'Hindoustan. — Les mallagachottis. — Les tombairs. — Un assaut et un duel entre des éléphants.

L'ART des armes, enseigné aux anciens guerriers de l'Inde par des sages de la caste sacerdotale, était une science révélée. Les règles en sont contenues

dans un des livres sacrés, connu sous le nom de *Dhanour-véda* ou véda de l'arc.

Ce traité, d'une incalculable antiquité (les brahmanes le font remonter à la création), porte le nom de l'arme nationale, de l'arc *(dhanus, le meurtrier);* mais il s'occupe aussi du maniement de toutes les autres. Or, on compte trente-deux espèces d'armes anciennes dont chacune a un nom et une forme qui lui sont propres. Des modèles de toutes ces armes se voient dans les mains des principales idoles; il y en avait pour trancher, pourfendre, assommer. Outre les flèches, les guerriers hindous se servaient de l'épée, du sabre, de la lance, du javelot, de la hache, de l'épieu, de la massue, du tchakaram, etc.

Le mystérieux personnage nommé Bhrigou, aïeul des brahmanes tués et pillés par les rois dans la légende du *Vanaparva,* Bhrigou, le premier législateur des Indiens, passe pour avoir enseigné aux hommes l'art de combattre d'après certaines règles.

Cette science de l'arc et de l'escrime, les anciens guerriers la pratiquaient avec ardeur, et, telle était leur admiration pour la bravoure et le courage, qu'ils admettaient dans leurs rangs, et sans distinction de race, tous ceux

qui voulaient être soldats, bien que chaque métier fût renfermé dans sa caste, et ne pût être exercé que par ceux dont les parents en faisaient profession (1).

Leurs armes, ils les vénéraient, les aimaient avec passion, les idéalisaient par des appellations enthousiastes et poétiques. Le plus vieil exemple de noms propres donnés à des armes se trouve dans le chapitre du Ramayana, intitulé : *La remise du faisceau des astras* (2). « Vicwâmitra, le mouni grandiose » s'adresse à Rama, et, après lui avoir fait la nomenclature d'armes qui toutes figurent des moyens spéciaux de combattre, il lui dit : « Prends ces » deux massues incomparables qui, toutes » deux, inspirent l'épouvante aux ennemis : la » sans pareille *Kaoumodaki* et *Lohitâmoukhi* » que voici. »

Plus loin, deux lances sont appelées : l'*Infaillible* et la *Réduction au joug;* deux javelots : la *Volupté délectante* et la *Volupté délirante,* de même que, dans les épopées mythologiques ou chevaleresques, nous trouvons les épées : Sknofnung, Durandal, Balisarde, Frusberte, Cortane, Altachiara, le cor Olifant, etc.

(1) Lettres édifiantes.
(2) Astras : traits (armes).

L'arme favorite de Vichnou, le tchakaram, dont plusieurs de ses dévots se font imprimer avec un fer rouge la figure sur les épaules, a même une légende qui le personnifie.

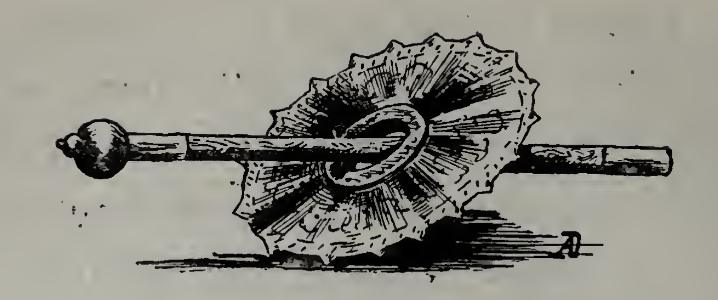
Cette arme, qui est encore employée dans quelques cantons, est une plaque de fer circulaire, de neuf à dix pouces de diamètre, dont les bords sont bien effilés. Au milieu est un trou où l'on passe un bâton, avec lequel on communique un mouvement de rotation rapide au disque qui s'échappe, et va trancher ce qu'il rencontre; puis on le ramène à soi, par le moyen d'une courroie.

La mythologie hindoue raconte donc que le tchakaram, voyant les prodiges que Vichnou accomplissait avec son aide, en conçut un grand orgueil et le laissa un jour éclater en présence du dieu. Celui-ci, indigné de l'insolence du tchakaram, le bannit de sa main, et le condamna à s'incarner en géant. Il voulut cependant bien lui annoncer qu'après l'avoir vaincu sous cette forme, il lui ferait de nouveau l'honneur de le porter à la main. Le tchakaram prit alors le corps d'un géant et le nom de *Kârtigavîriyârouchounem*. Vichnou le tua avec l'arme parashou et reprit le tchakaram. (Les Indiens représentent aujourd'hui le parashou

par une simple hache, mais il y a lieu de croire que la véritable forme de cette arme leur est inconnue. Elle a peut-être été conservée sur le revers de quelques médailles indo-bactriennes, où l'on voit Shiva debout, nu, portant d'une main une peau de tigre et tenant de l'autre un trishoûla ou trident dont la hampe est armée, à hauteur d'appui, d'un fer de hache.)

Ce culte que les Hindous avaient pour leurs armes se retrouve aujourd'hui chez les Indiens modernes. « Dans le dixième mois, dit M. de Marles (1), ils célèbrent la fête des armes : Aïda-Poutja. Alors, chacun met les siennes dans une chambre propre et purifiée, il y joint ses livres et ses instruments de musique, s'il en a. Les brahmanes se rendent dans les maisons, et, prenant de l'eau consacrée par quelques formules qu'ils prononcent, ils font des aspersions sur les meubles et sur les animaux, puis ils bénissent les armes, les livres et les instruments de musique en l'honneur de Parvati, de Lakchmi et de Sarassouati. »

(1) *Hist. de l'Inde*, 1828.



Les deux grandes épopées nationales, le *Ramayana* et le *Mahabarata,* ainsi que les institutions de Manou, présentent l'ancienne société hindoue comme étant divisée en quatre ordres ou castes : les brahmanes (prêtres), les kchatryas (guerriers), les vyasas (marchands) et les soudras (serviteurs).

Les lois de Manou (1) recommandent aux deux premières castes d'être unies entre elles : « La caste sacerdotale, disent-elles, ne peut pas prospérer sans la classe militaire, ni l'ordre militaire sans l'autre; et leur bonheur, en ce monde, dépend de leur entente. »

Les devoirs imposés à la caste militaire sont de défendre le peuple, de répandre des aumônes, de sacrifier, de lire les védas et de ne pas se livrer aux plaisirs des sens.

Comment comprenaient-ils ces divers préceptes, et faut-il à la lettre croire Strabon

(1) Traduction de M. Loiseleur Deschamps.

quand il écrit à propos des guerriers de l'Inde : « Excepté le temps de la guerre, ils passent leur vie à s'amuser et à se donner des festins. Ils sont entretenus par le trésor royal, à condition de se trouver prêts à marcher toutes les fois qu'on a besoin d'eux, et n'ont rien à fournir que leurs personnes? »

Pourtant il est certain que cette vie folle et joyeuse n'était pas le lot de tous les kchatryas, car, d'après les traditions et les légendes, l'habileté dans la pratique des armes ne suffisait pas, même aux plus braves d'entre eux, pour atteindre la renommée. Il leur fallait encore *le don de la science*, il leur fallait étudier les védas, qui constituent les divers branches de tout savoir. A eux seuls, les brahmanes pouvaient, avec certaines précautions cependant, lire les livres sacrés.

De même que la lecture des védas était interdite à toute autre caste qu'à celle des prêtres, la profession des armes n'appartenait qu'aux kchatryas seuls, et, quoiqu'ils fussent beaucoup au-dessous des brahmanes, ils jouissaient de grands privilèges et étaient fort respectés et honorés. Les femmes étaient séduites par leur gloire et leur courage, les poètes chantaient leurs exploits. Dans les

pourânas, poèmes religieux, et les épopées historiques, l'action principale du poème et la moralité de la légende reposent toujours sur un personnage qui est un guerrier.

— Les brahmanes, descendants de Bhrigou, furent les premiers professeurs de l'art de combattre. Ils donnaient leurs leçons sur les places publiques, au pied des arbres. Les kchatryas s'exerçaient au maniement de l'arc et à l'escrime avec tant d'ardeur, que bientôt ils y acquirent une supériorité qui les rendit fiers, orgueilleux et enfin plus forts que les brahmanes, fils de Bhrigou (1). Ceux-ci en vinrent à regretter le don fatal de la science des armes que leur aïeul avait enseignée au monde et qui devint, dès lors, l'héritage exclusif des kchatryas. Ils s'en vengèrent par des malédictions lancées contre les guerriers, par des conspirations contre les princes rebelles à leur enseignement, par la poésie même dont ils se firent une arme terrible, car ils surent s'en servir toujours pour exalter leur puissance aux dépens de celle de leurs rivaux, et conserver la première place dans la hiérarchie sociale des Hindous. Aujourd'hui encore,

(1) T. Pavie. *Revue des Deux-Mondes*, 1858.

les radjas ou rois n'occupent que le second rang, et, quoiqu'ils se disent issus des kchatryas, les brahmanes prétendent que les anciens guerriers de l'Inde ont tous été détruits par Parashourâma, sixième incarnation du dieu Vichnou, et que les radjas actuels ne descendent que des vyasas, des soudras ou de castes mêlées.

L'escrime est donc aussi ancienne chez les Indiens qu'aucune autre de leurs institutions, et tous les textes nous prouvent en quelle estime ils tenaient ceux qui y devenaient supérieurs.

Le code des lois de Manou, qui règle les devoirs de chaque caste, et pour tous les devoirs de chaque jour, fait même une obligation aux soldats et aux princes de s'y livrer constamment.

« Que le kchatrya, dit-il, n'entre dans son appartement intérieur pour prendre son repas qu'après s'être baigné à midi, et *s'être livré aux exercices qui conviennent à un guerrier.* »

A un autre paragraphe, on lit : « Que les troupes du roi soient constamment exercées; qu'il déploie toujours sa valeur.... » « Le roi dont l'armée s'exerce continuellement est craint du monde entier; en conséquence, qu'il tienne

toujours les peuples en respect par ses forces militaires. »

Le même chapitre, le septième, qui traite de tous les devoirs du kchatrya, dit encore : « Que le roi combatte dans une plaine avec des chars et des chevaux; dans un endroit couvert d'eau, avec des éléphants et des bateaux armés; sur un terrain rempli d'arbres et de broussailles, avec des arcs; et dans une place découverte, avec des sabres, des boucliers et d'autres armes. »

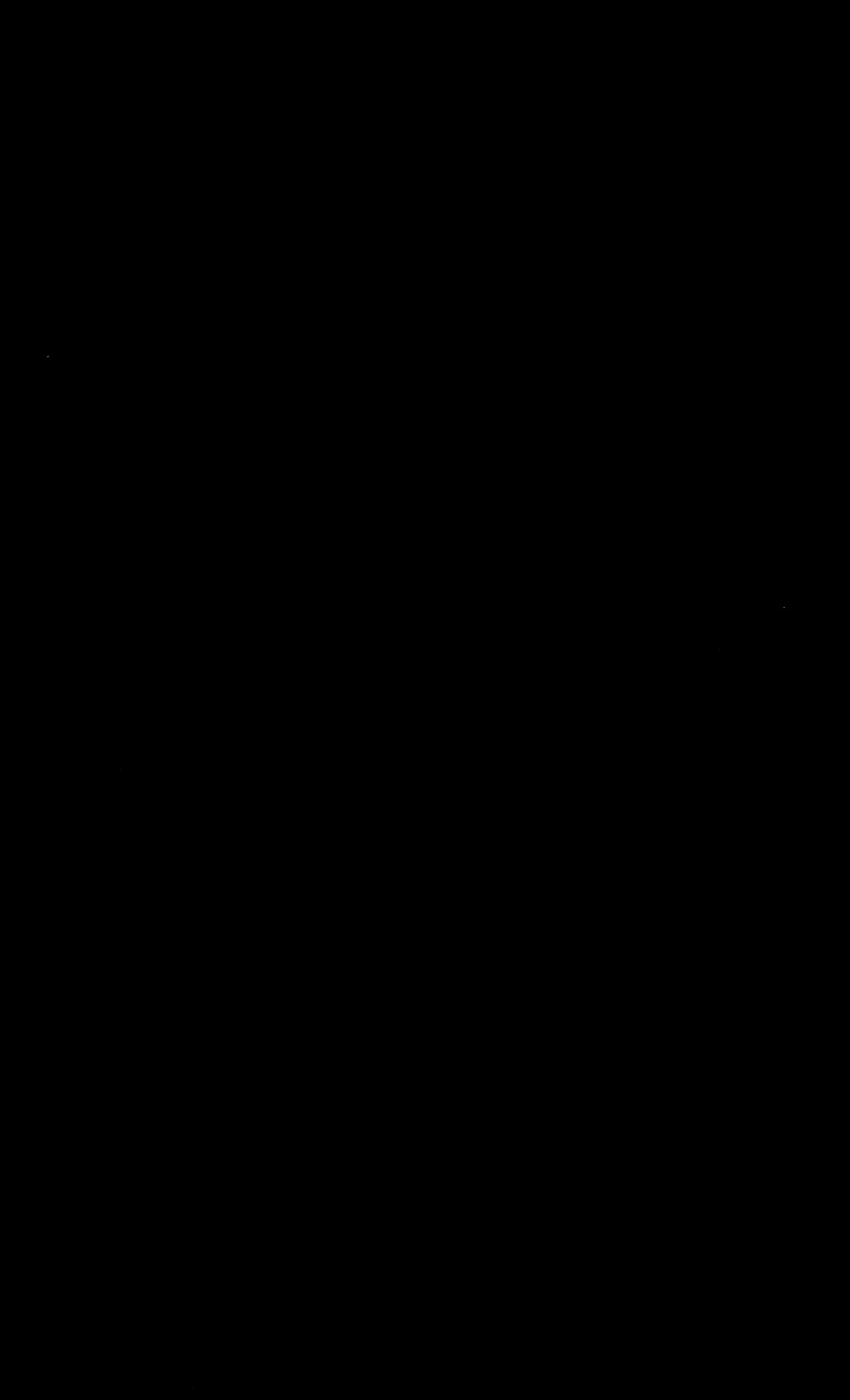
Comme on le voit, les Hindous avaient quatre manières de s'escrimer : à pied, à cheval, sur les chars et sur les éléphants.

Les armées des anciens rois de l'Inde étaient, par conséquent, divisées en quatre corps ou sections, dont l'ensemble formait un *tchatour-angam* : les éléphants, les chariots, la cavalerie et l'infanterie. Telle était la composition de l'armée de Porus, vaincu et fait prisonnier sur les bords de l'Hydaspe par Alexandre.

En première ligne étaient les éléphants, qui portaient des tours garnies de plusieurs hommes armés de javelots, de lances, de piques, etc.

On aurait tort d'attacher à ces tours l'idée d'édifices d'une grande élévation, idée qu'on

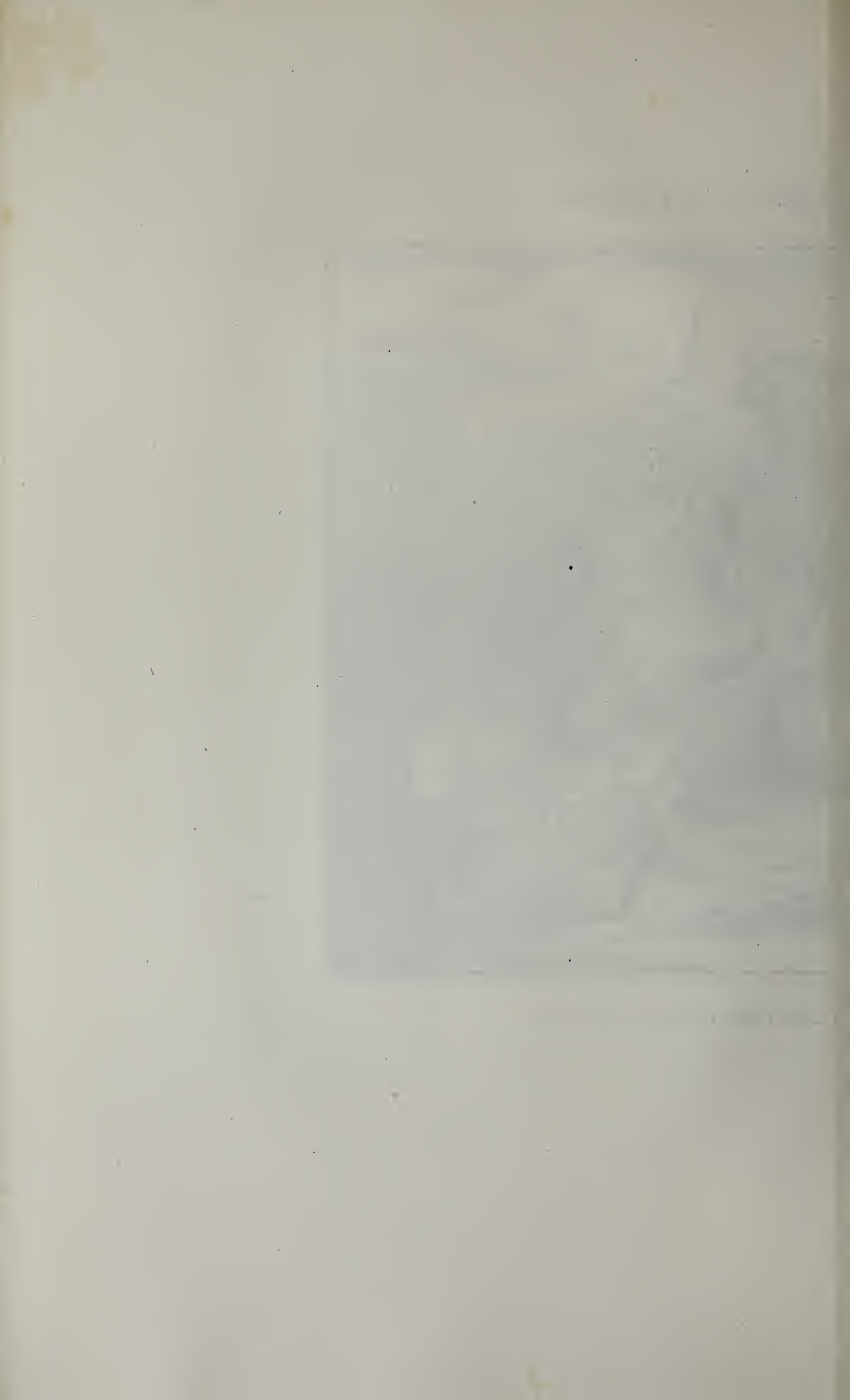




ESTAMPE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



DUEL DU ROI DE PÉGU ET DU ROI D'AVA, EN 1639



pourrait s'en faire d'après certaines peintures. Ces machines ou tours devaient être des espèces de coffres sans couvercle, longs et larges comme un grand lit, placés en travers sur le dos de l'éléphant et qui pouvaient contenir chacun six ou sept soldats, assis à la manière des Orientaux. Quoique la force de l'éléphant soit considérable, elle a cependant des bornes, et l'on conçoit qu'un édifice d'une plus grande dimension, et un plus grand nombre d'hommes composeraient une charge sous laquelle l'animal succomberait, sans parler de la difficulté d'établir solidement sur son dos une construction tant soit peu élevée.

Chez ces nations mal disciplinées, les éléphants étaient des auxiliaires redoutables; ils rompaient les rangs, épouvantaient les chevaux, foulaient les hommes sous leurs pieds, enfonçaient les portes des villes assiégées, et il n'était pas facile de blesser leur épiderme dur et calleux.

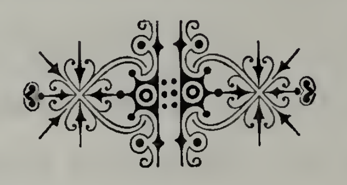
Les chariots formaient le second corps. A en juger par ce qu'on lit dans les auteurs indiens, ces chariots étaient en grand nombre et d'un volume considérable. Ils étaient attelés de bons chevaux. On lit dans le *Bagavata*, qu'un ancien roi de l'Inde, quand il allait à la guerre,

faisait traîner le sien par une troupe de diables, en sorte qu'il ne pouvait manquer d'aller bon train.

Ces espèces de voitures étaient armées tout autour de grosses sonnettes qui faisaient un grand bruit.

La cavalerie formait le troisième corps; mais ce n'était pas sur elle que les généraux comptaient le plus.

Le principal rôle dans les combats appartenait à l'infanterie. Elle était la portion la plus nombreuse de l'armée et celle qui inspirait aux rois le plus de confiance.



Les bardes hindous chantent une légende faite par Djatmal, poète du XVIIe siècle de notre ère.

Cette légende, célèbre dans l'Inde, est celle de Padmani, reine de Tchitor (XIIIe siècle). Elle montre quelle était la façon de combattre des guerriers de cette époque. Or, dans ce pays où les mœurs, les coutumes et même l'habille-

ment sont aussi permanents et aussi invariables que la nature elle-même, cette manière doit être semblable à celle des plus anciens kchatryas.

« D'abord, dit le poème, sortez des litières, puis réunissez-vous et montez à cheval. Saisissant vos javelots, courez attaquer les mécréants. Quand le javelot sera brisé, alors tirez vos sabres ; quand le sabre se brisera, combattez avec la massue. Quand la massue se brisera, sautez à terre et frappez devant vous avec le poignard. »

Plus loin, il raconte comment Gôra, oncle de Padmani, repousse l'attaque d'Alâ-oud-dîn contre la forte citadelle de Tchitor.

« Dès que le tumulte s'apaise, Gôra et Bâdal arrivent au premier rang ; ils se trouvent face à face avec le padichâh, et les voilà qui brandissent leurs cimeterres. Leurs cimeterres s'abattent sur le cou des Mogols en causant une terrible destruction. Ils ont déployé la vigueur de leurs bras, renversant armures sur armures. De même que le dieu de la guerre s'élancerait et combattrait les rois de la terre, coupant les têtes comme des lotus dans un étang, de même, là où passe le cimeterre de Gôra, s'entassent les corps des guerriers robustes. »

« La première fois, il combat contre vingt-deux guerriers en décochant des flèches; les flèches qu'il lance ne manquent pas le but, car le radjpoute touche le but sans le manquer. Il combat; les éléphants qui se présentent sont renversés; il culbute les chevaux en s'élançant. Gôra frappe avec l'épieu de fer qui fait éclater par le milieu le front des éléphants. Il a brisé les caparaçons de fer et les selles des chevaux. Étant sorti pour la seconde fois, alerte en ses mouvements, il abandonne l'épieu pour saisir le sabre. Ce sabre, fabriqué dans le Khorasan, est dur comme le diamant et de couleur bleue; Gôra fait tomber les héros et voler les têtes d'un seul coup. Il abandonne encore le sabre pour la massue qu'il fait tournoyer. Alors il écrase en foule les brigands de l'armée du padichâh. Il la fait tourner en cercle; les fantassins qui marchent en avant prennent la fuite, et les chefs ne peuvent affronter son voisinage. »

Tout, dans ce récit, respire une ardeur belliqueuse digne de l'*Iliade*; tout montre quelle était la bravoure de ces kchatryas dont les pères avaient conquis l'Inde. D'ailleurs, cette vaillance, cette ardeur au combat était telle, que Bhrigou, le souverainement juste, l'illustre descendant de Manou, dit que ce sont les âmes

douées de passion et d'intrépidité qui renaissent dans le corps des rois, des kchatryas, *des maîtres d'armes, des bâtonnistes, des lutteurs,* etc.

Ne jamais fuir dans le combat, tel est d'après le code des lois hindoues (1), le premier devoir du kchatrya qui entre en campagne. Qu'il combatte vaillamment : la mort, si elle l'atteint dans la mêlée, ne peut qu'ajouter à sa gloire en ce monde, et elle lui procurera, dans l'autre, un bonheur éternel; car le guerrier qui périt les armes à la main va droit au ciel. Les soldats ne tourneront point le dos à l'ennemi sous peine de tomber en enfer....

Tout en déployant le plus brillant courage, le kchatrya de race, ou le simple soldat, ne restera point sourd à la voix de l'humanité. Que jamais il n'emploie des armes perfides, flèches empoisonnées, barbelées, ni enflammées; qu'il ne frappe jamais l'ennemi renversé de son char, ni celui qui joint les mains en criant merci, ni le vaincu qui délie sa chevelure et rend les armes, ni le soldat endormi, privé de cuirasse ou désarmé, ni le combattant qui s'abstient d'agir un instant, ni celui qui est aux prises avec un autre. Il respectera aussi celui

(1) Loiseleur Deschamps.

dont le glaive est brisé, celui qui est grièvement blessé; il laissera passer avec mépris et comme indignes de ses coups le lâche et le fuyard; enfin sa colère s'arrêtera devant le guerrier accablé de chagrin, qui pleure la mort d'un père, d'un fils ou d'un ami étendu à ses côtés.

Homère et Virgile nous ont appris à admirer dans les héros antiques, la générosité et la grandeur d'âme; aussi nous aimons à retrouver, dans une antiquité plus reculée encore, ces sentiments d'humanité qui témoignent d'une civilisation avancée.

Les femmes hindoues elles-mêmes eurent leur part de gloire et d'ardeur guerrière. Comme celles de Sparte, elles étaient charmées de la vaillance et du courage de l'époux qui les aimait.

Les hymnes antiques racontent que, dans une mêlée où la princesse Vispalâ avait intrépidement combattu, elle perdit un pied que les Aswins remplacèrent par un pied de fer, à l'aide duquel elle put de nouveau se porter sur le champ de bataille (1).

Non seulement les Aryas admettaient, dans l'enseignement du dogme, aussi bien que dans

(1) Clarisse Bader. *Les femmes dans l'Inde antique.*

l'exercice du culte, l'intervention d'un sexe auquel, plus tard, la loi devait défendre la lecture des livres sacrés et refuser la pratique des plus simples devoirs religieux ; non seulement les femmes avaient le droit d'offrir le sacrifice en leur nom et de composer l'hymne, car le Rig-Véda en compte quelques-unes parmi ses auteurs ; mais elles étaient encore associées aux exercices virils, aux travaux, aux luttes des hommes.

Strabon dit que, dans l'Inde, les gardes du corps et les autres militaires se tiennent hors du palais, et que le service intérieur du roi est fait par des femmes.

« Les femmes de la suite du roi, dit-il, montées, les unes sur des chars, les autres sur des chevaux, quelques-unes même sur des éléphants, l'accompagnent dans ses expéditions militaires, *étant exercées dans le maniement de toutes sortes d'armes.* »

Dans les cours de Lanka et d'Ayodhyâ, les fonctions d'officiers du palais étaient exercées par des femmes. Couvertes de toutes sortes d'armes, elles formaient une véritable garde royale.

Yavanis, ainsi nommait-on généralement ces officiers féminins. C'étaient, dit-on, de jeunes

2

Bactriennes que la politique romaine faisait initier aux exquises élégances de la civilisation grecque et plaçait auprès des princes indiens pour les attirer ou les retenir dans ses liens (1).

Ce n'était pas seulement à la cour qu'on trouvait de ces énergiques amazones. Souvent des femmes hindoues suivirent leurs maris à la guerre et périrent à leur côtés. Quelques-unes, pour ne pas survivre à leur déshonneur, se sont tuées de leurs propres mains. D'autres ont demandé avec instance la mort à leurs maris, pour éviter de tomber au pouvoir d'un ennemi vainqueur.



Cette haute estime que l'on avait, dans l'Inde, pour le métier des armes, se retrouve aussi vive, aussi profonde, au commencement du XVIIe siècle.

M. Pirard, dans son *Voyage aux Indes orientales*, publié en 1615, dit que, dans l'Hindoustan

(1) Clarisse Bader.

les indigènes sont divisés en trois sortes de conditions : les brahmanes, les naires ou gentilshommes, et les polyas, c'est-à-dire le commun peuple.

« Les naires, dit-il, sont tous nobles et ne font ni métier, ni marchandise, ni aucun autre exercice que les armes, qu'ils portent toujours et s'y exercent continuellement depuis qu'ils les peuvent manier et ne les quittent jamais. Ils sont tous seigneurs du pays et vivent de leurs revenus et de la pension que le roi leur donne. Au demeurant, les meilleurs soldats du monde; fort adroits à manier les armes avec une telle dextérité et souplesse de membres, qu'ils se plient en toutes les postures qu'on saurait dire, de sorte qu'ils esquivent et parent subtilement tous les coups qu'on leur pourrait porter, et se lancent contre leurs ennemis en même temps. »

« Les plus grands seigneurs d'entre eux, les plus honorés, continue-t-il, sont ceux qui tiennent école et montrent à tirer des armes, car ils respectent et honorent grandement leurs maîtres d'armes, et ne sauraient entreprendre telle maîtrise sans une permission très expresse du roi. »

Ces professeurs leur enseignent soit à

manier l'arc et la flèche, soit à s'escrimer avec l'épée et la rondache. On les distingue des autres gentilshommes en ce que ceux-ci ont les bras chargés de bracelets de corne, de buffle ou de bœuf, et les autres portent au bras droit un gros anneau d'or.

Les naires ne quittent jamais l'épée ni le bouclier. Ils sont, paraît-il, grandement imbus de leur hautesse, puisque, en allant par les rues, ils crient incessamment : « *Po-po* », pour se faire faire place. Dès qu'on les entend venir, on se range, on baisse la tête, on leur fait la révérence et on les laisse passer.

Mais, du moins s'ils sont fiers, ils sont loin d'être jaloux : plusieurs de ces naires ne se marient point, parce qu'ils ont la liberté de voir les filles et les femmes de leurs camarades et d'entrer dans leurs logis à toutes les heures du jour. En y entrant, ils laissent leur épée et leur rondache à la porte de la rue, faisant par là défense à tout le monde d'y pénétrer. Le maître de la maison lui-même, voyant ces armes, passe outre, et laisse à son camarade la liberté tout entière d'en user comme il lui plaît avec sa femme (1).

(1) Mandelslo. *Voyages de la Perse aux Indes orientales.*

Les polyas s'estiment très heureux de n'avoir jamais l'honneur de voir les naires auprès de leurs épouses ; et celles-ci doivent se contenter de leurs maris, parce que ce serait un crime à un naire d'avoir commerce avec la femme d'un roturier.

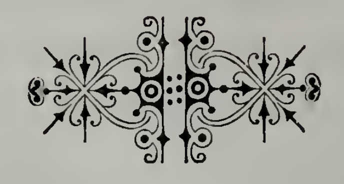
Lors du traité que les Portugais conclurent avec le roi de Cochin, à leur premier établissement dans l'Hindoustan, les naires voulaient que les Portugais eussent pour eux la même déférence que les polyas leur témoignent. Les Portugais s'y refusèrent, de sorte que, pour les mettre d'accord, on convint de faire combattre un Portugais et un naire pour l'honneur des deux nations, à condition que le victorieux ferait la loi au parti de celui qui serait vaincu dans cette lutte. Le Portugais eut l'avantage et obtint ainsi la préséance pour son pays.

Le même voyageur relate encore un duel qui eut lieu dans l'Inde pour la gloire de deux armées et en leur présence : celui du roi de Pégu et de son oncle le roi d'Ava.

Montés chacun sur un éléphant, les deux adversaires se battirent à l'épée. Le roi de Pégu, qui tua son ennemi, s'était servi, dit la chronique, de celle qui lui avait été offerte en présent par dom Louis d'Atayde.

« Enfin, ce sont aussi les plus grands seigneurs, dit M. Pirard (1), les plus considérés, qui font profession d'enseigner l'escrime ou le maniement de l'arc aux îles Maldives, dans l'archipel indien. Les insulaires s'y exercent fort à se servir de la pique ou de l'épée avec la rondache. Quand ils vont par les rues, ils portent toujours l'épée nue en une main, et le bouclier avec un javelot dans l'autre. »

Mais il n'y a que les soldats et les officiers du roi qui puissent avoir de ces armes. Tous les autres, même les plus misérables, ont à la ceinture, du côté gauche, un couteau qui ne les quitte jamais et dont ils se servent trop souvent. Les militaires ont aussi à leur côté un poignard ondé, qui s'appelle criss et qui vient de Sumatra, de Java ou de la Chine.



Bien que l'usage des fusils et de l'artillerie se soit introduit dans toutes les parties de l'Inde,

(1) *Voyage aux Indes orientales.*

des tribus entières, telles que les Rajahpoutres, préfèrent s'armer, selon l'ancienne mode, d'arcs et de flèches, d'épées et de boucliers, de lances, de haches, de poignards, etc.

Quelques-uns portent, au lieu d'épée, une espèce de sabre court, large, et recourbé en avant.

La poignée de toutes les armes blanches est étroite et peu commode pour un Européen.

Quoi qu'il en soit, ces dernières ont toujours chez les Indiens, la suprématie sur les armes à feu. Le sabre est particulièrement leur arme favorite ; ils ont des maîtres d'escrime qui leur apprennent à s'en servir avec beaucoup de dextérité (1).

Tous les gens des hautes classes qui ne sont ni dans la religion, ni dans le commerce, sont militaires et se livrent à l'escrime avec passion. Dans les chasses à cheval, qu'ils aiment beaucoup, ils courent le cerf, le loup, le lièvre avec des meutes qu'ils emploient aussi contre le sanglier, mais, dans ce cas, ils attaquent eux-mêmes la bête avec l'épée ou l'épieu (2).

Ils chassent le tigre montés sur des éléphants, quelquefois à cheval et même à pied.

(1) M. Dubois. *Mœurs des peuples de l'Inde.*
(2) De Jancigny. *Univers pittoresque.*

Malgré leur indolence habituelle, ils sont tous d'excellents et hardis cavaliers. Les Marattes sont surtout célèbres par leur talent à manier la lance. Les troupes légères de deux armées indiennes se mêlent et s'attaquent, la lance à la main, avec une prudence qui semblerait à des Européens n'être que la courtoisie d'un tournoi. Chacun tourne autour de son adversaire, fait de fausses attaques, a l'air de ne pas vouloir commencer le combat, quoiqu'on soit toujours à portée. On se surveille cependant avec une ardente activité, et malheur à celui qui se découvre! Il est aussitôt percé d'un coup de lance, et sa chute prouve que le combat était sérieux.

Cependant, les Indiens ne se bornent point à l'escrime et à l'équitation ; ils ne négligent pas la gymnastique et se livrent à toutes les habitudes qui peuvent fortifier et endurcir leur corps. Ils ont des exercices qui ont pour objet de dilater la poitrine, de faire tenir droit, d'augmenter la puissance des muscles; après s'y être livré quelque temps, un homme acquiert une vigueur étonnante.

Quand les Indiens veulent s'exercer, ils choisissent un terrain d'une étendue suffisante : il faut que le sol soit uni et, autant que pos-

sible, ombragé par des arbres. On le nettoie avec soin des pierres et de tous les débris qui peuvent s'y rencontrer.

Ce terrain, que l'on nomme *ukhara*, est réputé sacré. Nul n'a droit d'y entrer avec ses chaussures, et on ne peut y apporter aucun objet immonde.

Le plus habile parmi ceux qui prennent part à la fête en est nommé le président : *Khuleefu;* c'est lui qui règle les exercices et qui instruit les jeunes *puthas* ou écoliers.

Chacun, alors, se dépouille de ses vêtements, excepté du *dotée,* que l'on serre le plus possible autour des reins, et, comme dans les jeux grecs, on se frotte tout le corps avec une sorte particulière de terre blanche.

« Le premier exercice, dit M. Breton (1), est » ordinairement le *dhun;* voici comment on » l'exécute :

» L'athlète, après s'être balancé sur ses » mains et sur l'extrémité de ses pieds, qu'il » tient à quarante-huit pouces de distance, » rejette son corps en avant jusqu'à ce que » l'estomac ne se trouve plus qu'à trois ou » quatre pouces de terre. Il écarte les coudes

(1) *Mœurs des Marattes.*

» et serre les genoux, mais sans déranger ses
» mains et ses pieds de leur position pre-
» mière, et il faut que pour cela tous les mus-
» cles du corps entrent en jeu. Il serre ensuite
» les coudes, relève la tête et l'estomac et re-
» prend, quelques secondes après, la pre-
» mière posture; cela s'appelle faire un *dhun*,
» on le recommence autant de fois que le per-
» mettent les forces du joueur. Il est d'abord
» difficile de faire plus de dix ou douze fois cet
» exercice, mais, par la pratique, un homme
» parvient à le réitérer jusqu'à cent et même
» trois cents fois. »

Le pugilat *(koschtée)* est le second exercice dans lequel les Indiens montrent autant de souplesse que d'agilité. Ils saluent leur adversaire en frappant fortement avec le bras droit d'abord sur le bras gauche croisé sur la poitrine, ensuite sur la partie interne de la cuisse droite. Un champion n'est censé vaincu que lorsqu'il est tombé à plat sur le dos, et de façon à ne pouvoir se relever. Il faut moins de force que d'adresse dans ce combat : cependant, il n'est pas rare que les lutteurs aient un bras cassé ou démis.

Les autres principaux exercices se font avec les *moogdurs* et le *lezum*.

Les *moogdurs* sont de gros bâtons, d'un bois très dur, longs de plus de deux pieds, et qui pèsent de quatorze à vingt livres ; on s'en sert à peu près comme des crécelles.

Le *lezum* est un arc de bambou qui a pour corde une grosse chaîne de fer. Un grand nombre de rondelles du même métal y sont fixées pour en augmenter le poids et produire une sorte de carillon. On tend et l'on détend alternativement cet arc en ouvrant les bras dans toute leur longueur, puis en les fermant tout à coup.

Lorsqu'on a fini les joutes de la journée, les athlètes se réunissent par petits groupes et récitent un *kubit* ou petit poème composé pour la circonstance. Ils saluent d'abord le Khuleefu, ensuite ils se saluent les uns les autres, enfin ils se rangent sur une seule ligne pour faire tous ensemble quelques *dhuns*. On sert un énorme plat de confitures ou de maïs bouilli, et la société se sépare.

Un homme qui veut se distinguer comme lutteur s'y prépare au moyen d'un régime particulier. Il s'assujettit à boire tous les jours une certaine quantité de lait et de beurre clarifié; s'il a coutume de manger de la viande, il doit en augmenter la ration de jour en jour.

Lorsque cette nourriture solide lui a donné la vigueur désirable, et que l'exercice lui a procuré l'adresse nécessaire, il prend le titre de *puhlwan*.

Les principaux nababs de l'Inde se font un honneur d'avoir à leur service les meilleurs lutteurs, et ils mettent à leur disposition les chevaux, les éléphants, et tous les objets de luxe dont ceux-ci désirent se servir.

L'espèce de frénésie que l'on a, dans l'Inde, pour la gymnastique est telle, qu'il y a beaucoup de femmes qui s'y livrent. Elles ne cessent, par des exercices réitérés, d'endurcir leur corps et d'assouplir leurs muscles, et vont de village en village défier les athlètes les plus en renom. Ces amazones parviennent souvent à un tel degré d'habileté, qu'elles ne craignent point de rivaux. Il faut avouer aussi que les fameux lutteurs dédaignent de répondre à ces défis, de peur de courir la chance honteuse d'être terrassés par une femme (1).

Des hommes de la classe des comoutis, pour intéresser la sensibilité et piquer la curiosité des passants, se livrent à un genre de lutte qui paraît extrêmement dangereux et dont ils se

(1) M. Breton. *Mœurs des Marattes.*

tirent avec beaucoup d'adresse. La main droite armée d'une couronne de fer hérissée de pointes, on les voit se menacer longtemps avant de s'en porter des coups qui font ruisseler le sang sur leur corps huilé. C'est particulièrement dans le royaume de Tanjaour et dans les environs de Genjis, que l'on peut voir de ces terribles lutteurs; on les nomme *mallagachottis* (1).

Les faiseurs de tours de force et d'adresse se nomment *tombairs;* ils exécutent, avec beaucoup de dextérité, tous les exercices qui se font en Europe. Quelques-uns font, avec le sabre, des tours vraiment merveilleux, entre autres, celui de couper, en tournant, un fil, à la marque qui a été faite d'avance avec de la craie, sans tenir le fil tendu.

M. L. Jacolliot (2) raconte qu'il a vu, à la cour du dernier rajah du Maïssour, une escouade d'éléphants dressés à l'escrime par un maître d'armes qui était parvenu à leur enseigner toutes les finesses de son art. Les intelligentes bêtes maniaient un fleuret avec une adresse consommée, et c'était vraiment extraordinaire de les voir soutenir un as-

(1) M. Annetier. *L'Hindoustan.*
(2) *Voyage au pays des éléphants.*

saut soit contre un soldat, soit entre elles.

Les lutteurs ne se fendaient pas, et les éléphants allongeaient simplement la trompe pour porter leurs coups et la retiraient pour la parade. Il était presque impossible à l'homme même le plus exercé d'arriver à les toucher ailleurs qu'à la trompe, et encore, cela n'arrivait-il que rarement.

Les fleurets étaient à peine croisés que la trompe s'allongeait avec la vitesse de la pensée, et que vous aviez le fer sur la poitrine. Parfois l'animal semblait se jouer de son adversaire, et, sans s'inquiéter de porter aucun coup, il lui enfermait son fleuret dans les cercles rapides de contre de quarte qui rendaient impossible tout mouvement d'attaque.

« Un jour, dit M. Jacolliot, le rajah mit en » présence deux éléphants, et les fit lutter » avec de véritables épées. Aux premiers » coups, les adversaires entrèrent en fureur, » et l'on eut toutes les peines du monde à les » séparer. Quand on y parvint, ils s'étaient déjà » fait d'atroces blessures. Il paraît, chose que » je crois sans peine, car j'en ai bien vu d'au- » tres, mais que je ne relaterais pas si elle ne » m'avait été affirmée par plusieurs témoins » dignes de foi, que ces éléphants, malgré leur

» accès de colère, continuèrent à observer, en » luttant, les règles que leur maître leur avait » enseignées.

» On trouvera cela peut-être extraordinaire, » continue-t-il; pour moi, c'est le contraire qui » m'eût étonné. En effet, l'homme, dont l'es- » prit est fertile en ressources, emporté par la » chaleur de l'action ou perdant son sang- » froid, pourra substituer des attaques ou des » parades personnelles à celles qu'on lui aura » enseignées dans la salle. Mais il serait extraor- » dinaire que l'éléphant, qui accomplit tout » méthodiquement, et à qui il faut de mûres » réflexions pour imaginer un moyen de se » tirer d'affaire en face d'un obstacle imprévu, » il serait extraordinaire qu'il puisse subite- » ment, dans la lutte, modifier les principes » qu'il aurait reçus. »

Du reste, l'antiquité avait eu déjà ses éléphants escrimeurs.

Les spectacles les plus étonnants que donna Germanicus furent ceux dans lesquels parurent les éléphants. Ils y exécutèrent des tours presque incroyables; non seulement ils y donnèrent des représentations burlesques et jouèrent de véritables pantomimes, mais on leur vit faire des armes et danser la pyrrhique.

L'intelligence presque humaine et la mémoire ne sont, d'ailleurs, pas les seuls dons de ces animaux, ils sont encore susceptibles de haine et d'affection. Quinte-Curce nous parle de l'amour qu'avait pour Porus l'éléphant que ce prince indien montait le jour de la bataille où il fut vaincu par Alexandre. Il nous raconte comment il le releva à terre avec sa trompe et le remit sur son dos, et enfin comment il le défendit jusqu'à la dernière extrémité, et jusqu'à ce que les coups, que les Grecs lui portaient de tous côtés, l'eussent terrassé.

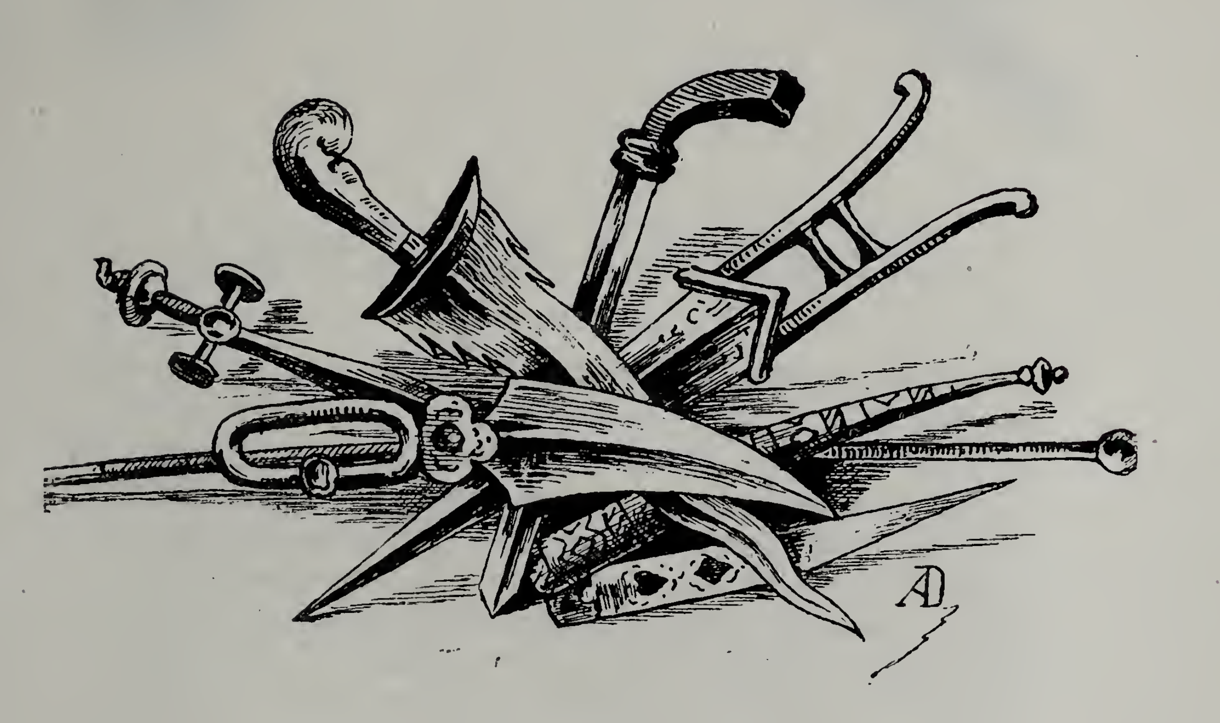
L'éléphant (en sanscrit *gadja,* le marcheur) appartient spécialement à l'Inde; c'est un des plus fermes appuis de son système militaire; on l'arme par milliers.

La coutume de s'en servir dans les armées est très ancienne dans ce pays. Diodore de Sicile rapporte que Sémiramis, lors de ses conquêtes dans l'Inde, voyant le dégât que ces animaux faisaient, s'avisa d'en faire construire en bois et de les faire mettre en bataille à la tête de ses troupes, pour effrayer les ennemis.

Les Indiens, qui prétendent que Dieu crée par des transformations progressives, et que l'âme monte graduellement de l'imparfait au

plus parfait, disent que l'éléphant est la dernière étape de l'âme avant de passer dans la forme humaine.

Peut-être ont-ils raison !





L'ESCRIME EN CHINE

Thsin-Chi-Hoang-Ti cherche à anéantir tout ce qui vient de ses prédécesseurs. — 27 siècles av. J.-C., les Chinois connaissaient presque toutes nos armes. — Souan-Yuen fait exercer le premier ses sujets au maniement des armes. — L'escrime sur les chariots apparaît sous le règne de Ti-Ki. — Le *char volant*. — Les Chinois pouvaient, en temps de guerre, défier leurs ennemis en combat singulier. — L'invention de la poudre. — Le *nid d'abeilles*, le *tonnerre de la terre*. — Les gymnases du temps des Hia. — Les « *Pi-yong* » des *Rois combattants*. — Les danses guerrières. — Sous les premiers empereurs, les anciens de chaque village devenaient maîtres d'armes et instructeurs du peuple. — En quoi consistait le salaire du professeur. — Les examens militaires. — Les maîtres d'armes de la maison de l'empereur. — Les bacheliers, les licenciés et les docteurs ès armes. — Les *ping*. — Les armes chinoises. — Réception d'un général. — Les sabres chinois. — Le *dragon impérial*, emblème des fonctions guerrières. — Le « *bâton qui est au niveau des sourcils* .» — L'escrime chinoise. —

Le *tigre de guerre.* — La tactique des Chinois. — L'armée chinoise la plus nombreuse du globe. — Les Tartares voués exclusivement au métier des armes.

Les médailles antiques, les inscriptions, les marbres, les monnaies, les tombeaux, les arcs de triomphe et bien d'autres anciens monuments ont aidé les savants à débrouiller le chaos ténébreux de la chronologie, à fixer la durée des règnes, à constater des faits intéressants et à compléter la suite des rois et des princes. Ce grand secours a manqué à la Chine. Le goût des inscriptions, qu'on charge le marbre et le bronze de transmettre à tous les siècles, n'a jamais été celui de ses empereurs. Thsin-Chi-Hoang-Ti, d'ailleurs, qui voulait que tout ce qui l'avait précédé fût enseveli dans un éternel oubli, et que tout désormais datât de lui, Thsin-Chi-Hoang-Ti, s'il élevait d'une main, dans tout l'empire, des arcs de triomphe, des pyramides, des colonnes, cette célèbre grande muraille de 2,500 kilomètres, des tables de marbre qu'il chargeait de ses titres et de ses louanges, il renversait, de l'autre, tout ce qui venait des anciennes dynasties.

Cependant le Père Amiot déduit, des monuments qui sont restés debout et de l'histoire

des Chinois, qu'ils connaissaient presque toutes nos armes, plus de vingt-sept siècles avant Jésus-Christ.

On sait qu'on allait à la chasse sous le règne d'Yao, qu'on fit la guerre sous celui de Chun; on avait donc des armes offensives et défensives, mais on ne sait rien sur la matière dont elles étaient faites, sur leurs formes et sur leurs différentes espèces.

Les annales chinoises racontent que deux mille sept cent vingt-deux ans avant l'ère chrétienne, sous le règne de Chin-Nong, Souan-Yuen, gouverneur de la ville de Yu-Hiong, se proposa de rendre son peuple le plus riche et le plus brave de l'empire, persuadé que la force d'un État consiste principalement dans ces deux points. Pour y parvenir, il fit fabriquer quantité d'ustensiles d'agriculture et un grand nombre de fers de javelots inventés d'abord contre les bêtes féroces par Fo-Hi, le premier législateur des Chinois, et dont il se servit pour faire des demi-piques. Alors il choisit, parmi ses sujets, une troupe de jeunes gens forts, robustes et bien dispos de corps, pour les exercer au métier des armes; il ordonna aux autres de défricher une grande étendue de terrain qu'il leur donna à

cultiver, et qu'il leur partagea avec beaucoup d'équité. Ceux qu'il avait choisis pour les exercices de la guerre n'en étaient pas moins tenus de travailler la terre, ils n'en étaient exempts que les jours où on les exerçait.

La tradition ajoute même qu'il avait trouvé le moyen d'apprivoiser des ours, des loups, des tigres et des léopards, qu'il fit dresser et auxquels il apprit à servir utilement dans une armée.

L'an 2195 avant Jésus-Christ, sous le règne de Ti-Ki, les hommes commencent à manœuvrer du sabre, de la pique et de l'arc sur les chariots de guerre. Déjà apparaît le *char volant,* capable de contenir vingt-cinq hommes et cependant construit tout en bambou, sauf le brancard et les roues, et assez léger pour être traîné à vide par un cheval, et être transporté au besoin par six hommes.

En l'an 1127 avant notre ère, Li-Kang, ministre de l'empereur Kaŏ-Tsong, considérant que l'infanterie ne pouvait battre la cavalerie que très difficilement, et que cette dernière n'obtenait aucun avantage contre les chariots de guerre, fit voir à Kao-Tsong la nécessité d'avoir un plus grand nombre de ces machines, sur lesquelles on exerçait les soldats

à se battre, les uns avec des sabres, les autres avec de longues piques ou des demi-lances, d'autres avec des arcs et des flèches.

Les provinces orientales et les provinces occidentales de l'empire furent chargées de les construire sur le modèle des chars que Tchang-Hing-Tchong avait inventés sous l'empereur Ou-Ti. Ils étaient à quatre roues et avaient sur le devant deux traverses auxquelles étaient attelés les chevaux, et près desquelles étaient placés quatre hommes servant de conducteurs. Le pourtour du char, dans sa partie supérieure, était garni de boucliers qui mettaient à couvert la tête et la moitié du corps des soldats; des plaques de fer défendaient les pieds et le reste du corps; enfin, sur les côtés, étaient des chaînes de fer. Chacun de ces chars pouvait contenir vingt-quatre combattants, qui y avaient assez d'espace pour manœuvrer à l'aise. Dans un combat, formant un rang, ils soutenaient à merveille la cavalerie et l'infanterie.

Ils avaient encore l'avantage, dans un campement, de mettre à couvert une armée, comme si elle avait été dans une place fortifiée (1).

(1) Grosier. *Histoire de la Chine.*

Le sabre et la lance, et par conséquent l'escrime, étaient donc connus chez les Chinois dès les plus anciens temps.

Les guerriers devaient d'autant plus s'y exercer, qu'il était permis autrefois, dans les armées chinoises, à celui qui voulait se faire un nom, de sortir du camp, armé de pied en cap, et d'aller se présenter devant les troupes ennemies. Lorsqu'il était à portée de se faire entendre, il défiait en combat singulier celui des adversaires qui voulait lutter avec lui. Les deux champions se battaient alors en présence des deux armées, et le vainqueur en récoltait une grande gloire (1).

Ce combat était plutôt un épisode de guerre qu'un duel, puisqu'on y employait autant les artifices que la force, l'adresse ou la valeur; cependant il est évident que la supériorité dans le maniement des armes devait donner beaucoup d'avantages à celui qui la possédait.

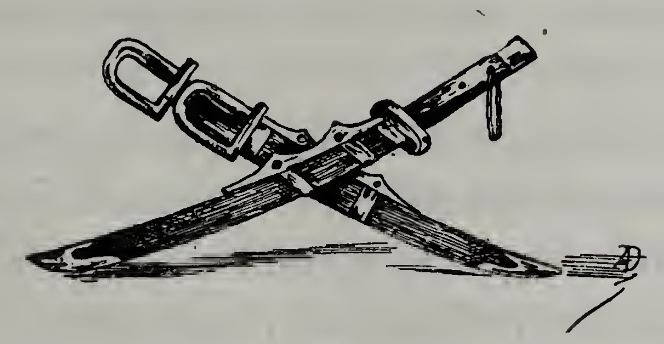
Quant à l'usage des armes à feu, les Chinois y ont été nos prédécesseurs, car ils les connaissaient certainement dès le commencement de l'ère chrétienne.

Ils employaient une arme nommée *nid*

(1) Le Père Amiot. *Mémoires concernant les Chinois*.

d'abeilles ou essaim d'abeilles, qui est une des plus terribles qu'on puisse imaginer. Elle tenait le milieu entre les canons et les fusils, et faisait plus d'effet dans une bataille que les uns et les autres tout à la fois.

Les auteurs disent que Koung-Ming employa avec succès le *tonnerre de la terre,* environ deux cents ans après Jésus-Christ, mais ils ne le font pas l'inventeur de cette manière de nuire à l'ennemi. Ils disent, au contraire, qu'il l'avait puisée dans les ouvrages des anciens guerriers, ce qui est une preuve que les Chinois ont connu l'usage de la poudre à canon et des armes à feu bien avant qu'il fût question, en Europe, de la poudre, plus ancienne elle-même que le cordelier Berthold Schwartz, à qui on en attribue l'invention.



Dès les temps primitifs, les Chinois apportèrent les plus grands soins à former les jeunes gens à tous les exercices du corps, puisque divers passages de la littérature chinoise

parlent des gymnases qui existaient sous la famille Hia, dont la suprématie dura, selon la computation officielle, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIIIe siècle avant notre ère.

On trouve, dans le livre du célèbre philosophe Meng-Tseu, qui vivait au milieu du IVe siècle avant notre ère, un passage précis sur les collèges, les écoles et les gymnases des anciennes dynasties, où sont cités ceux de la famille des Hia, et ceux de la race des Chang qui lui succéda jusqu'au XIIe siècle avant Jésus-Christ.

Meng-Tseu s'adresse au prince du petit royaume de Teng qui le consultait sur l'art de bien gouverner, et lui dit : « Favorisez la création d'établissements, *tsiang*, *siu hio* et *hiao* pour instruire vos sujets. » *Tsiang* proprement c'est nourrir ; *hiao*, c'est enseigner ; *siu*, c'est tirer de l'arc.

Le commentaire explique que ces gymnases, ces écoles ou ces collèges servaient à recueillir les hommes âgés et à donner aux jeunes gens l'instruction intellectuelle et *physique*.

Deux odes très anciennes du recueil sacré des chants nationaux mentionnent un lieu d'instruction appelé *Pi-Yong*, littéralement, la *tablette ronde entourée d'eau*. Ce pi-yong était

annexé au palais des chefs Tchéou-Kue (c'est-à-dire des *rois combattants*) lorsqu'ils n'occupaient que l'ouest de la Chine et n'avaient pas encore attaqué la capitale de Yu. La première de ces deux odes appelée *Ling-Thaï*, d'après les deux caractères qui la commencent, est faite pour célébrer les établissements du parc de Wen-Wang. On y lit : « *Comme Wen-Wang, aimait le gymnase Pi-yong !* »

D'après le Li-Thang, ou origine des rites, le Pi-yong était circulaire comme la tablette ronde *pi*, insigne de l'empereur. On l'entourait d'eau, *yong*.

Ce lieu d'études était, sans nul doute, une sorte de champ d'exercices, entouré d'un canal pour le séparer des spectateurs, et semblable au Champ de Mars de l'antique Rome.

Il y a aussi un ancien calendrier rural appelé *Hia-siao-tching*, ou petit calendrier des Hia, et qu'une tradition généralement admise en Chine reconnaît pour avoir été réellement usité au temps de cette première dynastie. Quoique ce document ait été retrouvé seulement au IIe siècle de notre ère, dans le tombeau de Confucius, les données astronomiques qu'il fournit montrent qu'il doit certainement se rapporter à une époque très ancienne. On y

lit : « Au jour Ting-haï de la deuxième lune (vers la fin de mars), on exécute la danse *wan* ; on entre dans l'école. » Ce passage est indiqué par l'Iu-haï, comme indiquant l'époque de l'année où s'ouvraient les écoles.

Les Grecs n'ont pas été les premiers à enseigner aux jeunes gens les danses guerrières ; les Chinois avaient aussi une sorte de pyrrhique, puisqu'un chapitre du Li-Ki, le Wen-wang-chi-tseu (1), dit : « Les élèves du collège de l'Orient apprenaient les quatre sortes de danses qui devaient être exécutées dans les grandes cérémonies. Elles sont appelées : danses avec le bouclier, avec la lance ou le sabre, avec la flûte, avec la plume, suivant la nature de l'objet que chaque danseur tenait à la main.

L'ode *pouan-choui* décrit une fête militaire dans le champ d'exercices du royaume de Lou. « Le prince boit le vin sacré et passe la revue de son armée. Les chefs des compagnies lui présentent les oreilles des ennemis vaincus, et le sort des chefs captifs est décidé par des juges spéciaux. Puis, les soldats s'exercent au maniement des armes. »

(1) Fol. 29, IVe Kiven, édition impériale.

On peut penser que, dans chaque division ou sous-division territoriale, le même lieu servait tour à tour pour les proclamations et les cérémonies officielles, pour l'enseignement moral et littéraire du peuple, enfin pour les exercices corporels et militaires.

D'après Ma-Yong, savant lettré qui vivait vers le commencement de notre ère, les officiers de l'administration devenaient maîtres d'armes et professeurs de science militaire, dans les arrondissements et les cantons où ils se retiraient. Ils se chargeaient d'instruire les enfants et les jeunes gens qui allaient à l'école le matin et le soir. Les cours fermaient pendant la saison la plus dure de l'année, après le solstice d'hiver, comme cela a lieu actuellement.

Du temps de Confucius, il y avait des collèges et des gymnases dans les royaumes de la Chine orientale, mais il semble que c'étaient des entreprises particulières, car on ne voit point qu'ils fussent subventionnés ou surveillés par l'administration publique. Il faut donc admettre, avec le Li-Ki et les auteurs qui ont écrit sur ce sujet, que ce ne fut que sous les premiers empereurs que les anciens de chaque village et de chaque ville étaient chargés de l'instruction du peuple.

D'après un passage de Ma-Touan-Lin, l'élève ne pouvait suivre les leçons du maître ou du professeur qu'après lui avoir remis préalablement la rétribution prescrite pour son salaire. Cette rétribution était payée en nature de produits, et cela n'a rien d'étonnant, puisque même les appointements des officiers civils et militaires étaient généralement estimés en quantité de grains. Les Chinois ont toujours été très avares de leur monnaie qui n'était encore composée, sous les Thang, que de pièces de cuivre allié d'étain ; ils aimaient mieux payer en soie, viande et vin. La rétribution n'était pas considérable, l'enseignement s'est toujours donné en Chine à des prix très modérés.

— Tout prouve donc que, dans les anciens temps, les qualités les plus appréciées, en Chine, étaient l'aptitude au maniement des armes et la force physique.

Un historien contemporain de Confucius parle de Houan-Koung, célèbre roi du pays de Thsi, qui vivait au milieu du septième siècle avant Jésus-Christ : « Au premier jour de la première lune, dit-il, le roi interroge en personne le préposé supérieur du district *Hiang* et lui dit : « Il doit y avoir dans votre district *des hommes qui, par la force de leurs poings,*

par la vigueur de leurs jambes, se mettent en dehors de la multitude; s'il y en a, il faut les signaler. »

Les Ming avaient fondé dans leur capitale un collège spécial, destiné à l'éducation purement militaire, et réservé aux fils des officiers d'un certain rang; ils avaient aussi établi des collèges semblables dans les garnisons de la frontière du Nord. La dynastie actuelle a conservé et développé ce système d'éducation. Il existe à Pékin un collège militaire entretenu aux frais de l'État, et dont les élèves sont les enfants des officiers et des soldats mantchoux, mongols et chinois de la garde impériale. L'instruction littéraire n'y est pas plus forte que celle des écoles primaires, mais les élèves sont régulièrement exercés au maniement des armes et à l'équitation.

Les gymnases militaires sont cités d'une manière spéciale par l'empereur Young-Tching, dans son explication de la sixième maxime de Khang-Hi sur l'importance de l'instruction publique. Young-Tching distingue deux espèces de collèges pour les jeunes gens qui se destinent soit aux emplois civils, soit aux militaires. « Les premiers de ces établissements, dit-il, sont consacrés à l'étude des lois et de l'admi-

nistration ; les seconds sont des gymnases spécialement affectés aux exercices militaires. »

Par un rescrit du 23 avril 1800, l'empereur Kio-King avait refusé d'autoriser la création de collèges et de concours littéraires en Tartarie. Il déclarait, dans ce rescrit, que la profession militaire convient mieux que toute opération sédentaire au caractère des habitants de ce pays, et disait que la jeunesse tartare négligerait les exercices des armes et l'équitation, si trop d'encouragement était donné aux études littéraires.

Les empereurs mantchoux, dit M. Biot, dans son très remarquable ouvrage (1), se sont donc efforcés de maintenir, parmi les hommes de leur nation, l'esprit militaire qui peut seul leur conserver la possession de la Chine ; et, afin que les Tartares, voués exclusivement au métier des armes, ne se trouvent pas au-dessous des Chinois, maîtres de la hiérarchie des grades littéraires, ils ont institué des concours et des grades militaires sur le modèle exact des concours et des grades pour les emplois civils.

Tous les trois ans, à une époque fixée,

(1) *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine.*

les *hio-tai* passent des examens. Les candidats sont examinés d'abord sur le maniement, à cheval, de la lance et du sabre. Des mannequins servent à juger de la force et de la direction des coups. C'est surtout dans l'escrime au sabre, à cheval, qu'ils montrent leur supériorité en équitation. Tantôt, ils sautent d'un cheval sur l'autre, ou bien en croupe derrière un autre cavalier; tantôt, ils jettent un objet à terre et le ramassent au galop, ou bien encore se tiennent penchés en avant, couchés en arrière, renversés d'un côté, ou la face tournée vers la croupe du cheval.

Les épreuves à pied consistent à manier la lance, le sabre et le bouclier, à bander des arcs de différentes forces, à soulever des poids à une certaine hauteur, à tirer six flèches et à lancer six balles à des distances dont la plus éloignée ne dépasse pas cinq cents mètres (1).

D'après les mémoires historiques, les concours pour l'art militaire, *Wou-Kiu,* furent institués sous l'impératrice Wou-Heou, l'an 702, et eurent lieu primitivement chaque année. On y constatait la bonne constitution corporelle des candidats, et on leur faisait subir dix

(1) P. Dabry. *Organisation militaire des Chinois.*

sortes d'épreuves. Entre autres exercices, on les examinait sur le maniement de la lance et du sabre, à cheval, et sur celui de la lance Kiao-Kouan qui était longue de dix-sept pieds et avait 0 pied 35 de diamètre. On la tenait dans la main gauche, et on devait la manier sans s'écarter d'un pied de la même place. Une autre épreuve, celle du fardeau, consistait à porter cinq décuples boisseaux de riz en faisant vingt pas (1).



C'est par la force du corps et par une adresse supérieure dans le maniement des armes, autant que par des actions d'éclat, que l'on peut parvenir aux premiers grades dans les armées chinoises, où l'arc et presque toutes les diversités d'armes blanches sont encore en usage et préférées aux armes à feu.

Aussi l'escrime est-elle toujours fort pratiquée dans ce pays. Non seulement les mandarins d'armes et ceux qui se destinent à être

(1) M. Biot. *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine.*

soldats doivent s'y livrer dès leur jeunesse, mais cet art doit encore être familier aux savants, puisque c'est à une classe de mandarins lettrés qu'appartient l'inspection des troupes.

Un corps de maîtres d'armes, *shen-pu-ying,* est attaché à la maison de l'Empereur (1).

Pour être admis dans la classe des mandarins de guerre, il faut avoir, comme ceux de lettres, franchi trois degrés ; il faut avoir été successivement bachelier ès armes, licencié ès armes, docteur ès armes. La force du corps, l'adresse dans tous les exercices, l'aptitude à saisir les préceptes de l'art militaire, voilà ce qu'on exige d'eux, et tel est le but des divers examens qu'on leur fait subir. C'est dans la capitale de chaque province qu'ils sont examinés pour obtenir les deux premiers grades.

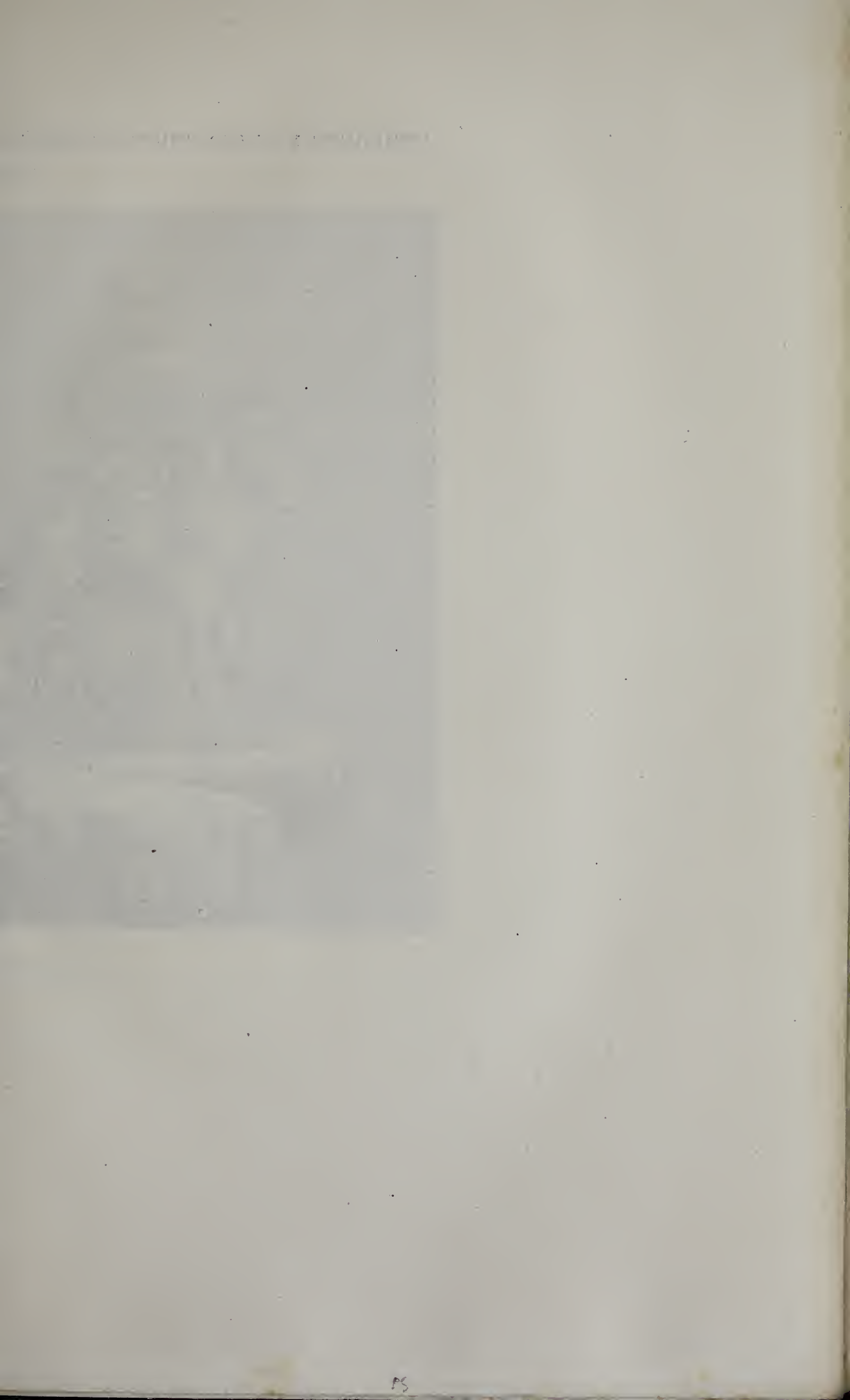
Et non seulement un mandarin d'armes doit être d'une constitution forte et robuste, mais il doit encore être capable de soutenir toutes les fatigues de la guerre et de braver au besoin, sans en être incommodé, la faim et la soif, le chaud et le froid, la pluie et la poussière, et savoir assez la guerre par principes pour exé-

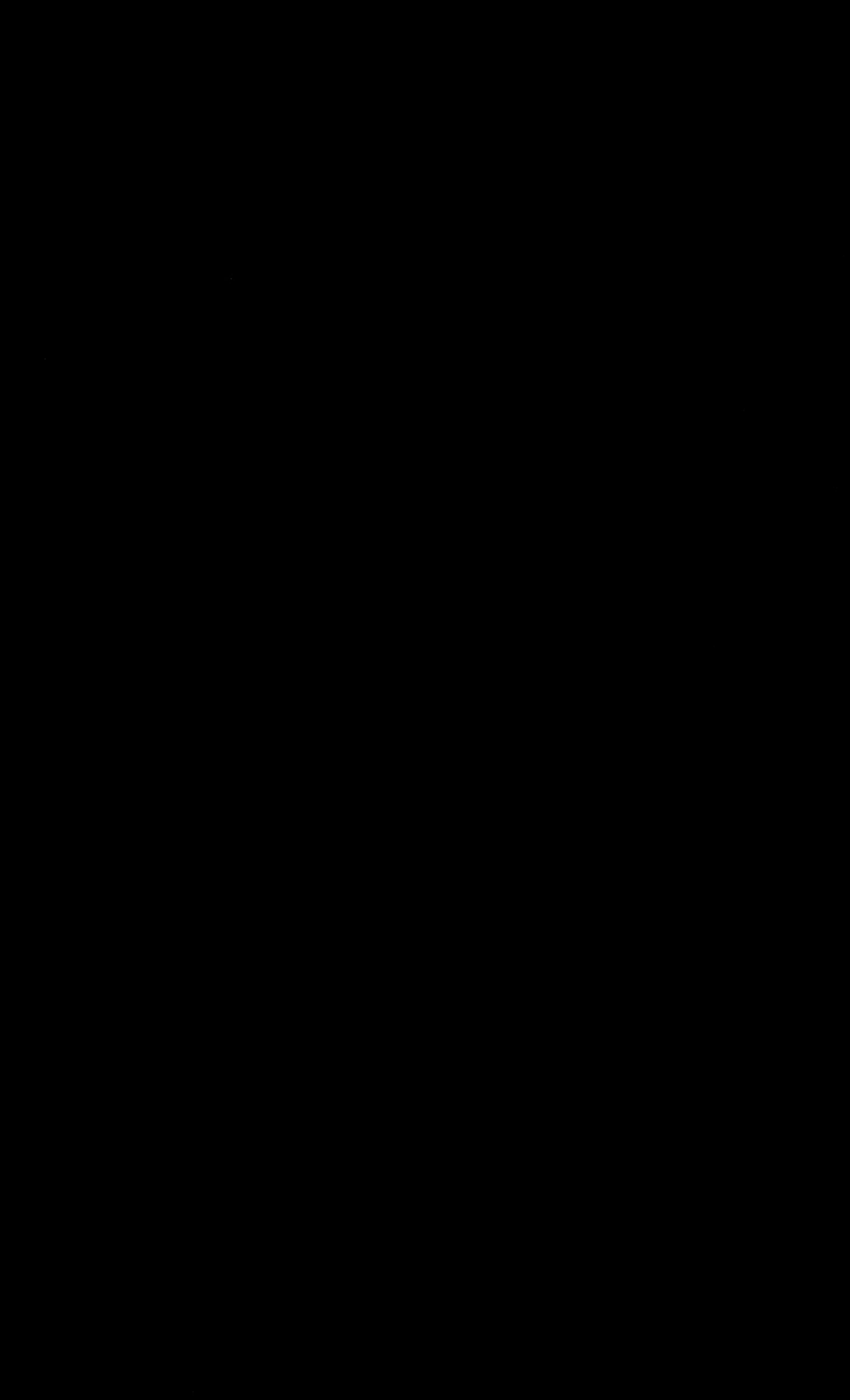
(1) Jules Picard. *État général des forces militaires de la Chine.*

cuter en militaire les ordres du général, et savoir y suppléer au besoin.

A regarder avec les yeux de la tactique d'aujourd'hui les exercices dans lesquels on acquiert au concours les grades de bachelier ou de docteur d'armes, ils servent peu pour une campagne, et rarement dans un jour de bataille; mais la raison montre que la vie dure qu'ils font mener, la souplesse du corps qu'ils augmentent, la force singulière qu'ils supposent sont des ressources pour tout dans le métier de la guerre. Des militaires ainsi préparés ne succombent pas avant la fin du combat; leur courage n'expire pas avec leur haleine, ni sous le poids de leurs armes. Les mœurs passent à un officier de guerre d'être bourru, dur, et même un peu grossier dans ses manières, mais jamais d'être douillet. Le proverbe dit : « Que les habits d'un mandarin de guerre soient mouillés de la pluie ou de sa sueur, ils ne doivent sécher que sur son corps. »

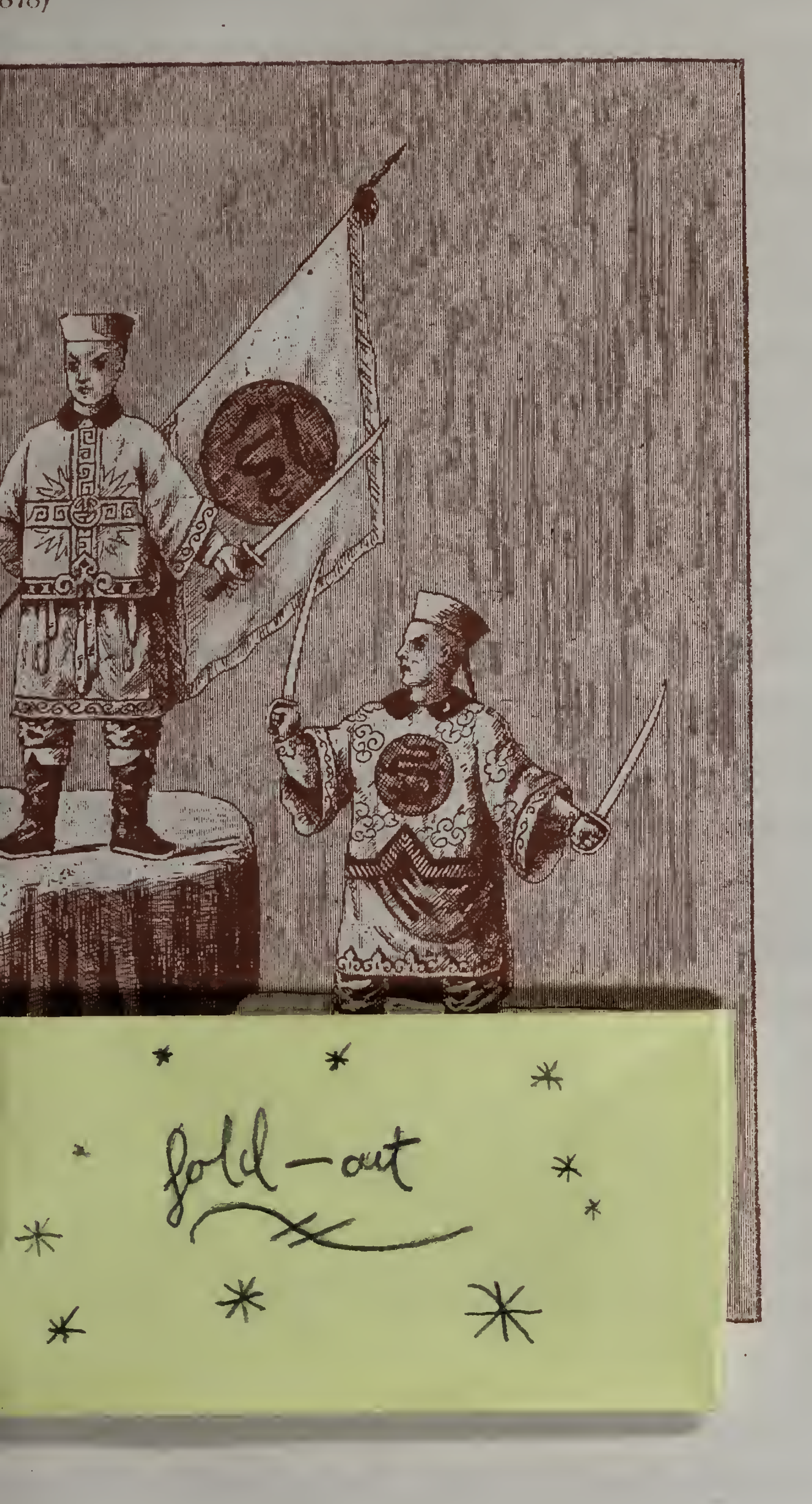
N'est pas soldat qui veut dans ce pays. Cette profession y est non seulement honorable, mais encore lucrative, car la paie du soldat, plus forte que le salaire de l'ouvrier, n'éprouve jamais de retard, et quelques privilèges sont en





E ETHNOGRAPHIQUE DU TROCADÉRO

878)



outre attachés à l'état militaire. Aussi n'est-il besoin d'employer ni la force ni la ruse, pour recruter les armées. Un enrôlement est regardé comme une préférence marquée, comme une faveur du prince, de sorte que la profession des armes est très enviée par toutes les classes du peuple. Pour être acceptés, les candidats sont tenus de montrer leur agilité, leur force corporelle, et leur aptitude aux exercices militaires. Les fils des soldats sont inscrits en naissant sur les contrôles des armées et occupent presque toutes les places vacantes dans les compagnies.

L'occupation ordinaire des soldats est de cultiver la terre et de travailler dans les manufactures du pays. Ils n'en doivent pas moins à toute heure exécuter les ordres qui leur sont transmis, et endosser, au moindre signal, leurs brillants uniformes qu'ils courent ensuite déposer dans les magasins du corps de garde pour reprendre leurs travaux habituels.

Chaque peloton a une bannière, et les guerriers qui en font partie ont un uniforme particulier ; on en voit de toutes les façons et de toutes les couleurs. Pour obvier à la confusion qui peut résulter d'un tel amalgame de costumes, les Chinois usent d'un moyen singulier : ils portent deux espèces d'écussons de toile

blanche, l'un sur la poitrine, l'autre dans le dos sur lesquels le mot *ping*, soldat, se détache en gros caractères.

Ces *ping* arrivent munis invariablement d'un éventail, d'une pipe et du fameux parapluie de Cambon. Quant aux armes, il y en a de toutes sortes, de toutes façons, les unes modernes, les autres antédiluviennes ; le fusil coudoie le trident, ce sceptre de Neptune ; des sabres heurtent des scies plantées au bout d'un manche d'une longueur démesurée ; l'arc dominateur des Scythes ne jalouse point la pique qui se cache derrière un bouclier de rotin (1).

Ce bouclier est d'un aspect véritablement ridicule, à force de vouloir paraître terrible. C'est un disque qui a soixante-quinze centimètres de diamètre, et qui est tressé avec une espèce particulière de jonc. Au côté qui s'appuie au corps du soldat, ce jonc est apparent, et l'on y a adapté un anneau mobile par où le bras s'introduit à la partie supérieure, et, à la partie inférieure, une poignée immobile. Mais, sur la face opposée à l'ennemi, l'art chinois a fait merveille : ce qu'on aperçoit d'abord, c'est une vaste gueule toute rouge, avec quatre grandes

(1) Alexandre M. *Péking*, 1861.

défenses pointues; un gros flocon de soie cramoisie à la place du nez se détachant sur la face dont le fond est bleu, et enfin, au-dessus de ce nez ensanglanté, deux gros yeux ronds, blancs et à sourcils rouges. Qui ne prendrait la fuite à la vue de cet horrible appareil que le fer respecte, mais que la balle perce?

Avec ce bouclier, le soldat a, comme armes défensives, la cuirasse et le bonnet fait en tige de bambou. Si l'aspect du guerrier est peu formidable, ce bonnet ajoute à l'effet par une grosse paire d'yeux de couleur sanguinolente. Il est solide, et le fer peut à peine l'entamer. Cette coiffure ne diffère guère de celle du mandarin que par l'absence du bouton.

Les lances offrent une variété indescriptible, et les Chinois savent s'en servir : c'est l'arme avec laquelle ils sont le plus redoutables. Ordinairement elle est fort longue, et large assez pour ressembler à une faux ou à une de ces hallebardes qui font le triomphe de nos suisses de paroisse. Le manche seul est petit en proportion du fer.

Quelquefois les soldats portent une épée double; c'est une arme de forme singulière et très remarquable; les deux lames, quoique indépendantes l'une de l'autre, sont en-

fermées dans le même fourreau; leur face intérieure, celle par laquelle elles sont en contact, est nécessairement plate, mais la face extérieure est triangulaire. Nous avons vu souvent, dit M. Jules Picard (1), des soldats ainsi armés sortir des rangs avec une épée à chaque main, se livrer à la pantomime la plus extraordinaire qu'on puisse imaginer, et pousser en même temps des cris bizarres, accompagnés de toutes les apostrophes les plus injurieuses qu'ils pouvaient adresser à l'ennemi.

Les mandarins ont un sabre à lame courte et étroite, et dont le fourreau est couvert d'ornements de fantaisie. Ils le portent à droite, pour ne point gêner la bandoulière ou carquois qui pend à l'épaule gauche. Ce carquois est en cuir, plus ou moins orné selon les grades. Ils portent rarement eux-mêmes leurs armes et laissent ce soin aux écuyers chargés de les accompagner.

Les piques ou pertuisanes sont fort variées de forme, et de longueurs différentes. On en compte cinq sortes qui se nomment : *mou*, *y-mou*, *yeou*, *kou* et *tchi*.

Le *mou* est une des plus courtes piques, et

(1) *État général des forces militaires et maritimes de la Chine.*

cependant il est long d'au moins trois mètres; son extrémité est garnie d'un fer large et plat, découpé en trois crochets.

L'*y-mo,* dont le fer a presque la même forme, ne diffère du *mou* que par la longueur du bois qui a environ six mètres.

Le *yeou* ne diffère pas sensiblement, pour la longueur, du *mou;* mais le fer, moins plat et plus allongé, reproduit assez le fer de lance des armées européennes.

Le *kou,* arme assez peu dangereuse, surtout aux mains des Chinois, est une pertuisane courte relativement, puisque le bois n'en a guère que deux mètres; le fer, dont il est difficile d'apprécier l'usage, a environ vingt centimètres de large; il est allongé et tout plat.

Enfin le *tchi* est de deux espèces, le grand et le petit; le grand tchi a quelquefois sept mètres et le petit trois mètres et demi de longueur.

Les haches sont de deux sortes : la grande, qui est en quelque façon une arme de cérémonie, est fort grosse, son fer est arrondi en un demi-cercle presque parfait, et le manche est d'une longueur disproportionnée. Ce n'est pas que la petite ne serve également aux cérémonies, mais elle est proprement destinée aux soldats.

— Dans le *Loutao,* livre écrit sur l'art militaire, on lit, au sujet de la nomination officielle d'un général : « On l'introduit dans la salle des ancêtres où l'Empereur et toute sa cour se transportent aussi. Quand tout le monde est arrivé sur le seuil, l'Empereur, précédé de ceux qui portent la grande et la petite hache, entre d'abord, et, se tournant vers la partie qui regarde l'Occident, il se tient debout. Le général qui vient d'être nommé, se tournant à son tour vers le point du palais qui sert d'entrée, reste également debout. L'Empereur alors, prenant dans ses mains la petite hache *(fou-tse),* en détache le fer et le sépare du manche qu'il remet au général en lui disant : « Depuis cette terre où nous sommes, jusqu'aux cieux, vous pouvez donner des ordres et les faire exécuter. » Puis, saisissant la grande hache, il sépare le manche du fer qu'il place dans les mains du général, en ajoutant à cette action un discours destiné à l'investir de tout pouvoir et à lui recommander la valeur dans les combats, la modestie, l'estime pour ses ennemis, et le bon exemple qu'il doit aux troupes.

Quant aux sabres, il y en a de deux espèces : la première est destinée aux archers, la se-

conde aux troupes qui portent le bouclier.

Le sabre des archers est plus léger que l'autre et plus droit; il ressemble à un grand couteau de cuisine légèrement recourbé. Celui des hommes à bouclier est à lame plus large, plus épaisse; il se rapproche beaucoup de nos anciens briquets recourbés. Ces deux sortes de sabres n'ont qu'une poignée à main sans ornement. Le fer brut est battu à froid, limé, puis poli; la poignée est garnie de cuivre, ainsi que le fourreau. Celui-ci est fait en bois et recouvert de la peau d'un poisson nommé *tse-yû*.

De même qu'ils ne revêtent leurs uniformes que lorsqu'ils sont dans l'exercice de leurs fonctions, les gens de guerre, officiers, soldats et autres, quels qu'ils soient, n'ont droit de porter des armes que pour leur service. Hors de là, rien que les marques de leur dignité ne les distingue des simples citoyens. Au nombre des marques de distinction que l'Empereur seul accorde, on doit placer d'abord la pièce d'étoffe brodée en soie qui se porte sur la poitrine. Cette pièce parfois carrée, quelquefois ronde, représente ou l'oiseau fabuleux qui est le phénix des Chinois, ou le tigre ou le dragon impérial, emblèmes des fonctions guerrières.

Ceux mêmes qui font la ronde, et qui sont chargés d'entretenir la propreté dans les différents quartiers, ne sont armés que d'un bâton appelé en chinois *Tsi-mei-koun,* c'est-à-dire : « *bâton qui est au niveau des sourcils.* » On s'en sert, apparemment, pour faire sur le champ une prompte et brève justice.

Cependant, il n'est défendu à personne d'avoir un couteau à sa ceinture, c'est même une partie des ornements chinois et tartares.



Manier les armes avec habileté est encore aujourd'hui, nous le répétons, et a toujours été, en Chine, une condition d'avancement dans l'armée. Un soldat, et surtout un officier, qui s'y livrerait avec maladresse, serait mal regardé et exposé aux railleries générales. Du reste, les enfants destinés à la carrière des armes sont exercés, dès leur plus bas âge, à l'escrime et à la gymnastique. Des élèves depuis l'âge de sept et onze ans prennent même souvent part aux exercices militaires des troupes.

Quoique fort adroits à manier le sabre, les Chinois ont un genre d'escrime étrange et presque fantastique. Quand ils s'y exercent, on les voit tour à tour gambader, s'agenouiller derrière leur bouclier de rotin, se redresser tout d'une pièce, comme des diables sortant d'une boîte, faire le moulinet avec leur sabre, ou en donner de grands coups à droite et à gauche en poussant un cri à chaque coup porté. Ils ont une feinte qui leur a fait remporter, du temps des Song, une victoire complète sur les Tartares, et dans laquelle ils se courbent un peu, comme s'ils voulaient se cacher, mettent le sabre en long sur leur dos, la poignée près du cou, font un pas en avant en se roulant sur leur bouclier, qui leur sert de point d'appui, comme ils feraient sur une roue, et, après le tour entier, ils se relèvent tout d'un coup et se trouvent debout, dans la disposition d'attaquer.

L'uniforme du soldat chinois est lourd, embarrassant et incommode. Le plus convenable de tous, pour les exercices militaires, est celui du fantassin que nos missionnaires ont fait connaître les premiers par le nom de *tigre de guerre*.

Mais, doit-il ce nom redoutable à son cou-

rage, ou simplement à son costume? Son habillement lui donne en effet quelque ressemblance, de loin du moins, avec cet animal inexorable. L'étoffe en est de la couleur du pelage du tigre et rayée comme lui; il porte, de plus, un capuchon surmonté de deux oreilles (1).

L'armure du tigre de guerre consiste en un large cimeterre, assez grossièrement travaillé, mais dont la trempe est excellente, et dans un bouclier rond d'osier et de bambou tellement solide qu'il peut parer les coups de sabre les plus vigoureux. Sur ce bouclier, comme sur tous les autres, est peinte la face d'un tigre, ou plutôt d'un monstre fantastique, pour jeter l'épouvante dans l'âme des ennemis. C'est ainsi, sans doute, que la tête de la Gorgone à la crinière de serpents pétrifiait ceux qui la regardaient en face. Ne serait-ce point par une même série d'idées qu'on a mis une tête de mort au shako des *hussards de la Mort?*

Quand les *tigres de guerre* s'exercent à l'escrime, ils prennent toutes sortes d'attitudes bizarres. On leur enseigne à bondir autour de l'adversaire regardé comme leur proie, à se

(1) M. de Malpière. *La Chine et les Chinois.*

traîner, à se rouler sur le sol comme les fauves pour effrayer leur ennemi, le forcer à fuir, ou le terrasser par une attaque imprévue.

Ce corps d'infanterie, dans ses évolutions, paraît aussi vouloir copier les diverses allures du tigre. Du reste, la tactique des Chinois est aussi étrange que leur escrime. Il doit être curieux de voir une armée en bataille, de la suivre exécutant ses grandes manœuvres représentant les mouvements des cieux et de la terre, de la lune et des planètes, serrant ou déployant ses longues lignes de manière à figurer la tortue mystique ou le dragon sacré à cinq griffes (1).

« Les exercices de toutes ces troupes, si différentes par l'armure, dit l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois,* ressemblent à un jeu théâtral ou à un ballet figuré. Dans une évolution générale, où les cinq corps de la milice sont employés, on contrefait les quatre coins de la terre, qu'on suppose carrée, et la rondeur du ciel. Dans un autre exercice, il s'agit de reproduire la fleur dite en chinois *mei-hoa;* dans un autre encore, les soldats sortent de leur bouclier de

(1) M. de Malpière. *La Chine et les Chinois.*

cinq en cinq, comme des tigres qui sortent de leurs forêts pour saisir leur proie, et il y a enfin une évolution où ils cherchent à imiter la projection de la lune, qui sert de bouclier aux montagnes! »

Une mêlée indescriptible, dont le bal masqué de l'Opéra, au moment du galop infernal, ne pourrait même pas donner une idée, termine les manœuvres ou les revues : c'est un brouhaha de cris, de hurlements inarticulés, féroces, barbares; ce sont des courses à droite, à gauche, de ci, de là, sans but; des soldats qui vont et viennent, avancent et reculent sans savoir pourquoi et comme pour se donner une contenance; les uns, ne sachant que faire, sautillent comme des enfants à qui l'on a donné un jouet; les autres font des pirouettes; d'autres hurlent à tue-tête : « Victoire! victoire! » (1).

Si le nombre faisait seul la force des armées, la Chine serait la première puissance militaire du globe, de même qu'elle en est l'État le plus considérable en population et en étendue. Mais ses soldats qui, par leur nombre, nous rappellent ce qu'on a dit des armées de Ninus, de

(1) Alexandre M. *Péking*.

Xerxès et de Darius, sont mal armés, emploient encore l'arc et la flèche, ont une artillerie lourde, très mauvaise, et une tactique peu savante. Il s'ensuit que les Chinois, quoique courageux et beaucoup trop aptes à la guerre, comme tous les hommes de races mongoliques, sont incapables de tenir contre des troupes européennes. Mais leur infériorité, si notoire dans l'art de la guerre, n'est que la conséquence d'un long isolement, fruit de la politique d'un gouvernement ombrageux. Si les troupes chinoises étaient organisées, armées et exercées comme les troupes européennes, on ne tarderait pas à les compter parmi les plus vaillantes et les plus redoutables (1).

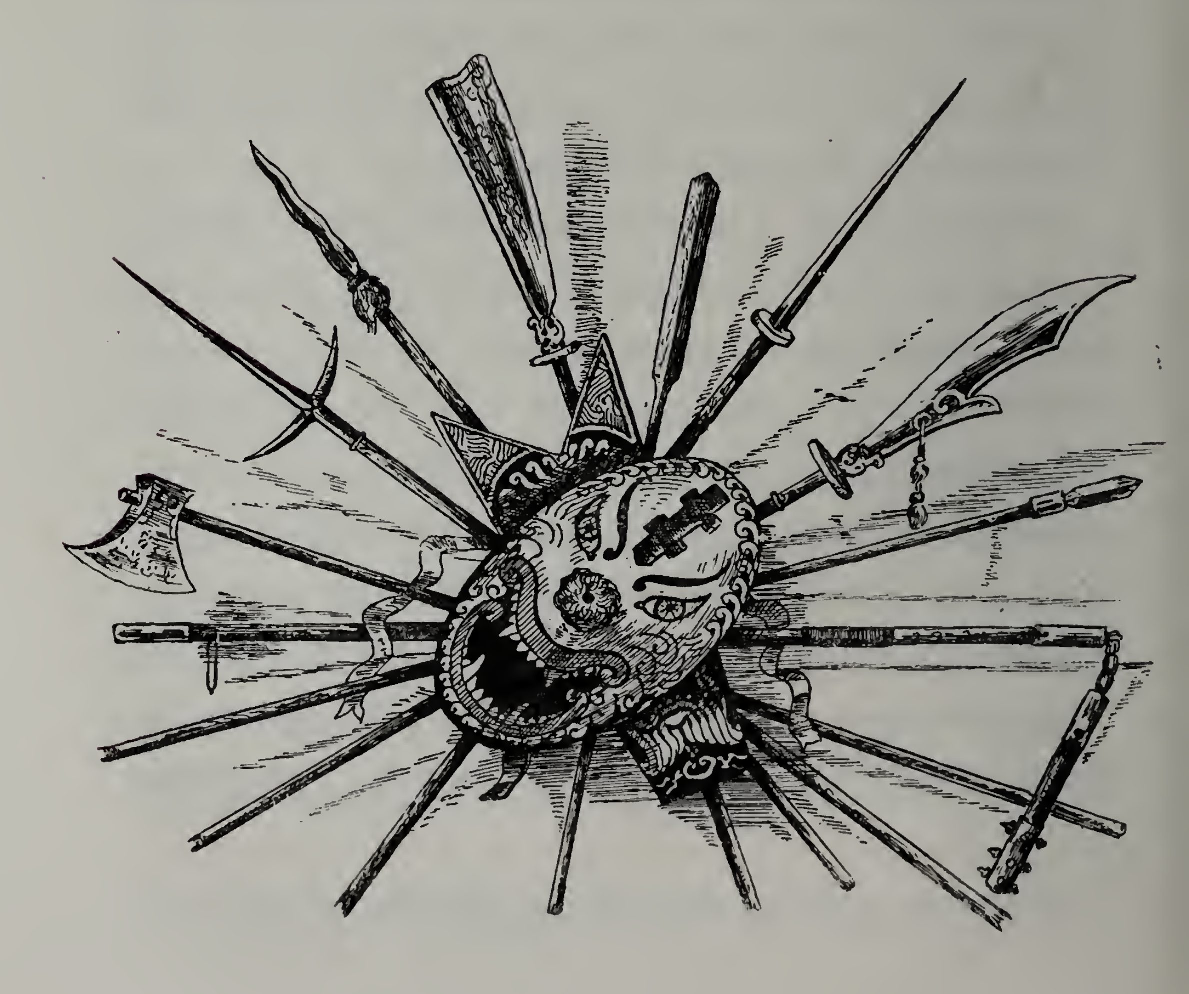
Les Tartares, qui peut-être ont perdu quelque chose de leur première énergie, sont encore, toutefois, la plus solide, la plus brave milice de cet empire. Tout Tartare, né dans les classes ordinaires, est enrôlé dès le berceau ; tout Tartare, en âge de porter les armes, doit être en état d'aller à la guerre au premier signal et de combattre avec ordre. Les fils de l'empereur même, et chaque Tartare de condition, jusqu'aux moindres officiers des ban-

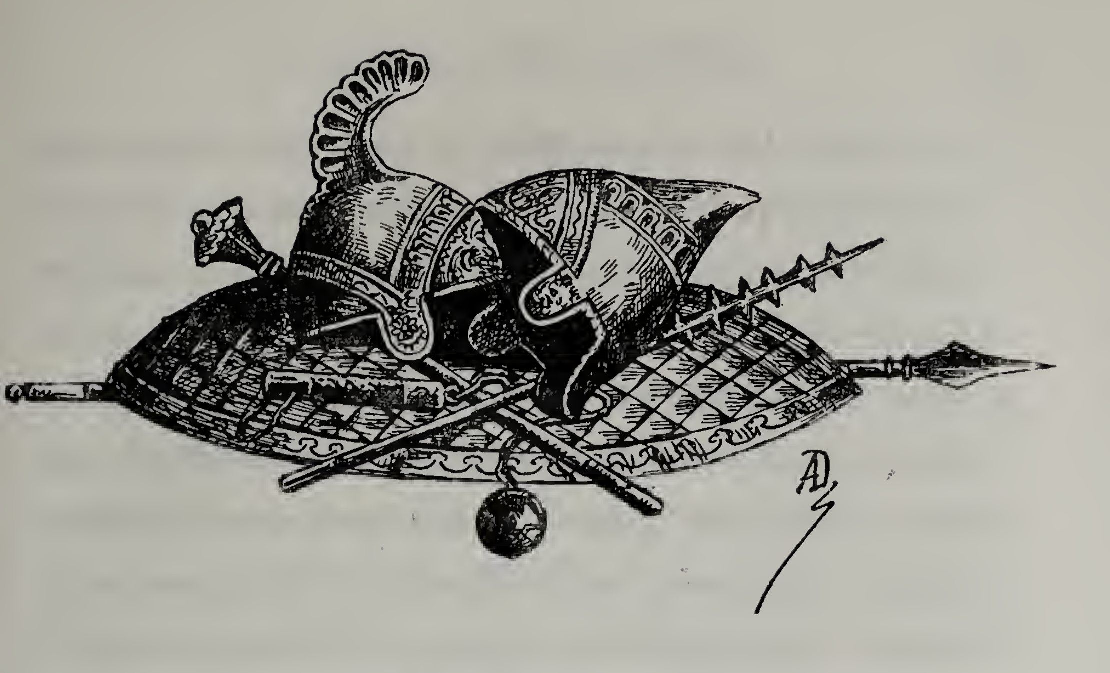
(1) Maurice Lachâtre. *Dictionnaire universel.*

nières, doit être habile à manier les armes, à tirer de l'arc, savoir monter à cheval et connaître au moins les évolutions élémentaires de l'art.

Du reste, les honneurs prodigués aux lettres n'empêchent point les Tartares qui habitent la Chine de leur préférer les armes : cet exercice leur semble exclusivement fait pour eux.

Ils imitent en cela nos anciens Francs, qui laissèrent aux Gaulois subjugués le soin de cultiver la terre, et se réservèrent celui de la défendre !





L'ESCRIME EN ASSYRIE

Armes assyriennes. — Bagage des soldats assyriens. — Massues et masses d'armes. — Le fourreau des épées. — L'épée et la lance assyriennes. — L'épée des soldats de Sémiramis. — Le cimeterre et la harpé. — Les armes, partie essentielle du costume du roi. — Casques, cuirasses et boucliers assyriens. — Les chars de guerre. — L'école militaire de Ninus. — Les épreuves pour l'initiation aux mystères de Mylitta. — Les femmes, néophytes ou prêtresses. — Les amazones. — Nitocris, Sémiramis et Zénobie. — La quenouille des Assyriens et l'épée des Assyriennes.

Les auteurs profanes ne nous ont laissé sur les Assyriens que des renseignements incomplets, souvent contradictoires, ou même fabuleux. Dans les livres saints, il n'en est fait mention qu'accidentellement, quand les circonstances les ont mis en rapport avec les Hébreux, de sorte

que, pour les connaître, il faut interroger les ruines des palais dont pas une pierre n'était restée debout au jour des représailles. Car ce peuple était si belliqueux et si terrible, qu'il s'était fait redouter de presque toute la terre. Les monuments historiques venus d'Assyrie nous racontent que ses occupations favorites étaient la guerre, cette chasse à l'homme, et la chasse, cette guerre faite aux bêtes, et qu'il considérait comme une excellente école pour apprendre à la faire aux hommes.

Aussi les sculptures et les peintures nous montrent-elles les Assyriens toujours armés ou combattants, intrépides dans les batailles, féroces et inexorables envers les vaincus.

Quelques savants croient que ces étranges statues, plus mystérieuses encore que les sphinx d'Égypte, trouvées à Khorsabad et dans les ruines de Nemroud et de Koyounjuck, représentent les dieux de l'Assyrie, ou ses chérubins, comme ceux qui, dans la Genèse, sont placés à la porte de l'Éden.

D'autres y voient la représentation des rois constructeurs des palais, ou les symboles d'idées religieuses.

Mais, ces statues d'hommes à têtes de lynx grimaçant horriblement, ou ces lions et ces

taureaux ailés à faces humaines, formant un si singulier ensemble de calme, de force et de majesté, ne sont-ils pas plutôt la figure de cette race que les livres saints et les auteurs profanes nous disent être indomptablement orgueilleuse et d'une fabuleuse audace, de cette nation dont l'un des rois, Sennachérib, osait écrire au pieux Ézéchias et aux habitants de Jérusalem : « Le dieu d'Ézéchias ne pourra délivrer son peuple de ma main ! »



Les ornements si fantasques et si artistiques dont les Assyriens enrichissaient leurs armes d'escrime montrent en quel honneur était chez eux *la noble science*.

Les boucliers, les fourreaux d'épée, les glaives même sont ornés des dessins les plus élégants, de rosaces et de bandes agréablement distribuées. Les fourreaux d'épée, quelquefois recourbés, plus souvent droits, présentent diverses particularités, entre autres deux figures de lion juxtaposées ou même en-

lacées, d'un effet très remarquable. La garde des épées affecte une grande variété de formes, toutes d'une originalité saisissante et d'un luxe exquis.

La confection des armes a sans doute été un des premiers usages auxquels les Assyriens ont appliqué leurs connaissances en métallurgie. A en juger par l'équipement de leurs troupes, ils paraissent avoir possédé un grand assortiment d'armes offensives et défensives. Épées, casse-têtes, flèches, frondes, lances, casques, cuirasses, boucliers, cottes de mailles, rien ne manque au bagage des soldats assyriens.

Hérodote dit que leurs massues étaient en bois et garnies de clous de fer.

M. Botta (1), expliquant un bas-relief trouvé à Khorsabad, décrit ainsi la masse d'armes : « Elle a un manche cylindrique ; la tête en est formée par une boule surmontée d'une couronne de mâchoires de lion ; la poignée est plus mince que la tige et paraît avoir été entourée de petites cordes pour que la prise en fût plus ferme. Il y a du reste à cette extrémité une anse qui devait se passer autour du poi-

(1) *Le Monument de Ninive.*

gnet et empêcher que l'instrument n'échappât de la main. »

Le fourreau de l'épée assyrienne est très remarquable. D'après sa forme prismatique, on peut présumer, car aucun monument assyrien ne nous montre d'épée nue, que la lame ressemblait à celle de nos épées, mais elle est beaucoup plus large. Près de la pointe, il y a, comme nous l'avons déjà dit, un ornement composé de deux petits lions couchés qui, de leurs pattes, embrassent le fourreau et tournent la tête en arrière.

Hérodote dit que, du temps de Xerxès, les Assyriens se servaient du cimeterre. Ce sabre recourbé dérive sans doute de la harpé, qui a elle-même la faux pour origine et qu'on voit à la main de l'Hercule d'Assyrie sur quelques bas-reliefs.

De plus, Sardanapale III, que les Grecs appelaient le Guerrier, pour le distinguer de son homonyme, illustré par son efféminée mollesse, et le seul de tous les monarques asiatiques qui nous ait laissé sa statue, est représenté tenant d'une main une massue et de l'autre une faux (1).

(1) Cette statue fait partie du musée britannique.

Presque tous les guerriers portent l'épée, sur le flanc gauche, passée dans une ceinture qui la maintient presque horizontale ; elle est droite et offre à peu près les dimensions d'une dague. Du reste, elle a beaucoup varié de longueur, car nous lisons dans Diodore de Sicile que les soldats de Sémiramis, qui montaient des chameaux, portaient des épées de quatre coudées (environ $1^{m}84$) de long.

La poignée des épées est, en général, d'une forme assez extraordinaire : c'est un simple manche qui se profile comme des segments de boule diversement coupés, mais bout à bout ; avec cette sorte de poignée, il n'y a ni garde ni croisée.

La lance, de la longueur de l'homme à peu près, à manche lisse, à fer oblong, servait à la fois comme arme d'estoc et comme arme de jet, à la façon des javelines dont parle Homère.

Ce qui prouve que les Assyriens devaient s'exercer sans cesse au maniement de toutes leurs armes, c'est qu'elles étaient une partie essentielle de leur costume ; le roi lui-même ne les quittait jamais. En temps de guerre, il les portait sur lui ; en temps de paix, et dans l'intérieur de son palais, nous le voyons repré-

senté tenant seulement le sceptre d'une main et appuyant l'autre sur la garde de son poignard, mais alors il est toujours suivi d'un écuyer qui tient l'arc et le carquois.

Le sceptre du roi est tantôt un simple bâton, et tantôt un bâton court dont l'une des extrémités est terminée par une boule, et l'autre par une espèce de frange, ce qui lui donne quelque analogie avec la masse d'armes.

Enfin, il n'est pas douteux que ce bâton, sur lequel chaque Assyrien, pour établir son individualité, faisait sculpter un emblème qu'il prenait pour symbole personnel, devait constituer au besoin une arme dont on étudiait le maniement.

Ils se couvraient de casques en bronze que Hérodote dit forts et impénétrables, quoique forgés d'une manière barbare et « *difficile à raconter* ». C'étaient des casques pointus, formés d'une calotte surmontée, la plupart du temps, d'une sorte de corne recourbée en avant.

Leurs cuirasses étaient faites d'une étoffe recouverte de lames qu'on doit supposer métalliques, quoique Hérodote dise encore qu'elles étaient en un certain bois.

Ils avaient deux sortes de boucliers : les uns, toujours ronds, se tenaient à la main; les autres, plus allongés, s'appuyaient à terre pour cacher les archers.

— La cavalerie assyrienne consiste en chars de guerre ressemblant beaucoup à ceux de l'Égypte, mais plus riches et plus ornés. Les têtes des chevaux sont surmontées de panaches, leurs cous entourés de colliers; les pièces du harnachement qui couvrent la poitrine laissent pendre des franges et des glands magnifiques.

Dans les chariots se tiennent deux hommes, et quelquefois trois. L'un tire habituellement de l'arc ou manie la lance : c'est le guerrier possesseur ou détenteur du char; l'autre tient les rênes et est armé d'un fouet, c'est le cocher ou l'écuyer conducteur des chevaux; le troisième personnage, quand il est présent, tient un bouclier devant le guerrier pour le protéger, c'est un servant d'armes.

— Près de vingt-deux siècles avant notre ère, Ninus avait institué, en Assyrie, une école où l'on apprenait le maniement de toutes les armes et tous les exercices de la guerre, école sur laquelle, malheureusement, nous manquons de détails précis, car l'histoire de ce



BAS-RELIEF DE KORSABAD (BIBLIOTHÉQUE NATIONALE)



GUERRIERS ASSYRIENS

prince est plongée dans l'obscurité des temps (1).

— Cependant, l'habileté à manier les armes n'était pas l'apanage exclusif des soldats, c'était une des conditions expresses de l'initiation aux mystères de la Vénus Mylitta, dont toutes les traditions s'accordent à rapporter l'institution aux Chaldéens.

Il est évident que nous ne parlons pas ici du culte que Hérodote et Strabon ont sans doute calomnié quand ils disent que, chez les Assyriens, chaque femme était obligée de se prostituer une fois en sa vie, dans le temple de Mylitta. Les assertions de ces deux historiens frisent si souvent le merveilleux, qu'il est bien permis de se ranger du côté de Voltaire pour douter de cette invraisemblable légende. Le culte dont nous parlons était moral et d'une haute portée philosophique.

L'ignorance, l'orgueil, les passions charnelles, telle était l'armée ténébreuse que les mystes devaient combattre ; et, pour les initier, non seulement on leur faisait subir des examens moraux et intellectuels, mais on les soumettait à des épreuves physiques.

(1) M. de Ciriacy. *Histoire de l'art militaire.*

Pouvoir souffrir la faim, la flagellation, s'enfoncer dans la neige, traverser de l'eau à la nage, courir longtemps, se jeter dans le feu, *savoir bien manier toutes les armes*, telles étaient les conditions imposées aux néophytes.

Or, le culte et les mystères de Mylitta furent extrêmement répandus dans toute l'Asie occidentale. Chaque sanctuaire était une haute école, une sorte de collège dont la porte s'ouvrait, sans distinction de rang ni de fortune, à tout individu qui, confiant en ses forces physiques, en son courage moral, et mû par un ardent amour de la perfection et de l'humanité, se présentait aux prêtres. Les initiés de tout rang, les rois y compris, changeaient de nom en recevant le grade qui marquait leur entrée dans une vie nouvelle, et faisait de chacun d'eux un nouvel homme.

Cette libre admission s'étendait aux femmes; les textes font une mention expresse des prêtresses de Mylitta. Les monuments figurés asiatiques nous montrent des femmes admises non seulement comme néophytes, mais encore comme marraines, prêtresses ou archiprêtresses.

La déesse qui, à Babylone et à Ninive, présidait aux mariages, aux naissances, aux mys-

tères, Mylitta, comptait même infiniment plus de sectatrices, parmi les Assyriennes de tous les rangs, que n'en comptait Mithra parmi les femmes, chez les Perses.

Sur les cylindres et les cônes d'origine assyrienne, nous voyons fréquemment l'initiation, aux mystères, de femmes couvertes d'une large écharpe qui laisse un sein à découvert.

M. Lajard (1) voit en elles ces personnages féminins énigmatiques, désignés par les Grecs sous le nom d'amazones, qui ont pour patrie l'Asie occidentale, et dont les habitudes guerrières et la valeur sont célébrées par Homère et par un grand nombre d'autres poètes et de mythographes anciens.

(L'institution d'un collège de prêtres et d'un collège de prêtresses, pour la célébration des mystères de Mylitta, trouve une explication naturelle dans l'attribution des deux sexes à cette divinité.)

Les armes qu'on donnait aux mystes, pour les épreuves, étaient la massue, l'arc, le poignard, la harpé asiatique, appelée aussi *oreille de cuivre,* et le glaive.

Ces armes, nous le répétons, n'avaient pas

(1) *Recherches sur Mithra.*

seulement un sens symbolique, rappelant les combats spirituels contre les mauvais penchants humains, il fallait que les initiés fussent habiles à les manier.

Tertullien parlant, dans un de ses traités, du culte et des mystères de Mithra, semblables, chez les Perses, à ceux de Mylitta chez les Assyriens, dit qu'on donnait à l'initié une couronne pour prix de sa victoire, après les combats dont il était sorti vainqueur. « Dans la grotte, ajoute-t-il, Mithra marque d'un signe particulier le front de chacun de ses soldats et *l'on y achète la couronne par le glaive.* »

Aussi ceux qui aspiraient aux différents grades de l'initiation se livraient-ils sans cesse à toutes sortes d'exercices de gymnastique et d'escrime, en même temps qu'à de profondes études intellectuelles et morales.

Les femmes se livraient donc aussi à ces travaux corporels. Du reste, les traditions et les monuments nous les montrent traitées partout comme les égales de l'homme. Beaucoup d'entre elles se sont assises sur le trône (1), sans parler de Nitocris, cette grande stratégiste, et de Sémiramis qui suivait avec son mari l'ar-

(1) M. Oppert. *Annales des rois d'Assyrie.*

mée de Ninus, dans la guerre contre les Bactriens et combattait avec lui.

Cette reine conquérante avait non seulement les habitudes et la force physique d'un guerrier, elle possédait encore le courage et l'audace d'un héros, puisque la légende raconte que le siège de Bactres tirant en longueur, Sémiramis, travestie en soldat, pénétra dans la ville et la livra aux Assyriens. Ninus, émerveillé de sa bravoure, l'enleva à Ménonès qui mourut de désespoir.

Au IIIe siècle après Jésus-Christ, l'histoire de la fille d'un prince arabe de la Mésopotamie, Zénobie, reine de Palmyre, qui prit même le nom de reine de l'Orient, montre quelle éducation virile on donnait encore aux femmes, dans ces contrées qui avaient vu tant d'héroïnes fameuses.

L'étude, la gymnastique et l'escrime avaient été les seules occupations de sa jeunesse ; et les historiens racontent que lorsqu'elle fut mariée à Odenat, tous deux se préparaient à triompher un jour des Perses par les exercices continuels de la chasse et par des victoires réitérées sur les lions et les léopards.

Elle marchait souvent avec son mari à la tête des armées, qu'elle commanda seule après

sa mort, et elle ne se montrait en public qu'avec la pourpre des empereurs, le casque en tête et l'épée au côté.

« Au siège de Palmyre par Aurélien, dit un » historien de Zénobie (1), la reine combattait » sans relâche au haut des murs ou dans les » sorties, non comme un simple guerrier d'une » force et d'une valeur distinguées, mais » comme une femme héroïne et mère que sa » tendresse et le désespoir précipitent dans les » dangers. »

Du reste, l'exemple de Zénobie excitait une sorte d'émulation parmi les personnes de son sexe : en divers lieux, on vit des femmes se livrer aux exercices militaires, s'enrôler dans les armées, et non seulement suivre leurs maris à la guerre, comme c'était la coutume chez les Asiatiques, mais y combattre à leurs côtés.

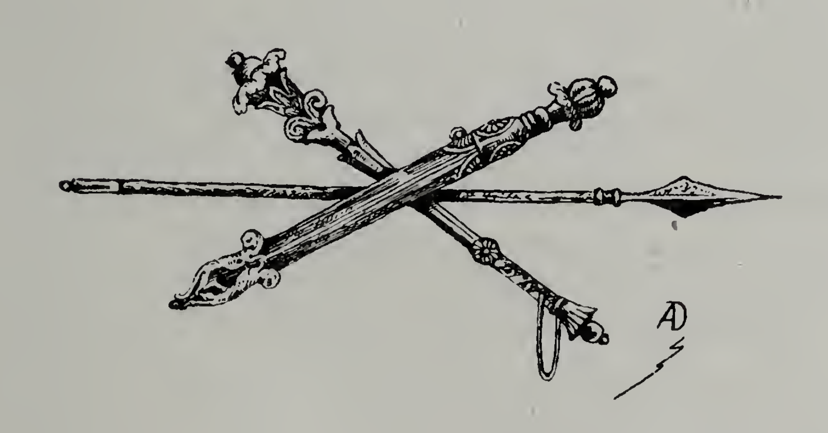
Dans la bataille qui eut lieu sur les bords de l'Euphrate, entre l'armée d'Odenat et celle de Sapor, on trouva, parmi les captifs et parmi les morts, plusieurs femmes armées et habillées en hommes.

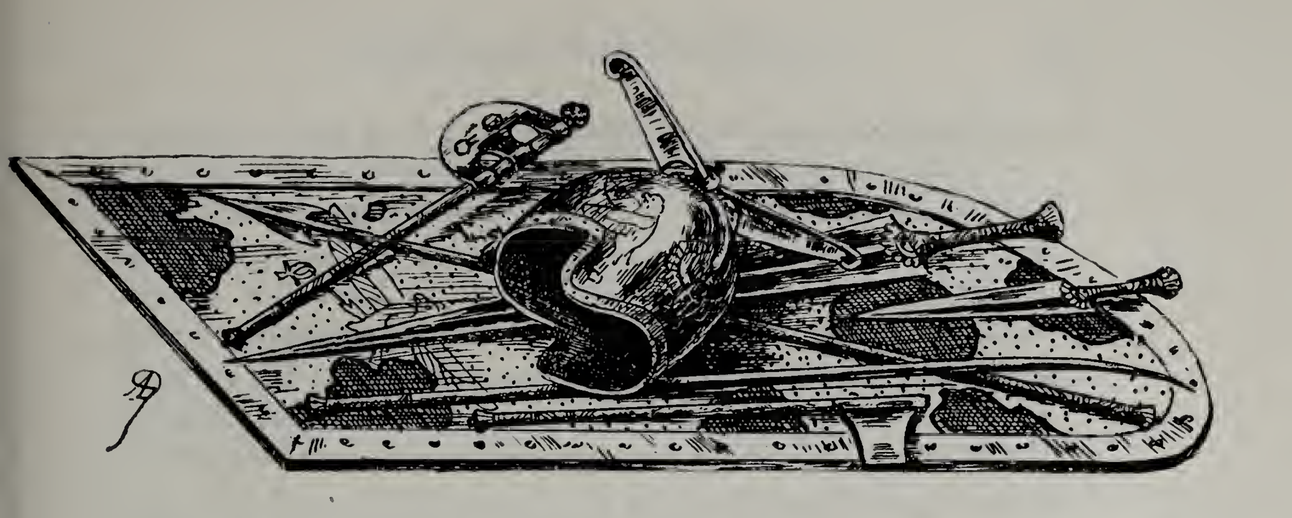
La vie n'est faite que de contrastes, et, naturellement, l'histoire comme elle, en est remplie.

(1) M. de Hauteville. *Histoire de Zénobie, reine de Palmyre.*

Parmi ces farouches guerriers qui furent si longtemps l'effroi de toute la terre, on en vit d'efféminés et d'indolents, comme Sardanapale et ses compagnons, qui s'habillaient en femmes pour célébrer certains mystères, et ne maniaient pour toute arme que la quenouille aux pieds de leurs Omphales.

La loi des compensations n'exigeait-elle pas alors que le même pays vît naître de vaillantes femmes, dont la virilité abandonnait le fuseau pour l'arc, la lance et l'épée !





L'ESCRIME EN ÉGYPTE

L'escrime et la gymnastique n'étaient permises qu'à la caste militaire. — *Les enfants de troupe.* — Les « *gentilshommes suivant le métier des armes* ». — Les *calasiries* et les *hermotybies.* « L'hérédité des professions n'était pas absolue, surtout pour les fonctions militaires. — Les pères enseignaient l'art des armes à leurs enfants. — L'armée de Sésostris. — Le peuple « *terrible par-dessus tous les autres* ». — Les soldats égyptiens n'avaient pas habituellement d'armes en leur possession. — Quelques exercices de gymnastique. — Le *djérid* des Égyptiens. — L'escrime au bâton. — L'arme des scribes du trésor. — Le bâton du vieillard. — Celui du défunt. — Les « *bâtons d'honneur* ». — L'escrime à la massue. — Les assauts de la panégyrie d'Amon-Ra. — Massues, gourdins et casse-têtes. — La lance et la harpé égyptiennes. — La dague. — Les haches d'armes. — Toutes ces armes sont en bronze : le fer ne semble pas avoir été connu des anciens Égyptiens. — Armes défensives. — L'origine du bélier. — Tous les exercices se faisaient à pied et en plein air. — L'escrime sur les *tent-hatore* ou chars de guerre. — L'hippodrome de Thèbes, sept fois plus grand que le Champ de Mars. — Les chars de Sésostris. — *L'auriga.* — Le roi se mesurait quelquefois en combat singulier avec un chef ennemi. — Un pharaon lève une armée dans les classes du peuple. — Les Égyptiens, passionnés amateurs de chasse et de pêche, n'ont

connu ni les jeux ni les spectacles. — Une fête à Bubaste. — Quelques vestiges des armes de l'antique Égypte conservés en Éthiopie. — La lance des nègres du Bertât. — Le casse-tête des Arabes du Bouroum. — Bizarre façon de combattre des indigènes du Bertât. — Le sabre á deux tranchants des chefs. — Les femmes spectatrices des combats. — Étrange manière des nègres du Dinka d'accepter la défaite. — Leurs femmes parfois héroïnes dans les batailles.

CHERCHER ce qu'était l'art des armes en Égypte, c'est étudier exclusivement la caste militaire. A elle seule la gymnastique et l'escrime étaient permises.

« Il est défendu, en Égypte, d'enseigner la lutte et la musique, dit Diodore de Sicile. Les Égyptiens croient que les exercices journaliers ne sont pas sains pour les jeunes gens, et ne leur donnent qu'une vigueur peu durable, dont les suites sont même dangereuses. »

Et cependant, l'éducation du soldat était longue et sérieuse ; et depuis le *tête à droite !* jusqu'à *la petite guerre*, il en parcourait tous les degrés, sous l'autorité d'une discipline sévère. Du reste, il en prenait de bonne heure les goûts et les habitudes. Les fils de guerriers étaient de véritables enfants de troupe ; la loi leur défendait toute autre profession.

« Comme ils s'appliquent dès l'âge le plus

tendre, dit encore Diodore, à acquérir la fermeté de l'âme et l'expérience militaire, ils se montrent inébranlables au milieu des hasards de la guerre. »

Cet ordre militaire, appelé à défendre le pays à l'extérieur, et à s'occuper des affaires politiques et administratives à l'intérieur, nous serait bien peu connu, si les grandes pages des monuments, dont tant de siècles amoncelés n'ont pu amener encore entièrement la ruine, et quelques débris d'archives, que la paix de la tombe a dérobés aux ravages du temps et aux dévastations des hommes, ne venaient suppléer au silence des historiens, ou du moins aux notions si légères, si superficielles qu'ils nous ont laissées.

Hérodote dit que les *gentilshommes suivant le métier des armes* formaient la seconde caste en Égypte ; qu'après les prêtres, ils recevaient plus de bienfaits et de dons que les autres états, et que le tiers des terres cultivées par des colons, qui leur devaient le cinquième des produits, leur appartenait héréditairement.

« Si les Grecs ont appris cette coutume des Egyptiens, dit-il, je ne le saurais véritablement juger en voyant que les Thraces, les

Scythes, les Perses et les Lydiens, et presque tous les barbares, réputent nobles ceux qui sont le plus éloignés des arts mécaniques, et singulièrement ceux qui font profession des armes. »

« Les gentilshommes suivant le métier des armes, continue-t-il, sont appelés *calasiries* et *hermotybies*. Les premiers sont au nombre de cent dix mille hommes ; ils n'apprennent jamais d'*art vil,* ni mécanique, mais ne s'adonnent qu'aux armes. Les calasiries, en leur plus grand nombre, se trouvent deux cent cinquante mille. Il ne leur est aussi licite d'exercer d'autre art que celui des armes, lequel ils se montrent de main en main et de père en fils. »

La différence entre ces deux classes de guerriers, les Calasiriens et les Hermotybiens, est difficile à établir.

Tout fait penser que les Calasiriens empruntaient leur nom à une partie de leur costume, à la *calasiris*.

Si, en examinant les tableaux qui retracent des actions guerrières, nous apercevons la calasiris ample, sur quelques rares personnages de haute importance, et jamais sur les combattants, qu'elle aurait gênés, ceux-ci se

montrent quelquefois avec une tunique descendant jusqu'à la cheville, tunique qu'on peut considérer comme la calasiris des soldats (1).

Nous croyons donc qu'il faut ranger dans la catégorie des Hermotybiens tous ceux qui se présentent avec les jambes nues et vêtus seulement de trousses, et dans celle des Calasiriens ceux qui se montrent, les cuisses seulement, ou les cuisses et les jambes couvertes.



Nous voyons que pas un de ceux qui étaient consacrés à la profession des armes ne pouvait se livrer à l'agriculture ou exercer aucune profession mécanique, tous devant rester dans leur spécialité et n'en jamais sortir.

Et cette phrase d'Hérodote : « *Ils se montrent l'art des armes de main en main et de père en fils,* » tendrait à démontrer qu'en dehors des officiers faisant faire l'exercice, il n'y avait pas

(1) J. Henri. *L'Égypte pharaonique.*

de professeurs d'escrime autres que les pères de famille.

— Cependant, un mémoire de M. Ampère, lu à l'Académie des inscriptions, mémoire rédigé sur la traduction des textes originaux, cherche à établir que la division de la population égyptienne en castes n'était pas absolue, et que les fonctions militaires, surtout, ne se transmettaient pas constamment par hérédité. Il est donc probable que, chez ce peuple éminemment guerrier, la vaillance et le courage ouvraient la carrière des armes à tous ceux qui en avaient l'ardente vocation et quelle que fût la classe à laquelle ils appartinssent.

Hérodote donne le chiffre de la puissance militaire de l'Égypte à son maximum, quand la population guerrière était dans son plus grand état de prospérité. Ce chiffre de trois cent soixante mille est énorme, pour une population de six millions d'habitants. Mais ce nombre de soldats n'est rien auprès de celui que Tacite attribuait à ce même pays. Germanicus, visitant le *Rhamesséum,* s'en fait expliquer les peintures, et les prêtres lui disent que, des tableaux qu'il avait sous les yeux, il résultait que l'Égypte avait autrefois sept cent mille hommes sous les armes, et que c'était

avec cette multitude guerrière que Sésostris avait imposé son joug à une partie de la terre !

— L'antiquité sacrée et l'antiquité profane se sont plu à reconnaître la bravoure tout audacieuse des soldats égyptiens et à lui rendre un éclatant hommage. Isaïe la célèbre, quand, dans son dix-huitième chapitre, il appelle les Égyptiens *un peuple terrible par-dessus tous les autres !*

— Une scène du palais de Meïamoun pourrait faire supposer que les soldats égyptiens n'avaient pas habituellement d'armes en leur possession; qu'elles étaient conservées dans l'arsenal du prince, jusqu'au moment d'ouvrir la campagne. Des guerriers, entrant en s'inclinant profondément dans la salle d'armes où se trouve le pharaon, reçoivent des mains des jeunes prêtres, pages du roi, les armes de toute nature, qui sont dressées en quantité et en bon ordre dans cette salle. On y voit les porte-enseignes qui, ayant reçu ces enseignes, prêtent serment ou font hommage au prince, accroupis sur leurs talons, et les deux mains portées en avant, comme dans l'adoration. Les chefs militaires, la trompette dans son étui, à la ceinture, font le même hommage debout.

Divers tableaux reproduisent aussi l'escrime et les exercices gymnastiques auxquels étaient appliquées les recrues. On y remarque surtout un groupe, qu'aux traits du visage et à leur gros ventre on reconnaît pour des enfants ; ce qui semble démontrer ce fait, incontestable d'ailleurs, et dont nous avons déjà parlé, c'est que les fils des gens de guerre étaient accoutumés de très bonne heure à cette escrime, qui faisait la base de leur profession. L'un des jeunes élèves de ce groupe, qui, tous, ont pour arme un bâton à l'épaule, porte une enseigne carrée, plantée au bout d'une hampe et sur laquelle sont dessinés deux lutteurs se tenant accrochés l'un à l'autre par les mains.

D'autres représentations d'exercices de gymnastique et d'escrime peuvent faire suivre tous les développements de l'instruction qu'on donnait aux soldats, et des moyens par lesquels on les habituait à supporter les fatigues du rude métier qui leur était départi.

Enfin, dans une tombe de Beny-Hassan, très riche en décorations, on voit, à côté de tours d'équilibristes, quelques jeux d'exercice. Des hommes, armés d'une espèce de javelot, se disputent à qui atteindra un but carré, placé à une certaine distance. Ce jeu,

qui est sans doute exécuté par de jeunes soldats, est le jeu du *djérid* des modernes Arabes.

Une véritable escrime se trouve encore reproduite dans ces intéressantes peintures : deux hommes, tenant dans la main droite un bâton, qui servait sans doute comme nos fleurets modernes, à apprendre à manier l'épée, se portent des coups qu'ils parent réciproquement, avec une planchette garnie de trois anses, dans lesquelles est passé tout leur avant-bras gauche.

L'exercice du bâton est assez souvent représenté sur les monuments égyptiens. Le bâton dont se servaient les lutteurs est pourvu d'une poignée destinée à garantir la main droite qui le tient. Le bras gauche, avec lequel on pare les coups portés par l'adversaire, est toujours muni de cette espèce de petit bouclier, consistant en une plaquette assez mince, qui s'étend du coude à l'extrémité de la main, et relié au bras par des courroies. L'adresse consistait donc à recevoir les coups sur cette plaquette, tandis qu'avec le bâton, on s'efforçait de vaincre ou de désarmer son adversaire. Mais la plaquette était purement défensive et ne servait pas, comme le ceste des Grecs, à frapper

plus fort. On ne voit pas non plus, comme dans les peintures grecques, un geste significatif par lequel un des adversaires se reconnaît vaincu et demande la fin de la lutte (1).



Il suffit de voir les monuments qui représentent soit les combats des pharaons du premier empire, soit des scènes de chasse des dynasties primitives, pour s'apercevoir que les Égyptiens firent usage, avant tous les autres peuples, de presque toutes les armes usitées dans l'antiquité jusqu'à la période romaine.

Le bâton, notamment, touche à des détails multiples de la civilisation de l'ancienne Égypte. Expressément nommé *bâton de main*, il servait à la fois de défense et d'appui, et constituait une arme qui paraît avoir été employée même à la guerre.

Une des grandes misères du voyageur con-

(1) M. Ménart. *La vie privée des Anciens.*

sistait à être privé de bâton et de souliers.

Tel était, d'après un papyrus, le sort qui menaçait le jeune militaire allant rejoindre son cantonnement par les chemins pierreux de la Syrie (1).

Lorsque les scribes du Trésor allaient, dans les campagnes, percevoir l'impôt en nature, ils étaient accompagnés de recors armés de bâtons, et de nègres portant des rameaux de palmier, afin d'avoir raison des récalcitrants.

Le texte qui nous donne ce détail appelle le bâton de l'exacteur *schebot*. Ce nom paraît avoir été emprunté à la langue hébraïque, qui l'a appliqué au sceptre royal et à la baguette de la fustigation. Il s'est conservé tel quel dans le copte (2).

Le même mot servait quelquefois de nom au bâton du vieillard. Il est naturel, en effet, que l'homme âgé fasse respecter sa dignité, le cas échéant, au moyen de l'arme qui lui sert de soutien. Au nombre des maximes de l'antique sagesse égyptienne, on trouve la recommandation du respect dû aux empereurs, et l'ob-

(1) Papyrus Sallier.
(2) F. Chabas. *Sur l'usage des bâtons de main, dans l'ancienne Égypte.*

servation que la réponse du *vieillard portant le bâton* sert à abattre la témérité.

Ailleurs, le même moraliste dit que : « *réponse grossière fait lever le bâton* ».

— Les gymnasiarques de l'école pharaonique dressaient avec cette arme primitive les sujets qu'ils montraient en public, et dont les tours d'agilité et de souplesse n'ont pas été dépassés par les Auriol de nos jours.

Dans certaines scènes de ce genre, on voit même un bâton noueux s'abattre sur les épaules de jeunes filles.

— On sait que, d'après la doctrine sacrée, certaines phases de la vie d'outre-tombe n'étaient qu'une reproduction de la vie sur la terre, jusque dans ses moindres détails.

Aussi, les défunts eux-mêmes n'abandonnaient pas l'usage des bâtons de main. Les scènes funéraires représentent, en effet, le mort revivifié, cheminant, son bâton à la main, sur les routes du double ciel. On trouve dans les textes mythologiques de nombreuses allusions à cet usage. Ils expliquent notamment que « *le défunt se taille le bâton qui doit soutenir ses pas pour traverser l'océan céleste* ».

Cet appui mystique du défunt a pu avoir pour type le bâton d'Horus, qui a joué un

certain rôle dans l'histoire mythologique. Au moyen de cette arme, Horus avait scellé la bouche de Set, son adversaire (1).

Les bâtons dont se servaient les Égyptiens étaient généralement d'une grande longueur. Il y en avait depuis 1m20 jusqu'à 1m50 et même davantage. Ils avaient, comme les nôtres, des têtes ou pommes variées, telles que boules plus ou moins rondes, allongées ou aplaties, chapiteaux en fleurs de lotus et cônes tronqués ou renversés. Pour ces appendices, on employait ordinairement les métaux, les pierres et les bois durs, les émaux, l'ivoire, etc.

L'une des cannes conservées au musée de Leyde est formée d'un roseau à cinq nœuds, surmonté de la tête hideuse de Bès, le dieu des recherches sensuelles.

Le musée du Louvre possède deux pommes de cannes ayant appartenu, l'une au grand conquérant Séti Ier, l'autre à son fils, le célèbre Ramsès II, le pharaon de Moïse.

Ces pommes étaient fixées au moyen de clous en bronze, dont on possède encore plusieurs spécimens.

Le monument le plus vénérable de cet ordre

(1) Naville. *Mythe d'Horus.*

qui soit parvenu jusqu'à nous n'est point entier; ce n'est que la virole de bronze du bâton de Papi (Phiops), roi de la VIe dynastie. Le cartouche de ce pharaon est gravé sur le métal.

Ce petit objet nous montre l'usage vulgaire du bronze répandu en Égypte dès le xxxe siècle environ avant notre ère. On ne possède pas beaucoup d'autres objets de métal d'un âge plus reculé, quoiqu'on en trouve la mention dans des textes qu'on peut rapporter à des temps antérieurs à la construction des grandes pyramides.

— Un assez grand nombre de ces bâtons, même parmi les plus simples, portent des symboles hiéroglyphiques qui en nomment les propriétaires. Ces légendes, du reste, en constituent l'intérêt principal.

On y trouve, comme dans tous les textes, des informations souvent très intéressantes.

Quelques-uns d'entre eux paraissent avoir été donnés en présent, ainsi que, de nos jours, on décerne des épées ou des sabres d'honneur; ce sont ceux dont la légende exprime un vœu, comme par exemple celui d'Anoni, scribe du lieu Lunus.

Sur un autre, du musée de Leyde, on lit un

souhait du même genre : « Commence une heureuse vieillesse dans le lieu de la vérité! Ceci est dit au profit du favorisé de Ptah, seigneur de la coudée, le scribe Djai! »

— Donc, malgré cette défense d'enseigner la lutte et les autres exercices corporels, défense dont parle Diodore, contredit en cela par bien d'autres historiens, l'escrime au bâton, à la massue, au gourdin, au casse-tête, paraît avoir été fort répandue en Égypte. D'abord, elle est figurée sur de nombreux monuments. Ensuite, elle devait être très utile, indispensable même aux dévots, aux fanatiques, dans la circonstance suivante :

La principale fête du mois de mars était la grande panégyrie d'Amon-Ra, qui se célébrait à Paprémis et que Hérodote décrit sous le titre de panégyrie de Mars. Cette solennité était marquée par une scène ensanglantée qui annonce une sorte de sauvagerie. La veille de ce jour, la statue du dieu, placée sous un tabernacle de bois doré, était transportée dans un lieu sacré, à une certaine distance du temple. Le lendemain, après les sacrifices, et quand le soleil commençait à baisser, un petit nombre de prêtres restaient avec la statue. Tous les autres, armés de massues, se plaçaient

près de la porte du temple, afin d'en défendre l'entrée au dieu. Le tabernacle de la statue, mis sur un char à quatre roues, tiré par les prêtres, pénétrait sous le portique, mais ne pouvait le dépasser, arrêté qu'il était par une multitude de gens, souvent au nombre de plusieurs mille, armés aussi de massues et qui s'étaient joints à eux. Une bataille s'engageait alors entre ceux qui défendaient l'entrée et une autre foule de dévots, armés de la même manière, et qui avaient fait vœu de protéger la rentrée du dieu. De graves blessures étaient reçues des deux côtés; bien des têtes étaient cassées, ajoute Hérodote.

Mais les prêtres ne convenaient pas qu'aucun des blessés pérît victime de ce zèle fanatique.

La cause mystique de cette atroce cérémonie était que Horus, ayant voulu avoir un commerce incestueux avec sa mère, et l'entrée de la maison lui étant refusée par les serviteurs d'Isis, il avait dû rassembler une foule d'amis pour forcer le passage.

On ne peut voir ici qu'une allégorie relative à la chaleur solaire, qui est Horus, cherchant à pénétrer le sein de la terre ensemencée, qui est Isis.

La massue, dont se servaient les Égyptiens dans cette circonstance, consistait en un bâton de bois dur, garni d'un bout de bronze, avec une sorte de long crochet à la poignée, formant là comme une sorte de garde (1).

— Le gourdin, légèrement courbé à son extrémité, était à l'usage de la grosse infanterie, comme de l'infanterie légère.

Quant au casse-tête, la forme en est très variée sur les monuments. La plus élégante le montre composé d'un bâton dont l'extrémité s'élargit d'un côté en manière de couperet, pendant qu'au côté opposé au tranchant, se trouve sculptée une pomme de pin qui, en donnant plus de poids à cette partie, servait à rendre l'arme plus meurtrière.

Cette même arme se présente quelquefois dans la main des pharaons, sous la forme d'une petite pelle qui la rend exactement semblable au tomahawk de quelques peuples sauvages de l'Océanie.

D'autres casse-têtes égyptiens consistent en une simple boule à l'extrémité d'un bâton, et cette boule est parfois surmontée d'un simulacre de couperet.

(1) J. Henry. *L'Égypte pharaonique.*

— En dehors de ce genre d'escrime qu'on pourrait appeler l'*escrime aux armes de contusion*, leurs armes blanches étaient nombreuses et consistaient dans la lance, la harpé, le sabre ou coutelas, le poignard et la hache d'armes.

L'armure de la lance égyptienne, que Xénophon dit être plus longue que celle des autres peuples, et qui se trouve entre les mains de certains corps de calasiriens, cette armure était en bronze, ainsi qu'on peut le conclure de quelques armes de ce genre trouvées dans les tombeaux.

La harpé était une sorte de sabre court, très courbe, dont le tranchant était sur la convexité, et dont la lame, en sortant de la poignée, faisait un angle droit avec cette poignée avant de se redresser pour se courber en arrière.

Cette arme, dont la forme générale était, du reste, très variée, paraît avoir eu la faux pour origine, d'après une inscription du Rhamesséum (1). Champollion s'exprime ainsi à ce sujet : « Amon-Ra donne à Sésostris la faux de bataille, type primitif de la harpé des mythes grecs, arme terrible appelée *schopsch* par les Égyptiens. »

(1) J. Henry. *L'Egypte pharaonique.*

Également familière à tous les combattants, la harpé figure aussi bien dans la main de certains fantassins que dans celle de quelques « *tent-hatore* » et du pharaon lui-même.

En concurrence avec la harpé, on voit, entre les mains de plusieurs guerriers, des espèces de sabres droits s'effilant en pointe comme un très long coutelas, ou se recourbant à leur extrémité en manière de crochet.

Le poignard ou dague, qu'on voit à la ceinture du pharaon et de certains officiers, avait une lame large et courte dont la forme se rapproche de celle du sabre poignard de l'infanterie française, ou du parazonium des Romains. La lame de ce poignard, assez bombée, était en bronze, tranchant des deux côtés, et le fourreau, tout en peau, remontait jusqu'au bout de la poignée, du côté où il devait s'appliquer contre le corps.

Les haches d'armes avaient la partie métallique engagée dans une fente pratiquée à l'extrémité du manche, au lieu de recevoir ce manche dans un trou pratiqué au talon. De forts liens, probablement en nerf de bœuf, serraient les deux parties du manche pour y fixer solidement le bronze tranchant, dont la

forme était un trapèze arrêté dans le manche par le large bout.

Toutes ces armes du premier empire pharaonique et du second étaient en bronze. Le fer ne semble pas avoir été connu des anciens Égyptiens, car on ne rencontre jamais une seule représentation de forgeron, tandis que tous les autres métiers sont peints ou sculptés dans les hypogées.

Et cependant, ces armes de bronze, auxquelles les représentations de la XVIIIe dynastie assignent une date incontestable d'antériorité de douze siècles avant la guerre de Troie, se trouvent être semblables à celles qui sont décrites par Homère dans les récits que leur consacre son Iliade.

— En dehors de la planche qu'ils s'attachaient au bras gauche avec des courroies, pour parer les coups de leurs adversaires, dans l'escrime au bâton, les Égyptiens avaient, comme armes défensives, la cuirasse, le bouclier et le casque.

Les boucliers, moyens ou petits, étaient tenus à la main par une anse placée vers leur centre ou dans leur partie supérieure. D'autres, d'un volume très considérable, servaient à l'attaque des places et couvraient plusieurs hommes à la fois.

Le *Rhamesséum* nous en offre de diverses espèces.

A la faveur de ces machines, trois guerriers, placés dessous, manœuvraient une très longue lance avec laquelle ils déchaussaient et détachaient des pierres du parement de la muraille, pour y pratiquer une brèche. C'est l'origine du bélier.

Habitués à une presque nudité sous leur climat brûlant, les Égyptiens auraient été trop gênés dans les mouvements de leurs bras, sous une cuirasse qui aurait couvert toute la poitrine.

Aussi, cette armure défensive ne montait-elle, tout au plus, que jusqu'aux aisselles. La demi-cuirasse n'arrivait même qu'au-dessus du nombril ; des épaulettes, plus ou moins larges, suivant les cohortes, suppléaient en partie au vide que ces cuirasses laissaient, et garantissaient, avec le haut des épaules, une partie de la poitrine.

Diodore de Sicile dit que les premiers rois d'Égypte avaient coutume de se couvrir des dépouilles de lions, de taureaux et de dragons, et que les têtes de ces animaux leur servaient de casque.

Ce n'était pas sans choix, dit M. de Fon-

tenu (1), qu'ils préféraient la peau de quelques animaux à celle des autres. Ils avaient soin de porter celles qui paraissaient le mieux assorties avec leur caractère. C'est pour cela qu'Anubis et Macédon, princes hardis et courageux, accompagnant Osiris, leur père, dans ses expéditions lointaines, s'armèrent l'un d'une peau de chien pour marquer sa fidélité, l'autre de celle d'un loup, symbole de la férocité de son génie.

Plus tard, au VIIe siècle avant l'ère vulgaire, seuls les casques des rois étaient en bronze, et dans l'armée que Xerxès conduisit contre les Grecs au Ve siècle, les casques égyptiens étaient faits de pièces assemblées par des coutures (2).



Parmi les exercices qui font partie de l'éducation de la race militaire et qui sont figurés sur de nombreux monuments, on ne trouve

(1) *Mémoires de l'Institut.*
(2) Diderot. *Encyclopédie.*

aucune idée de l'escrime à cheval, ni même de l'équitation, quoiqu'on voie sur les tableaux de bataille du temple d'Ibsamboul quelques rares cavaliers armés de l'arc et du bouclier et montés à poil; mais quelques archéologues croient que c'étaient des ennemis.

Quant aux 24,000 chevaux que les historiens s'accordent à donner à Sésostris pour sa fameuse expédition, on doit les considérer ou comme une partie des chevaux des chars, ou comme une cavalerie alliée, car, d'après le témoignage unanime des monuments, l'Égypte n'eut point de cavalerie nationale et n'employa même pas les chameaux.

Tous les exercices se font à pied, et sont dirigés d'après les principes de la gymnastique la plus perfectionnée.

Rien n'est plus varié que les poses et les attitudes des lutteurs attaquant, se défendant, reculant et avançant tour à tour, se baissant ou renversés, se relevant, et triomphant de l'adversaire par la force, la ruse et l'adresse.

Dans ces exercices, les lutteurs étaient nus et une large ceinture soutenait et favorisait leurs efforts.

C'était en plein air, dans les camps, que

les Égyptiens s'exerçaient à l'escrime, à la gymnastique et à tous les exercices militaires. Dans ces camps, qu'ils entouraient de palissades, on soignait aussi les soldats malades.

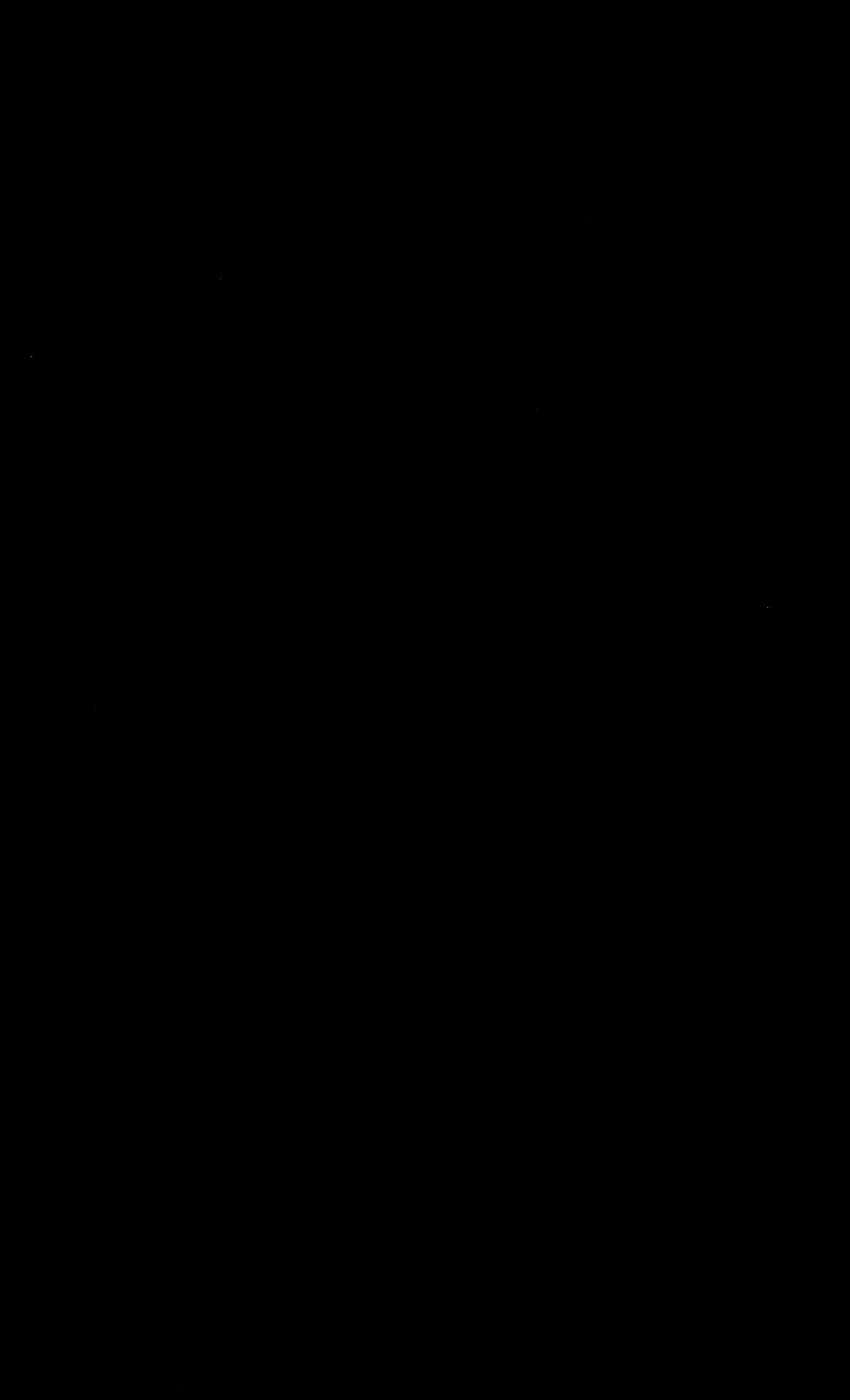
Si l'escrime à cheval n'était pas connue des Égyptiens, leurs manœuvres à la lance, à l'épée ou à la massue, sur les *tent-hatore* ou chars de guerre, étaient des plus nombreuses et d'une audace incomparable.

C'est, vraisemblablement, dans le vaste hippodrome qui se voit à la sortie de Thèbes qu'ils s'y exerçaient.

Cet hippodrome, placé au midi de Medynet-Abou, est sept fois plus grand que le Champ de Mars. Le second n'a que 911 mètres de longueur sur 390 de largeur, c'est-à-dire 355,290 mètres carrés, tandis que le premier mesure 2,500 mètres de long sur 988 environ, ce qui fait 2,460,000 mètres de superficie.

Les chars de guerre égyptiens, dont plus tard on arma de faux les essieux des roues, en même temps qu'on attachait de ces instruments meurtriers à l'extrémité du joug des chevaux qui les traînaient, étaient petits, très légers et à deux roues.

Il est impossible de se faire une idée de



BAS-RELIEF DE MEMPHIS



SÉSOSTRIS VAINQUEUR

l'excessive légèreté de ces chars et du peu de soin qu'on mettait à la confection des roues, souvent à quatre seuls rayons, qui leur donnaient le mouvement.

On se demande comment de pareilles machines pouvaient résister au moindre choc; comment elles ne se brisaient pas au plus léger cahot; comment on était assez hardi pour se confier à d'aussi frêles constructions, et entreprendre avec elles de longues expéditions!

Et pourtant, c'est avec ces chars que Sésostris a traversé l'Asie et fait toutes ses conquêtes. Le musée de Florence en possède un, trouvé en pièces dans un tombeau, parfaitement restauré maintenant, et qui paraît appartenir à la nation des Scythes et avoir été un trophée rapporté de ses campagnes par l'un des compagnons de Sésostris.

M. Wilkinson pense (1) que les chars de guerre étaient, comme l'infanterie, partagés en corps légers et en corps d'hoplites : les premiers, employés à harasser l'ennemi avec des projectiles et devant mettre beaucoup de rapidité dans leurs évolutions; les seconds, desti-

(1) *Manners and Customs.*

nés à enfoncer les masses d'infanterie, après les avoir couvertes d'une grêle de traits; ces deux corps, armés par conséquent également de l'arc, mais avec la différence que les derniers étaient munis d'un grand bouclier, afin de pouvoir charger avec plus de sécurité, et qu'une longue lance leur servait à combattre de près l'ennemi sur lequel ils s'étaient précipités; les autres n'avaient à manier que des armes légères, comme épées, javelines et massues.

Les *tent-hatore* se tenaient debout sur leurs chars, et il fallait sans doute un long exercice et beaucoup d'habitude pour parvenir à rester ferme sur ses pieds, à bien manier sa lance et son épée, à bander son arc et viser juste dans la course, nécessairement toujours un peu cahoteuse de ces légères machines, dont la rapidité devait être extrême, enlevées qu'elles étaient par deux vigoureux chevaux.

Les combattants avaient pour compagnons, dans leur char, l'*auriga,* dont le costume différait peu du leur et qui, dans le combat, devait s'occuper des chevaux, pendant que le guerrier ne s'occupait que de l'ennemi.

Quand le combattant est seul sur son char,

on lui voit les rênes des chevaux attachés autour du corps.

Quelquefois aussi, on le trouve dans la même position, en compagnie de l'*auriga,* et c'est sans doute alors pour se faire de ces guides, ainsi fixées autour de sa ceinture, un point d'appui pour mieux assurer la justesse de ses coups.

Le pharaon, considéré comme le premier tent-hatore, abordait toujours l'ennemi du haut de son char, et cette coutume était commune à tous les princes et à tous les chefs des armées de la même époque.

Pourtant, dans certaines circonstances, le roi, qu'on voit sans cesse l'un des premiers au combat, mettait pied à terre pour se mesurer avec un chef ennemi.

— Les guerriers, même durant la paix, se livraient à la pratique constante de toutes les parties de l'art militaire, de sorte qu'en temps de guerre, ils étaient toujours prêts à fournir des remplaçants à ceux qui auraient trouvé la mort sous les drapeaux, ou à répondre, au besoin, à l'appel que pouvait faire le roi.

La discipline se montrait peu sévère; le lâche, déclaré infâme, était abandonné à ses remords; mais il pouvait se réhabiliter par des actions d'éclat.

— En temps de paix, l'effectif des troupes était réparti dans des garnisons permanentes, le long des frontières de l'Égypte. Strabon nous apprend que le lieu de Racotis était une de ces garnisons pour empêcher les pirates grecs de faire des incursions dans le pays. Péluse et Avaris avaient aussi des garnisons considérables pour surveiller la ligne du désert.

— En résumé, si l'escrime aux armes blanches semble avoir été, dans l'ancienne Égypte, l'apanage seulement de ces guerriers qui formaient une sorte de noblesse militaire, le maniement du bâton et de la massue paraît avoir été familier un peu à toutes les classes.

Enfin, si la levée des troupes nationales se faisait parmi les fils des guerriers en âge de porter les armes, dans certaines circonstances, la caste populaire était appelée aussi à la défense du pays. Nous en voyons un exemple sous le successeur de Sabbacos qui, à la nouvelle de la marche de Sennachérib contre l'Égypte, et sur le refus qui firent les militaires de suivre à la frontière le pharaon qui les avait mécontentés par des airs de mépris, réunit tous les gens de bonne volonté de la classe du peuple et alla camper, à leur tête, sous les murs de Péluse. Cette armée

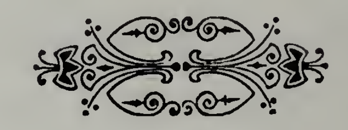
improvisée n'était composée, dit Hérodote, que de marchands, d'artisans et de gens de la lie du peuple, aucun homme de guerre n'ayant voulu en faire partie.

— D'après tous les détails de leur sport, qui nous sont révélés par leurs tombeaux, les Égyptiens se montrent à nous passionnés amateurs de chasse et de pêche. Mais on croit qu'ils ne connurent ni les jeux, ni les théâtres, ni aucun des spectacles si chers aux Grecs et aux Romains. Leurs fêtes, qu'ils célébraient sur le Nil, pendant son inondation, étaient toutes religieuses.

Et il serait peut-être à propos ici de citer un passage d'Hérodote, inimitable par sa naïveté.

Après avoir dit que les Égyptiens s'assemblaient plusieurs fois l'année, en différentes villes, pour y offrir des sacrifices en l'honneur de leurs dieux, il ajoute : « Voici ce qu'ils font quand ils vont à Bubaste. Ils s'embarquent sur le Nil et chaque bateau est rempli d'une grande quantité de personnes de l'un et de l'autre sexe. Des femmes font du bruit avec leurs crotales pendant le voyage, et des hommes jouent de la flûte, tandis que le reste de la troupe chante et bat des mains. Lorsqu'ils approchent de quelque ville, ce qu'ils font le plus qu'il

leur est possible, quelques-unes des femmes continuent leur symphonie. D'autres appellent à haute voix celles de la ville et leur disent des injures. Quelques-unes dansent; d'autres enfin se tiennent debout en levant leur robe avec indécence. Ces sortes de jeux se recommencent toutes les fois qu'on passe devant les villes situées sur le bord du Nil. Quand ils sont arrivés à Bubaste, ils célèbrent la fête qui les assemble; ils offrent des sacrifices magnifiques. On prétend que le nombre des hommes et des femmes qui font le voyage de Bubaste monte à sept cent mille personnes, sans compter les enfants, et l'on ajoute que l'on y consomme plus de vin que dans tout le reste de l'année! »



L'Éthiopie (*Æthiopia supra Ægyptum* des anciens) qui semble avoir précédé l'Egypte elle-même dans la civilisation, a conservé quelques-uns des usages guerriers, quelques-unes des armes qu'elle-même avait probablement données aux Égyptiens primitifs.

Chez les nègres du Bertât, la lance, qui est leur principale arme offensive, ressemble absolument à celles qu'on voit dans les bas-reliefs de l'antique Égypte. Les nègres font la hampe des leurs avec une tige de bambou très légère : ces lances, attendu la rareté du fer, sont souvent garnies d'une corne droite bien pointue. Ils ont de plus un casse-tête en bois dur qu'ils portent à la ceinture, qui est plus ou moins façonné, et figure quelquefois un croissant. Il y a aussi d'autres casse-têtes, armés d'un tranchant en fer; leur forme recourbée donne la facilité de les suspendre aux arbres et aide celui qui les porte à s'accrocher en gravissant les montagnes. Cette dernière arme, rare chez les nègres, est familière aux Arabes nomades du Bouroum.

Dans les guerres que les indigènes du Bertât se font de peuplade à peuplade, ils se présentent au combat avec deux ou trois lances dans la main gauche : rarement ils jettent la troisième avant d'en avoir ramassé une de l'ennemi. Si c'est en plaine que les adversaires se trouvent en présence, ils courent les uns sur les autres et prennent en marchant des postures bizarres : ils écartent à chaque instant les jambes, sautent, ploient les jarrets avec

agilité, et leurs combats et leurs pas de charge ont tous les caractères d'une danse grotesque. Lorsqu'ils se jugent à une distance convenable, ils mettent un genou en terre, se couvrent de leurs boucliers et lancent leurs javelots en poussant un cri, puis ramassent ceux que l'ennemi a fait pleuvoir sur eux en même temps. L'action s'anime; les lances volent, elles sont reçues et renvoyées de part et d'autre.

Quand il ne leur est plus possible de ramasser des lances sans mettre de confusion entre eux, et que la victoire est encore indécise, ils saisissent, les simples guerriers, leur casse-têtes, les chefs, leurs sabres à deux tranchants; la lutte s'engage corps à corps et c'est à qui assènera les plus furieux coups. Dès que les femmes, spectatrices du combat, s'aperçoivent que ceux de leur parti ont le dessous, et que de plus longs efforts seraient inutiles, elles se précipitent sur eux et les engagent à se rendre.

Par leur courage et leur nombre, les nègres du Dinka se rendent redoutables à leurs voisins du Bouroum et du Bertât, chez lesquels ils font des incursions. Ces hostilités leur attirent parfois de fâcheuses représailles de la part de ces

derniers qui se réunissent pour en tirer vengeance. Au moment d'accepter le combat, ils placent leurs femmes et leurs enfants au milieu d'eux, et attendent l'ennemi de pied ferme. Dès qu'il avance, des pelotons de six ou huit se détachent alternativement, et, manœuvrant d'une main exercée leurs puissantes lances, les font voler sur lui à un intervalle de trente ou quarante pas. S'ils se voient hors d'état de faire une plus longue résistance, ils prennent la fuite et laissent là femmes et enfants, qui restent ainsi au pouvoir des vainqueurs.

Quelquefois, lorsque les femmes reconnaissent que l'ennemi est trop nombreux pour qu'il soit possible de lui faire face avec quelque espoir de succès, elles se jettent sur leurs maris, les saisissent par le milieu du corps, et les conjurent de ne point s'exposer à un péril inévitable.

Ceux-ci cèdent à ces exhortations, jettent leurs lances et leurs boucliers, et s'asseyent par terre à côté de leurs femmes. Leurs adversaires accourent alors, et s'emparent d'eux sans coup férir.

Dans le cas où, quoiqu'en force, un parti de nègres commence à lâcher pied, les femmes prennent part à l'action et se battent avec achar-

nement; si la fortune trahit leur courage, elles font éclater leur rage, mordant tout ce qui se trouve à leur portée, et déchirant à belles dents les mains de leurs vainqueurs qui viennent les enchaîner (1).

Les soldats du Sennaar n'ont d'autres armes que la lance, le sabre à deux tranchants, comme dans les contrées du Nord, et le bouclier long en peau de crocodile ou de rhinocéros.

Quelques cavaliers portent des cottes de mailles; ces tissus de fer se placent sur une camisole rembourrée de coton très épais et piquée; le corps et les bras en sont couverts. La coiffure est une calotte en fer, à laquelle est fixée une autre pièce de fer perpendiculaire pour garantir le visage. Derrière la tête, un tissu d'anneaux avec un coussin protège le cou et le haut des épaules. On a même des tissus en fer pour garnir les chevaux, et souvent on leur met une plaque de cuivre sur le devant de la tête.

Le poids énorme de ces armures doit fatiguer singulièrement le cavalier et écraser les chevaux; mais, malgré leur simplicité et même

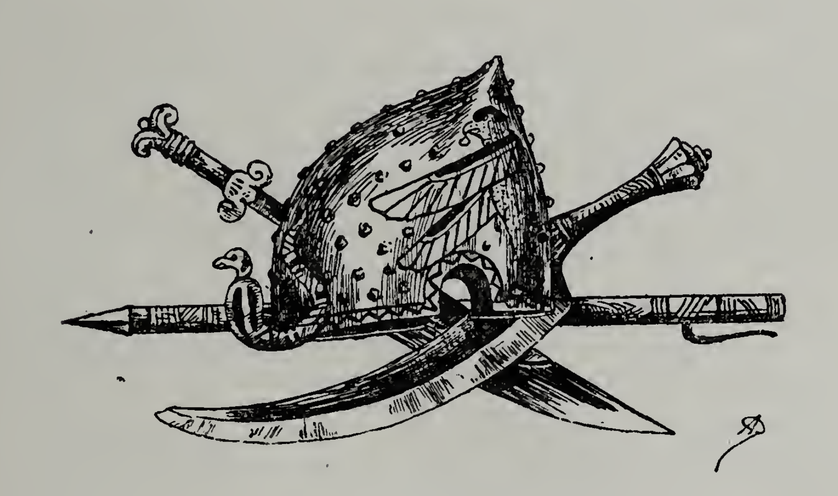
(1) M. Caillaud. *Voyage à Méroé.*

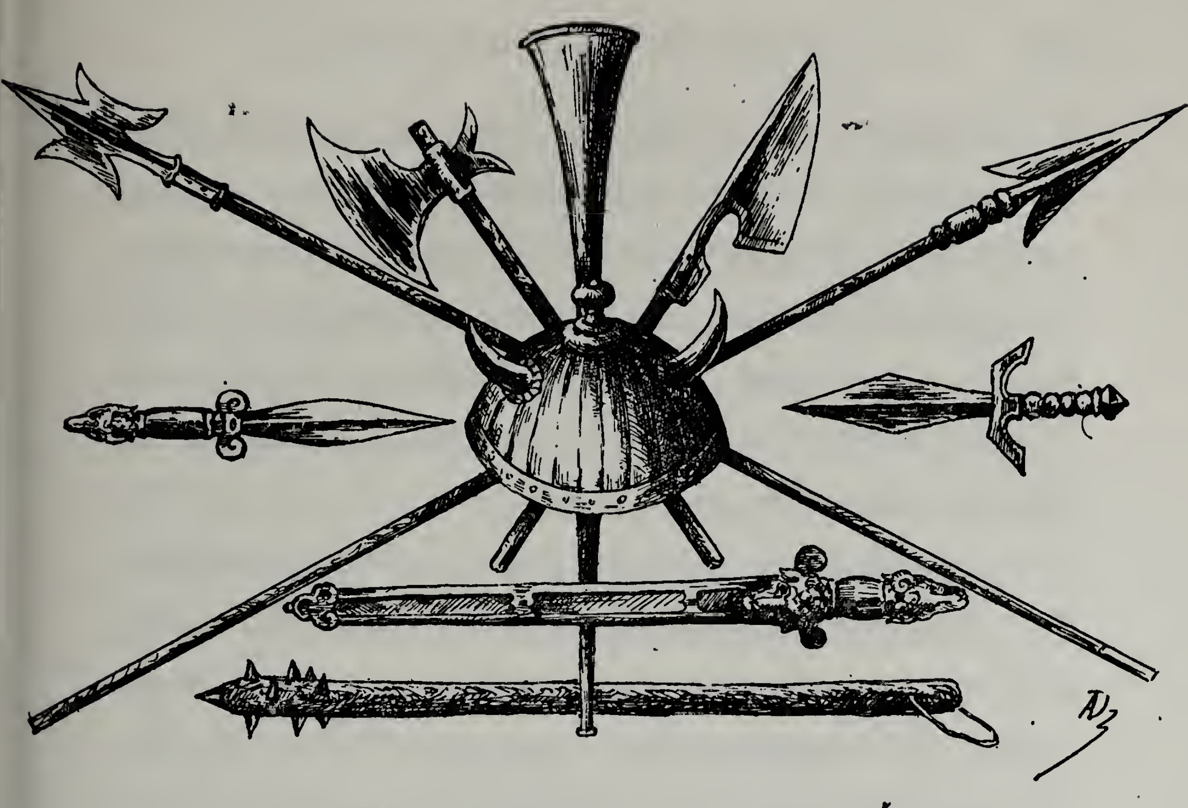
leur imperfection, elles doivent être fort utiles à l'homme qui en est couvert (1).

— De tout ce qui précède, ne résulte-t-il pas que l'homme d'il y a six mille ans ne différait en rien de l'homme d'aujourd'hui, ni sous le rapport de la force et de l'intelligence, ni sous celui des mœurs et des habitudes, ni par ses passions et sa corruption?

Et n'est-ce pas le cas de s'écrier avec Salomon : Rien n'est nouveau sous le soleil!

(1) M. Caillaud. *Voyage à Méroé.*





L'ESCRIME CHEZ LES ISRAÉLITES

Moïse, général du pharaon. — Le roman de Tharbis. — La mer Rouge donne aux Israélites les armes des Égyptiens. — Les Juifs deviennent une nation guerrière. — Les juges d'Israël. — L'épée, arme de prédilection des Hébreux. — Leurs autres armes. — Combat singulier de David et de Goliath. — Le bâton, arme employée même à la guerre. — La force physique était en grand honneur chez les Juifs. — Leur armée. — Leur escrime en plein air. — Leur infanterie et leur cavalerie. — Leur monture ordinaire. — Les richesses de Jaïr. — David fortifie Jérusalem et Salomon crée des chars et de la cavalerie. — Les *braves* de David. — Jessen et Éléazar. — Les Israélites adoptent les armes des Syro-Macédoniens, leurs ennemis. — Ils prennent celles des Romains. — Les gladiateurs d'Hérode.



Les lois religieuses des Hébreux leur défendaient de peindre ou de sculpter des hommes, ni des animaux.

C'est pourquoi, si l'on en excepte les médailles des rois de Judée, nous n'avons aucun monument sorti de leurs mains qui puisse nous faire connaître leurs armes et, par conséquent, leur genre d'escrime. Mais la Bible et l'historien Josèphe nous initient à tous les détails de la vie de cette nation.

Les Israélites ont vécu jusqu'à Moïse comme des peuples nomades, comme les Bédouins qui errent encore aujourd'hui sur les frontières de l'Égypte et de la Judée. On peut donc leur donner, à cette époque, le costume et les armes des Arabes (1).

Moïse, ce libérateur, ce premier chef des Hébreux, était vaillant, fort, instruit dans toutes les sciences, y compris celle des armes.

Le maniement du bâton lui était familier : il n'eut pas besoin d'autre arme pour tuer l'Égyptien qui avait maltraité un Israélite.

Flavius Josèphe raconte qu'à la cour du pharaon, il fit paraître tant de bravoure et d'habileté dans la science des armes, que le roi le fit général de ses soldats, pour défendre les frontières de l'Égypte ravagées par les Éthiopiens. Moïse repoussa les ennemis jusque

(1) Diderot. *Encyclopédie.*

dans la ville de Saba, capitale de l'Éthiopie, et les assiégea. Tharbis, fille du roi, l'ayant vu de dessus les murailles faire dans une attaque des actions tout extraordinaires de courage et de conduite, entra dans une telle admiration de cette valeur qui avait relevé la fortune de l'Égypte et fait trembler l'Éthiopie auparavant victorieuse, qu'elle sentit son cœur blessé d'amour pour l'Israélite. Elle lui fit offrir de l'épouser; il accepta, à condition qu'elle remettrait la place entre ses mains. L'Éthiopie tout entière fut soumise, et Tharbis devint la femme du héros.

Lorsque les Hébreux, fuyant la servitude, se trouvèrent sur les bords de la mer Rouge, poursuivis par les Égyptiens, ils étaient sans armes. Mais, le lendemain, les vents et les flots qui avaient englouti les ennemis poussèrent leurs armes sur le rivage où les Israélites étaient campés, et Moïse les leur distribua.

Dès lors, les Hébreux devinrent une nation très guerrière. En effet, depuis leur départ d'Égypte jusqu'à leur établissement définitif dans la terre de Chanaan, ils eurent toujours les armes à la main, et, comme réussir devenait pour eux une condition de vie ou de mort, leurs chefs, et surtout Moïse et Josué, firent tous

leurs efforts pour les organiser militairement et les plier à la discipline. Ils imitèrent, dans leurs institutions, la constitution militaire des Égyptiens, de même qu'ils conservèrent pendant quelque temps leurs armes. Néanmoins, s'ils profitèrent des institutions guerrières de l'Égypte, ils vainquirent plutôt à cette époque, grâce à la confiance qu'ils avaient en la parole de leurs chefs, qui leur promettaient la victoire au nom du Dieu d'Israël, que grâce aux ressources d'un art de la guerre profondément étudié, d'une constitution militaire bien fixe, d'un armement solide et de qualités guerrières telles que le courage et la discipline. Leurs succès furent, comme plus récemment ceux des mahométans, des succès de foi et d'intrépidité (1).

L'épée, qui était chez eux un glaive large et court, était leur arme de prédilection et celle qu'ils employaient le plus fréquemment.

La Bible raconte que Siméon et Lévi, enfants de Jacob, pour venger le déshonneur de leur sœur Dinah, passèrent au fil de l'épée tous les habitants de Sichem.

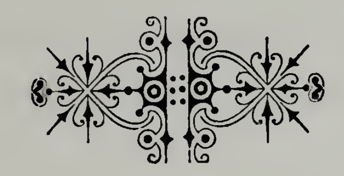
On voit souvent les Hébreux exercer la

(1) M. de La Barre-Duparcq. *Histoire de l'art de la guerre.*

même vengeance contre les peuples étrangers qui cherchent à les subjuguer.

Ehud, juge d'Israël, avait fait lui-même l'épée à deux tranchants, longue d'une coudée, avec laquelle il tua Héglon, roi de Moab (1).

L'*épée du Seigneur et le glaive de Gédéon!* fut le cri de guerre des Hébreux dans leur dernier combat contre les Madianites.



Après avoir exterminé leurs ennemis, les Juifs s'installèrent dans la Terre promise et conservèrent les habitudes de leur vie nomade. Ils continuèrent à combattre en troupes irrégulières, mal armées, et, lorsque Saül, à la tête des six cents hommes qui s'étaient joints à lui, marcha contre les Philistins, son fils Jonathas et lui étaient armés des deux seules lances et des deux seules épées qu'on

(1) Livre des Juges. III.

eût pu trouver parmi cette petite troupe (1).

Il est vrai que ce n'était qu'une partie de l'armée d'Israël qui, du temps de Déborah, et suivant un verset de son cantique, comptait quarante mille soldats.

Les rois qui suivirent entretinrent des armées permanentes : dès lors, la constitution militaire des Juifs reposa sur des bases plus stables.

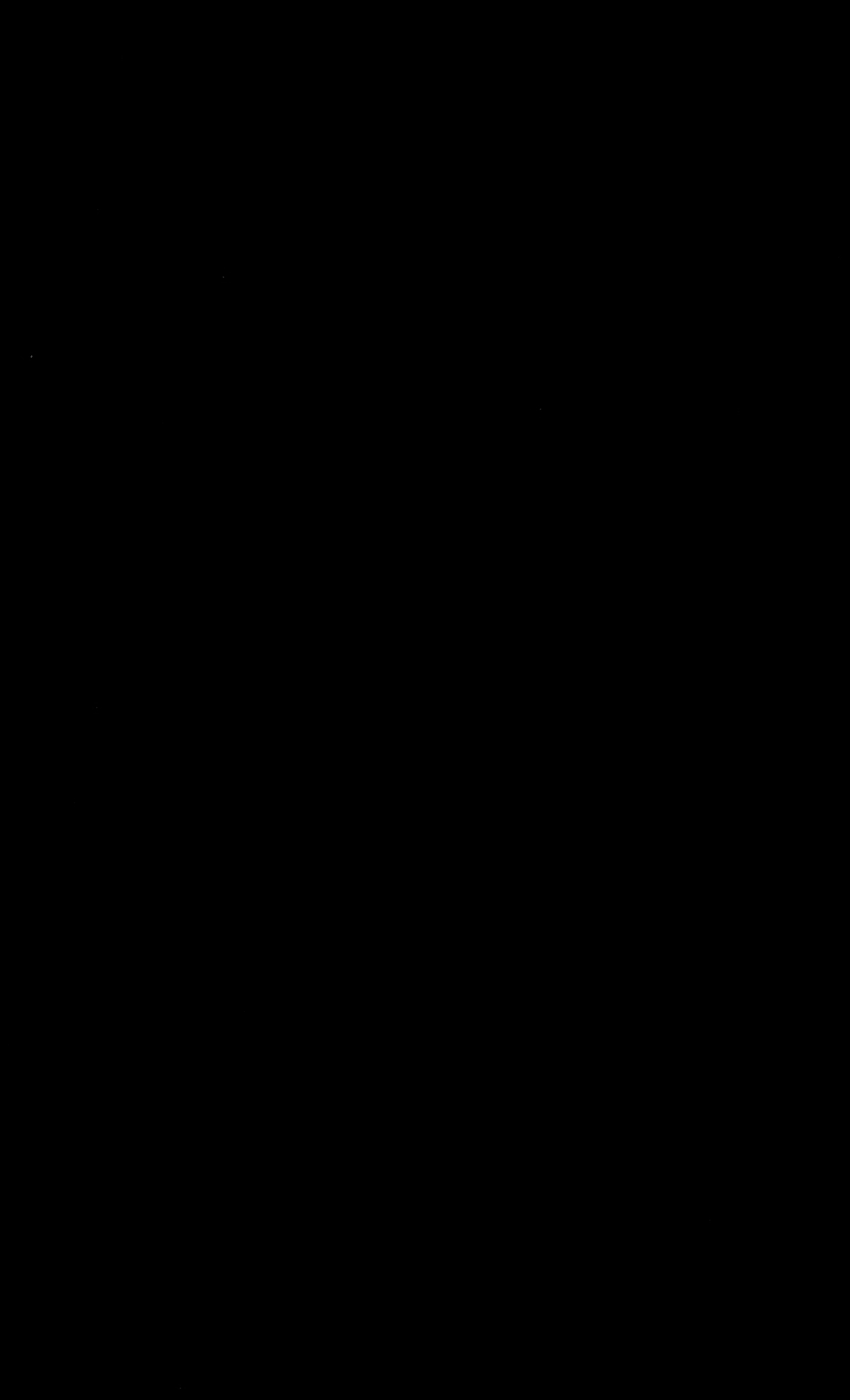
Les armes défensives étaient le bouclier, le casque, la cuirasse. Les armes offensives, une forte épée, une longue lance, une hallebarde pouvant servir pour l'estoc ou pour le jet, l'arc et la fronde.

Le costume consistait en une tunique courte et serrée sur les reins (2).

L'admiration que les Israélites avaient pour les gens magnanimes et habiles aux armes était profonde; ils les reconnaissaient comme suscités extraordinairement par Dieu, et, depuis Josué jusqu'aux rois, ils les choisirent pour commander l'armée sous le nom de juges.

Quand, dans la vallée de Térébinthe, Goliath défia les soldats de Saül en combat singulier,

(1) Bible. *Samuel, livre Ier, chap. XIII, verset 22.*
(2) E. de La Barre-Duparcq. *Histoire de l'art de la guerre.*





L'ÉPÉE DU SEIGNEUR ET LE GLAIVE DE GÉDÉON!



la Bible dit qu'outre sa hallebarde, il avait une épée, une cuirasse à écailles, un casque et un bouclier d'airain. David, trop jeune pour faire partie de l'armée, gardait les brebis de son père, il n'avait donc point d'armes, lorsqu'il accepta le défi du Philistin. Le roi, émerveillé de son courage, lui donna les siennes, lui mit lui-même son casque sur la tête, et le ceignit de sa cuirasse et de son épée. Mais David ne voulut emporter qu'une fronde et un bâton : « Votre armée en remportera d'autant plus de gloire, dit-il à Saül, que ce géant aura été terrassé, non par un homme fort expérimenté dans la guerre, mais par un jeune soldat. »

Et quand, vainqueur de Goliath, il lui eut pris son épée pour lui couper la tête, il vint présenter cette arme au Seigneur et le grand prêtre la suspendit derrière l'éphod.

Puisque David, dans cette circonstance, préféra à l'épée un simple bâton, c'est que probablement le maniement de ce dernier lui était familier. Du reste, chez les Israélites comme chez les Égyptiens, le bâton constituait une arme, employée non seulement pour apprendre l'escrime, mais dont on se servit même à la guerre.

En parlant de la déroute des peuples de Gog et de Magog dans les montagnes de la Judée, Ézéchiel dit que les Israélites n'auront plus besoin du bois des champs pour allumer leur feu. « Ils brûleront des armures, des boucliers, des javelots, des arcs, des flèches, *des bâtons de main* et des lances! »

— Les exercices corporels semblent avoir eu une grande part dans l'éducation des enfants et les occupations journalières de tous les anciens Juifs, car ils faisaient grand cas de la force physique, et c'est la louange la plus ordinaire que l'Écriture donne aux gens de guerre et aux braves de David.

De plus, il n'y avait personne chez eux qui n'apprît à manier les armes, jusqu'aux lévites et aux prêtres, puisqu'ils comptaient pour soldats tous ceux qui étaient en âge de servir, et cet âge était fixé depuis vingt et un ans et au-dessus.

Cependant, il y avait d'assez nombreuses exemptions et exclusions. Les poltrons et les criminels étaient considérés comme indignes de se battre; ceux qui avaient planté une vigne, bâti une maison ou s'étaient mariés dans l'année étaient exemptés.

— Une ligne de soldats d'élite et de chefs se

tenait pendant le combat derrière la ligne des pesamment armés pour faire serrer les rangs et tuer les fuyards.

Ces milices israélites étaient semblables à celles de certains pays, toujours prêtes à s'assembler au premier ordre.

« La différence, dit l'abbé Fleury, est que, parmi nous, l'usage des armes est défendu à tous ceux qui sont consacrés à Dieu, et que nous avons de plus un peuple infini de gens inutiles pour la guerre, praticiens, financiers, bourgeois, marchands, artisans, au lieu que c'étaient tous des laboureurs et des pâtres, accoutumés de jeunesse à la fatigue et au travail. Il y a même apparence qu'on les exerçait tous à manier les armes, au moins depuis le temps de David et de Salomon » (1).

C'est, sans nul doute, en plein air que se faisaient, chez les Israélites, les exercices d'escrime et de gymnastique, car Flavius Josèphe dit que Jonathas, pour apprendre à David quels étaient pour lui les sentiments du roi son père, lui avait donné rendez-vous « *dans le champ qui servait aux exercices.* »

— Les Juifs avaient peu de cavalerie; l'in-

(1) *Mœurs des Israélites.*

fanterie, de pesamment armés, et de légers archers ou frondeurs, faisaient toutes leurs forces; aussi avaient-ils chez leurs ennemis la réputation d'être fort mauvais cavaliers, et on les raillait même ordinairement là-dessus. Ce fut pour cela que Rabsacès, exhortant Ézéchias à se rendre, à passer sous la domination de Sennachérib et à ne fonder aucun espoir sur le secours des Égyptiens, lui offrit, de la part de son prince, deux mille chevaux, s'il voulait le reconnaître pour son seigneur et se soumettre à lui, ajoutant, en le raillant, qu'il ne pourrait pas encore trouver, dans tout son peuple, d'assez habiles gens pour les monter.

Ils avaient, cependant, au temps de Salomon, un corps de cavalerie assez considérable, et l'Écriture nous dit que ce prince avait douze mille chevaux à son service; mais on ne voit pas que les Juifs en eussent avant et après lui; il est donc probable que leur cavalerie ne fut relativement nombreuse que sous ce règne. Il est certain aussi qu'ils n'en étaient pas entièrement dépourvus et que Rabsacès poussa la raillerie un peu trop loin.

Leur monture ordinaire était des ânes; aussi on a tort de s'étonner et de trouver étrange

que Jésus-Christ, faisant son entrée dans Jérusalem, ne se servît pour cela que d'un âne, puisque c'était la coutume de la nation. Un homme même ne passait pour puissant et pour magnifique que lorsqu'il avait des écuries pleines de ces animaux. La Bible, voulant marquer les richesses de Jaïr le Galaadite qui, après Thola, jugea le peuple d'Israël, dit qu'il avait trente fils montés sur trente ânes ; elle nous dit à peu près la même chose d'Abdon, qui fut aussi un des juges des Hébreux.



Depuis Saül, l'art militaire fit beaucoup de progrès chez les Israélites, et devint plus stable et régulier. Le roi David se forma une armée puissante et fortifia Jérusalem. Salomon continua ce mouvement et créa des chars et de la cavalerie, comme nous l'avons vu plus haut.

David, ce héros vainqueur en tant de batailles, aimait à s'entourer d'hommes d'un cou-

rage et d'une valeur extraordinaires, qu'il appelait *ses braves*.

Parmi eux, l'historien des Juifs cite Jessen qui, l'épée à la main, rompit diverses fois des bataillons ennemis « *et tua neuf cents hommes dans un seul combat* ».

Puis Éléazar qui, dans la journée d'Azaram, lorsque les Israélites fuyaient épouvantés devant un nombre immense de Philistins, demeura seul, arrêta les ennemis et en fit un si grand carnage, que le sang dont son épée était teinte la colla contre sa main. Son héroïsme redonna tant de courage aux siens, qu'ils revinrent au combat et remportèrent une mémorable victoire.

Tout, dans l'histoire des Hébreux, prouve donc que l'épée était leur arme de prédilection et qu'ils avaient en grand honneur les gens habiles à la manier.

Lorsque Judas Machabée, ce vaillant chef du peuple de Dieu, eut vaincu et tué le gouverneur d'Antiochus, il pilla son camp, et pour marquer sa victoire, ce fut l'épée du chef ennemi qu'il rapporta en triomphe.

Enfin, si depuis Moïse jusqu'à la captivité de Babylone, les Israélites conservèrent une partie des armes des Égyptiens, chez lesquels ils

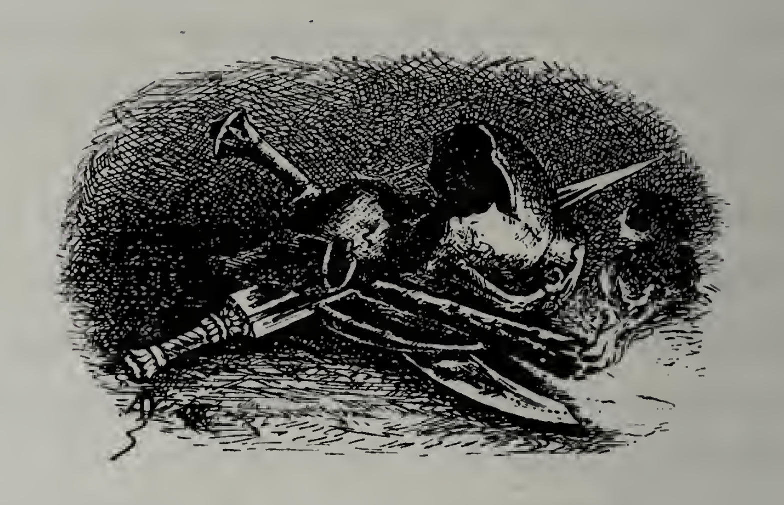
avaient vécu, et s'ils adoptèrent une partie de celles des Phéniciens et des Syriens avec lesquels ils eurent des liaisons habituelles, sous les successeurs du roi David, pendant la captivité de Babylone, ils purent prendre quelques usages des Assyriens. Depuis leur retour de Babylone jusqu'aux conquêtes des Romains, ils eurent fréquemment des guerres à soutenir contre les successeurs d'Alexandre, établis en Syrie, et ils en devinrent sujets, ce qui fit établir en Judée l'usage habituel de la langue des Grecs et quelques-unes de leurs coutumes civiles et militaires, et ils portèrent dès lors les mêmes armes que les Syro-Macédoniens, leurs ennemis.

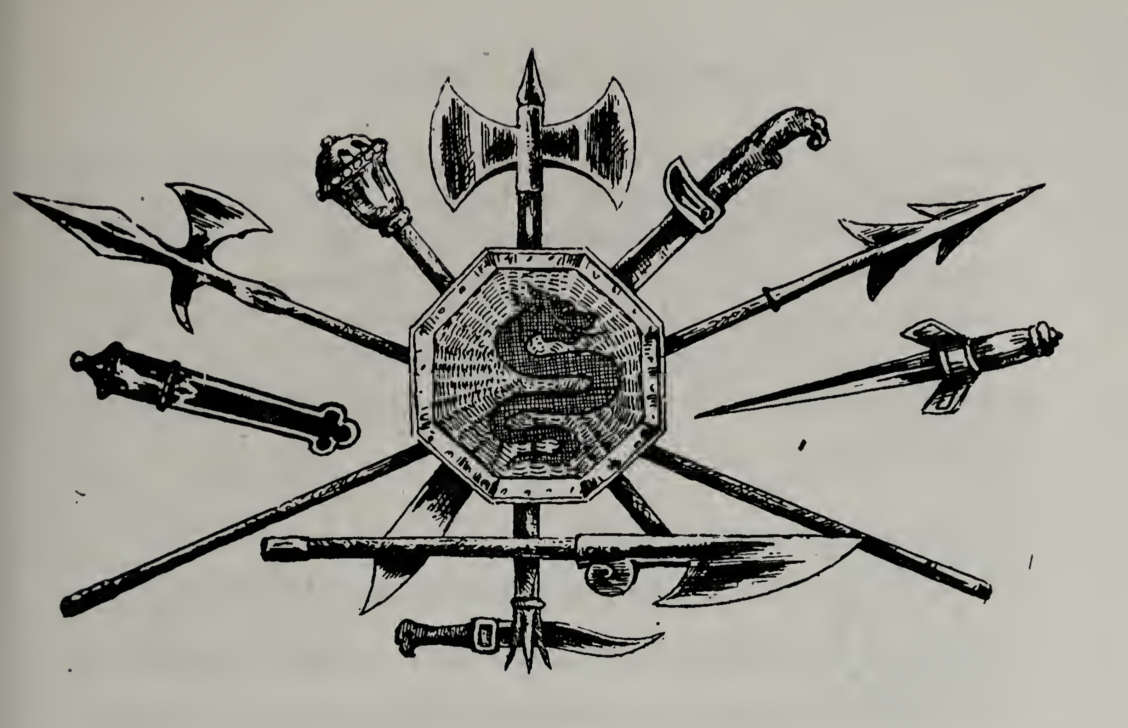
Dans leur guerre contre les Romains commandés par Vespasien et par Titus, son fils, les Israélites avaient les mêmes armes, les mêmes machines et la même tactique que l'armée de Vespasien.

— Ils eurent aussi les combats sanglants des gladiateurs, puisque Hérode, pour célébrer le dédicace de Césarée, fit venir de tous côtés un grand nombre de gladiateurs et tous ceux qui avaient la réputation d'exceller à la lutte, à la course et en ces exercices qui composaient les spectacles si estimés des

Romains. Il avait institué ces jeux en l'honneur d'Auguste, et ordonné qu'ils fussent renouvelés tous les cinq ans.

— Depuis Adrien, les Juifs n'ont jamais pu se réunir en corps de nation, et ils ont continué de vivre dispersés, au milieu des autres peuples.





L'ESCRIME EN PERSE

Cyrus remplace les armes de trait des Perses par des armes d'escrime. — Les homotimes. — Un singulier assaut. — Phéraulas dit que l'escrime est la manière de combattre la plus naturelle à l'homme. — L'Eleuthéra. — Les Perses commençaient à apprendre l'escrime à seize ans. — L'exercice public de la chasse. — Les concours. — L'escrime existait en Perse, dès la plus haute antiquité. — *Lions* et *lionnes* de Mithra. — Les héroïnes de l'armée de Sapor. — Les officiers et les professeurs du harem. — Armes des anciens Perses. — Les premiers guerriers iraniens chevauchant sur des taureaux. — Les premiers chars de guerre des Ariens. — Ceux de Cyrus. — La troupe des *Immortels*. — Les cimeterres et les flèches des Parthes. — Le mot *honneur* vient du persan. — La *vendetta* en Perse. — Duel d'un Turc et d'un Persan devant deux armées. — Deux lions gardiens d'une couronne royale. — Les gladiateurs persans. — Un festin et un carrousel en Perse. — Les bêtes fauves d'Ispahan destinées aux combats. — Le sabre employé pour la chasse aux animaux féroces. — Lions et tigres montés en croupe des chasseurs. — Les assauts d'escrime en Perse. — Manière de s'exercer à l'escrime. — Lame des épées

recourbée et ornée de formules talismaniques. — Les cimeterres d'Assad-Allah. — Leurs contrefaçons. — Les milices et l'armée persanes. — Les *esclaves du roi.* — Les gymnases. — Une séance de gymnastique. — Les athlètes persans. — Leur manière de vivre. — Leurs exercices. — Le *tour dérobé* d'un maître lutteur. — Le mail. — Le djérid-bas. — Armes actuelles. — Les cavaliers de Feth-Ali-Schah.

Quand Cyrus arriva en Médie au secours de Cyaxare, son oncle, il trouva celui-ci effrayé de la supériorité du nombre des Babyloniens, ses ennemis, et n'osant pas se mesurer contre eux avec des forces extrêmement inférieures. Jusqu'à cette époque, les Orientaux, ne combattant que de fort loin, se servaient seulement de traits et de javelots. Le nombre l'emportait alors sur la valeur, le courage succombait devant une multitude peu aguerrie.

Pour rendre sa puissance à la vertu guerrière, Cyrus changea l'armure de ses soldats, substitua des épées, des lances et des haches à leurs javelots : « Avec des archers et des porteurs de javelots, dit-il à Cyaxare, on est forcé de combattre de loin, et, par conséquent, la victoire est du côté de l'armée la plus nombreuse, car celle qui l'est le moins, accablée d'une multitude de traits, doit être la plus

promptement détruite..... Si j'étais à votre place, je ferais fabriquer, pour tous les Perses qui me suivent, des armes pareilles à celles des homotimes : ces armes sont une cuirasse qui couvre la poitrine, un bouclier qu'on porte à la main gauche, et une hache ou une épée qu'on porte à la droite. Moyennant cette précaution, nos gens iront en avant avec plus de confiance, et l'ennemi sentira qu'il est plus sûr pour lui de fuir que de nous résister » (1).

Ces homotimes (2) étaient ceux qui avaient été élevés dans les écoles publiques. Eux seuls et les seigneurs persans étaient équipés de manière à combattre de pied ferme, et s'exerçaient à l'escrime.

Cyrus donc ayant fait apporter les armes et assembler l'armée, leur dit : « Camarades, il ne tient qu'à vous de prendre des armes semblables aux nôtres, et de partager nos dangers, notre gloire et nos succès, si nous réussissons. Vous avez été d'abord instruits comme nous à tirer de l'arc et à lancer le javelot; mais, moins exercés que nous, qui avions plus de loisir, il n'est pas étonnant que vous fussiez moins adroits. Avec l'armure qu'on vous donne au-

(1) Xénophon. *Cyropédie*.
(2) Homotimes, c'est-à-dire égaux en dignité.

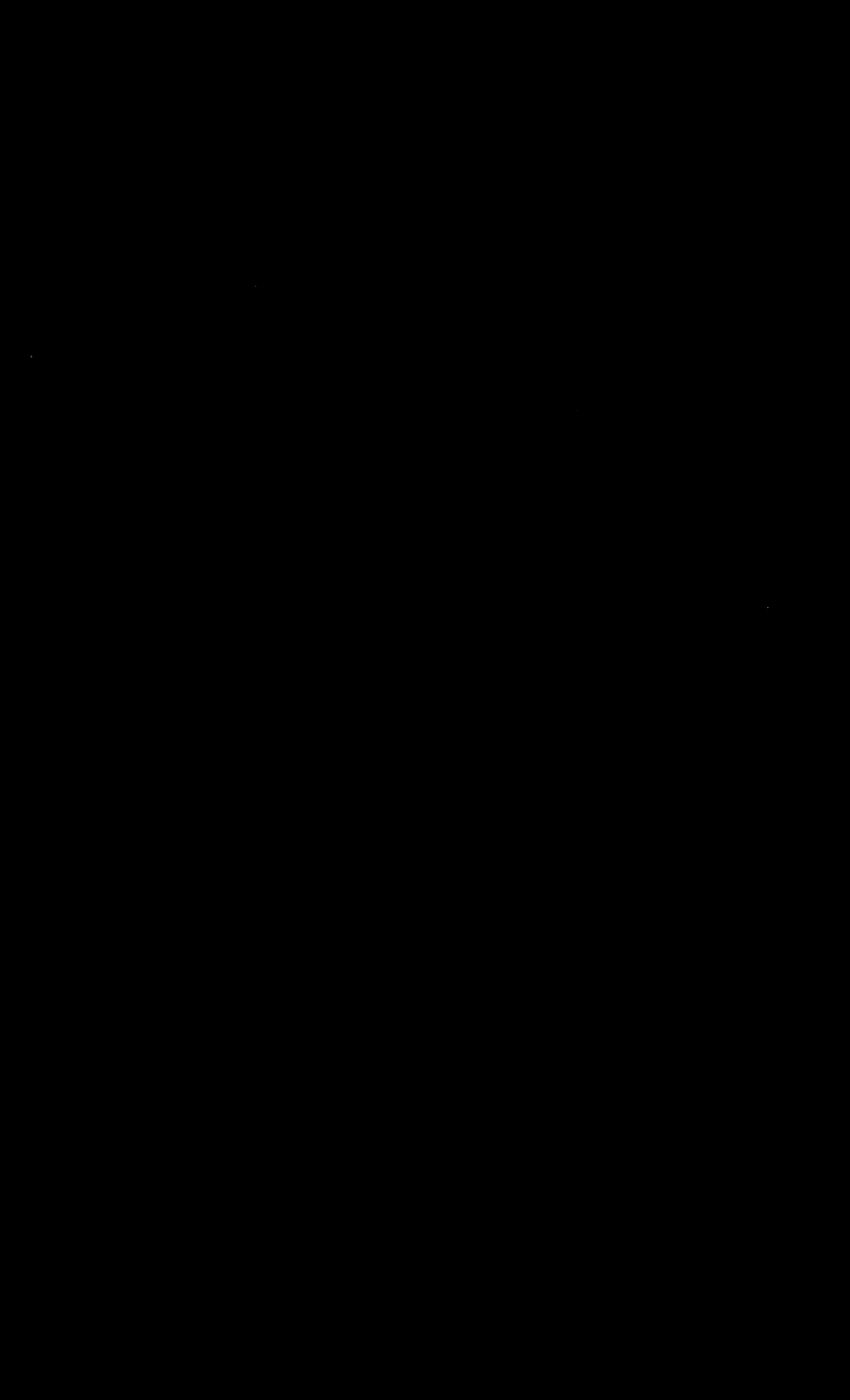
jourd'hui, nous n'aurons plus d'avantage sur vous : chacun aura la poitrine couverte d'une cuirasse, la main gauche armée d'un bouclier tel que nous le portons, et la droite, d'une épée ou d'une hache pour frapper l'ennemi : il s'agit seulement de faire en sorte qu'aucun de nos coups ne porte à faux. »

— Pour accoutumer son armée à cette nouvelle manière de combattre, Cyrus s'y exerçait lui-même avec ses soldats. Il leur enseignait à fondre sur les rangs de leurs ennemis, à les saisir corps à corps, à renverser leurs masses, à les dissiper sans redouter leurs traits, à rendre leurs arcs inutiles à une petite distance.

Comme il était persuadé que pour exceller dans un art, il faut y donner toute son application, sans la partager entre plusieurs objets, il crut devoir interdire aux Perses l'exercice de l'arc et du javelot, et voulut qu'ils se servissent uniquement de l'épée, du bouclier et de la cuirasse. Il les mettait ainsi dans la nécessité de combattre de près, ou d'avouer qu'ils n'étaient pas dignes du métier qu'ils faisaient.

Il récompensait tous ceux qui se distinguaient dans leurs exercices, et on préférait à







SOLDATS DE L'ARMÉE DE CYRUS S'EXERÇANT A L'ESCRIME ET A LA LUTTE

son argent des épées, des lances, des boucliers, qu'il se plaisait à distribuer aux plus vaillants.

Les jeux mêmes des soldats se ressentaient de l'ardeur que Cyrus avait su leur inspirer pour l'escrime.

Un jour, il fut témoin d'un véritable assaut comique qui le divertit fort. Un taxiarque, ayant divisé son bataillon en deux bandes, les avait rangées en bataille l'une vis-à-vis de l'autre : tous les soldats portaient la cuirasse sur la poitrine et le bouclier au bras gauche ; l'une des bandes était armée de bâtons, l'autre n'avait pour armes offensives que des mottes de terre qu'elle devait jeter de loin. Au signal donné pour l'attaque, ceux-ci lançaient leurs mottes qui venaient frapper les cuirasses, les boucliers, les jambes et les cuisses de la bande opposée. Mais, lorsqu'on en venait aux mains de plus près, les soldats armés de bâtons prenaient leur revanche et, frappant tantôt sur les mains, sur les cuisses, ou sur les jambes de leurs adversaires, tantôt sur la tête et sur le dos de ceux qui se baissaient pour ramasser des mottes, ils les mettaient en fuite, puis les poursuivaient, toujours frappant avec de grands éclats de rire. Après ce premier combat, les deux bandes

changeaient d'armes : celle qui se trouvait avoir les bâtons traitait l'autre à son tour comme elle en avait été traitée. Cyrus, enchanté de l'invention de l'officier et de la docilité des soldats qu'il avait accoutumés à s'exercer en se divertissant, flatté d'ailleurs de voir que la victoire restait toujours à ceux qui combattaient à la manière des Perses, les invita tous à souper (1).

Le lendemain, le camp était rempli de soldats qui faisaient le même exercice ; et depuis ce temps, il devint leur amusement favori, quand ils n'avaient pas d'occupations plus sérieuses.

Du reste, bien que l'arc ait été chez les anciens Iraniens, comme chez les Hindous et les Scythes, l'arme nationale ; bien que les Parthes, comme leurs prédécesseurs, mirent un archer sur leurs monnaies, les Perses préféraient les armes d'escrime à toutes les autres.

Phéraulas le plébéien semble avoir été l'interprète de la nation tout entière lorsqu'il dit à Cyrus : « Quant à la manière de combattre qu'on vient de nous prescrire, elle me paraît

(1) La *Cyropédie*. Trad. de Dacier.

naturelle à l'homme ; chaque animal a la sienne, pour laquelle il n'a point eu d'autre maître que la nature : le bœuf frappe de la corne, le cheval rue, le chien mord, le sanglier se sert de ses défenses : ils savent, sans avoir fréquenté aucune école, se préserver de tout ce qui pourrait leur nuire. C'est ainsi que, dès mon enfance, je savais très bien parer un coup dont je me croyais menacé : à défaut d'autres armes, j'opposais mes mains. Personne cependant, ne m'avait montré ce moyen de me défendre, et j'avais même été quelquefois puni pour l'avoir employé. Si j'apercevais une épée, aussitôt, je m'en saisissais ; la nature seule m'avait indiqué par où il fallait la prendre, car, loin de me l'enseigner, on me défendait d'y toucher. En cela, comme en plusieurs autres choses, un besoin impérieux me forçait souvent d'agir contre les ordres de mon père et de ma mère. Si je croyais n'être point vu, je frappais à grands coup d'épée tout ce qui se rencontrait sous ma main. Et cette action n'était pas seulement pour moi un besoin de la nature, comme de marcher et de courir, mais, outre l'instinct naturel, j'en éprouvais un vif plaisir ! »



La valeur guerrière constituait, chez les Perses, le plus glorieux mérite d'un homme; aussi apportaient-ils les plus grands soins à apprendre aux enfants mâles les exercices virils.

Xénophon dit qu'il y avait chez eux, probablement dans les villes qui servaient tour à tour de résidence royale, une grande place nommée *Eleuthéra* (1), où étaient bâtis le palais du roi et les autres édifices du gouvernement. « Les marchandises et les marchands, leurs cris et leurs grossièretés, dit-il, sont relégués loin de cet emplacement, afin que leur tumulte ne se mêle point à l'ordre décent des gens qu'on y élève » (2).

Cette place était divisée en quatre parties : la première était destinée aux enfants; la seconde aux adolescents; la troisième aux hommes faits; la dernière à ceux qui avaient passé l'âge de porter les armes.

(1) *Libre*, c'est-à-dire destinée aux *exercices libéraux*.
(2) *Cyropédie*.

Il était enjoint à tous de se rendre chaque jour dans leur quartier. Les enfants et les hommes faits devaient y être dès le point du jour. Les autres avaient la liberté de ne s'y trouver qu'autant qu'ils le pouvaient commodément, excepté à certains jours marqués, où ils étaient obligés de se présenter.

Les jeunes gens passaient toutes les nuits autour des édifices avec leurs armes d'exercice, à l'exception de ceux qui étaient mariés. Ceux-ci en étaient dispensés s'ils n'avaient reçu un avertissement particulier; mais il était mal de s'absenter souvent.

Les chefs de ces sections étaient au nombre de douze, car il y avait douze tribus. Pour les enfants, on choisissait parmi les vieillards ceux qui semblaient pouvoir rendre les enfants meilleurs; pour les adolescents, ceux d'entre les hommes faits qui paraissaient les plus capables de les bien élever; et pour les hommes faits, ceux qu'on jugeait avoir le plus de talent pour exciter les autres à bien exécuter les ordres du Conseil suprême. Les anciens eux-mêmes avaient des chefs, tirés de leur classe, qui veillaient à ce qu'ils accomplissent bien leurs devoirs.

Outre les lettres et la morale, les enfants,

depuis leur naissance jusqu'à seize ans, apprenaient à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Après quoi, ils entraient dans la classe des adolescents, où ils devaient rester dix ans.

Dès lors, ils s'exerçaient à l'escrime; ne portaient plus de flèches et n'employaient le javelot que pour apprendre à s'en servir de près. Ils portaient une cuirasse autour de la poitrine, un bouclier au bras gauche, et à la main droite une épée ou une hache.

Pensant que la chasse est la véritable école de la guerre, ils en faisaient un exercice public. Plusieurs fois par mois, le roi y marchait lui-même à la tête de sa troupe, comme pour une expédition militaire. La moitié de la classe des adolescents sortait avec lui. Il fallait qu'ils eussent alors un arc, un carquois, un sabre ou une épée dans le fourreau; un bouclier d'osier et deux javelots, l'un pour le lancer et l'autre pour s'en servir à la main, s'il était nécessaire. Cela les accoutumait à se lever matin, à supporter le froid et le chaud, à soutenir la fatigue des courses et des voyages. Souvent aussi, la chasse servait à aiguiser leur courage; car, si une bête vigoureuse venait audacieusement au devant du chasseur, il fallait qu'ils sussent à la fois et la

frapper lorsqu'elle approchait, et s'en garantir quand elle attaquait.

— A tout âge les Perses s'exerçaient, soit au maniement de l'arc, soit à l'escrime, sans relâche et avec une égale émulation. Les exercices se faisaient quelquefois en public, et alors il y avait des prix proposés pour les vainqueurs. La tribu dans laquelle se trouvait le plus grand nombre de sujets courageux, adroits, actifs, recevait les éloges des citoyens qui rendaient hommage non seulement à leur gouverneur actuel, mais à tous ceux qui les avaient élevés dès l'enfance.



Six siècles avant notre ère, Cyrus avait donc popularisé l'escrime en Perse, en donnant à presque tous les soldats des armes blanches et des armes défensives, afin qu'ils pussent combattre non seulement de loin, comme avec l'arc et le javelot, mais encore de près.

Mais l'escrime existait dans l'Iram dès la plus haute antiquité, puisqu'elle faisait partie

des examens que les mages faisaient subir à ceux qui voulaient être initiés aux mystères de Mithra.

Dans un de ses traités, Tertullien nous apprend qu'après les combats dont l'initié était sorti vainqueur, il acceptait une couronne pour prix de sa victoire : « Dans la grotte, dit-il, Mithra marque d'un signe particulier le front de chacun des soldats, et *l'on y achète la couronne par le glaive.* »

Il est évident qu'il ne faut pas prendre cette phrase dans le sens figuré, puisque la théorie des épreuves mithriaques reposant sur la triple constitution de l'homme, avait pour but de donner aux mages initiateurs le moyen d'apprécier les qualités physiques aussi bien que les qualités intellectuelles et morales de chaque myste.

Les écrivains anciens et les inscriptions lapidaires nous apprennent qu'un grade de *lions* pour les hommes, et de *lionnes* pour les femmes, avait été institué dans les mystères de Mithra.

Les grades de *soldat*, de *taureau* et de *lion* marquaient les divers degrés qu'avait parcourus chaque myste, pour être admis à ce dernier titre. Il devenait ainsi l'indice certain

que l'initié avait reçu la meilleure éducation et la plus solide instruction qu'il fût possible de recevoir dans ce temps. Hommes et femmes ambitionnaient l'honneur d'y être admis, se pressaient en foule aux portes du sanctuaire pour l'obtenir, et ne reculaient point devant les conditions sévères auxquelles le sacerdoce le conférait. Ce grade les élevait au-dessus de la grande généralité des membres de la société. Pour les hommes, en particulier, il devait avoir l'avantage précieux d'ouvrir l'accès à toutes les carrières; car, sans nul doute, les rapports intimes établis par le sacerdoce entre les institutions civiles et les institutions religieuses exigeaient, qu'avant d'être admis à telle ou telle fonction judiciaire ou administrative, à tel ou tel grade militaire, le postulant ait été reçu à tel ou tel grade dans les mystères.

Chacun donc, chez les Perses, de même que chez les Assyriens et les Phéniciens, voulait être reçu *lion* dans les sanctuaires des temples, comme chacun aujourd'hui veut être reçu bachelier dans nos universités, ou, comme dans un autre ordre d'idées, chacun veut être reçu *maître* dans les loges de francs-maçons (1).

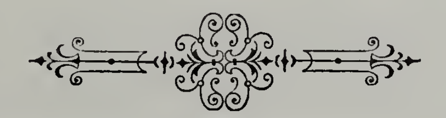
(1) M. Lajard. *Recherches sur Mithra.*

— Cette association des femmes aux études, aux travaux des hommes, à leurs titres honorifiques, se retrouve plusieurs fois dans l'histoire de la Perse. Ses souverains entraient rarement èn campagne sans traîner après eux une multitude de femmes. Un annaliste grec nous apprend que, lorsque Zénobie, reine de Palmyre, eut battu Sapor, près de l'Euphrate, et eut taillé en pièces une partie de son arrière-garde, dans le nombre des captifs et parmi les morts, les vainqueurs trouvèrent plusieurs femmes armées et habillées en hommes.

Était-ce pour faire honte aux Romains de la mollesse étonnante où ils étaient alors plongés, et de leurs mœurs efféminées, que la Providence avait suscité ces femmes guerrières, dont l'exemple devait les confondre ; ces héroïnes que l'amour de la patrie et la défense de leur liberté avaient portées à prendre les armes et à se ranger sous les enseignes de Sapor ?

Ces traditions de virilité féminine se sont conservées dans les harems des princes mahométans. Toutes les charges de la cour y existent, mais elles y sont occupées par des femmes Les unes sont grand écuyer, écuyer du roi, les

autres portent ses armes. Parmi elles est un capitaine de la porte ; il y a des huissiers, des gentilshommes, tandis que d'autres font la prière publique, enseignent la religion, préparent les remèdes, exercent la médecine, sont maîtres d'armes, et même enterrent les morts. Ce pays d'amazones contient une mosquée et toutes les commodités nécessaires à une ville.



Tout Perse était soldat ; les mages, ministres des dieux, étaient seuls exempts du service militaire. Naturellement braves, ils étaient toujours armés, durant la paix comme dans la guerre, d'un long cimeterre, d'un poignard suspendu à la ceinture et portant sur la cuisse droite, de javelots, de demi-piques et de grands arcs.

Hérodote, faisant la revue de l'armée de Xerxès, dit que les Perses avaient des bonnets de feutre bien foulé, qu'on appelait tiares (pas de casque, par conséquent), et qu'ils

portaient des espèces de boucliers en osier, ayant la forme d'un rhombe et appelés *gerrhes*.

Leurs cuirasses, qu'ils fabriquaient primitivement avec le cuir des tigres et d'autres bêtes de proie, furent ensuite en fer et imitaient des écailles de poissons. Ils laissèrent aussi les *gerrhes*, pour prendre de larges boucliers d'airain.

Ammien Marcellin décrit le costume militaire des Perses quand il raconte la bataille de Thymbrée :

« Dès la pointe du jour, dit-il, apparut une immense multitude de Perses avec Mérène, chef de la cavalerie, deux fils du roi, et un grand nombre de nobles. Ces troupes étaient pour ainsi dire bardées de fer; leurs membres étaient tout couverts de lames parfaitement adaptées aux jointures. Leurs têtes étaient si bien enveloppées de coiffures imitant des faces humaines que, semblables à des corps durs squammiformes, elles ne pouvaient être entamées par les flèches que dans les petites ouvertures faites pour les yeux et les narines. Ceux qui devaient combattre avec des pieux, se tenaient immobiles, comme attachés avec des chaînes d'airain ; près d'eux,

étaient des archers qui, écartant leurs bras, tendent leurs arcs flexibles de manière que la corde frise le mamelon droit, tandis qu'ils tiennent de la main gauche la pointe du trait; puis, avec une extrême adresse, ils décochent les roseaux qui volent en sifflant et causent des plaies dangereuses. »

— Cyrus créa un corps de cavalerie dont l'effectif varia entre le cinquième et le sixième de son infanterie.

Cependant, dès la plus haute antiquité, ils possédaient certainement des chevaux, puisqu'ils se nourrissaient de lait de jument. Ils employaient aussi les taureaux et les vaches, non seulement comme bêtes de charge, mais comme montures. Les guerriers fameux des temps primitifs sont dépeints par la tradition chevauchant sur des taureaux. Cet usage s'est conservé dans quelques parties de la haute Asie, et notamment dans celles qui confinent au Thibet.

(Au moyen âge, vers le VIIIe siècle de notre ère, il existait dans les montagnes de Rey une tribu appelée *Gaw-Seweran* « les cavaliers montés sur les taureaux »; et l'on peut voir encore dans cette même région, la vallée de Lâr et plusieurs autres parties de l'Elbourz,

des nomades et leurs familles voyageant de cette manière) (1).

— Dès l'époque des premiers Iraniens, on voit les chars de guerre, machines assez compliquées, et qu'on ne s'imagine pas aisément avoir roulé dans des contrées montagneuses et à tout le moins privées de routes. Aussi, ce ne devait pas être dans sa rapidité que ce char avait son principal mérite. Il ne faut sans doute pas se le figurer pareil aux véhicules légers figurés sur les sculptures assyriennes et dont la Bible, comme l'*Iliade,* a célébré les exploits. C'était plutôt la maison roulante du Scythe, couverte d'un toit d'osier, et où s'abritaient avec la famille de l'Arian voyageur, les provisions, les meubles, les ustensiles que le guerrier emportait avec lui. Par sa pesanteur même, par sa force, cette masse passait partout. Elle servait de rempart aux retranchements provisoires. Elle était elle-même une forteresse ambulante du haut de laquelle les hommes de chaque famille repoussaient leurs ennemis. Ses roues ne volaient pas encore à travers des nuages de poussière, elles marchaient et tournaient sans s'arrêter, et écrasaient sous leur

(1) M. de Gobineau. *Histoire des Perses.*

poids les résistances. C'était aux flancs de cette demeure ambulante que s'attachaient les étendards bariolés dont parle les Védas, et qui déjà alors étaient des signes d'honneur et de puissance (1).

Cyrus fit construire des chars d'une forme nouvelle, plus convenable pour la guerre. Les roues en étaient très fortes; l'essieu était fort long, ce qui donnait au véhicule une assiette plus solide; le siège, composé de planches épaisses, s'élevait en forme de tour, mais ne couvrait le cocher que jusqu'à la hauteur du coude, afin qu'il eût la facilité de conduire les chevaux; chaque cocher était armé de toutes pièces et n'avait que les yeux découverts. Aux deux bouts de l'essieu étaient placées deux faux de fer, longues d'environ deux coudées, et deux autres par-dessous. Ces chars, ainsi armés et traînés par quatre chevaux, marchaient sur le front des armées, et taillaient en pièces les ennemis qu'ils rencontraient dans leur course rapide.

— De même que Cyrus avait donné à l'infanterie des Perses une épée, une hache et un bouclier, de même il se créa une cavalerie à laquelle il ôta les armes de jet pour l'obliger à

(1) M. de Gobineau. *Histoire des Perses.*

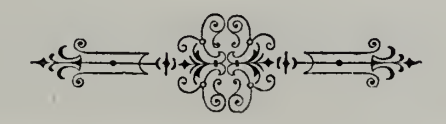
combattre de près. Il couvrit les hommes et les chevaux d'armes défensives et donna à chaque soldat un fort javelot. Le principal corps de cette cavalerie, formé de dix mille hommes, prit le nom de *la troupe des Immortels* ou *le Bataillon sacré*.

— De tout temps chez les Parthes, la cavalerie forma la principale force de l'armée.

Les cavaliers et les chevaux étaient couverts de cottes de mailles se prêtant à tous les mouvements, et si serrés, qu'ils étaient, sous cette armure, presque invulnérables aux dards et aux traits. Dans leurs évolutions, rapides comme l'éclair, leur ordre de bataille variait sans cesse. Tantôt, leurs troupes prenaient la forme d'un cône, d'un ovale ou d'un carré parfait; tantôt elle se présentait sous la figure d'un croissant aigu ou bien d'un aigle prenant son essor. Rien de plus rude que l'attaque de ces hommes bardés de fer; leurs cimeterres affilés tranchaient tout ce qui s'offrait à leurs coups, tandis que l'on trouvait à peine quelque endroit pour percer leur solide armure. Souvent, une feinte simulée était pour eux l'occasion d'un succès. Tendant de leurs bras vigoureux d'énormes arcs, ils décochaient, en fuyant, une grêle de traits, et triomphaient plus sûrement de leurs

ennemis au moment même où ils paraissaient leur céder la victoire.

Cette méthode qu'avait le guerrier persan de tirer une flèche mortelle sur l'ennemi, dont son cheval au galop l'éloignait rapidement, peut être regardée comme le symbole du système général de guerre au moyen duquel la nation, pendant cette période de son histoire, est parvenue à maintenir son indépendance. Ce système était approprié au pays, à l'homme et au vigoureux et léger animal sur lequel il était monté. Le succès en était si sûr, que les plus braves vétérans de Rome élevaient quelques murmures, quand leurs chefs parlaient d'une guerre contre les Parthes (1).



Bien qu'il soit vrai, comme l'a dit Montesquieu, que l'honneur soit inconnu aux États despotiques où souvent on n'a pas de mots pour l'exprimer, il est étrange que ce mot dé-

(1) Sir John Malcolm. *Histoire de la Perse.*

rive du persan *huner*, langue dans laquelle il signifie vertu, industrie. Toutefois, si le mot existe, le sentiment du point d'honneur, tel qu'on l'entend en Europe et surtout en France, est totalement étranger aux Asiatiques, et le duel ne fut jamais en usage parmi eux : l'insulte retombe sur l'insulteur, c'est la loi qui se charge de la vengeance.

Quelqu'un a-t-il été tué dans une rixe ou autrement, ses parents ou ses femmes exigent que le meurtrier soit livré. Les lois remettent son sort entre leurs mains. Ils peuvent le réduire en esclavage, l'immoler comme une victime expiatoire, ou lui faire racheter sa vie à prix d'argent; mais ils écoutent rarement d'autre sentiment que celui de la vengeance. Ordinairement des vieillards s'interposent entre eux et les parents du coupable. S'ils consentent à transiger, on jure solennellement de part et d'autre d'oublier le passé; mais, au bout de quelques années et même quelquefois d'un demi-siècle, il se présente un vengeur, ou plutôt un parjure. Les lois, sans égard pour la paix promise, ne punissent point ce nouveau meurtrier, et l'opinion, loin de condamner ces représailles subversives de tout ordre public, tristes résultats de passions haineuses, les to-

lère, les approuve, ou du moins les excuse le plus souvent (1).

Cependant, si le duel ne fut jamais dans les habitudes et les mœurs des Perses; leur histoire offre quelques exemples de combats étranges où le triomphe ou la vie de deux hommes, de deux nations ou de deux partis était en jeu, et qui offrent quelque analogie avec le duel.

Les annales persanes célèbrent la valeur et le courage de deux héros, Bazman et Cobad, fameux par le combat singulier qui eut lieu entre eux à la vue de l'armée persane et de l'armée turque, et qui décida du sort de deux peuples. Cobad ayant vaincu Bazman, le roi du Turkestan repassa le Gihon et laissa en paix celui de l'Iram (2).

Une lutte plus extraordinaire, celle d'un homme contre deux lions, eut lieu dans ce même pays.

Baharam Gur faisait la guerre à l'Arabe Kesra, qui lui avait usurpé le trône de Perse. Quelques seigneurs voulurent négocier un accommodement entre ces princes; mais la paix ne se pouvait conclure sans que l'un des

(1) M. Sédillot. *Voyage en Arménie et en Perse.*
(2) D'Herbelot. *Bibliothèque orientale.*

deux cédât la place à l'autre. La difficulté paraissait insurmontable, lorsque Baharam proposa un expédient dont l'on convint, tant de la part des Persans que de celle des Arabes; c'était que l'on mettrait la couronne royale entre deux lions affamés et enfermés dans un lieu choisi exprès, et que celui des deux princes qui la pourrait enlever de ce lieu serait jugé le plus digne de la porter et reconnu pour en être le légitime possesseur.

Le jour de ce fameux combat, quand les deux princes furent en présence l'un de l'autre, Baharam dit à Kesra : « Avancez sans crainte et enlevez la couronne. » Kesra lui répondit : « Je suis en possession du trône, c'est à vous, qui en êtes le prétendant, de retirer la couronne du lieu où elle est. » Baharam, sans répliquer ni hésiter, se jeta aussitôt avec l'impétuosité d'un tigre sur les lions, et ne se servant d'autres armes que de ses propres bras, il les tua tous deux; puis, arrachant pour ainsi dire la couronne de leurs griffes, il la mit sur sa tête. Il comparut en cet état devant les seigneurs de Perse accourus de toutes parts à un spectacle si extraordinaire. Kesra, son compétiteur, fut le premier qui l'embrassa et qui le jugea digne

de la couronne qu'il venait d'acquérir par sa valeur (1).

— L'héroïsme fut en tout temps si admiré en Perse, que les anciens rois de ce pays donnaient aux généralissimes de leurs armées, et à ceux qui gouvernaient l'État presque absolument sous leur autorité, le titre de *Pahalavan Gehan*, c'est-à-dire le plus vaillant homme de son siècle (2).

La Perse eut aussi, à toutes les époques, ses gladiateurs et ses athlètes. M. Reinaud (3) a décrit un vase antique persan, sur lequel deux hommes sont représentés tenant une épée d'une main, un bouclier de l'autre et cherchant mutuellement à se prendre au dépourvu. Les lutteurs et les escrimeurs se présentent ordinairement nus, n'ayant pour tout vêtement qu'un caleçon. Ici, ils sont entièrement couverts.

(1) D'Herbelot. *Bibliothèque orientale.*
(2) D'Herbelot. *Bibliothèque orientale.*
(3) *Monuments arabes et persans.*

Les Persans n'ont pas de fête où il ne se donne quelque spectacle de ce genre. Chardin rapporte que, de son temps, on voyait des combats de gladiateurs et d'athlètes aux noces des grands et dans toutes les solennités. Il décrit ainsi un festin où il assista. « Le repas, dit-il, se fit dans une salle basse, assez petite pour une telle fête, élevée de deux pieds, ouverte sur une cour qu'on avait accommodée en lice, et qui était couverte de tentes où je trouvai en entrant des lutteurs et des gladiateurs qui divertissaient la compagnie. Les lutteurs sont nus, hors un petit caleçon fait de cuir, afin qu'on ait moins de prise sur eux. Ils ont le caleçon et tout le corps enduits d'huile et de poudre de *hanna ;* ce qui les fait paraître peints en orangé. »

« Les lutteurs, ajoute-t-il, sont partout, en Orient, mis ainsi, et c'était la même chose dans les premiers temps du monde, entre ceux qui combattaient à la lutte et au pugilat pour des prix considérables » (1).

Autre part, le même voyageur raconte ainsi un carrousel qui eut lieu devant lui en Perse : « Dès que les présents eurent passé, les

(1) *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient.*

tambours et plusieurs autres instruments commencèrent à jouer. C'était le signal pour les jeux et pour les combats, et, au même instant, les lutteurs, les gladiateurs et les escrimeurs se prirent ensemble. Puis les geôliers des bêtes féroces les lâchèrent sur de jeunes taureaux et les mirent aux prises. C'est un carnage plutôt qu'un combat que ce que font les bêtes féroces avec les taureaux. Voici comment : deux hommes tiennent la bête féroce par la laisse à l'endroit du cou. Le taureau, dès qu'il l'aperçoit venir, se met à fuir; la bête le poursuit si vite qu'en trois ou quatre sauts elle l'accule. Les geôliers qui ont ces bêtes en garde se jettent alors sur le taureau, lui abattent la tête à coups de hache et donnent son sang au fauve. La raison pour laquelle on ne laisse pas les bêtes féroces et le taureau se battre jusqu'à la mort et qu'on se rue ainsi sur le taureau, c'est que le lion, étant l'hiéroglyphe des rois de Perse, les astrologues et les devins disent qu'il serait de mauvais augure que le lion qu'on lance sur le taureau n'en fût pas entièrement le vainqueur peu après l'avoir attaqué. »

Les Orientaux, à l'exemple des anciens Romains, ont toujours montré un violent attrait

pour les combats d'animaux. Les rois y ont, dans leur capitale, certains fauves qui figurent les jours de solennité et qu'on fait battre ensemble.

Du temps de Chardin, les jours d'audience, on voyait à l'entrée du palais royal, à Ispahan, outre quelques chevaux superbement enharnachés qui étaient là pour l'apparat, un certain nombre de lions, de tigres, de léopards, de buffles, d'éléphants, de rhinocéros, de loups, de béliers et même de coqs, qui n'avaient d'autre destination que de servir à l'amusement de la multitude. Il en était de même dans l'Inde, à la cour des empereurs mogols.

Le célèbre voyageur français du XVIIe siècle nous apprend que, lorsqu'il était en Perse, l'exercice de la chasse était aussi extrêmement commun. On ne rencontrait dans les villes que gens tenant un oiseau de proie sur le poing, ou revêtus d'armes et se rendant à la chasse. Les rois se livraient aux mêmes amusements. Quelquefois, à l'exemple de Gengis-Khan et de Tamerlan, mais sur un moindre théâtre, ils faisaient faire une espèce d'enclos avec des filets qu'on resserrait peu à peu. Quand le gibier était ainsi réduit à l'étroit, le prince, environné de ses courtisans, s'avançait

à cheval et le tuait à coups de flèches ou à coups de sabre. Chardin cite une de ces chasses où il y eut quatorze mille bêtes de tuées. On avait surtout recours à ces moyens lorsqu'il s'agissait des lions, des bœufs sauvages et d'autres animaux dont le courage ou la haute taille exigeait des précautions particulières.

Aujourd'hui encore, les Persans sont passionnés pour la chasse. Les grands seigneurs ont des fauconneries dont les oiseaux sont dressés à fondre sur le gibier qu'ils aperçoivent, enlèvent et rapportent à leurs maîtres, s'il est de médiocre grosseur. Quand le chasseur poursuit des bêtes fauves, les faucons, tombant sur leurs têtes, s'y cramponnent avec leurs serres, les aveuglent en leur frappant les yeux des coups redoublés de leurs ailes, en même temps, les chiens les saisissent et donnent le temps à l'homme de les tuer.

Les grandes chasses ont quelque chose de fantastique. Chaque cavalier y porte, dit-on, en croupe, des lions, des panthères et même des tigres, dont les yeux sont bandés. Quand on aperçoit une bête fauve, on tourne vers elle les yeux de l'animal dressé ; dès qu'il l'aperçoit, il s'élance dessus avec la rapidité de l'éclair, la saisit, la terrasse et la tue.

Le peuple chasse avec des chiens ; mais les grands, les dédaignant comme les animaux les plus impurs, ne les emploient que le moins possible.

L'escrime et la lutte sont encore de nos jours fort pratiquées en Perse ; c'est un divertissement public qui est du goût de la nation et qu'on lui donne journellement. Les maîtres habiles dans ces arts sont très considérés.

Dans un assaut, les escrimeurs, mis en présence, commencent par poser à terre, à leurs pieds, leurs armes, qui consistent en une épée et un bouclier. Ils s'agenouillent et les touchent de la bouche et du front, puis ils se relèvent, les prennent à la main, et, au son du tambourin, ils dansent et sautillent en faisant avec leurs armes mille postures et mille mouvements d'une surprenante agilité. Ils se joignent ensuite et se portent plusieurs coups qu'ils parent avec leurs boucliers. Ils frappent toujours du tranchant, si ce n'est lorsque l'un

approche trop de l'autre, car alors ils présentent la pointe. Ces assauts sont si animés que, parfois, les coups deviennent sérieux et que le sang coule. Cependant, quand le combat devient trop ardent, on sépare les adversaires.

— Comme, pour s'escrimer à la manière persane, il faut avoir le poignet robuste et bien délié, on apprend aux jeunes gens à manier l'épée avec deux poids aux mains. Puis, pour mieux dénouer les jointures et rendre les nerfs plus souples, on leur met, sur les épaules, deux autres poids faits en forme de fer à cheval, pour ne pas empêcher les mouvements (1).

Cet exercice est, selon les Persans, aussi bon pour la lutte que pour l'escrime.

— En Orient, la lame des épées est ordinairement large et recourbée presque en demicercle. Les Orientaux croient que cette forme taille bien mieux et fait une blessure plus dangereuse que si elle était droite.

De plus, ils ont l'usage de faire bénir leurs armes. Ils portent même la précaution jusqu'à se charger de rouleaux superstitieux, de for-

(1) *Voyages du chevalier Chardin.*

mules talismaniques, sans que l'expérience ait pu encore les éclairer sur les véritables éléments du succès.

Un prince persan, qui vivait il y a un siècle environ, et qui s'était signalé par des traits d'une bravoure extraordinaire, faisait honneur de ses triomphes aux noms des douze imans gravés sur son sabre.

Cette tradition de Mahomet, en l'honneur d'Ali et de son épée, se trouve sur quelques armes :

« *Il n'y a de brave qu'Ali, et d'épée que Doulfékar!* »

Quelquefois le sens de la légende se rapporte au mérite, qu'il y a, dans l'opinion des musulmans, à faire la guerre aux peuples qui ne sont pas de leur religion.

Parfois l'inscription a un sens philosophique comme celle qu'on trouve sur un casque: « *Ce monde est l'affaire d'une heure, fais-en un acte méritoire.* »

Souvent aussi les armes portent la signature de celui qui les a fabriquées. Le nom le plus remarquable est celui d'Assad-Allah, fameux armurier d'Ispahan, sous le règne du grand Abbas. L'inscription est ainsi marquée: « *Fait par Assad-Allah d'Ispahan.* »

Les armes sorties de la main de ce fabricant se font remarquer par la finesse du grain et l'excellence de la trempe. On les distingue à un certain acier veiné, appelé *vieil acier des Indes*, dont le secret est aujourd'hui perdu. Chardin rapporte que l'acier de Perse a le grain menu et délié, mais qu'il est cassant comme le verre; on est obligé de l'allier avec l'acier des Indes, qui est très doux: ce dernier se nomme acier ondé.

Les armes d'Assad-Allah sont encore fort recherchées en Orient, et il est très difficile de s'en procurer. M. Lajard avait un de ces sabres qui portait le nom du grand Abbas, pour qui il avait apparemment été fait, ainsi que celui du roi de Perse Feth-Ali-schah, en la possession de qui il avait été. Le prince y est surnommé le *Père de l'épée*.

Plusieurs des armes qui portent le nom d'Assad-Allah ne viennent pas de ce fabricant, et on ne leur a donné cette fausse marque qu'afin de leur procurer plus de prix.

Une grande partie des armes orientales sortent originairement de nos ateliers. Cette contrefaçon était une partie du commerce fait par Chardin et d'autres voyageurs européens.

Grâce à la supériorité de nos procédés, le

nombre de ces armes doit s'accroître tous les jours.

Chardin dit qu'à son époque, le Gouvernement s'était vu forcé de marquer toutes les armes qu'il fournissait aux soldats réunis sous les drapeaux, afin qu'on ne pût pas les changer.

— Presque toute la population de la Perse est armée. Il y a, dans les différentes parties du royaume, une milice composée d'hommes appartenant aux tribus errantes, et d'habitants des villes et des villages. Cette milice est instituée pour défendre les propriétés et prêter main-forte à la police. Elle peut aussi être appelée à marcher loin de ses foyers, lorsque le Gouvernement l'exige; mais alors, elle reçoit une solde. Elle monte, suivant l'estimation la plus probable, à cent cinquante mille hommes. Ceux qui la composent doivent se pourvoir à leurs frais d'armes et de vêtements; ils ne portent point d'uniforme et sont habillés suivant la mode de leur province. Cette troupe, comme la cavalerie irrégulière, n'obéit qu'à des officiers tirés de son sein et que les soldats regardent comme leurs chefs naturels. « La milice de Bouschir, dit Morier, ne reçoit pas de paye et doit fournir ses armes, qui sont

une épée, un bouclier qui pend derrière le dos, et un mousquet. Elle est composée d'ouvriers de différentes professions » (1).

L'armée se compose, en Perse, d'un corps considérable de cavalerie irrégulière, fournie par les tribus dont les chefs commandent toujours ces troupes, et d'une milice à pied, aussi irrégulière, levée dans les villes qui doivent encore les entretenir; et enfin de quelques corps disciplinés à l'européenne.

La cavalerie irrégulière de la Perse moderne, dit Malcolm, ressemble à celle que les Parthes opposèrent autrefois aux Romains; les hommes qui la composent ont conservé les habitudes et la manière de combattre de leurs ancêtres. Comme ils sont robustes et vaillants, et qu'ils ont des chevaux agiles et vigoureux, on ne saurait trouver une cavalerie plus convenable pour faire une guerre de dévastation. Les Persans, ajoute le même auteur, disent que leur roi compte 80,000 hommes de cette arme qui sont soumis au service militaire pour prix des terres et des pâturages dont on leur accorde la jouissance. Chaque chef de tribu est obligé de fournir un

(1) Louis Dubeux. *La Perse.*

contingent proportionné au nombre d'hommes qu'il a sous ses ordres ; chaque cavalier reçoit des vivres pour lui, du fourrage et de l'orge pour son cheval, et une petite solde annuelle.

Cette cavalerie irrégulière sert avec une extrême répugnance toutes les fois qu'elle n'est pas stimulée par l'espoir du pillage. Les hommes ne doivent le service que pendant quelques mois de l'année seulement; et, s'ils ne sont pas engagés dans quelque expédition, ils retournent chez eux à l'approche de l'hiver.

Le roi de Perse a toujours auprès de sa personne un corps de cavalerie qu'on appelle les *goulam-schah* ou les esclaves du roi. Les fils des premiers nobles de la Perse tiennent à l'honneur d'entrer dans cette milice, qui n'excède pas 3 à 4,000 hommes. Ces cavaliers sont parfaitement montés, armés et équipés aux frais de l'État; ils recoivent une solde plus forte que celle des autres troupes (1).



(1) Louis Dubeux. *La Perse.*

Dans quelques villes de Perse, à Chiraz principalement, il existe plusieurs maisons nommées Zour-Khanêh *(où l'on exerce ses forces)* où le peuple se livre aux exercices du corps ; on peut les comparer aux gymnases des anciens. Les Zour-Khanêh consistent en une chambre dont le terrain est creusé deux pieds plus bas que le niveau du sol ; l'air, le jour n'y pénètrent que par de petites ouvertures pratiquées dans le dôme, ce qui en rend le séjour malsain. Une large terrasse battue, douce et unie, est l'arène où les lutteurs s'exercent; les spectateurs et les musiciens sont placés dans des loges ou espèces de niches.

M. Niébuhr, qui a visité ces gymnases, nous donne un récit fidèle des différents genres d'exercices qu'on y pratique : tous ont pour but de développer les forces physiques et l'adresse naturelle.

Les athlètes entrent dans l'arène dépouillés de tout vêtement, à l'exception d'un léger caleçon. Ils commencent par une courte prière et une prosternation, car le musulman, pieux par manie et par superstition, n'entreprend rien, même de se divertir, sans prier. Ce devoir rempli, les uns s'étendent de toute leur longueur, sans que le ventre touche à terre, et, dans

cette posture, ils décrivent un cercle avec leur tête, sans remuer les pieds ni les mains, sur lesquels ils se soutiennent : ceux qui débutent dans la gymnastique s'étendent un peu moins. Les autres saisissent de grosses massues de bois, longues d'environ un pied et demi, et taillées en poires; ils en mettent une sur chaque épaule, les agitent avec promptitude, au bruit de la musique, et frappent en même temps du pied, en continuant ces mouvements pendant une demi-heure (1).

Le maître de la maison, qui est de la partie, et que l'on nomme *pehlwân,* c'est-à-dire *brave,* fait un signal auquel tous les lutteurs abandonnent leur morceau de bois, joignent leurs mains en cercle, et remuent les pieds, d'accord avec la musique qui, pendant tout ce temps, joue un air très animé.

Cet exercice dure longtemps; ensuite, commence la lutte.

Mais, avant que personne ne déploie son talent dans cet art, le maître de la maison adresse à la compagnie un petit discours dans lequel il annonce aux candidats qu'étant tous amis, ils doivent se quitter de même, et que l'espèce de

(1) M. Jourdain. *La Perse.*

dispute qu'ils vont avoir ne doit laisser dans leur cœur ni rancune ni mauvaise humeur, sentiments incompatibles avec la noble émulation qui doit les animer : il s'agit seulement d'éprouver les forces, de s'exercer, et non de se disputer. Il fait donc en sorte d'entretenir parmi eux la concorde et la bonne intelligence. Toute l'assemblée ne manque pas d'applaudir fortement à ce discours.

Les lutteurs commencent aussitôt leurs exercices, le maître est toujours de la partie; son expérience lui procure ordinairement la victoire. Il renverse successivement deux ou trois fois ses antagonistes. Quelquefois cependant il trouve son égal, surtout quand il est fatigué.

Les spectateurs paient chacun un *châly* (trente centimes) pour leurs places et pour les rafraîchissements qu'ils ont pris, car on leur offre la pipe et le café.

Les Persans aiment beaucoup aussi à s'exercer au maniement de l'arc dont l'art consiste à le bien tenir, à le bander et à laisser partir la corde à l'aise sans que la main gauche qui tient l'arc, et qui est tout étendue, ni la droite qui touche la corde, remuent le moins du monde.

On donne d'abord aux novices des arcs aisés à manier, puis, par degrés, de plus durs.

Les maîtres de cet art apprennent à bander l'arc devant ou derrière soi, en haut ou en bas, enfin en cent postures différentes, et toujours vite et aisément.

Ils ont des arcs fort difficiles à tendre; pour en essayer la force, on les pend contre le mur à une cheville, et on attache des poids à la corde de l'arme, à l'endroit où on appuie la flèche; les plus durs portent cinq cents livres.

Dès qu'on sait bander un arc ordinaire, on en prend d'autres qu'on rend pesants par le moyen de gros anneaux de fer passés dans la corde. Il y a de ces arcs qui pèsent cent livres. Ils les manient, les tendent et les détendent en sautant et s'agitant, tantôt sur un pied, tantôt sur les genoux, tantôt en courant au bruit assourdissant des anneaux qui appesantissent l'arme.

Les professeurs jugent qu'on fait bien cet exercice lorsqu'en tenant l'arc de la main gauche, étendue, bien raide, ferme et sans vaciller, on amène la corde avec le pouce de la main droite, à l'oreille, comme pour l'y accrocher.

Pour mieux faire cet exercice, ils se mettent au pouce un anneau de corne, sur lequel la corde porte.

Les exercices des athlètes, leurs danses, leurs luttes, sont, avec les assauts d'escrime, des spectacles dont les Persans sont fort curieux; mais il n'y a guère que les riches qui puissent en jouir. Les hommes voués à cet état se font payer fort cher et n'exercent jamais en public; les amateurs de ce genre d'amusement doivent avoir un local convenable, et les faire venir dans leurs maisons.

Les athlètes persans ont une manière de vivre tout à fait différente de celle des Grecs et des Romains (1). Ces derniers se livraient continuellement à des exercices violents, pour se tenir en haleine et accroître leurs forces; les premiers semblent au contraire éviter tout ce qui peut leur causer la moindre fatigue. D'abord ils ne se marient pas et semblent même avoir fait vœu de chasteté. Ils font cinq ou six repas par jour, ne sortent qu'une fois le soir, marchent aussi doucement qu'un malade, évitent de se donner la moindre secousse, et ne remuent jamais la tête ni les bras

(1) M. Jourdain. *La Perse.*

en se promenant. Enfin, quelle que soit la température, ils sont toujours vêtus comme en hiver et enveloppés d'un large *kurk*.

Quand ils doivent travailler, ils s'y préparent en restant huit jours au lit sans faire le moindre mouvement.

Les lieux où ils s'exercent (quand ils sont ménagés dans des maisons particulières), semblables aux Zour-Khanêh, sont de grandes salles carrées, creusées à six pieds de profondeur, ayant autour et au ras du plain-pied des galeries que l'on nomme *Zourkoua*, pour les spectateurs. Ces espèces d'arènes ont environ trente pieds de long et autant de large, c'est-à-dire 120 pieds de tour : le fond et les côtés sont recouverts de terre calcaire bien battue, parfaitement unie et lissée. Il y en a qui sont matelassées tout autour et dont les planchers sont recouverts de *Ketchei* épais, mais fortement attachés et bien tendus pour que l'on ne puisse pas s'y accrocher. Aussitôt que les athlètes y sont appelés, ils s'y précipitent avec une légèreté dont on ne les croirait pas capables, quand on ne les a vus que dans les rues. Quelques-uns y sautent avec une seule jambe et restent ainsi quelques instants en équilibre, quoique la chute soit de plus de six pieds de

haut. Ils sont nus, ayant un simple demi-caleçon de cuir fortement attaché aux hanches, et qui ne vient que jusqu'au milieu des cuisses. Ils descendent ordinairement une vingtaine à la fois, et commencent leurs exercices par une danse où ils font toutes sortes de contorsions, prenant à chaque instant différentes postures difficiles, qui sont les mêmes que celles où ils pourront se trouver pendant la lutte, dont cette pantomime semble n'être que le prélude. Ils continuent en augmentant graduellement la vivacité des mouvements, jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigue. Celui qui reste le dernier debout est regardé comme le vainqueur de la danse et reçoit le prix qui est assigné pour cet exercice.

Après s'être reposés peu de temps, ils reparaissent armés de deux énormes pièces de bois de chêne, faites en forme de poire allongée, ayant près de trois pieds de longueur, y compris le manche, et dont le gros bout a souvent plus de quinze pouces de diamètre. Ces massues sont semblables à celles qu'on emploie dans les Zour-Khanêh, comme nous l'avons dit plus haut. Ils les manient et les font passer en tous sens l'une après l'autre sur leurs têtes, les enlevant toujours d'une manière dif-

férente, et toujours sans balancement ni élan.

A de certains points d'orgue, que marque la musique, ils restent sur une jambe, les bras étendus en croix, et soutiennent pendant quelques secondes ces deux énormes massues avec une force incroyable.

Cet exercice dure quelquefois plus de deux heures, pendant lesquelles ils changent souvent de pièces, de plus en plus pesantes. Enfin les dernières, qui sont rarement soulevées, pèsent plus de soixante livres, et sont beaucoup plus difficiles à supporter qu'un fusil d'infanterie par le bout de la baïonnette (1).

Ces exercices sont, paraît-il, de la plus haute antiquité en Perse, où ils ont été inventés pour délier les bras des jeunes gens, et les accoutumer de bonne heure à manier des armes lourdes.

Celui qui a fait mouvoir les plus grosses massues, et qui reste le dernier dans l'arène, est le vainqueur de ce fatigant exercice, et reçoit des présents de toutes les personnes qui assistent à ce spectacle.

Viennent ensuite les lutteurs ; ceux-ci se frottent tout le corps avec de l'huile, pour

(1) M. Perrin. *La Perse.*

se rendre plus souples et donner moins de prise à leurs adversaires. Quand ils sont prêts à en venir aux mains, ils se saluent cordialement, se portent mutuellement la main droite sur la tête et la baisent; après quoi, ils se saisissent, se passent réciproquement un bras en dessous et l'autre en dessus de chaque épaule. Ils ne sont pas longtemps dans cette position sans se laisser tomber sur les genoux ou sur le ventre; car, comme la lutte ne consiste pas à renverser un homme, mais bien à le mettre sur le dos, les plus adroits saisissent le plus tôt qu'ils peuvent le moment de se jeter sur les genoux, les deux mains par terre, position dans laquelle ils sont souvent plus dangereux que debout, et qui, suivant eux, est fort difficile à prendre, leurs adversaires profitant ordinairement de cet instant pour les renverser.

Quiconque ne connaît pas ce genre d'exercice croirait sans doute qu'il doit être facile à celui qui est sur ses jambes de jeter l'autre sur le dos; mais on ne se fait pas idée de l'adresse et de la souplesse que ces gens déploient dans ces occasions, d'autant plus qu'il leur est loisible de se prendre

par la ceinture du caleçon, quand ils le peuvent. Si l'un des deux est plus fort que l'autre, il cherche à profiter de cette licence, ce qui lui réussit néanmoins très rarement, car il a beau enlever son homme en tous sens, celui-ci retombe toujours sur ses jambes comme un chat, et il n'a pas plus tôt touché terre, qu'il devient plus dangereux à son adversaire, qui s'est épuisé en cherchant à le soulever. S'il est difficile de renverser sur le dos un homme qui est sur les genoux, il l'est sans comparaison bien davantage, quand il est sur le ventre, et pour le croire, il faut avoir vu toutes les ruses employées de part et d'autre pour arriver à ce but; car celui qui est couché et qui semble n'être souvent que sur la défensive, culbute quelquefois son adversaire par un saut de carpe aussi léger qu'imprévu, et fort difficile à parer.

D'autres lutteurs ont la finesse, étant couchés, de paraître céder du côté où on les pousse, et puis, par un élan vigoureux, ils tournent eux-mêmes sur le dos, et entraînent ainsi l'assaillant, qui n'a d'autre ressource que de saisir la balle au bond, et de se relever par un même élan, ce qui lui réussit quelquefois, quoique assez rarement.

En un mot, tout ce que l'adresse et la force peuvent inventer est mis en usage par ces hommes dans ce genre de lutte, qui présente d'autant plus d'intérêt que jamais il n'y a de hasard pouvant entraîner une chute accidentelle.

Aussitôt qu'un des deux athlètes a mis son homme sur le dos, le vaincu reste dans cette position jusqu'à ce qu'il ait remercié l'autre ; alors il se relève, le salue profondément, lui touche le front avec sa main droite et la baise. Le vainqueur ne lui rend aucune de ses politesses et reçoit avec beaucoup de gravité tous les compliments qu'on lui fait, mais qui sont néanmoins de peu de conséquence, car comme il est obligé de lutter avec tous les athlètes, il arrive souvent qu'il est vaincu à son tour. Ce n'est jamais que sur le dernier vainqueur que tombent les éloges et l'argent, et ceux-ci sont en proportion du nombre des lutteurs battus. S'il est entré le premier dans l'arène, et qu'il ait dompté tous les autres, il est fêté, conduit en triomphe, et il reçoit des présents, souvent considérables, tels que des chevaux, des habits, des schals et de l'argent (1).

(1) M. Perrin. *La Perse.*

« Ce cas de triomphe complet est excessivement rare, dit Chardin ; je l'ai vu cependant arriver un jour à un Turkoman qui culbuta vingt-quatre lutteurs. Les présents qu'il reçut à cette occasion montaient à plus de 2,000 *tomans.* »

Sadi rapporte qu'un maître de lutte fort fameux avait réduit son art à trois cent soixante-cinq tours, qu'il enseignait à ses disciples, en en gardant un pour lui, qu'il appelait le *tour dérobé,* par allusion aux cinq jours surnuméraires du calendrier solaire, dont les mois sont chacun de trente jours, lesquels cinq jours sont appelés par les Perses les *jours dérobés.*

Un athlète, qui avait été le prévôt de ce professeur, s'étant rendu fameux par son art, en devint si insolent qu'il le défia devant le gouverneur de la province. Le maître lutteur, qui sentait bien la supériorité de son ingrat disciple à cet égard, mais qui se fiait en son coup de réserve, accepta le défi. Le vice-roi voulut être présent à la lutte, et il en fixa le jour et le lieu. Les assauts ordinaires s'étant passés à l'admiration de l'assemblée, le maître lutteur prit subitement son adversaire par le milieu du corps, et le jeta par-dessus sa tête, à la culbute. Les

spectateurs, en grand nombre, qui avaient tous fait des vœux pour lui contre son arrogant disciple, poussèrent de grandes acclamations. Celui-ci s'étant rendu selon la coutume, alla se jeter à genoux devant le vice-roi, criant que son ennemi ne lui avait jamais montré ce tour. « Cela est vrai, répondit le maître lutteur, je le gardais pour l'occasion où un orgueilleux disciple défierait son maître. J'ai suivi en cela la maxime des sages, qui est de ne donner jamais à son ami un avantage dont il se puisse prévaloir en devenant ennemi. »

— La lutte a toujours été en grande estime en Orient ; encore aujourd'hui, chaque ville a sa compagnie d'athlètes qui figurent dans les fêtes publiques.

Les lutteurs sont appelés d'un mot persan qui signifie *brave*. Ceux qui ont constamment triomphé jouissent du singulier privilège de faire sculpter une figure de lion sur leur tombeau (1).

Le peuple surtout se plaît à ce genre d'exercice, mais les grands eux-mêmes ne dédaignent pas quelquefois de descendre dans

(1) M. Reinaud. *Monuments arabes et persans.*

l'arène et de se mesurer avec leurs amis, ou même de lutter avec des athlètes de profession.

Les gens riches préfèrent cependant l'escrime au sabre, le mail et le djérid ou jirid.

Les Persans jouent au mail à cheval. A l'extrémité de la place destinée à cet exercice, il y a des piliers qui servent de passe. Dès que la balle est jetée au milieu de cette place, les cavaliers, armés d'un mail très court, la poursuivent et la frappent au galop. L'habileté consiste à la faire passer entre deux piliers.

Il n'y a guère que les seigneurs qui s'exercent à ce jeu, dans lequel ils déploient une grande adresse comme joueurs et comme cavaliers.

Quant au djérid, les Orientaux excellent depuis des siècles dans l'art de le lancer.

Le djérid *(branche de palmier)* est un dard qui ressemble à un long roseau fait de branches de palmier sèches ; il est fort pesant, de sorte qu'il faut une grande force de bras pour le lancer. Les Persans chevauchant tranquillement, cette lance, ornée de festons et de houppes, s'élève perpendiculairement à leurs côtés. Mais, lorsqu'ils se précipitent au galop, ils brandissent l'arme horizontalement au-dessus de leurs têtes, et, après lui avoir

imprimé des vibrations saccadées, la projettent à de grandes distances. A peine le trait est-il parti qu'ils courent de toute la vitesse de leurs chevaux et le rattrapent à la course en se baissant, mais sans quitter la selle.

Le djérid peut devenir une arme de guerre; mais le plus souvent c'est un projectile inoffensif qui ne sert que pour les joutes et pour les fantasias.

Le *djérid-bas* ou *jeu du djérid*, est le passetemps favori des Persans, des Arabes et des Turcs, et leur plaît d'autant plus que c'est un exercice équestre, et que, par conséquent, il leur permet de déployer à la fois leur adresse à décocher un trait, et leur dextérité à conduire un cheval. On se divise quelquefois en deux partis et une mince barrière sépare les deux camps; mais, d'ordinaire, l'espace est libre, pour que les chevaux puissent se mouvoir à pleine carrière. Un groupe de douze ou quinze cavaliers se détache et vient au galop présenter la bataille à un nombre égal de combattants de l'autre parti.

La mêlée engagée avec ardeur, les javelots qui volent et se croisent à travers l'espace, les turbans de toutes couleurs qui s'agitent et se mêlent, les chevaux, les cris des cavaliers

passant et repassant à toute bride, les uns sautant à bas de leurs coursiers pour ramasser le djérid, les autres se redressant au contraire pour saisir le trait qui vient sur eux, tout cela forme un spectacle plein d'animation et d'originalité. On en voit qui reprennent le javelot à terre sans descendre de cheval; en pleine course, ils plongent tout à coup sous le ventre du cheval, et se remettent aussitôt en équilibre, le djérid à la main. On en voit même d'assez adroits pour rattraper au vol celui de leurs adversaires.

Chardin dit à propos d'une joute à laquelle il assista : « Il y avait une quinzaine de jeunes Abyssins de dix-huit à vingt ans, qui excellaient en adresse à lancer le dard et le javelot, en dextérité à manier les chevaux ou en vitesse à la course. Ils ne mettaient jamais pied à terre pour ramasser les dards sur la lice, ni n'arrêtaient leurs chevaux pour cela; mais en pleine course, ils se jetaient sur le côté du cheval et ramassaient des dards avec une dextérité et une bonne grâce qui charmaient tout le monde. »

Niébuhr, qui parcourut l'Arabie vers la fin du siècle dernier, vante l'adresse de l'émir de Lohéïa, qui savait, lancé au grand galop,

ressaisir le djérid avant que le projectile tombât sur le sable : « On dit, ajoute le voyageur danois, qu'il ne jouait pas ainsi du bâton avec les gens de distinction ; mais seulement avec ceux qu'il pouvait dédommager par un écu pour chaque coup reçu. »

Niébuhr avoue pourtant que les Arabes ne sont pas aussi passionnés à ce jeu que les Turcs, on peut même dire que les Persans (1).

Comme on le voit, le caractère et les mœurs des Persans ainsi que ceux de tous les Orientaux, ne changent pas ou presque pas.

Ils se servent de la carabine, mais ils ont toujours le cimeterre, la lance, l'arc et même le lacet (2).

Déjà les Ariens se servaient à la chasse, et sans doute aussi à la guerre, de cette longue corde à nœud coulant que l'on appelle *lasso* dans le Nouveau Monde, qu'ils nommaient *çnavara*, et que les Persans actuels nomment *kemend*. Plusieurs peintures du *Chah-nameh* représentent Roustem saisissant ses ennemis avec ce lacet et les traînant à sa suite.

— Les armes offensives n'ont pas beaucoup plus changé. Du temps de Feth-Ali-Schah,

(1) Guillaume Depping. *Merveilles de la force et de l'adresse.*
(2) M. Jourdain. *La Perse.*

mort en 1834, et dont le souvenir est si vivant en Perse, il y avait encore, dans l'armée, des cavaliers revêtus de cuirasses, de casques d'acier et de casaques à mailles de métal, ressemblant à des guerriers antiques ou à des chevaliers du moyen âge. Lorsque le roi arriva dans la plaine de Khoï, en 1827, il était précédé d'un millier de cavaliers ainsi équipés.

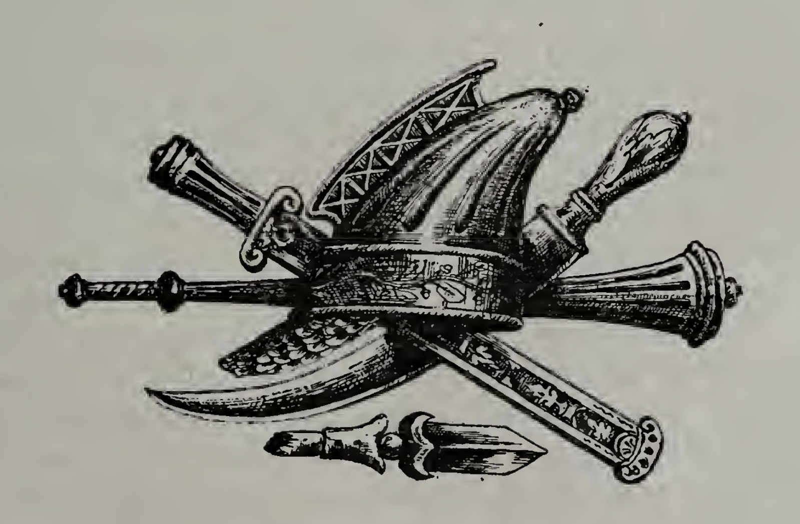
Les exercices et les combats réels ou simulés, en usage parmi les gens de guerre de l'Orient, sont aussi à peu près les mêmes que ceux qui avaient lieu soit en champ clos, soit dans les tournois, chez nos ancêtres.

Ces cottes de mailles, ces casques d'acier, ces lances et même ces masses d'armes dont se servent encore les Turcs et les Persans, la construction de leurs châteaux et leurs tours crénelées, les grillages et les vitraux coloriés qu'on voit dans leurs appartements, les vignettes et les arabesques dont ils ornent leurs manuscrits, mille choses enfin qui frappent l'esprit et les yeux, semblent compléter cette ressemblance, et reculer ces peuples, sous le rapport des mœurs et des coutumes, à une époque bien antérieure à celle où nous vivons.

Cependant les Persans se sont, de tout temps, distingués par un caractère éminemment guerrier; l'histoire en fait foi, et les Romains mêmes ne furent pas toujours heureux contre eux (1).

Cette nation a eu, comme presque toutes les autres, ses époques de gloire, et chaque fois qu'elle a été gouvernée par des rois guerriers, elle est toujours sortie avec succès de l'apathie qui lui est en quelque sorte habituelle et qui a failli si souvent causer sa perte.

(1) M. Perrin. *La Perse.*





L'ESCRIME CHEZ LES GRECS

Les Grecs primitifs. — Les premiers héros. — La lutte dans les temps fabuleux. — Combat de Thésée et de l'amazone Hippolyte. — Leurs armes. — L'art des armes connu en Grèce dans les temps fabuleux. — Armes des dieux de l'Olympe. — La gymnastique et l'escrime des immortels. — Les armes usitées au siège de Troie. — L'épée des héros homériques. — Comment ils la portaient. — Ils s'en servaient à la fois comme arme d'estoc et comme arme de taille. — La javeline ou lance. — Armes défensives. — Métal des armes du temps de la guerre de Troie. — Dédain des Grecs pour les traits et leur préférence pour les armes d'escrime. — Les Abantes d'Eubée. — Injures de Diomède à l'archer Pâris. — L'art de manier le bouclier. — Tactique des combats singuliers. — Pantomime des provocations. — Manière de combattre des guerriers d'Homère, différente de celle des Grecs des temps historiques. — Les combats à outrance et à fer émoussé apparaissent en Grèce plus de douze siècles avant notre ère. — Combat singulier d'Ajax et de Diomède. —

Xénophon était recherché dans la beauté de ses armes. — Les épées d'honneur de Ctésias de Gnide. — Honte attachée à la perte du bouclier. — Origine des armoiries. — Pourquoi un Spartiate avait fait peindre une mouche sur son bouclier. — L'épée de l'hoplite, le plus ancien soldat grec. — La couleur de la casaque était rouge pour cacher le sang. — Le peltaste. — Le psilite. — La cavalerie. — La phalange. — Réforme d'Iphicrate. — La sarisse macédonienne. — Le parazonium, petite épée ou dague. — Simulacres de guerre où l'on se servait de piques sans fer et d'épées émoussées. — Éducation des enfants. — Les danses militaires. — Les chants guerriers. — Enthousiasme des Spartiates pour les vers de Tyrtée. — La *petite guerre* des enfants de Lacédémone. — Les jeux nationaux. — Amour des Grecs pour tous les exercices du corps. — Les exercices physiques se rapportaient à deux genres. — Les pentathles. — Duel inégal entre un Grec et un Macédonien. — La gymnastique militaire, la médicinale et l'athlétique. — — Les agonistes. — L'instruction du gymnase consistait principalement dans l'habileté à manier les armes blanches. — Hérodicus de Lentini, inventeur de la gymnastique médicinale. — Les admirateurs de l'escrime et les détracteurs des luttes exagérées des athlètes. — Les hoplomaques. — Le noviciat des athlètes et leurs répétitions. — Le musée d'Olympie. — Chabrias, Milon de Crotone, Chilon et Polydamas. — Parallèle entre Sparte et Athènes. — Combat de trois cents champions argiens contre trois cents Spartiates. — Traits d'héroïsme grec. — Les héroïnes d'Argos. — Éducation des filles de Sparte. — Passion des Lacédémoniennes pour leur patrie. — Les gymnases ou écoles publiques militaires des Grecs. — On ne s'instruisait pas dans les livres. — Chaque père de famille professeur militaire des siens. — Réforme de Cléomène dans l'armure et l'escrime des Spartiates. — Ce changement leur est fatal. — Mars inventeur de l'escrime et Mercure fondateur des palestres. — Lycaon institue les jeux gymniques en Arcadie et Hercule à Olympie. — Avant le siège de Troie les exercices et les jeux avaient tous un caractère guerrier. — Les principaux gymnases d'Athènes. — Composition d'un gymnase antique. — Lois de Solon relatives aux gymnases.

— Règlement concernant les exercices publics. — Comment un citoyen grec devait employer sa journée. — Les jeunes filles s'exerçaient avec les garçons dans les gymnases de Sparte. — Défense était faite aux femmes d'assister aux jeux Olympiques. — Stratagème de Callipatira et à quelle loi il donne lieu. — Principaux officiers qui gouvernaient les gymnases. — Introduction des gladiateurs en Grèce. — Protestations de Démonax. — Les luttes du pugilat et du pancrace étaient-elles plus barbares que celles de la gladiature? — Quelques épigrammes de l'anthologie grecque.

Les premiers Égyptiens qui vinrent dans le Péloponèse trouvèrent les Grecs, ce peuple dont le génie devait éclairer l'Europe, dans un complet état de barbarie. Ils avaient les cheveux épais et hérissés, le corps couvert de poils, les ongles longs et durs comme ceux des bêtes féroces; c'étaient les seuls instruments qu'ils employassent pour fendre la chair du poisson et le bois peu compact. Celui qui était plus dur, ils le coupaient avec des pierres tranchantes. Leurs vêtements étaient des peaux d'animaux sauvages ou de grands poissons, leurs armes, des bâtons, des épées et de grosses lances longues de six coudées, dont le bout était pointu et durci au feu (1).

(1) Diderot. *Encyclopédie.*

Les plus anciens guerriers dont les écrivains grecs nous parlent, Hercule, Périphète Thésée, Ereuthalion, portaient encore la peau des animaux sauvages, et pour armes, la massue.

Il est à croire que les hommes, devenus ennemis les uns des autres, ont commencé par se colleter et se battre à coups de poings avant que de mettre en œuvre des armes plus offensives. La lutte chez les Grecs, de même que chez les autres peuples, était, dans les commencements, un exercice grossier, où la pesanteur du corps et la force des muscles avaient la meilleure part. Les hommes les plus robustes et de la taille la plus avantageuse étaient presque sûrs d'y vaincre, et l'on ne connaissait point encore la supériorité que pouvaient donner dans cette espèce de combat la souplesse et la dextérité jointes à une force médiocre. La lutte, considérée dans cette première simplicité, peut passer pour un des plus anciens exercices. Telle elle était dans les siècles héroïques et fabuleux de la Grèce, dans ces temps féconds en hommes féroces et cruels qui faisaient consister leur gloire à opprimer les plus faibles, et qui, regardant la justice et l'humanité

comme des marques de peu de courage, ne connaissaient d'autre loi que celle du plus fort (1). C'est à peu près le portrait que nous fait Plutarque de ces fameux scélérats qui infestaient par leurs brigandages plusieurs provinces de la Grèce, et dont quelques-uns contraignaient les voyageurs à lutter contre eux, malgré l'inégalité de leurs forces, et les tuaient après les avoir vaincus.

Hercule et Thésée travaillèrent successivement à purger la terre de ces monstres, employant d'ordinaire pour les vaincre et pour les punir, les mêmes moyens dont ces barbares s'étaient servis pour immoler tant de victimes. C'est ainsi que ces deux héros vainquirent à la lutte Antée et Cercyon, inventeurs de cet exercice, d'après Platon.

Thésée fut le premier, selon Pausanias, qui joignit l'adresse à la force dans cet exercice, et qui établit des écoles publiques appelées palestres, où des maîtres l'enseignaient aux jeunes gens. Comme la lutte fit partie des jeux isthmiques rétablis par ce héros, et qu'elle fut admise dans presque tous ceux que l'on célébrait en Grèce et ailleurs, les

(1) M. Burette. *Mémoires de l'Institut.*

athlètes n'oublièrent rien pour s'y rendre habiles, et le désir de remporter les prix les rendit ingénieux à imaginer de nouvelles ruses et de nouveaux mouvements qui, en perfectionnant la lutte, les missent en état de s'y distinguer. Ce n'est donc que depuis Thésée que la lutte, qui avait été jusqu'alors un exercice informe, fut perfectionnée et devint un art.

Ce héros excellait aussi, du reste, dans les combats à main armée : les artistes grecs nous le représentent maniant la lance ou l'épée.

Un vase antique étrusque, que plusieurs estampes de la Bibliothèque nationale reproduisent, est orné de deux peintures dont l'une est relative à la quatrième guerre des Amazones.

Rien n'est plus embrouillé que le récit des poètes sur les événements de cette expédition. On sait pourtant que Thésée accompagna Hercule, qu'il vainquit et fit prisonnière Hippolyte, dont il eut un fils qu'on appelle aussi Hippolyte. Le héros que nous voyons sur ce vase est nu, et a probablement laissé tomber sa légère chlamyde dans la chaleur du combat. Son bouclier est ovale, entouré de

deux bandes de métal, et retenu par une brassière : il n'a, pour arme défensive, avec son bouclier, que son casque ; son épée est suspendue par un baudrier. Après avoir écarté avec son bouclier la lance d'Hippolyte, il lui enfonce la sienne dans la poitrine.

Hippolyte est sur un cheval qui se cabre devant Thésée, ce qui ajoute à la vigueur du coup qu'elle porte. La lance qu'elle tient à droite, a, ainsi que celle de Thésée, vers la place où on doit la tenir, des entailles ou une corde en spirale pour l'empêcher de glisser.

— L'invention de l'art des armes remonte en Grèce aux temps fabuleux, c'est dire que l'escrime est dans ce pays une des sciences les plus anciennes.

« La condition d'immortel, dit M. Delorme (1), ne préservant pas des blessures et des infirmités, les hommes donnèrent des armes à la divinité pour la défense aussi bien que pour l'attaque. Outre la foudre, Jupiter avait reçu d'eux l'égide, en d'autres termes, le bouclier (2). Elle était devenue à son bras, comme à celui de Minerve, un épouvantail, une menace; mais la nature même de l'arme

(1) *Les hommes d'Homère.*
(2) *Iliade*, chant IV. — *Id.*, chant XV.

indique la nécessité de parer les coups d'un ennemi, et l'on peut induire de certains passages de l'*Iliade* que Neptune et lui endossaient à l'occasion toute une armure d'or (1). Sans parler de Mars, de Minerve et de Bellone, les divinités guerrières, Pluton et Mercure portaient le casque (2). Deux vieilles idoles d'Apollon le représentaient, l'une à Thornax, en Laconie, l'autre à Amyclée, non seulement avec l'arc et les flèches, mais le casque en tête et la lance au poing (3).

» La poésie continua même à étendre longtemps à des déesses, Cérès et Diane notamment, l'antique épithète de *Krysaor*, donnant à penser qu'elles portaient l'épée d'or (4), et il n'y a point à s'en étonner, puisque à Cythère, comme à Corinthe, il existait encore, du vivant de Pausanias, deux anciennes statues de Vénus revêtues l'une et l'autre d'une armure (5).

» Aussi était-il tout simple de croire, et c'était l'opinion répandue, que, dans le but

(1) *Iliade*, chant VIII. — *Id.*, chant XIII.
(2) *Iliade*, chant V. — Hésiode, bouclier d'Hercule, 226-227.
(3) Pausanias, livre III, chap. X. — *Id.*, chap. XIX.
(4) *Hymne à Cérès*, verset IV. — Oracle cité par Hérodote, livre VIII.
(5) Pausanias, livre II. — *Id.*, livre III.

apparemment de développer leurs forces, leur adresse, leur agilité, les immortels se livraient entre eux à ces exercices du corps, à ces jeux guerriers par lesquels les Grecs s'endurcissaient alors aux fatigues, et se préparaient au combat.

» La piété envers les dieux avait même perpétué le souvenir de leurs prouesses les plus remarquables en ce genre, et c'était chose notoire que Jupiter avait vaincu Kronos à la lutte, et Apollon triomphé de Mercure à la course et de Mars au pugilat » (1).

La mythologie nous apprend en outre que Silène instruisit Bacchus dans la science des armes et dans toutes les connaissances utiles; qu'il le forma à la vertu en lui inspirant l'amour de la gloire. A la guerre et dans les combats, Bacchus était couvert de peaux de panthères, et armé de piques et de lances. Les femmes qui faisaient partie de sa suite étaient armées aussi de piques dont le fer était caché dans les thyrses qu'elles portaient.

Bacchus est le premier qui, après une expédition militaire, rentra en triomphe dans sa patrie, comme il le fit à son retour de l'Inde.

(1) M. Delorme. *Les hommes d'Homère.*



Les Grecs, ce peuple ingénieux, reçurent avidement les lumières de la civilisation, et perfectionnèrent bientôt leurs armes ainsi que tous leurs arts.

La massue n'était plus en usage au siège de Troie, mais on y voit toutes les autres armes; les Locriens armés de frondes faites avec de la laine, Teucer tendant à l'abri du bouclier d'Ajax son arc recourbé, tous les guerriers lançant d'abord leurs piques (ils en avaient tous deux, même les chefs), se servaient ensuite de l'épée.

Les Grecs des temps héroïques portaient l'épée sous l'aisselle du côté gauche, en sorte que le pommeau touchait la mamelle. Ordinairement l'épée était presque horizontale. Le baudrier ou ceinturon était lié autour du fourreau, vers le haut, passait sur la poitrine et de là sur l'épaule droite, et, descendant ensuite sur les reins, allait s'attacher vers le milieu du fourreau.

Les Grecs se servaient de l'épée pour tailler et pour pointer; sa forme remplissait ce double but, elle allait en s'élargissant vers les deux tiers de sa longueur et se terminait en pointe peu aiguë. La longueur en était à peu près égale à celle du bras.

Homère donne à l'épée les épithètes de *grande*, de *tranchante* et de *longue*. Voici un passage qui montre qu'elle servait également à porter des coups d'estoc et des coups de taille:

« Lycon et Pénélée (1) s'attaquent mutuellement. Leurs javelots s'égarent... alors, ils tirent l'épée. Lycon laisse tomber la sienne sur le cône du casque à flottante crinière; mais elle se brise à la poignée, tandis que Pénélée lui perce le cou au-dessous de l'oreille, et plonge dans la blessure son glaive tout entier. »

— On voit Agamemnon jeter sur ses épaules son épée ornée de clous d'or et entourée d'un fourreau d'argent attaché avec des courroies d'or. On joignait à cette arme une espèce de couteau ou de poignard, qui peut-être servait moins au combat que dans les sacrifices;

(1) *Iliade*, chant XVI.

mais on employait la hache à l'un et l'autre usage.

Pâris s'avance à la tête des Troyens couvert d'une peau de léopard et armé d'un arc et d'une épée ; il tient dans ses mains deux javelots garnis d'acier.

Lorsque Homère parle de la colère d'Achille contre Agamemnon, au sujet de la captive que celui-ci voulait lui enlever : « Achille, dit-il, transporté de rage, délibéra d'abord dans son cœur s'il tirerait son épée, s'il tuerait Agamemnon ou s'il retiendrait sa colère. » Et, dans la suite de cette même dispute, Achille dit encore à Agamemnon : « Mais de toutes les autres choses qui sont dans mes vaisseaux, il n'y en a pas une seule que tu puisses m'enlever malgré moi, et, si tu veux, tu n'as qu'à en faire l'expérience, pour faire éclater ton pouvoir aux yeux des Grecs, on verrait bientôt ma pique teinte de ton sang. »

— Quoiqu'ils soient ordinairement représentés nus, avec le casque et le manteau, il est prouvé que les héros assiégeant Troie avaient des cuirasses de toile de lin doublées plusieurs fois. En parlant d'Ajax, qui commandait les Troyens, le poète dit qu'il *n'était vêtu que d'une*

cotte de mailles, ce qui prouve que l'armure ordinaire était une cuirasse.

Sur un des bas-reliefs publiés par Winkelmann (1), un héros grec porte une cuirasse où le nu est si bien exprimé, qu'on ne peut douter que la cuirasse ne soit faite de cuir ou d'un tissu de lin, et semblable à celle que portait Alexandre.

Il y avait pourtant aussi des cuirasses en métal, puisque voici la description de celle d'Agamemnon : « Elle a dix cannelures d'émail foncé, douze d'or et vingt d'étain. Trois dragons d'émail rayonnent jusqu'au col, semblables aux iris que Jupiter fixa dans la nuée. »

Les cannelures sont probablement des baguettes courbes assemblées sur la peau ; les dragons dont il est question, forment les épaulières et le pectoral.

Le mot *long* dont Homère qualifie le casque peut indiquer, soit une crinière flottant sur le dos, soit un couvre-nuque allongé. Cette dernière supposition est la plus probable. Le casque était surmonté d'un long cimier où s'implantait une sorte d'éventail en crin, comme on peut le voir d'ailleurs dans les mo-

(1) *Hist. de l'art.*

numents postérieurs. En outre il y avait sur les côtés un ou plusieurs petits cônes portant des plumets. Agamemnon avait à son casque quatre de ces porte-plumets.

Les cnémides complètent la défense du corps. Ce sont des jambières en étain qui, couvrant le genou, descendent sur le cou-de-pied, et s'attachent par derrière avec des agrafes. Homère dit : « *les flexibles cnémides* » et il fallait qu'elles le fussent en effet pour ne pas gêner les mouvements des guerriers, qui la plupart du temps, combattaient à pied.

Le chantre d'Ilion, qui veut donner une grande idée de la force de ses héros, exagère, assurément, le poids et les dimensions du bouclier ; il le complique à plaisir. Cependant il ressort de ses descriptions deux faits certains dont l'un est la conséquence de l'autre : c'est que le bouclier, au moins en grande partie, est en métal, ce qui ne se présentera guère chez les autres peuples où il sera généralement en bois ; ensuite, qu'il est réellement très pesant. Ce qui le prouve, c'est qu'il y a un moment où Ajax lui-même, le plus vigoureux parmi les vigoureux, est accablé du poids de son bouclier, et ne le manœuvre qu'avec peine. Quant à ses dimensions véritables, voici qui est

d'autant plus précis que c'est dit indirectement : Hector (1) quitte pour un instant le champ de bataille et se dirige vers Troie : « Il s'éloigne en rejetant sur ses épaules son vaste bouclier noir, dont la surface arrondie frappe à la fois ses talons et sa tête. »

Ainsi le bouclier couvre bien tout le corps. S'il était long et étroit, il pourrait être encore assez léger, même avec de pareilles dimensions; mais non, il était rond ou d'une forme ovale arrondie. Qu'on juge de ce que devait peser sur le bras un bouclier ovale de cette hauteur! Aussi les Grecs, plus tard, le diminuèrent-ils considérablement, à en juger par les monuments postérieurs, et encore, dans cet état, était-il très pesant (2).

Le métal qui constituait presque exclusivement toutes les armes, n'était pas le fer, qu'on connaissait néanmoins, qu'on savait tremper, qu'on commençait même à travailler, mais pas assez bien sans doute pour lui donner la solidité ni les formes convenables. Homère lui applique plusieurs fois l'épithète de *difficile à travailler*. En conséquence, cuirasse, boucliers, javelots, casques, toutes les armes, sauf peut-

(1) *Iliade*, chant VI.
(2) M. Lacombe. *Les armes et les armures*.

être quelques pointes de flèches, étaient en airain, autrement dit en bronze, amalgame de cuivre et d'étain. Les anciens y faisaient entrer parfois quelques parties d'argent et d'or. En plusieurs endroits, Homère parle d'une combinaison métallique qu'il appelle *cyane,* et qui servait à orner les cuirasses ou les bosses des boucliers; on ignore en quoi elle consistait. C'était, autant qu'on peut en juger, une espèce d'émail, d'un noir bleuâtre. Il faut savoir d'ailleurs que le bronze antique qui composait toutes les armes était d'un ton jaune rappelant celui de l'or (1).

Ne trouvant point dans Homère le mot qui désignait les anses du bouclier, on en a conclu que les premiers Grecs ne se servaient pas de cette anse : « Ils portaient, dit Eustathe, le bouclier suspendu au cou par le moyen d'une longue courroie ou d'une lame de bronze qu'ils rapprochaient ou éloignaient à l'aide d'une agrafe. »

— Plusieurs des héros d'Homère méprisaient l'art de lancer le javelot ou la pique. Ils employaient cette dernière, concurremment avec l'épée, comme arme d'escrime, et cette

(1) M. Lacombe. *Les armes et les armures.*

manière de combattre les faisait réputer les plus braves.

Nous lisons en effet dans l'*Iliade :* « Les belliqueux Abantes d'Eubée, qui habitaient Chalcis, Erétrie et Hystiée, fertile en bons vins, la maritime Cérinthe et la haute ville de Dium, Caryste et Styre, étaient conduits par Eléphénor, fils de Chalcodon de la race de Mars. Ce vaillant capitaine était à la tête des Abantes, qui n'ont des cheveux que par derrière, et qui sont si vaillants, que, méprisant l'art de lancer le javelot, ils joignent toujours l'ennemi, et, à grands coups de pique, ils percent les boucliers et les cuirasses. »

Plutarque dit dans la *Vie de Thésée* (1) : « Les Abantes ont véritablement esté les premiers qui se sont ainsi faictz tondre, mais ilz ne l'avoyent pas appris des Arabes, comme quelques-uns ont estimé ; ny ne le faisoyent pas à l'imitation des Mysiens ; ains pourre que c'estoyent hommes belliqueux et hardys qui joignoyent de près leur ennemy en bataille, et, sur toutes gens du monde, sçavoyent bien combattre de pied ferme à coups de main :

(1) Traduction Amyot.

ains comme le poète Archilochus le témoigne en ces vers :

Ils n'usent point de frondes en bataille
Ny d'arcs aussi, mais d'estoc et de taille,
Quand Mars sanglant sur la plaine mortelle
Va commenceant sa meslée cruelle :
Alors font ils maint exploit inhumain.
En combattant d'espées main à main :
Car ouvriers de telle escrime sont
Les belliqueux hommes de Négrepont. »

— Les archers et les frondeurs étaient la plèbe de l'armée, les combattants inférieurs, ceux sur la bravoure desquels on comptait le moins. Les guerriers qui avaient un nom ne portaient ni l'arc, ni la fronde, mais la javeline ou la lance et l'épée. Pâris, il est vrai, est un archer, mais on sait le caractère qu'Homère lui donne, et que ce n'est pas le plus brave des Troyens. Teucer encore a un arc, quoique ce soit un héros; mais il est jeune, la force, sinon le courage, lui manque pour porter les armes héroïques. Mérion lance une flèche qui atteint Ménélas, mais c'est accidentellement, car partout ailleurs, on le voit combattre avec la pique. On pourrait en dire autant de quelques autres héros, comme Pandaros. Ils se servent de l'arc à l'occasion, et pour signaler leur adresse extraordinaire dans le manie-

ment de cette arme, mais il n'en est pas moins vrai que l'archer joue un rôle subalterne : ne pouvant porter de bouclier lui-même, il est obligé de s'abriter derrière ses compagnons, ou de prier un héros de le couvrir. On comprend que, dans les idées du temps, cela devait le rabaisser. Enfin, on se servait de la flèche pour abattre de loin un guerrier trop terrible qu'on n'osait affronter de près, ce qui achevait sans doute d'ôter à l'arc tout caractère héroïque (1).

Ainsi voyez de quelle façon dans l'*Iliade* (2) le vaillant Diomède apostrophe le fils de Priam, Pâris, qui vient de lui lancer une flèche, et qui, pour accomplir cet exploit, s'est caché derrière la colonne d'un tombeau :

« Misérable archer, s'écrie le guerrier, toi qui te vantes tant de ta chevelure frisée et qui ne sais regarder que les femmes, si tu osais m'attaquer en face, l'arme au poing, ton arc et tes nombreuses flèches ne pourraient te sauver! Tu te glorifies trop pour m'avoir effleuré le pied! Je ne m'inquiète pas plus de ma blessure que si j'avais été frappé par la main d'une femme ou par celle d'un faible en-

(1) M. Lacombe. *Les armes et les armures.*
(2) Livre XI.

fant. Les flèches d'un guerrier à qui manquent la force et l'énergie ne produisent aucun mal; mais il n'en est pas de même des trait lancés par mes mains! Malheur à celui que frappe la pointe de mon javelot! Son épouse se meurtrit le visage, ses enfants restent orphelins, et son corps pourrit sur la terre qu'il rougit de son sang. Autour de lui les vautours abondent plus que les femmes. »

Le guerrier antique, même celui qui savait le mieux manœuvrer l'épée, la lance et le javelot, n'aurait pas encore été très assuré contre les chances redoutables de la guerre, s'il n'avait joint à cette science l'art de manier le bouclier. L'un était le complément indispensable de l'autre. De la manière dont le bouclier était tenu dépendait en grande partie le sort du combattant. Quand le coup partait de la main d'un Achille, d'un Ajax ou d'un Hector, il était difficile de s'en préserver; mais autrement le guerrier pouvait éviter le danger qui le menaçait en se jetant de côté, quand le coup ou le trait venait droit sur lui, en se baissant et se couvrant de son bouclier, quand il était dirigé vers le haut; enfin, en se protégeant à l'aide de ce rempart mobile, tenu à distance du corps, en sorte que, si l'arme ennemie per-

çait le bouclier, elle ne pouvait du moins pénétrer jusqu'à l'armure. C'est dans cette dernière attitude que les combattants marchaient à l'ennemi (1).

Il est impossible de se rendre compte des rapports qu'avaient entre elles les armes défensives et les armes offensives, de la pénétration de celles-ci, de la résistance de celles-là. Tantôt les flèches, les épées, les javelines, se brisent ou s'émoussent sur le bouclier, la cuirasse et le casque, tantôt, au contraire, elles les percent, soit séparément, soit même ensemble. Ainsi, par exemple, un trait lancé par Ménélas traverse le bouclier et la cuirasse de Pâris.

Il faut croire cependant qu'en général le guerrier était en sûreté derrière son bouclier, sans cela on n'aurait pas pris la peine de le faire si long, ni de le porter partout.

Et puis, on voit que quand deux guerriers s'abordent, ils se parlent, ils se défient, ils s'insultent, cela arrive à chaque instant dans Homère, et tout cela n'est pas pour le discours. Le héros des deux côtés calcule de même ; en parlant, il va se découvrir un peu, tenter

(1) M. Depping. *Merveilles de la force et de l'adresse.*

l'adversaire; celui-ci croira voir jour à placer sa lance ou son épée, il attaquera; alors, se couvrant d'un prompt mouvement du bouclier qui parera le coup porté, le héros n'aura plus devant lui qu'un adversaire désarmé. Ou bien encore, prenant l'offensive, il va occuper, troubler l'adversaire par des menaces, et tandis que celui-ci répondra, lui-même frappera à l'improviste vers l'endroit découvert. Telle est la tactique de chacun vis-à-vis de l'autre, tactique qui prouve que l'on comptait sur le bouclier comme sur une défense tout à fait suffisante. Ce qu'il y a de curieux, c'est que lorsque deux guerriers de renom se rencontrent, ils se piquent de laisser là cette tactique vulgaire, de se battre avec plus d'héroïsme, sans ruser, sans s'épier.

Hector dit à Ajax, dans le septième chant de l'*Iliade :* « Laissons là les paroles. Je ne veux point épier un héros tel que toi, ni te porter un coup perfide. Attends mon javelot, puisse-t-il t'atteindre! »

Quand les guerriers se provoquaient, par une pantomime dont l'intention est aisée à comprendre, ils agitaient constamment leur javelot ou leur épée de la main droite, et, de l'autre, élevaient et abaissaient alternativement leur

bouclier. Cela devait épuiser en peu de temps la force du bras gauche. Aussi, ceux qui faisaient en ces occasions les plus longs discours étaient sans nul doute ceux qui se savaient les plus robustes, et qui comptaient profiter de la fatigue de l'adversaire (1).

La manière dont combattaient les héros homériques n'est pas moins différente de celle des guerriers des temps historiques, que la matière dont leurs armes étaient faites.

Dans la Grèce historique, les *hoplites,* ou infanterie pesamment armée, conservaient un ordre serré et un front bien aligné en chargeant l'ennemi avec leurs lances tendues en avant, et à égale distance, et en arrivaient ainsi à se battre homme à homme sans rompre leurs rangs. Il y avait des troupes spéciales, archers, frondeurs, etc., ayant des traits, mais l'hoplite n'avait pas d'armes à employer de cette manière.

Les héros de l'*Iliade* et de l'*Odyssée,* au contraire, quand ils ne font pas usage de la lance comme arme de main, s'en servent comme d'un trait qu'ils lancent avec une vigueur formidable; chacun d'eux est monté sur son char

(1) M. Lacombe. *Les armes et les armures.*

traîné par deux chevaux, et calculé de manière à contenir le guerrier et son conducteur, dont un ami ou un compagnon consent quelquefois à tenir la place. Poussant son char à toute bride en avant de ses propres soldats, souvent il en descend pour combattre à pied et corps à corps; mais le char est ordinairement tout prêt pour le recevoir s'il le veut, et pour assurer sa retraite. La masse des Grecs et des Troyens s'avançant pour charger sans marcher régulièrement, ni maintenir la ligne, attaque de la même manière. Si chaque homme est protégé par un bouclier, un casque, une cuirasse et des jambières, l'armure des chefs est de beaucoup supérieure à celle des soldats ordinaires, tandis qu'ils sont eux-mêmes et plus forts et plus experts dans l'usage de leurs armes.

Dans la Grèce héroïque, un petit nombre de splendides figures se présentent avec un relief saillant; dans la Grèce historique, la victoire, quand on la remporte, est l'œuvre commune de tous (1).

Plus de douze siècles avant notre ère (2), les Grecs s'exerçaient non seulement à la course

(1) M. Grote. *Histoire de la Grèce*.

(2) D'après Hérodote, la prise de Troie aurait eu lieu l'an 1270, et selon Eratosthène l'an 1184.

des chars, au pugilat, à la lutte, à la course à pied, mais encore au combat à outrance ou à fer émoussé.

Le vingt-troisième livre de l'*Iliade* nous a laissé le récit du combat singulier faisant partie des jeux funèbres qu'Achille fit célébrer pour les funérailles de Patrocle.

« Achille fait porter au milieu de l'assemblée une pique, un bouclier et un casque qui étaient les armes dont Patrocle avait dépouillé Sarpedon, et se levant, il parle aux Grecs en ces termes : « Que deux des plus vaillants hommes qui soient ici aillent promptement s'armer, et qu'ils viennent, aux yeux de toute l'armée, faire preuve de leur force et de leur courage dans un combat singulier ; celui qui aura le premier teint ses armes du sang de son ennemi remportera cette belle épée de Thrace que j'enlevai à Astéropée ; ils auront tous deux, en commun, les armes de Sarpedon, et je leur donnerai dès ce soir, dans ma tente, un magnifique festin. » Il dit. En même temps, le grand Ajax, fils de Télamon, et le vaillant Diomède se lèvent, et, après avoir pris leurs armes chacun de leur côté, ils entrent en lice, impatients d'en venir aux mains, et se jettent des regards terribles. Les Grecs, voyant

cette ardeur et cette fierté, sont saisis d'étonnement et de crainte. Quand les deux redoutables athlètes sont en présence, ils se mesurent des yeux et se chargent avec furie ; trois fois ils redoublent leurs efforts, et trois fois ils éludent les coups avec adresse. Enfin Ajax porte un si grand coup sur le bouclier de Diomède, qu'il le perce, mais il ne peut pénétrer plus avant, car la cuirasse résiste. Diomède, prenant habilement son temps, porte son coup pardessus le bouclier d'Ajax avec tant de justesse que, du bout de sa pique, il lui effleure le cou. Les Grecs, effrayés du péril d'Ajax, leur ordonnent de se séparer, de finir un combat qui pouvait être si funeste, et de partager le prix qui leur était destiné : mais en même temps Achille donne à Diomède l'épée et le baudrier qu'il avait promis au vainqueur. »



Les Grecs des temps historiques conservèrent toutes les armes des héros d'Homère; chaque peuple les adopta en tout ou en partie,

et y fit divers changements, suivant ses institutions, ses arts, ses richesses, ses usages et son caractère.

Xénophon paraissait, dit-on, à l'armée avec un bouclier d'Argos, une cuirasse d'Athènes, un casque de Béotie et un cheval d'Épidaure (1) : « Si le succès de la guerre est heureux, disait-il, une parure magnifique sied bien à un vainqueur. Et le corps de celui qui périt dans le combat, revêtu d'une belle armure, gît du moins avec dignité ; c'est là le seul ornement funèbre qui convienne à un homme valeureux, c'est le seul qui le pare véritablement. »

Voilà qui nous apprend que Xénophon était recherché dans la beauté de ses armes, et jaloux de se montrer avec celles qui jouissaient de la plus grande réputation. Mais nous ne savons pas plus au juste ce que c'était qu'un bouclier d'Argos, si ce n'est, pour la forme, ce que c'était qu'un casque de Thèbes, etc.

Déjà à cette époque (cinq siècles avant J.-C.), existait l'usage d'offrir des épées. Ctésias, de Cnide, un des compagnons de Xénophon, raconte dans un passage qui a été conservé par Photius, qu'il avait reçu deux épées, l'une

(1) Élien. *Histoires diverses.*

des mains de Parisatis, mère d'Artaxerxès, l'autre de celles du roi lui-même. Il ajoute : « Ici on les plante dans la terre, la pointe en haut ; elles écartent les nues, la grêle et les orages. »

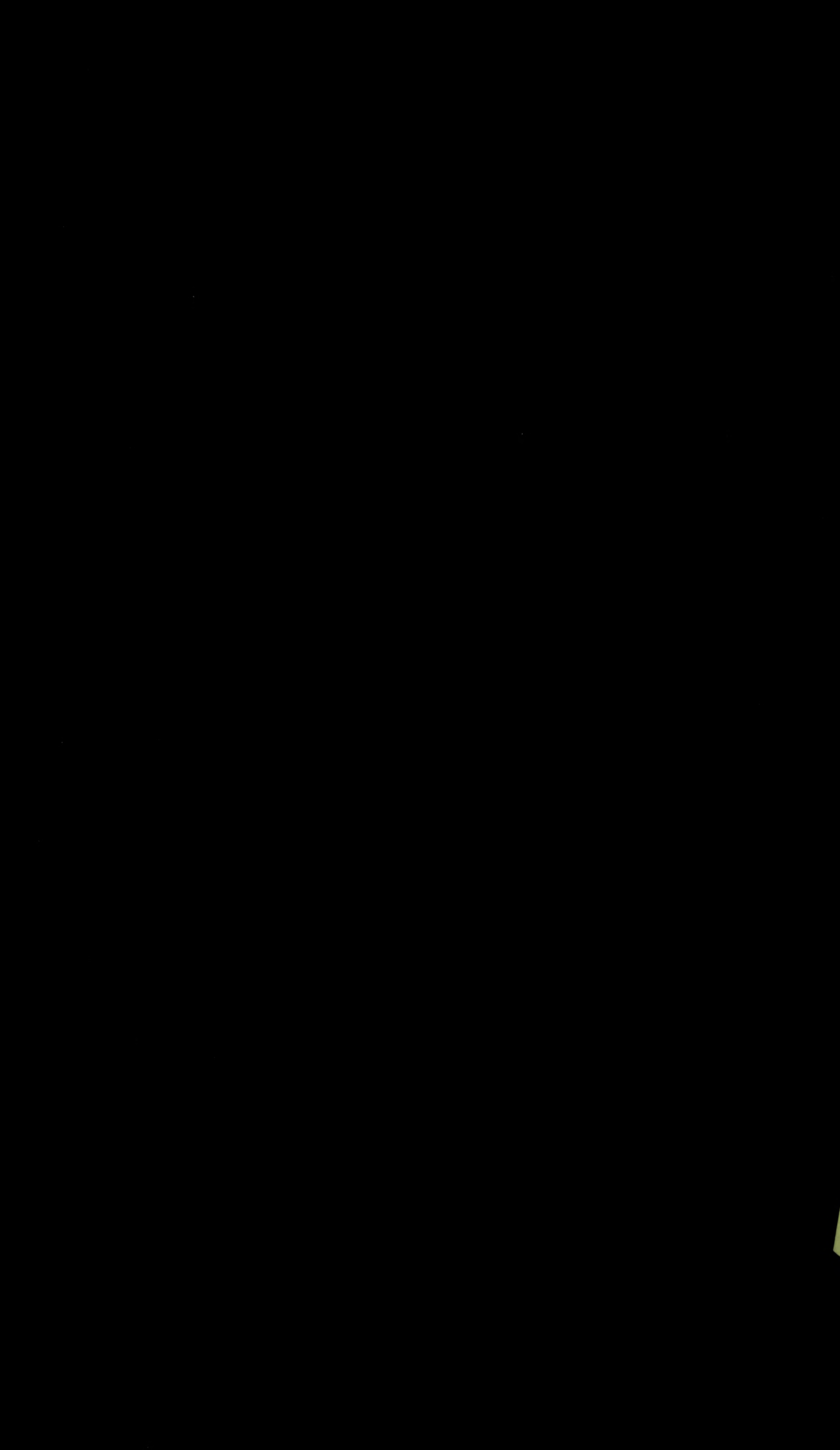
— Fidèles aux idées des héros d'Homère, les armes que les Grecs des temps historiques affectionnaient et honoraient le plus, celles qui semblaient former davantage le caractère, composer la vraie parure du soldat, c'étaient les armes d'escrime : le bouclier, l'épée et la lance ou la pique.

Non seulement c'était une honte ineffaçable d'abandonner le bouclier, mais, même après des exploits glorieux, un Spartiate fut puni pour avoir combattu sans bouclier. Les Grecs pensaient que l'art des armes consistait moins à verser le sang de l'ennemi qu'à protéger le combattant, et qu'ainsi la guerre devait être plutôt un état de défense que d'attaque (1).

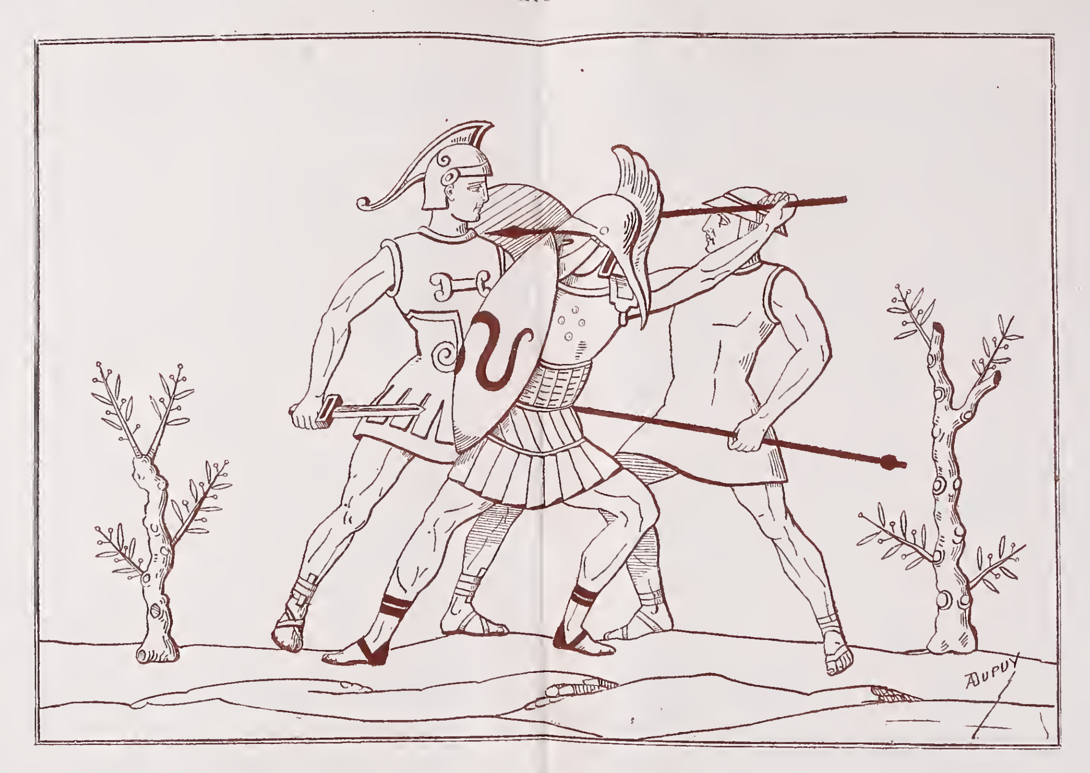
— Le bouclier du fantassin spartiate, dont ceux des autres Grecs se rapprochaient tous plus ou moins, était d'airain ; il couvrait tout le corps et, posé à terre, il montait à la hauteur du col ; sa forme générale était ovale ; il se ter-

(1) Barthélemy. *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.*

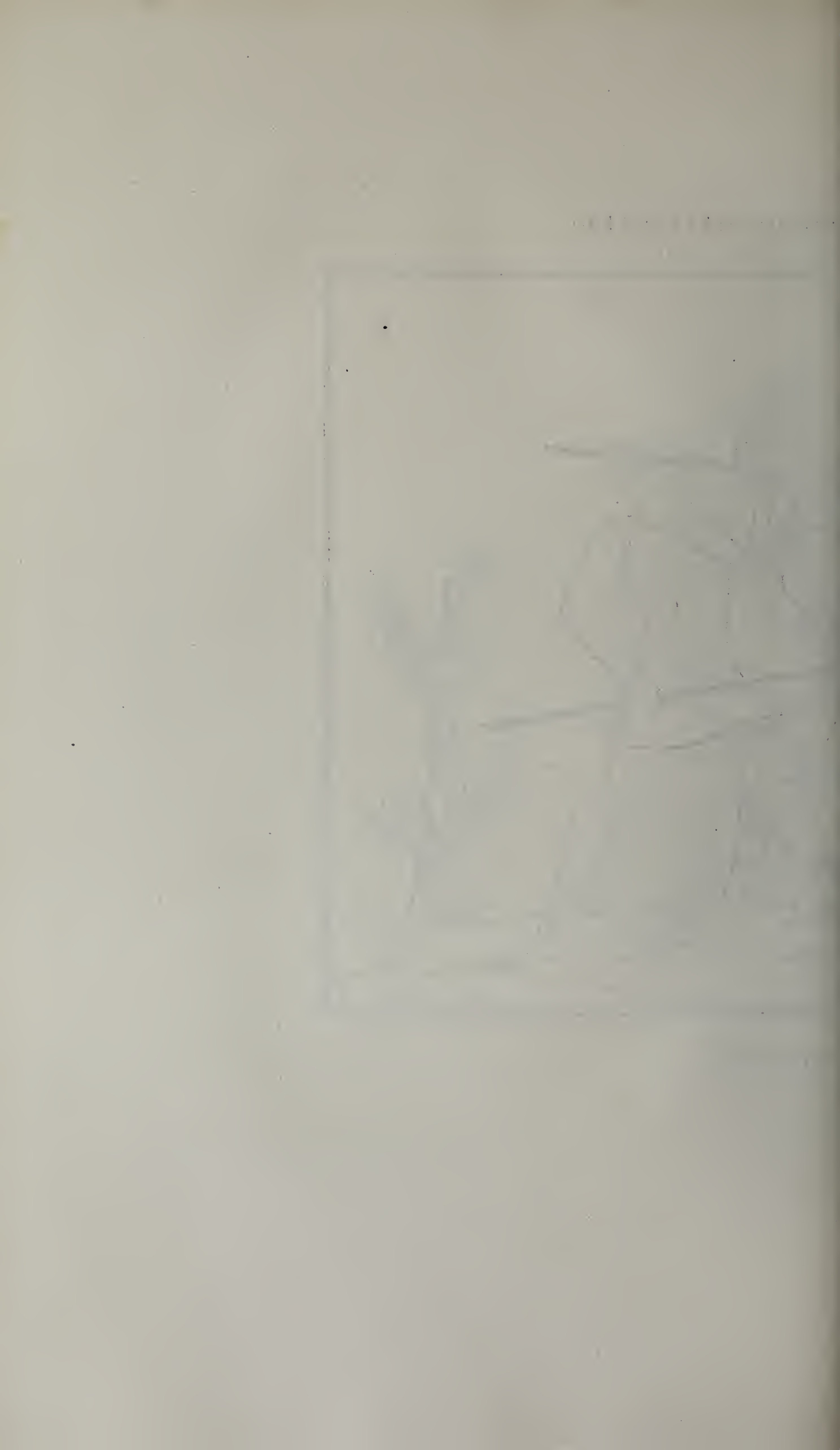




VASE ANTIQUE (BIBLIOTHEQUE NATIONALE)



ÉTÉOCLE ET POLYNICE



minait en pointe aux deux extrémités, et il était échancré à ses deux flancs, quelquefois seulement du côté de la pique.

Le bouclier des Lacédémoniens était marqué des deux lettres initiales du nom de Lacédémone; le soldat qui le portait y ajoutait une marque distinctive selon sa fantaisie; c'est le type des armoiries.

Un Spartiate, ayant fait peindre sur son bouclier une mouche de grandeur naturelle, répondit à ceux qui critiquaient un insigne presque imperceptible, qu'il approchait l'ennemi de manière à le lui faire voir distinctement.

Les autres armes défensives étaient pour l'hoplite, le plus ancien soldat grec, celui qui formait la principale force de l'armée, le casque, la cuirasse et des bottines ou jambières.

Les armes offensives étaient la pique et l'épée.

L'épée, longue, si on la compare à celle des Romains, mais plutôt courte que longue, relativement aux armes du moyen âge et des temps modernes, était aiguë, tranchante des deux côtés, rétrécie vers la poignée, légèrement renflée à l'endroit où commençait la pointe; elle

présentait dans sa forme générale une certaine ressemblance avec la feuille de sauge. Elle s'emmanchait à la poignée par une large soie et des rivets. Le fourreau était un carré très allongé, muni ordinairement à l'extrémité d'une bouterolle. La lame n'avait guère que quatorze ou quinze pouces de longueur, d'où l'on doit conclure que les hoplites ne frappaient qu'avec la pointe. D'ailleurs, nous en trouvons une preuve dans ce passage de Plutarque : « Agis répondait à un Athénien qui se moquait des courtes épées des Lacédémoniens en disant que les bateleurs les avalaient sur les théâtres : *Cependant, avec ces épées si courtes, nous ne laissons pas de percer nos ennemis!* » Et nous nous rappelons les paroles du roi Agésilas à un de ses officiers qui se plaignait du peu de longueur de son glaive : « Tu feras un pas de plus! »

La casaque du Lacédémonien était rouge, pour que l'ennemi ne vît pas le sang qu'il faisait couler; il fallait qu'on ne s'en aperçût pas non plus à la contenance du guerrier : le courage passif était celui dont Sparte faisait le plus de cas.

— Outre une épée à peu près semblable à celle de l'hoplite, le peltaste portait le javelot au

lieu de pique; son casque était moins pesant, son bouclier *(pelta)* plus petit et plus léger, et il n'avait point de cuirasse; il avait tout au plus, et pas toujours, les plus importantes parties du corps garanties par quelques plaques d'airain attachées au vêtement ou à une espèce de buffleterie qui garantissait sans nuire à l'agilité, comme l'aurait fait la cuirasse de l'hoplite, destiné à combattre et à mourir en place, et jouissant en conséquence de la plus haute considération.

Les armes du psilite (quand on le distinguait du peltaste) ou soldat léger combattant individuellement et jamais en troupe, étaient un javelot, un arc, des flèches, une fronde, des pierres et des traits qu'il lançait à la main; il était presque entièrement dénué d'armes défensives.

Les cavaliers combattant en troupe portaient pour armes défensives un casque qui descendait jusqu'au milieu du visage. Il parait ainsi ces traits qui tombaient en parabole, et il ne gênait pas le combattant qui n'avait guère à regarder que du haut en bas. Le cavalier portait au bras gauche une sorte de petit bouclier de forme ronde; le bras droit était garni de brassards de cuir avec des plaques d'ai-

rain; cette défense se répétait sur les cuisses; ils avaient comme nous des bottes de cuir armées d'éperons (1).

Pour les cavaliers, on préférait avec raison le sabre à l'épée; ils avaient aussi la lance, et quelquefois la javeline et la petite épée.

Il y avait aussi des archers à cheval, mais ils ne combattaient pas en troupe. Les cavaliers et les soldats ainsi isolés étaient armés fort diversement.

Les Grecs honorèrent d'abord du nom de soldats les seuls hoplites ou pesamment armés, et ensuite les peltastes, quand ils furent une milice intermédiaire entre les psilites et les hoplites.

A Athènes, chaque hoplite avait un valet qui portait ses armes en route; au moment de l'action, on le renvoyait au bagage.

L'aide de camp ou écuyer d'un général le suivait dans la mêlée, portant son bouclier que le général reprenait quand il voulait combattre à pied.

Dans les armées de Sparte où, plus que partout ailleurs, la qualité du combattant en rang était une dignité, une sorte de magistrature,

(1) M. Carrion-Nisas. *Essai sur l'histoire de l'art militaire.*

chaque hoplite était accompagné d'un ou de plusieurs ilotes, esclaves ou affranchis de divers degrés. A la bataille de Platée, chaque Spartiate proprement dit avait autour de lui jusqu'à sept servants d'armes de toutes catégories.

L'hoplite ne combattait jamais qu'à sa place dans la phalange. Ce groupe militaire a beaucoup varié quant au nombre des soldats qui le composaient. Dans son premier état, la phalange ne comptait guère que deux cents membres. Au temps des guerres persiques, elle se montait à cinq mille hommes, et, en dernier lieu, lors des guerres des Grecs avec les Romains, à seize mille.

Ce qui ne varia pas, depuis le commencement jusqu'à la fin, ce fut la tactique, la manière de combattre. Les hoplites étaient rangés sur seize rangs en profondeur; les soldats de même rang se tenaient serrés les uns contre les autres; les casques touchant les casques, les boucliers recouvrant à moitié les boucliers (comme le dit Homère, car déjà de son temps on avait quelque idée de la phalange, du bataillon profond et épais), et, tendant leurs longues sarisses, ils essayaient de rompre les efforts de l'ennemi par la compacité et la cohésion.

Au temps de Polybe, la sarisse ou la pique

avait quatorze ou seize coudées de long (huit ou neuf mètres). Les piques du premier rang sortaient de six mètres environ sur le front de la phalange ; celles du second, de cinq ; celles du troisième, de quatre ; celles du quatrième, de trois ; celles du cinquième, de deux, et celles du sixième, de un. Ainsi, tout chef de file présentait à l'ennemi six pointes de sarisses en retraite d'un mètre l'une sur l'autre. Aussi ce front, tout hérissé de piques, présentait-il l'aspect d'un animal monstrueux.

— L'usage du bouclier, qui se portait au bras gauche, donnait à l'infanterie une tendance générale à s'étendre à droite ; chaque soldat s'empressait de se mettre à couvert derrière une partie du bouclier de son camarade de droite.

— Iphicrate donna au soldat grec une cuirasse faite d'un tissu de lin, à la place de la cuirasse de fer ; il diminua la dimension du bouclier, allongea la pique d'un tiers, et l'épée de moitié ; il donna aussi au soldat une chaussure plus facile à attacher et à délier que celle qui avait été jusqu'alors en usage.

Les Macédoniens, armés comme les autres Grecs, étaient distingués par les dimensions plus parfaites de leurs boucliers, et par leurs piques nommées *sarisses*.

A la bataille de Mantinée, les hoplites arcadiens portaient des massues comme les Thébains.

Une arme qui semble avoir été commune à toutes les espèces de soldats, c'est une petite épée, ou plutôt une dague appelée *parazonium,* laquelle se réduit même parfois aux proportions d'un poignard. Le parazonium a d'ailleurs, comme l'épée ordinaire, la forme d'une feuille de sauge; nous le retrouvons plus tard chez les Romains, qui l'empruntèrent à la Grèce. Il se portait à la ceinture sur le côté droit, tandis que l'épée étaient suspendue sur le côté gauche par un baudrier court qui la maintenait dans une position oblique, le bout de la poignée à la hauteur du sein (1).

Les Grecs se livraient souvent à des simulacres de guerre où l'on se servait de piques sans fer, d'épées émoussées, et où l'on remplaçait les traits par des mottes de terre. Ils entretenaient leur force et leur agilité par de nombreux exercices gymnastiques dont ils avaient contracté l'habitude dès l'enfance.

— Quand l'enfant venait au monde, il était examiné. S'il était difforme ou chétif, on le sup-

(1) M. Lacombe. *Les armes et les armures.*

primait. Pourquoi aurait-il vécu, puisqu'il ne pouvait être utile à la communauté? Quand l'enfant, né sain et vigoureux, avait atteint l'âge de sept ans, il était remis par son père aux mains des magistrats. Désormais, plus d'intimité domestique, mais une éducation, une vie toujours communes.

Les enfants, nous retrouvons ici la Crète, étaient partagés en troupes que commandaient les plus éveillés et les plus hardis d'entre eux. Toujours ils avaient l'œil sur leur chef, exécutaient ses ordres, et enduraient les punitions qu'il leur infligeait. Aussi faisaient-ils auprès de l'irène, c'était le nom de leur chef, l'office de serviteurs dévoués.

L'irène, restant assis après avoir soupé, ordonnait à l'un des enfants de chanter; à un autre, il posait une question, il fallait que la réponse fût prompte, brève et raisonnable. L'enfant qui répondait mal était mordu au pouce par l'irène. Les vieillards et les magistrats étaient présents; ils laissaient en silence distribuer les punitions par l'irène, qui était puni à son tour s'il avait failli par trop d'indulgence ou par trop de sévérité (1).

(1) M. Lerminier. *Histoire des législateurs et des institutions de la Grèce.*



A sept ans, les enfants quittaient donc décidément la maison paternelle pour entrer dans les casernes de l'État, qui se chargeait de leur entretien.

Le principal gymnase consacré aux exercices militaires, et qu'on nommait le Phœbéon, était situé hors de Lacédémone, du côté de Thérapné, à l'Orient de l'Eurotas; mais les enfants étaient très souvent aussi exercés au centre de la cité.

Au temps de la revue générale de l'armée, les jeunes gens dînaient parmi les soldats, dans les salles publiques; et les magistrats nommés les Bidiens, qui étaient chargés du département de l'éducation nationale, ne tenaient leur tribunal qu'au milieu de Lacédémone.

L'ensemble de la jeunesse qu'on nourrissait en commun était composé de quatre classes différentes.

La première comprenait les enfants des citoyens libres, quels que pussent être leur for-

15

tune, leur rang ou leur dignité, hormis les héritiers présomptifs du trône, qu'on ne voulait pas exposer à recevoir tous les jours des coups dans un pugilat ou une lutte, de peur d'affaiblir le respect dû aux rois, et à ceux qui devaient le devenir.

Ensuite, on trouvait les *mothaces,* qui ne s'élevaient guère au-dessus de la condition des affranchis; mais après avoir achevé le cours de leur éducation, ils pouvaient parvenir à tous les grades militaires, soit sur la flotte, soit dans l'armée de terre.

(On sait que, en de puissants périls, on employait les ilotes dans les combats, et, s'ils donnaient d'éclatantes preuves de bravoure et de dévouement, Sparte les affranchissait et les admettait au rang des citoyens.)

« On désignait à Sparte, Callicratidas, Gylippe et Lysandre, dit Élien (1), par le titre de *mothaces,* dénomination particulière à ceux que les citoyens riches donnaient à leurs enfants pour les accompagner aux gymnases, et s'y exercer avec eux. Lycurgue, en établissant cet usage, avait accordé à ceux qui se consacraient à une pareille fonction le droit d'être

(1) *Histoires diverses.*

admis aux charges publiques. Harpocration et Suidas leur donnent le nom de *mothones,* sans doute parce que la plupart étaient de Méthone, ville de Laconie; d'où l'on peut conclure qu'en général, les mothaces, méthraces ou mothones étaient tirés des différentes villes de Laconie soumises à Sparte.

A ces deux classes succédait celle des enfants étrangers que des parents enthousiastes des institutions laconiques envoyaient à Lacédémone comme à une excellente école pour y apprendre le maniement des armes. Ce sont ces élèves étrangers qu'on désignait par le terme de *trophimes,* et ils devaient, selon toutes les apparences, payer les frais de leur nourriture et de leur vêtement, qui était uniforme dans toutes les casernes.

Enfin la quatrième division consistait en enfants illégitimes que les filles et les femmes de Lacédémone mettaient au monde. Xénophon appelle tous ces nourrissons *les bâtards des Spartiates*, et il dit que malgré les irrégularités de la naissance, on pouvait comparer ces individus aux premiers hommes de la nation (1).

(1) De Pauw. *Recherches philosophiques sur les Grecs.*

— La danse chez les Grecs était une imitation de la guerre ; aussi les danses militaires y étaient-elles en grand honneur. On les nommait *pyrrhiques,* de Pyrrhus, fils d'Achille, que l'on regarde comme l'un des premiers qui ait dansé tout armé pour honorer les funérailles de son père.

Les Lacédémoniens furent ceux d'entre les Grecs qui s'adonnèrent le plus à cette danse, et, au rapport d'Athénée, ils y exerçaient leurs enfants dès l'âge de cinq ans. Les danseurs y étaient armés de toutes pièces et faisaient en cadence, et au son de la flûte, ou au bruit du cliquetis des épées et des boucliers, tous les mouvements d'escrime, soit pour l'attaque, soit pour la défense.

Xénophon, au commencement de son sixième livre de l'expédition de Cyrus, décrit ainsi quelques-unes de ces danses guerrières : « Le festin étant fini, les libations faites et l'hymne chanté, deux Thraces tout armés commencèrent à danser par haut et fort légèrement au son de la flûte, et, après s'être escrimés quelque temps de leurs épées, l'un tomba comme blessé d'un coup qu'il venait de recevoir, et les Paphlagoniens jetèrent un grand cri. Le vainqueur ayant dépouillé le

vaincu, sortit chantant victoire. L'autre fut emporté comme mort par ses compagnons, quoiqu'il n'eût pas le moindre mal, et que tout cela ne fût qu'un jeu. »

Xénophon décrit ensuite la danse des Magnésiens, qui dansaient en labourant la terre, et qui avaient des armes pour se défendre contre les voleurs. « Le laboureur ensemençait la terre et regardait toujours de côté et d'autre, comme ayant peur des voleurs ; le voleur venait, le laboureur prenait les armes et se mettait en devoir de défendre son harnois ; tous les mouvements se faisaient en cadence et au son de la flûte ; le voleur prenait enfin le laboureur, le liait dans sa propre armure et l'emmenait. Il arrivait quelquefois aussi que c'était le laboureur qui liait le voleur. »

« Les Paphlagoniens, continue Xénophon, s'étonnaient de voir que toutes ces danses se fissent avec les armes, et ils trouvaient cela très difficile. Mais, un Mysien, voyant leur étonnement, persuada à un Arcadien qui avait une baladine de lui permettre d'amener cette femme, et il la fit entrer, parée et armée d'un bouclier léger. Elle dansa la pyrrhique avec beaucoup d'agilité, ce qui lui attira de grandes

acclamations, des Paphlagoniens principalement, qui demandèrent si les femmes parmi nous allaient à la guerre; on leur répondit que oui, et qu'elles avaient chassé le roi de Perse de son camp. »

Xénophon parle aussi des Mysiens qui se battaient en dansant, et qui portaient des peltes pour parer les coups.

La pyrrhique avait encore plusieurs noms, selon les différents pays où l'on dansait armé. — La pyrrhique ancienne, qui était une danse pénible et laborieuse, reçut dans la suite diverses modifications, et il paraît que du temps d'Athénée c'était une danse consacrée à Bacchus où l'on représentait les victoires de ce dieu sur les Indiens, avec la fable de Penthée, et où les danseurs, au lieu d'armes offensives, ne portaient que des thyrses, des roseaux et des flambeaux. C'est sans doute de cette seconde espèce de pyrrhique que le même auteur veut parler lorsqu'il en fait une des trois sortes de danses qui appartenaient à la poésie lyrique.

On peut rapporter encore aux danses militaires celle que l'on appelait *chironomie* et que quelques auteurs, comme Athénée et Eustathe, confondent avec la pyrrhique. Néan-

moins, Xénophon, dans son festin, distingue manifestement de la danse la chironomie lorsqu'il fait dire à Charmide, l'un des conviés : « Étant de retour au logis, je ne dansai pas à la vérité, ne l'ayant jamais appris, mais je me mis à gesticuler des mains, car c'était un exercice dont j'étais instruit. »

Il paraît que dans la suite, la chironomie s'introduisit non seulement dans les danses militaires, mais encore dans celles du théâtre, et dans presque toutes les autres, puisqu'elle faisait la meilleure partie de l'art et de l'habileté des pantomimes.

Juvénal, dans sa cinquième satire, fait mention de cette sorte de danse au sujet d'un maître d'hôtel, ou plutôt d'un écuyer tranchant, qui dansait en servant, et qui exécutait une espèce de chironomie, en coupant les viandes avec tant d'adresse et de légèreté, qu'il semblait faire voler le couteau dont il se servait.

Strabon dit que ce fut Curès qui enseigna le premier les Crétois à danser en s'escrimant de leurs armes.

— Outre la danse pyrrhique, tous les élèves des écoles militaires de Sparte apprenaient par cœur deux espèces de chants guerriers, dont les uns formaient un recueil d'élégies

composées par Tyrtée, et les autres, un recueil de poèmes anapestiques composés par Sophron et par Spendon, qu'on sait avoir approprié la mesure de leurs vers à la musique martiale des Lacédémoniens qui n'allaient au combat et n'attaquaient l'ennemi qu'au son alternatif des anapestes et des spondées, d'où il résultait une marche progressive de pas lents et de pas rapides. Héphestion d'Alexandrie nous a conservé le premier vers d'un cantique semblable qu'on peut traduire à peu près en ces termes :

« *O vous, enfants armés de Sparte, faites les mouvements de Mars!* »

Les vers de Tyrtée respiraient l'énergie, l'enthousiasme et une espèce de fureur :

« *Mourir est beau, disait-il, mourir aux premiers rangs est beau pour le brave qui défend sa patrie; mais abandonner sa ville et ses belles campagnes, errer dans la misère avec sa mère, son vieux père et sa jeune épouse, c'est là le sort le plus affreux. Combattons avec courage pour ce pays, mourons pour nos enfants! Ne soyez pas avares de votre sang, jeunes guerriers, mais combattez en restant serrés les uns près des autres!* »

Quand, pour la première fois, ils avaient entendu les chants du poète obscur, borgne et

boiteux que, par dérision, les Athéniens leur avaient envoyé comme général, les Spartiates avaient senti se ranimer leur courage abattu par de nombreuses défaites. Enflammés par ces héroïques accents, ils étaient devenus indifférents à la vie, et ne songeaient qu'à s'assurer les honneurs de la sépulture. Tous ils s'étaient attaché au bras droit des bandelettes où ils avaient inscrit leur nom et celui de leurs pères, afin que s'ils avaient péri dans les combats, et que les traits de leurs visages aient été altérés par le temps, on pût les reconnaître à ces marques, et que la postérité dît un jour en les nommant : « Les voilà, ceux qui sont morts pour la patrie! »

Les Athéniens avaient le même enthousiasme que Lacédémone pour les chants guerriers et les danses militaires, puisque Élien raconte qu'ils avaient choisi Phrynichus pour général de leur armée, parce qu'il avait inséré dans une de ses tragédies quelques vers dont le rythme militaire convenait aux mouvements de la danse pyrrhique, car ils ne doutaient pas qu'un homme capable de faire des vers si parfaitement assortis au génie guerrier ne fût également propre à conduire des opérations guerrières avec succès.

Cette éducation de soldats avait ses mauvais côtés, ses exagérations cruelles. De même que chez les sauvages de l'Amérique, les chants de guerre, sans avoir une influence sensible sur le courage des guerriers, augmentent cependant l'esprit de vengeance qu'on sait être terrible chez les barbares, de même les vers de Sophron, de Spendon et de Tyrtée entretenaient dans l'âme des Lacédémoniens un caractère vindicatif et atroce que les chefs de l'école militaire tâchaient encore d'aigrir en permettant aux élèves d'aller égorger les ilotes dans une embuscade, et de piller les métairies des Laconiens tributaires, où ils pouvaient s'introduire par une ruse ou par une surprise.

Plutarque dit qu'on permettait le meurtre et le vol adroit aux enfants de Lacédémone, afin de les former de bonne heure dans les principes et les opérations de la petite guerre, lorsqu'il s'agissait de piller les terres de l'ennemi sans beaucoup exposer sa vie. On se serait bien gardé de faire de tels essais et de prendre de telles leçons dans une contrée habitée par une seule et même nation étroitement unie; mais en Laconie il existait deux nations différentes, dont l'une était opprimée et

l'autre opprimante. Ce n'est que dans les possessions des Achéens et des Messéniens subjugués que les élèves de l'école militaire commettaient tant de ravages, car ils n'auraient rien osé enlever au milieu de Lacédémone, où tout appartenait aux Spartiates de race dorique (1).



Cette éducation publique des jeunes gens, qui commençait dès leur plus tendre enfance, durait presque autant que leur vie.

Les grands jeux nationaux, olympiques, pythiques, isthmiques et néméens, destinés à faire naître et à récompenser le courage et l'adresse, stimulaient puissamment le zèle de la nation pour les exercices du corps. Tous les jeunes gens, en état de porter les armes, s'y disputaient en présence d'une multitude énorme de peuple accouru pour voir ce beau spectacle, le prix de la course, de la lutte, de l'es-

(1) M. de Pauw. *Recherches philosophiques sur les Grecs.*

crime, de tous les exercices propres à former des soldats. La gloire de concourir à ces récompenses honorables avec les hommes les plus illustres, avec les rois même, les applaudissements extraordinaires et les couronnes que recevaient les vainqueurs aux yeux de toute la Grèce assemblée, maintenaient ces exercices en honneur, et inspiraient à la jeunesse cette noble passion de s'y perfectionner, à laquelle les Grecs durent ensuite leurs principaux exploits.

L'éducation de la jeunesse, il est vrai, embrassait trois choses : la grammaire ou les belles-lettres, la musique et les exercices du corps. Mais cette dernière branche de l'éducation était regardée par les anciens comme si importante, qu'elle occupait à elle seule plus de temps et recevait plus de soins que toutes les autres ensemble; et, tandis que les premières finissaient nécessairement par ne plus être cultivées, les exercices du corps n'étaient jamais abandonnés; ils appartenaient à tous les âges, et l'on se contentait seulement, à mesure qu'on avançait dans la vie, de choisir les moins violents, laissant à l'enfance et à la jeunesse ceux qui demandaient le plus de force et d'agilité.

Tous les anciens, et particulièrement les Grecs, semblent avoir été pénétrés de cette idée que la santé de l'esprit ne va pas sans la santé du corps, et que, pour conserver celle-ci dans un état parfaitement satisfaisant, nul moyen n'est plus efficace qu'un exercice sagement réglé.

Xénophon, dans ses *Mémoires sur Socrate,* fait dire à ce philosophe : « Ce n'est pas une raison, quand l'État n'ordonne pas publiquement de se livrer à des exercices en vue de la guerre, de les négliger en particulier, et l'on ne doit pas s'y appliquer avec moins de zèle. Sache bien que, dans aucune autre lutte, dans aucun acte de la vie, tu n'auras à te repentir d'avoir exercé ton corps; en effet, dans les actions que font les hommes, le corps a son utilité, et, dans tous les usages où nous l'employons, il est essentiel qu'il soit constitué le mieux possible. Il y a plus : dans les fonctions même où tu crois qu'il a le moins de part, je veux dire dans celles de l'intelligence, qui ne sait que la pensée commet souvent de grandes fautes parce que le corps est mal disposé? Le défaut de mémoire, la lenteur d'esprit, la paresse, la folie sont souvent la suite d'une disposition vicieuse du corps qui atteint l'intelli-

gence au point de nous faire perdre ce que nous savons.....

« ..... Il est honteux de vieillir sans savoir jusqu'où pourraient s'étendre la beauté et la force de son corps : or, c'est ce qu'on ne peut connaître sans exercice, car rien de cela ne vient de soi-même. »

L'amour des Grecs pour les exercices corporels avait été pour eux la source d'une infinité d'avantages. C'était à lui qu'ils devaient cette beauté physique, ces riches proportions par lesquelles ils l'emportaient sur toutes les autres nations; en même temps, la parfaite santé du corps donnait à leur esprit cette force, ce ressort, cette élasticité que nous admirons dans les productions de leurs écrivains et de leurs artistes. Les arts plastiques, en particulier, durent trouver leur premier et leur principal aliment dans les spectacles de l'arène et du gymnase, si propres à rendre familières aux artistes les belles proportions du corps humain et ses attitudes variées.

La médecine aussi avait sa part dans ces avantages, et les Grecs regardaient avec raison les exercices corporels comme aussi nécessaires à la conservation de la santé, que la thérapeutique à la guérison des maladies. C'est

pour cela que les gymnases étaient consacrés à Apollon, le dieu de la médecine. Les directeurs et les employés de ces établissements étaient considérés comme médecins et en prenaient le titre, grâce à l'habileté que leur donnait une longue expérience. Ils réglaient le régime des jeunes gens nourris dans les gymnases, et pratiquaient certaines opérations médicales et chirurgicales (1).

Les exercices auxquels on formait la jeunesse dans les palestres ou gymnases des Grecs se rapportaient à deux genres. Ils cultivaient la force de leur corps par des mouvements violents capables de l'endurcir et d'en accroître le volume; ils travaillaient à se rendre agiles par des mouvements plus doux, plus modérés, et propres à augmenter la souplesse de toutes les parties. La lutte, le pugilat et le pancrace étaient du premier genre; le second comprenait l'escrime, la course à pied, le saut, l'exercice du disque, celui du javelot et la danse.

Il était aussi rare de rencontrer des athlètes qui excellassent en l'un et en l'autre genre, qu'il est difficile d'allier dans un même sujet

(1) M. Renier. *Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts.*

beaucoup de force avec beaucoup de souplesse et de légèreté. Hercule a mérité l'admiration et les éloges de l'antiquité pour avoir su réunir en sa personne des qualités qui paraissent si contraires, et qui lui ont fait remporter les prix dans les différentes sortes de combats gymniques.

Les athlètes qui possédaient ce double avantage étaient les plus estimables de tous, selon Aristote, qui les appelle *pentathles,* c'est-à-dire habiles à cinq espèces de combats. « Les pentathles, dit-il, sont les plus parfaits de tous les athlètes, parce qu'ils ont reçu de la nature la force et l'agilité en partage » (1).

Du reste, il est à croire que tous les athlètes, quel que fût le genre de lutte auquel ils s'adonnassent spécialement, s'exerçaient à l'escrime, à cette gymnastique, où toutes les parties, tous les ressorts du corps agissent, se fortifient et s'assouplissent. Parmi bien d'autres, une aventure rapportée par Montfaucon le prouve (2) :

« Alexandre, vainqueur des Perses, donna un festin où se trouvèrent les ambassadeurs de plusieurs nations. Il y avait à ce repas un

(1) M. Burette. *Mémoires de l'Institut.*
(2) *L'antiquité expliquée.*

Athénien, nommé Dioxippe, un de ces combattants qu'on appelait *pugiles,* qui, par sa grande force et son adresse, avait gagné les bonnes grâces du roi. Plusieurs des assistants, jaloux de l'amitié que le roi lui portait, ne cessaient de lui adresser des allusions railleuses : « A quoi pense le roi, disaient-ils, d'avoir en sa cour cet animal chargé de graisse qui n'est bon à rien, et qui, pendant que les autres vont au combat, ne fait que se frotter d'huile et se préparer à remplir son ventre? »

« Un Macédonien, nommé Hortaras, étant pris de vin, lui fit ces mêmes reproches, à table, ajoutant que, s'il était homme de cœur, ils se verraient l'épée à la main, et que le roi, s'il le voulait, serait juge du combat. Dioxippe ne fit que rire de cette bravade et accepta le défi. Le jour d'après, le roi, voyant qu'ils étaient encore plus échauffés que la veille, et qu'il ne pouvait les détourner de leur dessein, leur permit de se battre. A ce spectacle accoururent les Grecs partisans de Dioxippe et une foule de soldats. Le Macédonien vint armé de pied en cap : le bouclier d'airain et la sarisse à la main gauche, le javelot à la droite et l'épée au côté. En même temps parut Dioxippe, le corps oint d'huile, avec une couronne sur la

tête, un manteau rouge sur le bras gauche, et une grande et noueuse massue à la main droite. Cette entrée remplit d'étonnement tous les assistants, qui ne savaient que penser d'un duel si disproportionné. Il leur semblait que ce n'était pas seulement de la témérité, mais une pure folie qu'un homme ainsi nu entreprît d'en combattre un autre armé de toutes pièces. Aussi le Macédonien, se croyant assuré de tuer son adversaire de loin, lui lança son javelot que l'autre esquiva en pliant un peu le corps, et tout à coup, sautant sur lui sans lui donner le temps de passer la pique dans l'autre main, la rompit par le milieu avec sa massue. Hortaras, qui n'avait plus que son épée, la tira, mais Dioxippe, plus prompt, le jeta par terre avec un croc-en-jambe, et, après lui avoir ôté son épée, lui mit le pied sur la gorge; enfin, levant sa massue, il allait lui briser la tête si le roi ne l'en avait empêché. »



La gymnastique eut donc, chez les Grecs,

trois branches principales, selon les divers buts qu'elle se proposait; l'une avait pour objet la guerre et s'appela gymnastique *militaire;* l'autre, nommée *médicinale,* devait entretenir la santé; une troisième, dite *athlétique,* formait les hommes qui se vouaient au plaisir du public.

L'athlétique était donc une profession destinée à instruire, dans tous les exercices qui composaient les jeux publics, certains sujets que leur inclination et les qualités avantageuses de leur corps en rendaient capables. On leur donnait le nom d'*athlètes,* mot qui signifie : *travail, combat.*

Le nom d'athlètes était exclusivement consacré à ceux qui ne s'exerçaient qu'à dessein de pouvoir disputer les prix dans les jeux publics, et il est très rare de le voir appliquer à ceux qui cultivaient la gymnastique par rapport à la guerre ou à la conservation de leur santé. Et, lorsque Platon emploie le mot athlète pour marquer un homme de guerre, il a soin d'y joindre l'épithète « militaire ».

Les citoyens grecs qui se livraient aux exercices gymnastiques dans l'unique but d'augmenter leurs forces physiques et de se rendre plus propres au service militaire, se nommaient *agonistes.*

L'agonistique, ou l'art des combats, est la partie la plus ancienne de la gymnastique qui, longtemps, n'eut pas d'autres branches. Elle était pratiquée indistinctement dans la Grèce par tous lès hommes en état de porter les armes; mais, lorsque le luxe eut introduit les spectacles d'athlètes, ceux-ci se livrèrent à l'agonistisque et en firent un art à part de la théorie des combats de peuple à peuple, et y joignirent peu à peu tous les jeux qui constituèrent plus tard la gymnastique.

L'escrime était le point le plus important de la gymnastique : l'instruction du gymnase consistait principalement dans l'habileté à manier les armes blanches, et l'on tendait, de préférence, à la force corporelle et à l'agilité de l'individu.

— La gymnastique médicinale était cette partie de la gymnastique qui enseignait la méthode de conserver et de rétablir la santé par le moyen de l'exercice.

Hérodicus de Lentini, né quelque temps avant Hippocrate, et son contemporain, est déclaré par Platon l'inventeur de la gymnastique médicinale, fille de la gymnastique militaire.

Hérodicus était médecin et, de plus, maître d'une académie où la jeunesse venait se livrer

à l'escrime et à tous les exercices du corps. Il avait remarqué que les jeunes gens qu'il avait sous sa conduite, et qui pratiquaient ces exercices, étaient, pour l'ordinaire, d'une très forte santé. Il imputa ce bonheur aux continuels exercices qu'ils faisaient, et se persuada qu'on pouvait en tirer beaucoup d'autres avantages si on se proposait uniquement pour but l'acquisition et la conservation de la santé.

Dès lors, il ne s'attacha plus qu'à donner les règles et les préceptes qu'il jugea nécessaires à la gymnastique médicinale. Nous ne savons pas quelles étaient ces règles, mais il est évident qu'elles devaient regarder d'un côté les différentes sortes d'exercices que l'on pouvait pratiquer pour la santé, et, de l'autre, les précautions dont il fallait user selon la différence des sexes, des tempéraments, des âges, des climats, des maladies, etc.

Hérodicus réglait encore, sans doute, la manière de se nourrir ou de faire abstinence, par rapport aux différents exercices auxquels on se livrait; en sorte que la gymnastique renfermait la diététique, cette partie de la médecine auparavant inconnue, et qui fut, depuis, très cultivée.

Hippocrate saisit des idées si sages et ne

manqua pas d'employer la gymnastique en diverses maladies. Tous les médecins qui lui succédèrent goûtèrent tellement ce genre de médication, qu'il n'y en eut aucun qui ne le regardât comme une partie essentielle de l'art.

Nous n'avons plus les écrits que Dioclès, Praxagore, Philotime, Erasistrate, Hérophile, Asclépiade et plusieurs autres avaient composés sur cette matière, mais ce qui s'en trouve dans Galien et dans les auteurs qui les citent suffit pour justifier en quelle estime était la gymnastique médicinale parmi les anciens.

Les médecins n'étaient pas les seuls qui la recommandassent; tout le monde se convainquit si fort de l'utilité qu'on en retirait, qu'il y avait une infinité de gens qui passaient une partie de leur vie dans les lieux d'exercices.

— Cependant la lutte, le pugilat et le pancrace étaient des exercices d'ostentation qu'on abandonnait aux athlètes de profession. Il y a tout lieu de croire que les exercices les plus estimés étaient les plus utiles, c'est-à-dire l'escrime, la course, le jet du disque, celui du javelot, la danse, et tous ceux qui assouplissent le corps et le fortifient également dans tous ses muscles.

Cette partie de la gymnastique n'a jamais

trouvé que des partisans, des admirateurs et des panégyristes, au lieu que bien des sages, bien des auteurs ont blâmé les exagérations et les extravagances de l'athlétique.

Entre tous ceux qui l'ont décriée, il y en a peu qui l'aient attaquée aussi vivement et aussi solidement que Galien. Ce médecin ne lui fait pas l'honneur de l'admettre parmi les beaux-arts, et lui dispute même le nom de gymnastique, qu'elle n'a usurpé, selon lui, que pour s'introduire plus facilement dans le monde à la faveur de ce titre précieux; enfin, il n'a pas assez d'invectives contre cette profession :

« On s'y occupe surtout, dit-il, du soin d'accroître le volume des chairs et l'abondance d'un sang épais et visqueux; on n'y travaille pas simplement à rendre le corps plus robuste, mais plus massif, plus pesant, et par là plus capable d'accabler un adversaire par sa masse; c'est donc un métier inutile à l'acquisition de cette vigueur qui se contient dans les limites de la nature, et, en outre, très dangereuse. »

— Euripide célèbre l'excellence et l'utilité de l'escrime en blâmant les rudes travaux des athlètes quand il dit, dans une de ses pièces,

Antolycos protos, dont Galien et Athénée nous ont conservé un fragment :

« Qu'un athlète excelle à la lutte, qu'il soit léger à la course, qu'il sache lancer un palet ou appliquer un coup de poing sur la mâchoire de son antagoniste, à quoi cela sert-il à sa patrie? Repoussera-t-il l'ennemi à coup de disque, ou le mettra-t-il en fuite en s'exerçant à la course, armé d'un bouclier? On ne s'amuse point à toutes ces folies quand on se trouve à portée du fer..... »

— Plutarque, qui n'a jamais assez d'éloges pour les héros et les peuples habiles en la science des armes, compare les athlètes aux colonnes des gymnases, non seulement pour les qualités du corps, mais pour celles de l'esprit, et il dit en quelque endroit que rien n'a tant contribué à l'amollissement et à l'asservissement des Grecs que cette vicieuse gymnastique qui les engourdit sur les exercices militaires, et leur fit préférer les qualités d'excellents athlètes à celles de bons soldats.

— Platon, à l'époque de qui l'art des athlètes venait de se former, après avoir indiqué dans le huitième livre des Lois de quelle importance il est pour la guerre de cultiver la force et l'agilité des pieds et des mains, soit pour es-

quiver ou atteindre l'ennemi, soit pour remporter l'avantage lorsqu'on est aux prises et que l'on combat main à main, ajoute que, loin de bannir d'une république bien policée la profession des athlètes, on doit au contraire y proposer des prix pour tous les exercices qui servent à perfectionner l'art militaire, mais que l'on doit donner l'exclusion à ceux de ces exercices qui sont absolument inutiles pour la guerre.



Si l'escrime était la plus importante des études militaires, et une des principales branches de la gymnastique médicinale, elle faisait aussi partie de la profession athlétique, comme nous venons de le voir à propos du duel de Dioxippe et de Hortaras.

Il y avait d'ailleurs, en Grèce, des espèces de gladiateurs qui luttaient armés de pied en cap, ou du moins du casque, de la cuirasse, de l'épée et du bouclier. Pour ce genre de combat, qu'on appelait *hoplomachie,* les armes étaient émoussées ou les luttes simulées.

Quelles que fussent les branches de la gymnastique que cultivassent les athlètes, rien n'était plus rude que leur profession. Ils passaient par de longues et pénibles épreuves avant d'en venir à la lutte en public. Ils étaient obligés de se soumettre à un régime particulier, de s'accoutumer à supporter la faim, la soif, la chaleur et la poussière, en un mot toutes les privations qu'ils devaient subir pendant des exercices qui duraient quelquefois depuis le matin jusqu'au soir.

Les épreuves qui servaient de prélude ou de préparation aux jeux publics étaient sans doute les plus considérables. Elles se nommaient *proagones, progymnasmata,* et consistaient à s'enrôler, pour ainsi dire, sous la conduite et la direction des maîtres de palestre, pour y observer, pendant dix mois consécutifs, les lois athlétiques, et se perfectionner, par un travail assidu, dans tous les exercices qui devaient mériter aux vainqueurs les prix qu'on leur destinait.

Le noviciat était d'une nécessité si indispensable, qu'il faisait, selon Pausanias, un des articles du serment que prêtaient les athlètes avant qu'on les admît aux combats publics et solennels des jeux.

Platon, dans le huitième livre des *Lois,* parle de ces préparatifs en ces termes : « Si nous faisions profession du pugilat, ne travaillerions-nous pas longtemps avant les jeux à nous rendre habiles dans cette sorte de combat, répétant en particulier tous les mouvements qui pourraient nous être de quelque utilité en public pour remporter la victoire? »

Ces exercices préliminaires se passaient dans les gymnases publics, en présence de tous ceux que la curiosité ou l'oisiveté conduisait à cette sorte de spectacle. Mais, lorsque la célébration des jeux olympiques approchait, on redoublait les travaux des athlètes qui devaient y paraître, et on les exerçait dans l'Élide même, pendant trente jours, comme nous l'apprenons de Philostrate dans la vie d'Apollonius de Tyanes. C'était surtout dans les dernières épreuves que les athlètes pouvaient tirer avantage de l'habitude qu'ils avaient acquise de supporter la faim, la soif, la chaleur, la poussière et toutes les autres fatigues d'un exercice qui durait souvent la journée entière, lorsqu'il était question de fournir la carrière qu'ils appelaient *répétition* ou *exercice complet* (1).

(1) M. Sablatier. *Des exercices du corps chez les anciens.*

Mais l'amour de la gloire, si vif chez les Grecs, faisait oublier aux athlètes les fatigues présentes de la palestre et les maux dont ils étaient menacés dans l'avenir. Ils n'avaient qu'un bùt : gagner la récompense, la couronne accordée à celui qui remportait la victoire! Cette couronne avait peu de prix en elle-même ; elle était, suivant les localités, d'olivier sauvage, de pin, d'ache ou de laurier.

On a prétendu qu'autrefois, dans les premiers temps, elle avait été d'or; mais cette opinion semble contredite par le sentiment des anciens et des principaux intéressés, les athlètes eux-mêmes, qui estimaient d'autant plus une telle récompense et en tiraient d'autant plus de gloire, qu'elle était plus simple et sans aucune valeur vénale.

La couronne de feuillage n'avait de prix que par l'idée qu'on y attachait, et parce qu'elle se décernait devant la Grèce entière, aux applaudissements du peuple. D'autres ovations attendaient le vainqueur quand il rentrait dans ses foyers avec la couronne et la palme, les deux signes de son triomphe. Il faisait son entrée solennelle dans la ville, sur un quadrige précédé de gens qui portaient devant lui des flambeaux, et suivi d'un nom-

breux cortège. Ce n'était point par la porte commune qu'il passait, mais par une brêche pratiquée exprès dans les remparts de la ville.

On voulait marquer, par cette allégorie, qu'une cité qui comptait dans son sein de si vaillants athlètes, n'avait plus besoin de murailles pour protéger son indépendance (1).

Dans la quatre-vingt-douzième olympiade, on vit Exénète entrer dans Agrigente, sa patrie, avec une escorte de trois cents chars attelés, comme le sien, de deux chevaux blancs, et appartenant tous à des citoyens agrigentais.

Mais, là ne s'arrêtaient point les honneurs accordés aux athlètes victorieux. Ils jouissaient de nombreux privilèges, soit honorifiques, soit lucratifs. C'est ainsi qu'ils avaient le droit de préséance dans les jeux publics, que leur nom était gravé sur des tables de marbre, et qu'ils étaient dispensés des fonctions civiques; d'autre part, ils obtenaient la faveur d'être exempts des charges qui pesaient sur les autres citoyens, et d'être nourris pour le reste de leurs jours, aux frais du Trésor public. Leur ville natale leur érigeait en outre des statues, à l'ori-

(1) M. Depping. *Merveilles de la force et de l'adresse.*

gine en simple bois de figuier, et, plus tard, en bronze.

Ces statues, l'œuvre des premiers artistes de la Grèce, se multiplièrent, dans la suite des temps, et formèrent un musée sans pareil à Olympie, théâtre des jeux publics les plus célèbres. C'était un musée en plein air, disséminé dans l'Altis ou bois sacré qui, dans sa vaste enceinte, renfermait encore le temple de Jupiter avec la statue colossale du dieu en or et en ivoire, par Phidias, le temple de Junon, le théâtre et une foule d'autres édifices.

Les Grecs, très enthousiastes de leur nature, étaient si portés à exagérer les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux olympiques, que les magistrats durent contenir et réprimer cet élan. Ils veillaient soigneusement à ce que les statues ne fussent pas plus grandes que nature; celles qui dépassaient les proportions ordinaires étaient abattues sans pitié; on craignait que le peuple, entraîné par son penchant naturel, ne rangeât au rang des dieux ou des demi-dieux les modèles de ces images (1).

Les sculpteurs prenaient à tâche de donner aux athlètes la même attitude et le même geste

(1) M. Depping. *Merveilles de la force et de l'adresse.*

qu'ils avaient dans le combat d'où ils étaient sortis vainqueurs.

C'était un général athénien, Chabrias, qui, selon Cornélius Népos, son biographe, avait mis cet usage à la mode, depuis qu'il s'était fait ainsi représenter après une guerre contre les Spartiates.

Chabrias (358 ans av. J.-C.) commandait des troupes envoyées au secours de Thèbes contre Agésilas; la bataille était déjà presque décidée en faveur de ce dernier, lorsque le chef athénien imagina une manœuvre nouvelle : ses troupes, appuyant le genou sur leur bouclier, attendirent l'ennemi la lance en arrêt. Agésilas, étonné, se retira. Et plus tard, quand les Athéniens décernèrent une statue à Chabrias, devenu célèbre par ce fait, il voulut être représenté dans l'attitude qu'il avait prise pendant la bataille.

— Parmi les statues les plus célèbres, ou du moins parmi celles qui devaient transmettre à la postérité le souvenir des prouesses les plus extraordinaires, on distinguait, au premier rang, la statue de Milon de Crotone, sortie des mains du sculpteur Damoas, son compatriote. Une preuve que le prix de la force ne lui avait pas été injustement décerné, c'est qu'il avait

porté sur ses épaules et installé lui-même en ce lieu la statue, symbole de sa victoire. Puis, Chilon de Patras, en Achaïe, qui ne comptait plus ses triomphes, dont la statue était sortie du ciseau du célèbre Hysippe, et à qui ses compatriotes élevèrent un tombeau. Puis encore Théagène de Thasos, dont les couronnes se montèrent au nombre, non de dix mille comme le déclarait un oracle rendu après sa mort, mais de douze ou quatorze cents, suivant Pausanias et Plutarque. Enfin et surtout Polydamas de Thessalie. Le roi de Perse, Darius II, ayant entendu vanter sa force surprenante, voulut le voir, et lui opposa trois de ses gardes. Polydamas vainquit et tua ces trois soldats; ils étaient pourtant de ceux qui passaient pour les plus aguerris de son armée et qu'on appelait les *Immortels!*



Sparte et Athènes étaient les républiques les plus considérables de la Grèce; les autres petits États voisins furent obligés, par crainte ou

par intérêt, de se laisser entraîner par l'ascendant de ces deux villes; et, peindre les mœurs des Lacédémoniens et celles des Athéniens, c'est décrire celles de toute la Grèce.

Sparte ressemblait à un camp permanent où l'on s'exerçait et se préparait à la guerre, et où les femmes elles-mêmes prenaient part aux exercices. Les Lacédémoniens étaient exclusivement un peuple de soldats; ils ne cultivaient ni les arts, ni les sciences, ils ne faisaient pas le commerce; ils ne s'appliquaient pas davantage à l'agriculture, abandonnant le soin de leurs terres aux ilotes.

Aussi Isocrate et Platon assurent-ils que plusieurs Lacédémoniens étaient si peu instruits, qu'ils ne savaient ni lire, ni signer leur nom, ni calculer au delà de leurs doigts.

Toutes leurs lois, toutes les constitutions de leur État tendaient à en faire des hommes de guerre. Tel avait été l'unique but de Lycurgue, leur législateur. Il y réussit parfaitement, car jamais on ne vit de meilleurs soldats, plus forts à la fatigue, à l'obéissance, à la discipline, plus courageux et plus dévoués à la gloire et au bien de la patrie.

Ceux qui habitaient à Sparte même se nommaient Spartiates; les autres, nommés Lacé-

démoniens, demeuraient à la campagne. Les premiers étaient la fleur de l'État et en remplissaient toutes les charges; ils étaient presque tous capables de commander.

Les Athéniens joignirent pendant quelque temps, à la politesse des manières, à la finesse de l'esprit et du goût, à la perfection des arts, la politique, la théorie et la pratique de la guerre. On les vit avec étonnement réunir au suprême degré ce sentiment vif et délicat qui fait le voluptueux, et cette vigueur du corps et de l'âme qui forme le héros.

Aussi prisaient-ils si fort leurs propres institutions et leurs écoles, que ce qu'on regardait à Athènes comme le comble de l'avilissement et la plus cruelle des injures, consistait à y appeler un citoyen *apaidentos* et *amousos,* pour dire qu'il n'avait pas été, durant son enfance, élevé à la manière des Athéniens (1).

Ils élisaient les généraux de l'armée et les commandants de la flotte à la pluralité des suffrages, sans aucune distinction, soit parmi les nobles, soit parmi les plébéiens. Dès qu'un homme joignait à des talents militaires une grande hardiesse d'âme, on le faisait général,

(1) M. de Pauw. *Recherches philosophiques sur les Grecs.*

quand même il n'aurait eu ni robe ni manteau, comme ce Cléon qu'on tira d'une boutique de tanneur pour l'envoyer contre les Lacédémoniens, dans l'île de Sphactérie. Il attaqua audacieusement les quatre cents guerriers que les Spartiates y avaient laissés; ceux-ci, surpris et enveloppés de toutes parts, furent tués ou contraints de se rendre. Jamais on ne vit semblable triomphe!

Tout Grec était soldat quand il s'agissait de défendre son pays et la commune liberté; personne alors n'était dispensé de prendre les armes; les plus vigoureux marchaient en campagne; les jeunes gens et les vieillards restaient pour la défense des remparts.

Aussi comme elles sont fécondes en traits glorieux, les annales de l'héroïsme grec!

Vers l'an 547 avant Jésus-Christ, les Argiens ayant fait un effort pour reprendre Thyréa à Sparte, cela donna lieu à un combat mémorable.

Il fut convenu entre les deux puissances que la possession de ce territoire serait déterminée par un combat entre trois cents champions choisis de chaque côté; les deux armées se retirèrent, afin de laisser le champ libre. Ces deux troupes d'élite montrèrent une valeur si

intrépide et si égale, qu'à la fin de la lutte il ne resta que trois des champions vivants, Alkênôr et Chromios du côté des Argiens, Othryadès du côté des Spartiates.

Les deux guerriers argiens se hâtèrent de retourner chez eux pour annoncer leur victoire; mais Othryadès resta sur le champ de bataille, porta dans le camp spartiate les armes dont il dépouilla les cadavres des ennemis, et garda la position jusqu'à ce qu'il fût rejoint par ses compatriotes.

Argos et Sparte réclamèrent toutes deux la victoire pour leurs champions respectifs, et la querelle ne fut décidée que par un conflit général dans lequel les Spartiates furent vainqueurs, mais non sans beaucoup de pertes des deux côtés.

Le brave Othryadès, honteux de retourner dans sa patrie, survivant seul à ses trois cents compagnons, se perça de sa propre épée sur le champ de bataille (1).

Et le combat des Thermopyles, la veille duquel Léonidas et les trois cents Spartiates qui devaient l'accompagner, certains qu'ils étaient voués à la mort, célébrèrent des jeux

(1) Pausanias, III.

funèbres auxquels assistaient tous leurs parents! Et Marathon, où périrent cent quatre-vingt-douze héros et où s'illustra comme guerrier l'immortel poète Eschyle! Et Tégyre, où les trois cents jeunes Thébains qui s'étaient engagés par serment à ne jamais fuir devant l'ennemi et à défendre leurs amis jusqu'au dernier soupir, Tégyre, où ces soldats d'élite, qu'on appelait le *bataillon sacré,* se couvrirent de gloire!

« Ce combat, dit Plutarque, apprit pour la première fois aux Grecs que ce n'étaient pas seulement les bords de l'Eurotas qui produisaient des hommes belliqueux et intrépides, mais que partout où les jeunes gens savent rougir de ce qui déshonore et se porter avec ardeur à tout ce qui est glorieux, partout où ils craignent plus le blâme que le danger, là sont les hommes les plus redoutables à leurs ennemis. »

Cet esprit patriotique animait jusqu'aux femmes grecques; souvent on vit leurs mains délicates se charger d'armes pesantes ou de lourds outils pour partager les fatigues des soldats et leur donner le temps de se reposer.

— Pour conserver la mémoire du jour où les femmes d'Argos repoussèrent toute l'ar-

mée des Spartiates, on institua des jeux publics et une fête solennelle qu'on célébrait tous les ans sous le nom de Télésilléa, car l'héroïne qui prit alors les armes et les fit prendre aux autres Argiennes, ses compagnes, était l'immortelle Télésille. Inspirée à la fois par le dieu de la guerre et par le dieu de la poésie, elle composa de très beaux vers et porta la consternation dans tout le camp des Lacédémoniens.

— A Sparte, les jeunes filles étaient même soumises aux épreuves des jeunes gens, partageaient leurs exercices gymnastiques et acquéraient la même force de corps et la même fermeté d'âme. Aussi étaient-elles toujours prêtes à exciter le courage de leurs époux ou de leurs fils.

« Les filles de Sparte, a dit Euripide, voudraient être sages qu'elles ne le pourraient pas, elles qui abandonnent leurs maisons et s'en vont les cuisses nues et la tunique ouverte courir et s'exercer dans les palestres avec les jeunes gens. Étonnez-vous donc qu'avec une pareille éducation les femmes ne soient pas chastes! »

Cette existence commune et audacieuse, en parlant vivement aux sens de la femme, lui

éleva aussi le cœur. Fière d'être associée à tous les exercices de l'homme, de n'être pas estimée moins nécessaire que lui au salut et à la force de Sparte, elle aima la République avec passion.

Quand les Lacédémoniennes voyaient partir leurs fils ou leurs maris pour une bataille, elles leur disaient, en leur donnant leur bouclier : « Reviens avec lui ou dessus! »

« Si elles apprenaient, dit Élien (1), qu'ils étaient morts dans le combat, elles allaient examiner les blessures qu'ils avaient reçues. S'ils en avaient plusieurs à la poitrine, enorgueillies de la valeur de leurs enfants ou de leurs époux, elles les faisaient porter au tombeau de leurs pères. Mais s'ils étaient blessés dans une autre partie du corps, couvertes de honte et baignées de larmes, elles ne songeaient qu'à se cacher; elles fuyaient, les laissant enterrer dans la sépulture commune, ou ne les faisaient transporter que secrètement dans le tombeau de leurs familles.



(1) *Histoires diverses.*

Les écoles où l'on démontrait par principes le grand art de la guerre étaient publiques. L'entretien des maîtres par la République, les récompenses dont on honorait le zèle que les jeunes gens faisaient paraître pour les exercices, les punitions dont on flétrissait l'indolence et le peu de talent, étaient autant de moyens dont les Grecs se servaient pour perpétuer ce génie patriotique et guerrier dont ils faisaient dépendre le salut de l'État.

Ces écoles militaires étaient des institutions nationales, où non seulement les enfants et les jeunes gens, mais aussi les hommes, non seulement les citoyens de quelques villes, mais tous les citoyens de tout l'État, prenaient part, ou du moins pouvaient prendre part. Déjà, dans la constitution militaire de Sparte, nous avons vu comment toute la vie et les actions des citoyens étaient dirigées vers l'instruction militaire, comment tous les nouveau-nés étaient pris à leurs parents dès leur naissance, et confiés à des gardes préposés à cela par l'État, et qui dirigeaient l'éducation des garçons.

Les Athéniens aussi étaient, dès leur plus tendre enfance, exercés au métier des armes, mais cette éducation était à la fois morale et

physique; quand ils avaient achevé le cours de leurs exercices dans les gymnases des *pédotribes* ou maîtres d'exercices, ils passaient successivement sous la domination des grammairiens, des géomètres et de ces professeurs qu'on nommait des tacticiens, parce qu'ils enseignaient l'art de la guerre selon de certaines règles et de certains principes adoptés dans les armées de la République.

A l'âge de dix-huit ans, les jeunes citoyens se présentaient devant les magistrats, recevaient l'armure de guerre et juraient de ne s'en servir que pour maintenir la grandeur de la patrie. Puis, formés par troupes, ils se rendaient aux frontières. Pendant deux ans, on les exerçait au rude métier des armes, et ce n'était qu'à vingt ans qu'on les inscrivait définitivement sur la liste des défenseurs du pays. Ceux qui négligeaient cette formalité étaient notés d'infamie et perdaient leurs droits civils.

La République nourrissait tous les orphelins, et, dès qu'ils étaient parvenus à l'âge de puberté, elle leur faisait présent d'une panoplie.

Tous les citoyens d'Athènes étaient obligés d'avoir chez eux une armure complète et de se ranger en bataille sur les places publiques

dès que les archontes ordonnaient une attaque générale. Ils formaient une milice permanente toujours armée, mais résidant dans ses foyers et qui était prête à voler en fort peu de temps là où l'honneur du pays la réclamait. La mobilisation de l'armée pouvait se faire avec promptitude et son départ ne laissait rien en souffrance, car l'homme libre ne faisait aucun métier, rien ne l'attachait au foyer domestique, excepté le lien de famille : tous les travaux et toutes les professions manuelles étaient confiés aux esclaves.

Cependant il était défendu de sortir en temps de paix avec des armes. Dès que les magistrats annuels préposés à cette surveillance rencontraient des citoyens armés, ils les arrêtaient et les conduisaient devant les magistrats. « Il n'y a que les barbares, dit Thucydide, qui marchent de la sorte avec des armes. »

Tous les États grecs importants possédaient pour l'éducation et le perfectionnement de la jeunesse des endroits nommés gymnases, dans lesquels on donnait l'instruction sur tous les exercices du corps, dont le principal était nécessairement le maniement des armes blanches.

Plutarque a dit de Philopœmen, ce fameux chef des Achéens : « Il cherchait à se former le jugement par toutes les lectures analogues à la profession des armes, qu'il regardait comme la plus belle et la plus propre à faire valoir toutes sortes de vertus. Et il rapportait toujours l'instrument à l'action, ne se contentant pas d'une théorie sèche et inutile. »

Mais, d'ordinaire, on ne s'instruisait pas dans les livres. Les jeunes gens, désireux d'apprendre, recevaient de plus vivifiantes leçons de la bouche des guerriers expérimentés. Ils puisaient exemples et conseils dans l'expérience de pareils vétérans. Chaque père de famille était professeur militaire dans le cercle des siens, et les connaissances se répandaient ainsi sur la masse de toute la nation (1).

Un changement dans l'arme principale et dans le mode d'escrime des Spartiates, changement dont l'application fut trop hâtive, occasionna la perte de ce peuple héroïque et si profondément guerrier.

Le roi Cléomène croyait que la phalange laconienne n'avait été constamment inférieure

(1) M. Ciriacy. *Histoire de l'art militaire.*

à celle de la Macédoine que par le vice de son armure, qu'il réforma dans toutes ses parties, depuis l'épée jusqu'au bouclier. Jadis, l'arme la plus usitée à Lacédémone était la demi-pique ou le javelot qu'on pouvait manier d'une seule main, et c'est surtout par cet emblème qu'on caractérisait la capitale de la Laconie, qui était surnommée *Dory stephanos,* c'est-à-dire couronnée de javelots. Quelque terrible que fût cet instrument lorsqu'on savait s'en servir avec dextérité, il ne pouvait néanmoins être approprié à toutes les manœuvres de la phalange. Quand ce corps se concentrait pour combattre sur un ordre fort dense, ces piques si courtes devenaient inutiles dans les files du milieu, pendant que les Macédoniens employaient des lances ou sarisses qui avaient jusqu'à seize coudées ou vingt-quatre pieds grecs de longueur, et qui, étant maniées avec force, devenaient des espèces de béliers et renversaient tout ce qui se présentait devant elles.

Ce fut cette longue sarisse que Cléomène substitua à l'ancienne armure des troupes de Lacédémone; mais l'expérience montra qu'il est très dangereux de changer subitement la tactique d'une nation pour lui en faire adopter

une autre : tout cela exige des combinaisons et des tempéraments dont le génie fougueux de ce prétendu réformateur n'était pas susceptible.

Les Spartiates, accoutumés de temps immémorial à l'usage des armes courtes, ne purent se perfectionner dans l'exercice de la sarisse, que les soldats devaient tenir des deux mains et se faire encore souvent aider par les hommes de la file suivante. A la bataille de Sélasie, où Cléomène fit l'épreuve de sa nouvelle méthode, il fut entièrement défait : le massacre fut si terrible, le désordre si complet et la déroute si générale, qu'on ne put rallier aucun corps d'infanterie ni aucun corps de cavalerie; tout était renversé, tout était perdu; des flots de sang coulaient depuis les hauteurs de Sélasie jusque dans le lit de l'Eurotas et de l'Ænons. Ainsi finit ce peuple qui n'avait jamais connu d'autre métier que celui de la guerre et qu'on ensevelit dans l'abîme même qu'il avait creusé (1).



(1) M. de Pauw. *Recherches philosophiques sur les Grecs.*

L'art des armes, de même que celui de la gymnastique, fut importé de la Crète à Sparte.

Diodore de Sicile dit que les Crétois considéraient Mars comme le premier qui introduisit dans les batailles l'art de combattre avec vigueur et méthode, art dont il fit l'application en abattant sous ses coups les ennemis des dieux dans la guerre des géants. D'après leurs traditions, il avait aussi enseigné aux hommes à préparer les armes et à en revêtir les guerriers.

« Le même peuple, dit-il, attribue à Mercure l'établissement des palestres pour les exercices du corps. »

Ces exercices, chez les Grecs, remontent donc à l'origine même de la nation hellénique, comme le prouve, d'ailleurs, la mention fréquente des luttes et des combats athlétiques dans les plus anciennes traditions de ce pays.

Selon Pline, Lycaon institua le premier les jeux gymniques en Arcadie, et Hercule fut auteur de ceux qui rendirent Olympie si fameuse.

Comme nous l'avons déjà vu, il paraît, par le témoignage d'Homère, qu'avant la guerre de Troie, on avait coutume de célébrer de ces sortes de jeux pour honorer les funérailles des

grands hommes. C'est ce qu'on peut recueillir du vingt-troisième livre de l'*Iliade,* où Nestor raconte ce qui se passa dans sa jeunesse aux jeux funèbres d'un prince grec.

« Je ne me sens plus, dit-il, la vigueur et la légèreté que j'avais autrefois; mes pieds sont pesants et mes bras ne sont ni forts ni agiles. Eh! que n'ai-je l'âge et la force que j'avais autrefois, lorsque les Epéens célébrèrent les funérailles du roi Amaryncée dans Buprase, et que les princes, ses enfants, proposèrent des prix! Dans cette occasion célèbre, je ne trouvai point d'homme qui me fût égal, ni parmi les Epéens, ni parmi les Pyliens, ni parmi les Étoliens, qui sont si belliqueux. »

On ne peut guère accorder aux athlètes d'époque plus ancienne, et il y a beaucoup d'apparence qu'alors ils n'avaient pas une profession à part ni qui fût distinguée des exercices militaires, car c'était pour perfectionner ces exercices et pour entretenir parmi ceux qui s'y adonnaient une louable émulation, que dans les fêtes et les autres cérémonies solennelles on célébrait des jeux publics, où les vainqueurs recevaient des récompenses proportionnées à leur mérite.

Ces exercices corporels, qui étaient donc,

dans l'origine, exclusivement de nature guerrière, s'accomplissaient en plein air, sur un terrain plat, au bord d'une rivière, ce qui procurait toute facilité pour le bain et la natation. C'était à Thésée que les traditions athéniennes attribuaient l'introduction de la régularité et de la méthode dans ces exercices.

Selon Galien, au contraire, ce fut vers le temps de Clisthènes que l'éducation physique fut réduite en système; cependant, au temps de Solon, elle devait avoir atteint déjà un haut degré de perfection, ainsi que le prouvent diverses lois portées par ce législateur. Ce fut vers la même époque que l'on commença à bâtir des établissements réguliers destinés aux exercices corporels.

Bientôt il n'y eut aucune ville de quelque importance qui ne possédât un gymnase. En beaucoup d'endroits, à Éphèse, par exemple, à Hiéropolis, à Alexandrie de Troade, on a découvert des restes de gymnases antiques. Athènes possédait à elle seule trois grands établissements de ce genre, appelés le Lyceum, le Cynosarges, l'Académie; plus tard même on y en ajouta d'autres moins considérables.

Un gymnase se composait d'un péristyle,

c'est-à-dire d'une cour de forme carrée ou oblongue, entourée de quatre portiques, dont l'un donnait entrée dans l'*ephebeum* et dans les divers appartements destinés aux bains chauds ou aux froids; les trois autres servaient de vestibules à de grandes salles garnies de sièges et consacrées aux conversations et aux discussions des philosophes et des rhéteurs. Derrière cette cour se trouvait une promenade plantée d'arbres, bordée à droite et à gauche par deux autres portiques, et à l'extrémité de laquelle était le stade où les élèves accomplissaient leurs exercices, en présence d'une foule de spectateurs.

L'un des deux portiques qui longeaient la promenade était double et se composait de deux passages latéraux et d'un espace plus bas de deux degrés; c'était dans cet espace que les athlètes s'exerçaient pendant l'hiver.

Les Grecs prenaient grand soin d'orner leurs gymnases à l'intérieur et à l'extérieur. Ils y mettaient les statues des dieux, des héros, des vainqueurs dans les jeux publics. Hermès était le dieu protecteur de ces établissements; aussi, la plupart du temps, sa statue s'y trouvait-elle.

Les premiers règlements relatifs aux gym-

nases qui soient parvenus jusqu'à nous font partie des lois de Solon et étaient ainsi conçus :

« 1° Les précepteurs ne pourront ouvrir leurs écoles avant le soleil levé, et il leur est enjoint de les fermer avant le soleil couché.

2° Ceux qui ont passé l'âge de l'enfance ne pourront entrer où sont les enfants, excepté le fils du précepteur, son beau-père ou son gendre ; si d'autres se permettent d'y entrer, qu'ils soient punis de mort.

3° Les chefs des gymnases ne permettront aux jeunes gens, sous aucune raison, d'entrer dans les salles consacrées à Mercure. S'ils y en laissent entrer quelques-uns et s'ils ne les en font pas sortir, ils encourront les peines portées contre ceux qui corrompent les enfants.

4° Les chorèges nommés par le peuple doivent avoir passé l'âge de quarante ans.

5° Aucun esclave ne pourra se couvrir de parfums ni s'exercer dans la palestre. »

Les enfants nés d'un citoyen d'Athènes et d'une étrangère n'étaient admis que dans un seul gymnase, celui qu'on appelait *Cynosarges*. — Le jeune homme qu'un extrême embonpoint empêchait de participer aux exercices publics était déshonoré ou banni.

Tous ces exercices devaient offrir une image de la guerre; les jeunes gens s'y livraient durant la journée entière. On n'en était exempt qu'à l'âge de trente ans. A cet âge même, il n'était pas permis de consacrer sa journée à une promenade oisive; on devait prendre part aux affaires civiles ou militaires. Les jeunes gens qui refusaient de se livrer aux travaux étaient privés de leurs droits de citoyens.

L'entrée des gymnases à Athènes et dans les villes ioniennes était interdite aux femmes, qu'elles fussent mariées ou non. Mais, nous l'avons vu plus haut, à Sparte et dans d'autres États doriens, les jeunes filles, vêtues de la courte tunique, non seulement étaient admises comme spectatrices, mais encore prenaient part aux exercices, mêlées avec des jeunes gens. Elles s'exerçaient avec eux au maniement de la javeline, à la course, à la lutte et au disque. Le but de cette coutume était d'entretenir florissantes la vigueur et la santé des femmes aussi bien que celles des hommes. Une fois mariées, elles cessaient de fréquenter les gymnases.

Il leur était défendu d'assister aux jeux olympiques; cependant une Grecque, Callipatira, qui était fille, sœur, femme et mère d'athlètes

ayant tous été couronnés à diverses reprises dans les solennités, voulant y conduire elle-même son fils, se déguisa sous l'habillement d'un maître d'exercices. Après avoir vu remporter la victoire à son enfant, elle ne put modérer les transports de sa joie; elle franchit la barrière qui la séparait des combattants et sauta au cou du vainqueur qu'elle appela son fils. On reconnut alors son sexe et on la conduisit devant les juges; mais ils lui firent grâce en considération de ses parents. Dès lors on rendit une loi qui ordonnait que désormais les athlètes et les maîtres d'exercices fussent nus en combattant.

Dans les gymnases, les philosophes, les sophistes, les rhéteurs, les mathématiciens, etc., faisaient des leçons publiques, discutaient, lisaient leurs ouvrages; là se réunissaient non seulement tous ceux qui aimaient les exercices du corps et la science des armes, mais encore tous ceux qui faisaient leurs délices de l'étude et de la conversation.

Le double portique contenait les salles suivantes : l'*ephebeum,* situé au milieu de l'édifice; c'est dans cette vaste salle, garnie de sièges, que les jeunes gens s'assemblaient de grand matin pour apprendre divers exercices,

sans spectateurs. A droite, se trouvait le *coryceum,* peut-être la même salle qui, dans d'autres circonstances, était appelée *apodytherium ;* c'était une espèce de vestiaire où on laissait ses habits, soit pour aller au bain, soit pour se livrer aux exercices. Ensuite venait le *conysterium,* puis, dans l'angle, était le bain froid. Sur la gauche de l'ephebeum se trouvait l'*elacotheseum* où l'on se faisait oindre d'huile par les *aliptæ* avant le bain, la lutte, le pancrace, etc.

A la tête de ces établissements était une espèce de magistrat appelé *gymnasiarque.* A Cyrène, cette charge était quelquefois exercée par des femmes.

Comme marque de son pouvoir sur les récompenses et les châtiments, le gymnasiarque avait le droit de porter une baguette et d'en faire porter devant lui par des bedeaux.

Les autres officiers qui gouvernaient les gymnases étaient : 2° le *xystarque,* celui qui présidait aux xystes et aux stades ; 3° le *gymnaste* ou le maître des exercices, qui en connaissait les différentes qualités et les accommodait aux âges et aux diverses complexions ; 4° le *pædotriba* ou prévôt de salle, employé à enseigner mécaniquement les exercices sans

en étudier les avantages relatifs aux effets qu'ils devaient avoir.

Sous ces quatre principaux officiers servaient une foule de subalternes, dont les noms assez peu importants désignaient les différentes fonctions.

Pour être bon gymnaste ou pœdotribe, il n'était pas nécessaire d'avoir brillé dans les jeux publics, et l'on en trouvait quantité de cette profession, au rapport de Galien, qui n'étaient que très médiocres athlètes et que nulle victoire n'avait jamais illustrés. Nous voyons de même, parmi nous, d'excellents maîtres d'armes ou des professeurs de gymnastique très capables de former de bons disciples, mais qui soutiendraient mal leur réputation s'il était question de se donner en spectacle au public.



La Grèce, qui avait tant de jeux célèbres, jeux dont l'éclat avait rejailli sur les plus belles pages de son histoire, la Grèce reçut des Ro-

mains les jeux sanguinaires des gladiateurs. Ce ne fut point partout sans protestation. Un jour que les Athéniens délibéraient pour les introduire chez eux, à l'exemple de Corinthe, Démonax se présentant à l'assemblée :

« Athéniens, dit-il, n'allez pas aux voix que vous n'ayez renversé l'autel de la miséricorde. »

L'autel resta, mais les gladiateurs ne furent pas repoussés.

Dion Chrysostome reproche, en effet, aux Athéniens, d'avoir même surpassé les Corinthiens dans leur passion pour ces jeux cruels.

Après le pillage et l'incendie qui, par les ordres du consul Mummius, ravagèrent Corinthe, cette ville infortunée demeura ensevelie dans l'oubli jusqu'à ce que Jules César relevât ses murailles et y conduisît une colonie. C'est à cette époque qu'il faut rapporter l'introduction des combats des gladiateurs dans la Grèce : on l'a placée vaguement sous les empereurs, mais il est évident qu'on peut la reculer jusqu'au commencement du demi-siècle qui précède l'ère vulgaire.

Dion dit que les Corinthiens assistaient aux combats des gladiateurs hors de leur ville, dans une vallée sauvage et aride telle, que l'on

n'aurait pas voulu y placer le tombeau d'un homme libre.

« Les Athéniens, au contraire, continue-t-il, ont consacré à ce spectacle un théâtre situé près de la citadelle et sur l'orchestre duquel est placée la statue de Bacchus, de manière que l'on y met à mort les gladiateurs sur les mêmes sièges où le pontife et les autres prêtres sont obligés de s'asseoir. »

Pourtant, quels étaient les plus barbares, les combats de la gladiature ou ceux du pugilat et du pancrace? Les gladiateurs blessés pouvaient encore être guéris par d'habiles chirurgiens, mais les athlètes grecs ne pouvaient être guéris, parce qu'ils s'arrachaient les membres mêmes. Dans leurs luttes, ils perdaient les yeux, les dents, le nez, le menton, les oreilles, et ressemblaient à des hommes échappés des griffes d'un tigre. Le recueil de l'Anthologie grecque fourmille d'épigrammes qui montrent non seulement la force déployée par les lutteurs, mais encore leur férocité :

« Le vainqueur aux jeux olympiques que tu vois en cet état, dit l'une d'elles, avait jadis un nez, un menton, des sourcils, des oreilles et des paupières. Mais, à l'exercice du pugilat, il a perdu tous ces agréments et même son pa-

trimoine. En effet, il n'a pu avoir part à la succession paternelle, car on l'a confronté avec son portrait, que son frère a produit en justice; il a été décidé que ce n'était pas le même individu. Pas la moindre ressemblance entre le portrait et lui. »

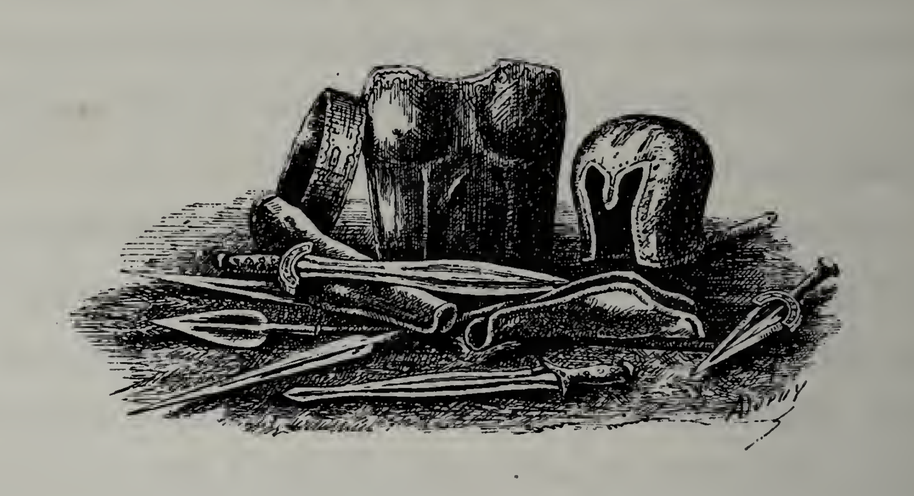
« Ulysse, de retour dans sa patrie, après vingt ans d'absence, dit une autre, fut reconnu par son chien Argos; mais toi, Stratophon, après quatre heures de pugilat, tu deviens méconnaissable, non seulement pour les chiens, mais pour toute la ville, et si tu veux te regarder au miroir, tu t'écrieras : Je ne suis pas Stratophon et tu le jureras. »

Une autre épigramme dit : « Apollophane, ta tête est devenue comme un crible ou comme les marges d'un livre mangé des vers. On prendrait les cicatrices que le ceste y a laissées pour une tablature de musique lydienne ou phrygienne. Cependant, tu peux lutter encore sans craindre de nouveaux outrages; ta tête n'a plus de place pour porter d'autres blessures. »

Une autre satire encore est ainsi conçue : « Aulus le pugiliste consacre au dieu de Pise tous les os de son crâne recueillis un à un. Qu'il revienne vivant des jeux néméens, puis-

sant Jupiter, et il t'offrira sans doute aussi les vertèbres de son cou. C'est tout ce qui lui reste! »

S'il fallait choisir entre des coups d'épées ou de tels coups de poings, ne serait-on pas bien embarrassé pour se prononcer?





L'ESCRIME CHEZ LES ROMAINS

C'est par la science des armes que les Romains ont subjugué la terre. — Les armes blanches semblaient au soldat romain ses membres mêmes. — Les *doctores armarum* et les rudiaires. — Innovation de P. Rutilius. — César demande à des chevaliers et des sénateurs romains, adroits à l'escrime, d'instruire des apprentis gladiateurs. — Les exercices des soldats de Scipion. — Le Champ de Mars. — La milice romaine. — Conseils de Mécène à Auguste sur les exercices guerriers. — Composition de la légion. — Les armes romaines. — Les Romains n'estimaient que les armes d'escrime. — Les généraux et les empereurs les y exerçaient souvent eux-mêmes. — L'épée de Brennus. — Avec quelles armes les *tirones* commençaient à apprendre l'escrime. — L'exercice du poteau, le « *tir au mur* » des Romains. — L'escrime d'homme à homme. — Pourquoi les coups de pointe sont préférables aux coups de taille. —

L'escrime du bouclier. — Manœuvres des cavaliers. — La « *quintana* ». — Les armurés doubles. — Des dames romaines s'exerçaient à l'escrime. — Satires de Juvénal. — Quel moment de la journée les Romains consacraient principalement à l'escrime. — Les salles d'armes des habitations particulières. — Celles des gymnases publics. — Celles des thermes. — Les bains publics. — Invention des jeux de la gladiature. — Les premiers *présents* de gladiateurs. — Bientôt il ne se célèbre aucune solennité, triste ou gaie, sans eux. — Les gladiateurs forcés et les volontaires. — Les adulations qu'on leur prodiguait. — Les gladiatrices. — Une page de Juvénal. — Un gladiateur devenu empereur et un empereur devenu gladiateur. — Les rudiaires célèbres faisaient rapidement fortune. — Différentes armes de la gladiature. — Les mirmillons, les rétiaires, les hoplomaques, les sécutores, les laquearii, les Samnites, les Thraces, les vélites, les dimachères, les andabates, les équites, les essédaires, les catervarii, les meridianii et les suppositilii. — Annonce des jeux de gladiateurs. — Le *repas libre.* — Le silicernium. — La marche de parade. — Prélude des combats. — Moyens employés contre la défaillance des lutteurs forcés. — Variété des scènes de l'amphithéâtre. — Le peuple s'irritait s'il jugeait la lutte déloyale. — Genre de combat du rétiaire contre le mirmillon et contre les sécutores — Celui des Samnites contre les Thraces. — Tout était calculé pour qu'un coup mortel trop prompt fût rare. — Assaut de deux fameux rudiaires. — La lutte des dimachères. — Celle des andabates. — Celle des hoplomaques. — Les bestiaires, autres arenarii. — Les venatores, les taurocentæ et les successores. — Les femmes bestiaires. — Costume et armes des bestiaires. — En quel endroit eurent lieu primitivement les combats de gladiateurs et les *venationes.* — Le premier amphithéâtre. — Le Colisée. — Les combats simulés. — Les danses guerrières. — Les écoles de gladiature. — Leur composition. — Description de celle de Pompéi. — L'industrie des lanistes. — Les « ludi ». — La *pâtée gladiatoriale.* — Serment des *escrimeurs à outrance.* — Les dictata. — Les « *prima rudis* » et les « *secunda rudis* ». — Les partisans du grand bouclier et ceux du petit. — Le point d'honneur profession-

nel des gladiateurs. — Spartacus. — Révolte des gladiateurs de Préneste. — Nouvelle insurrection des gladiateurs sous l'empereur Probus.

« Ce n'est ni du nombre ni d'une valeur aveugle, dit Végèce (1), qu'il faut attendre la victoire; elle suit ordinairement, dans les combats, la capacité et la science des armes. Nous ne voyons pas que les Romains se soient servis d'autres moyens pour subjuguer toute la terre que d'une pratique continuelle des exercices militaires. »

Qu'auraient pu leurs petites armées contre les troupes nombreuses des Gaulois? Qu'auraient-ils fait, avec leur taille, contre la haute stature des Germains? Au nombre et à la force du corps des Espagnols, aux richesses et aux ruses des Africains, aux lumières et au génie des Grecs, qu'opposèrent-ils? Ils firent choisir leurs nouveaux soldats et les firent dresser au maniement des armes. Ils s'attachèrent à leur fortifier le corps par l'habitude du travail, à les préparer, dans les exercices du Champ de Mars, à tout ce qui peut arriver dans les ba-

(1) *Institutions militaires*, I.

tailles, et ils établirent des punitions sévères contre les paresseux.

« Si l'on considère quelle étude les Romains faisaient de l'art militaire, dit Josèphe, on conviendra que la grande puissance à laquelle ils sont parvenus n'est pas un présent de la fortune, mais une récompense de leurs mérites. Ils n'attendent pas la guerre pour manier les armes; on ne les voit pas endormis dans le sein de la paix, ni ne commencer à remuer les bras que lorsque la nécessité les réveille. Mais, comme si les armes étaient nées avec eux, comme si elles faisaient partie de leurs membres, jamais ils ne font trêve aux exercices, et ces jeux militaires sont un sérieux apprentissage des combats. Tous les jours, chaque soldat fait des épreuves de force et de courage; aussi les batailles n'ont-elles pour eux rien de nouveau, rien de difficile. Accoutumés à garder leurs rangs, le désordre ne se met jamais parmi eux, la peur ne trouble jamais leur esprit, la fatigue n'épuise jamais leurs forces. Ils sont sûrs de vaincre, parce qu'ils sont sûrs de trouver des ennemis qui ne leur ressemblent pas. Et l'on pourrait, sans craindre de se tromper, dire que leurs exercices sont des combats sans effusion de sang,

et leurs combats de sanglants exercices. »

Ces exercices étaient, en effet, regardés comme une partie si essentielle de la milice, que, selon l'observation de Végèce, le mot latin qui signifie une armée n'a point d'autre origine. C'est l'étymologie que donnait aussi Varron : *exercitus quod exercitando fit melior.*

Cicéron fait la même réflexion : « Vous voyez, dit-il, pourquoi le nom d'*exercitus* est donné à nos armées..... Considérez la fatigue des marches; celle de porter des vivres pour plus de quinze jours, les ustensiles, les pieux pour les palissades. Je ne parle point du bouclier, du casque, de l'épée : ce ne sont pas des fardeaux pour nos soldats; ils n'en sentent pas plus le poids que celui de leurs épaules, de leurs bras, de leurs mains. A les entendre eux-mêmes, les armes sont les membres du soldat; ils les portent avec tant de facilité que, dès que l'ennemi se présente, s'étant débarrassés de leur bagage, ils se servent de leurs armes comme de leurs mains et de leurs bras. »

— C'étaient les préfets des cohortes ou les tribuns des légions qui présidaient aux exercices; ceux qui dressaient les soldats se nommaient : docteurs d'armes, *doctores armarum*,

rudiaires, campiducteurs, et, plus tard, campigènes.

Il y avait longtemps, du reste, que, pour apprendre aux soldats le maniement des armes, on avait commencé à employer des maîtres d'escrime, *lanistæ,* qui n'avaient auparavant servi qu'à former des gladiateurs. Valère Maxime nous apprend, en effet, que Publius Rutilius, étant consul l'an de Rome 648, il fit ce qu'aucun général n'avait fait avant lui : pour rendre ses soldats plus habiles à parer des coups et à en porter, il leur donna des maîtres qu'il tira de l'école de gladiateurs de C. Aurélius Scaurus.

Depuis plusieurs années déjà, ce consul s'était signalé par son ardeur à instruire lui-même les soldats « à manier les armes par adresse et science, à joindre l'art à la vertu, non pour l'usage de la querelle privée, mais pour les guerres et les querelles du peuple romain. »

— César fit le contraire de Publius Rutilius, puisque Suétone nous rapporte qu'il ne faisait pas instruire les apprentis gladiateurs dans les académies des lanistes, mais qu'il chargeait de cette fonction des chevaliers romains et même des sénateurs adroits à l'escrime. « César, dit-

il, les conjurait par ses lettres, que nous avons encore, de se charger d'instruire chacun d'eux en particulier, de leur donner des leçons eux-mêmes et de les faire manœuvrer devant eux » (1).

— Une inscription donne lieu de conjecturer que, du temps des successeurs de Trajan, il y avait un maître d'armes dans chaque cohorte : *doctor cohortis*.

— Une preuve de la considération de ces professeurs dans les armées, c'est qu'Ammien Marcellin dit qu'après la destruction d'Amide, l'empereur Constance, pour récompenser la valeur des campiducteurs des deux légions gauloises qui s'étaient signalées pendant le siège de cette ville, leur fit ériger des statues à Edesse.

— Les annales de l'histoire romaine sont remplies de traits qui montrent quelle importance ce peuple et ses chefs attachaient au maniement des armes d'escrime.

Après la prise de Carthagène, Scipion l'Africain demeura quelque temps devant la ville pour reposer son armée; mais ce repos ne fut pas oisif : le premier jour, ses soldats, chargés

(1) *J. César*, XXVI.

de toutes leurs armes, firent une marche de quatre mille pas; le second jour, ils eurent ordre de fourbir et de nettoyer leur équipement, chacun devant sa tente; le troisième, armés de fleurets, ils représentèrent l'image d'un combat et se lancèrent des javelots garnis d'un bouton.

— Quand les soldats de Scipion l'Émilien furent battus au siège de Numance, il les condamna à ne se servir que de la pioche jusqu'à ce qu'ils eussent appris à mieux manier leurs armes.

« Sylla, dit Montesquieu (1), fit tant travailler les soldats de son armée que, bien qu'ils fussent effrayés de la guerre contre Mithridate, ils lui demandaient le combat comme la fin de leurs peines. »

— Les exercices se faisaient en plein air, dans les camps et dans les campagnes, aux portes des villes. On appelait ces lieux le *Champ de Mars,* à l'imitation de celui de Rome, où Romulus avait, pour la première fois, assemblé et exercé ses guerriers; à Constantinople, c'était dans l'Hebdome. Pour ne pas interrompre les exercices pendant l'hiver ou

(1) *Grandeur et décadence des Romains.*

dans les temps de pluie, on construisait pour la cavalerie des manèges qu'on couvrait de tuiles ou de bardeaux, et, à leur défaut, de roseaux, d'herbes de marais ou de chaume. Pour l'infanterie, on bâtissait des basiliques ou grandes salles.

« Des hommes si endurcis, dit encore l'auteur de l'*Esprit des Lois,* étaient ordinairement sains. On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées romaines, qui faisaient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive presque continuellement aujourd'hui que des armées, sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une campagne. »

— La force étant la principale qualité des soldats, c'était les dégrader que de les affaiblir, aussi l'on saignait, pour les punir, ceux qui avaient commis quelque faute.



La milice romaine a eu un caractère particulier. La cité est sortie de l'armée, tandis que

dans la Grèce, par exemple, l'armée est sortie de la cité. A Rome, le Gouvernement était le soutien de l'armée; ailleurs, les armées étaient le soutien du Gouvernement. C'était en vue de combattre que Rome administrait; les autres peuples ne combattaient que pour rester en position d'administrer. Toutes les habitudes des citoyens portaient, à Rome, une empreinte des coutumes militaires. La conscription avait créé l'état civil; la manière de subdiviser l'armée avait donné naissance aux tribus politiques. L'usage des synthèmes ou ordre du jour avait appris à lire au peuple; les grades militaires se confondaient avec les fonctions publiques de l'intérieur; la toge et l'épée appartinrent également aux rois, aux consuls, aux dictateurs, aux préfets, aux chevaliers, aux tribuns, aux questeurs, aux empereurs. Les proverbes avaient, pour la plupart, une origine soldatesque. La questure et la préture se sont disputé des fonctions mal connues. La milice des consuls n'est plus celle des rois. Elle brille de tout son lustre pendant l'âge des Scipions. L'armée de Marius ne ressemble point à la leur. Celle de César diffère des troupes de Sylla et de Pompée. Le militaire d'Auguste s'éloigne encore davantage de celui de

César. La décadence date de cette époque, et les soldats de Byzance ne sont plus qu'une image méconnaissable de leurs ancêtres. La milice romaine est royale de l'an 750 jusqu'à l'an 508 avant J.-C., époque où elle devient consulaire. Elle combat, depuis sa naissance, les Étrusques limitrophes du Tibre et ne les soumet entièrement qu'en l'an 282 de notre ère. Pendant ce temps, elle emprunte beaucoup d'usages militaires de ce peuple (1).

— Dans les premiers temps de Rome qui, d'après Beaufort, a guerroyé cinq cents ans avant qu'aucun analyste ait rien tracé sur elle d'authentique, le service militaire est général, obligatoire et personnel : tout citoyen ayant acquis ses droits civils et politiques défend la patrie, et lui seul est digne de cet honneur. Les trois mille chefs de famille que Romulus a groupés autour de lui forment l'armée qui, plus tard, se double par l'adjonction des Sabins.

A l'origine de Rome donc, deux populations bien distinctes se trouvent en présence. L'une possède, légifère, se livre aux seuls travaux de l'agriculture, peuple les armées, et ne reçoit

(1) *Dictionnaire de l'armée de terre*, par le général Bardin.

pour prix des services rendus à la chose publique que le butin ou la dépouille des ennemis. L'autre, placée dans une sorte de vasselage, n'existe que par la protection que lui accorde le patron; c'est à elle que sont réservés les durs labeurs, les travaux de l'artisan, les soucis du commerce, la sujétion de la domesticité; *les armes lui sont interdites.*

Mais, après Marius, le cens fut supprimé; le choix dans les classes aboli; les pauvres furent reçus dans les rangs, à côté des affranchis, des gladiateurs et des esclaves. Auguste, craignant la turbulence de cette écume en armes, redoutant aussi que le vrai peuple, se réveillant un jour, ne s'insurgeât contre ses décrets despotiques, prit la résolution d'éloigner pour toujours les citoyens romains des légions et de n'y faire entrer que les levées des provinces et, par exception, les mendiants de la cité.

Il suivit en cela les conseils de Mécène qui lui disait :

« Il convient d'entretenir perpétuellement des soldats pris parmi les citoyens, parmi les peuples soumis et parmi les peuples alliés; ici, plus, là, moins, suivant chaque province et d'après les besoins de l'État. *Il faut qu'ils soient continuellement sous les armes et qu'ils se*

livrent sans interruption aux exercices militaires; qu'ils aient des quartiers d'hiver établis dans les positions les plus favorables et un service dont la durée soit limitée, afin qu'avant d'être arrivés à la vieillesse, il leur reste encore quelque vigueur. Nous ne pouvons plus, avec des frontières si éloignées, avec des ennemis qui nous environnent de toutes parts, faire usage de secours rassemblés à l'instant et accordés par tous ceux qui ont l'âge de prendre les armes et de se livrer aux travaux de la guerre; c'est donner sans cesse naissance à des séditions et à des guerres civiles. Si, après les avoir empêchés de s'en occuper, nous avons besoin de leur concours, nous courrons risque de n'avoir jamais que des soldats sans expérience et non instruits. Pour ces motifs, je propose que tous les autres citoyens soient sans armes, tandis que les plus vigoureux et les plus indigents seront enrôlés et exercés. Ils combattront mieux en ne vaquant qu'à cette seule occupation; le reste n'en sera que plus à l'aise pour cultiver la terre, s'occuper de navigation et s'adonner aux arts qui conviennent à la paix, quand ils ne seront pas forcés de se défendre et qu'ils auront des défenseurs pour les protéger. La portion la plus vigoureuse et

la plus forte, celle que la misère contraindrait à vivre de brigandage, se nourrira sans peine, et le reste de la population vivra à l'abri du danger. »

Le service militaire cessa donc d'être obligatoire; le peuple disparut des armées, s'abrutit de plus en plus, et à tel point, qu'un demi-siècle après l'époque d'Auguste, il assistait, en spectateur impassible, aux luttes sanglantes que les armées de Vespasien et de Vitellius se livraient dans l'enceinte sacrée de Rome qu'elles avaient forcée.

Dès lors, l'armée permanente romaine ne fut plus nationale; elle se sépara complètement de la nation, et les empereurs ne négligèrent rien pour accentuer cette division qui mettait à leur disposition des forces nombreuses contre les revendications, faiblement formulées, du reste, du peuple abâtardi. Les légions formèrent une catégorie spéciale dans l'État. On les établit dans des camps permanents. Le légionnaire avait une place spéciale au théâtre; il n'appartenait pas à l'empire, mais à l'empereur, comme le prouve le serment qu'on lui faisait prêter : « Je jure de regarder le salut de l'empereur comme ma suprême loi; d'être toujours prêt à exécuter ce

qu'il m'ordonnera! » A ses yeux, donc, la patrie avait disparu, il ne restait debout qu'un homme dont il se déclarait l'esclave (1).

— Dans les armées impériales des derniers temps, après un noviciat subi, le jeune soldat, *tyro,* recevait le titre de *miles.* Une marque ineffaçable, comparable à celle des esclaves et du bétail, imprimée sur son front ou sur sa main, en vertu d'une loi d'Honorius et d'Arcadius, datée de Constantinople en 388 (1er janvier), avait pour objet de prévenir la désertion; elle devenait comme le brevet du soldat. On ignore le procédé qui produisait cette espèce de stigmate inconnu aux beaux temps de la République; c'était ou l'empreinte d'un fer chaud, ou un tatouage comparable à celui des Égyptiens, dont parle Moïse, ou à celui qui était connu des pèlerins au moyen âge, que les matelots imitèrent et qui est pratiqué de nos jours encore.

Jabro suppose que la marque du soldat romain était ou un monogramme, ou un chiffre, ou les initiales du nom d'un César.



(1) M. Lebeau. *Mémoires de l'Institut.*

La phalange de la milice grecque ou une agrégation à peu près macédonienne fut imitée par les Romains primitifs, jusqu'à ce qu'ils inventassent le système manipulaire.

Dès le règne de Romulus, la légion existait, nominalement, il est vrai, et non sous la forme tactique qu'elle prit depuis. Et, en effet, l'armée, à sa naissance, n'avait pas de vieux soldats d'élite dont on pût faire des triaires; elle n'avait pas de centurions ayant passé par les vingt-neuf centuries de hastaires, de princes, de triaires, pour arriver au commandement de la trentième ou au rang de centurion en chef.

Ovide, dans ses *Fastes,* attribue à Romulus l'invention des trois ordres de manipules; mais l'on n'en peut regarder comme l'organisateur que Servius Tullius, qui mit la dernière main à ce qu'avait préparé Tullus Hostilius.

Depuis l'adoption de l'ordre en manipules jusqu'au consulat de Marius, la légion comprenait cinq armes :

1° La cavalerie;

2° Les troupes légères, divisées en *rorarii* et *accenses* dans les premiers temps, réunies plus tard sous le nom de *vélites;*

3° Les hastaires, *hastarii;*

4° Les princes, *principes;*

5° Les triaires, *triarii.*

Cette division, habilement réglée, n'a été mise en œuvre que par les Romains; elle a convenu admirablement à leur tactique, qui était d'engager l'action par les plus jeunes troupes et de la faire successivement soutenir par les guerriers les plus exercés.

Derrière les vélites, les hastaires s'avançaient rapidement, lançaient le pilum à une dizaine de pas, puis combattaient, avec la grosse épée, d'estoc et de taille. Ils étaient ensuite relevés ou renforcés par les princes, d'armement semblable, se portant dans les intervalles des hastaires, ce qui pouvait ainsi former une ligne pleine; ou bien les hastaires, serrés de près, se repliaient sur les princes de la même façon.

Pendant ce temps, les triaires, réserve de piquiers, restaient immobiles, le genou droit en terre, la pointe de la pique inclinée en avant. Ils donnaient parfois le coup décisif en chargeant à leur tour en ligne régulière, ou ils servaient à recueillir et à rallier les premières lignes pour recommencer ou prolonger l'action. La partie était alors aux extrémités, d'où vint la locution proverbiale con-

nue : *Res ad triarios pervenit,* les choses en sont aux triaires.

Quand la situation était plus sûre, les triaires étaient parfois employés à garder ou à retrancher le camp, pendant le combat des autres lignes.

— Au temps de la République, il n'était reconnu ni toléré dans les légions aucun officier monté. C'était une grande et profonde pensée : si vous n'avez assez de force, assez de jeunesse pour marcher, courir, combattre à pied, pérorez au Forum ou faites le commerce (1).

C'était une loi si sévère à Rome que, quand la dictature était décernée, celui qui en était revêtu se soumettait à invoquer une dispense en présence du peuple assemblé, et lui demandait l'autorisation de monter à cheval si l'âge, les infirmités, les blessures l'y contraignaient. Le salut du peuple dépendait d'un homme; il fallait bien, dans cette extrémité, le dispenser de la loi commune.

Le légionnaire avait deux espèces d'armes : les armes défensives et les offensives.

Les armes défensives étaient :

1° *Le casque,* pour le soldat de rang. Le vé-

(1) *Dictionnaire de l'armée de terre*, par le général Bardin.

lite, soldat léger, portait un bonnet de peau, ainsi que le porte-enseigne ou le vexillaire.

Le casque romain laissait le visage découvert ; il offrait la forme d'une calotte demi-sphérique, emboîtant exactement la tête et s'allongeant par derrière de quatre à cinq doigts pour couvrir la nuque. La partie antérieure, renforcée d'une bande de métal, descendait sur le front. Deux jugulaires l'affermissaient sur le chef. C'est, en un mot, la forme du casque prussien, où la pointe se trouve remplacée par un anneau qui servait à suspendre la coiffure dans les baraques. Une aigrette lui servait d'ornement.

Loin de l'ennemi, le légionnaire marchait tête nue, et alors l'armure de tête pendait sur le côté droit de la poitrine, la convexité en dehors.

2° *Le bouclier* était la principale défense du soldat. Il y en eut de trois espèces. Le *clypeus* ou bouclier rond était porté par les premiers rangs de la phalange romaine. Après la guerre contre les Sabins, on adopta le bouclier long ou scutum, formé de deux planches légèrement bombées, unies par de la gélatine, recouvertes de toile et de peau de veau, et renforcées au-dessus et au-dessous par deux

bandes de fer. La première préservait l'armure des coups de taille, la seconde empêchait l'action de l'humidité, quand elle reposait à terre.

Le bouclier mettait le légionnaire à l'abri des flèches des Crétois, dont la force de pénétration était considérable. La partie extérieure portait des signes particuliers qui servaient de ralliement, comme les armoiries du moyen âge. Le bouclier des cavaliers était circulaire, il s'appelait *parma*. Sous l'Empire, cette arme affecta des formes très dissemblables. Les auxiliaires et les barbares conservaient leur armement national.

Chez les Romains comme chez les Grecs, il y avait déshonneur à perdre son bouclier. La peine de mort était prononcée en réparation de l'abandon ou de la perte des armes.

C'était par le choc des boucliers que l'on manifestait les sentiments de joie ou de tristesse.

Pour se rendre à l'ennemi, le vaincu rejetait l'arme derrière son dos ou bien sous son aisselle; quelquefois il la plaçait au-dessus de sa tête.

3° Les premières *cuirasses* avaient été faites de cuir cru. Servius Tullius donna à la pre-

mière classe la cuirasse de mailles formées par des chaînettes ou des anneaux enchevêtrés; les autres classes ne reçurent que le plastron d'airain. Sous la République, on adopta la cuirasse à bandes. Le légionnaire avait le corps entouré de cinq à six bandes horizontales, semblables à des ceinturons, et s'étendant depuis les mamelles jusqu'aux hanches. Ces bandes étaient en cuir revêtu de fer et formaient deux parties s'assemblant verticalement devant et derrière. Les épaules étaient couvertes de trois à quatre bandes semblables, descendant des deux côtés jusqu'à la première ceinture, où elles trouvaient leur point d'attache. Les bandes scapulaires étaient posées sur un corselet de cuir. Enfin, un autre système de bandes verticales protégeait le bas-ventre.

Telle était l'armure du légionnaire pesamment armé, ainsi qu'on le voit représenté sur la colonne Trajane. Les fantassins légers ne portaient qu'un vêtement de cuir, de feutre, de lin ou de laine foulée.

Ces cuirasses légères, dérivées de l'ancienne cuirasse de cuir, ont donné naissance aux *thoracomachies,* dont la *Notice de l'Empire* fait mention pour la première fois. C'était la même chose que le gambeson ou gambisson dont les

chevaliers du moyen âge se servaient pour garantir le corps des meurtrissures de l'armure pleine; le même usage avait déjà été introduit sous les empereurs, lorsqu'on couvrit de fer la poitrine des soldats.

A cette époque aussi parurent les *cataphractaires,* dont le vêtement était formé de lamelles ou d'écailles de fer superposées et appliquées sur une doublure de cuir ou de forte étoffe. Ces deux dernières cuirasses servaient aux cavaliers.

Dans les premiers temps, la cavalerie n'usait pas d'armure. Cette coutume ne s'introduisit qu'à l'époque de la décadence, alors qu'elle l'emprunta aux Grecs. Quant aux chefs, ils portaient l'armure pleine.

4° *Des bottines.* Pendant fort longtemps, les Romains n'adoptèrent aucune protection pour les jambes, qu'ils avaient coutume de tenir nues sous la toge ou le sagum. Plus tard, ils munirent la jambe droite d'une bottine de fer, parce que, dans le combat à l'épée, qui était leur arme favorite, ils avançaient le pied de ce côté; le restant du corps devait être couvert par le bouclier.

C'est, du reste, la raison qui engagea toutes les nations, dont l'escrime principale était

celle de l'épée, à se couvrir la jambe droite, tandis que celles qui employaient les armes de jet, comme les Samnites et les Sabins, ou la pique, comme les Grecs et les Macédoniens, garantissaient la jambe gauche.

La bottine ou *ocrea* couvrait le tibia jusqu'au genou.

5° Le légionnaire ne portait pas le *brassard;* les archers seuls s'en servaient pour protéger et défendre l'avant-bras gauche.

— Quant aux armes offensives, les hastaires, placés primitivement aux derniers rangs de la formation dorique, portaient la pique. Plus tard, ils passèrent en tête et reçurent le javelot, tout en conservant leur nom qui veut dire *porteur de pique*. Celle-ci fut alors donnée aux hastaires qui composaient la troisième ligne.

Les armes offensives de la légion romaine étaient donc :

1° *La haste ou pique,* d'une longueur moins considérable que celle des Grecs, puisque, verticalement, elle ne dépassait que de fort peu la tête de l'homme.

2° *Le pilum* qui fut, pendant de longs siècles, avec l'épée, l'arme favorite des Romains. Le pilum était un javelot de 1m30 de hampe, terminé par un long fer à pointe aiguë; on le dar-

dait à une certaine distance contre le bouclier de l'adversaire. Si la pointe s'engageait dans la bombe, la hampe, par son poids, s'inclinait vers la terre; alors le légionnaire, appuyant le pied sur elle, forçait l'ennemi à se découvrir et le frappait de son épée.

Les Romains se servaient du pilum et pour le jet et pour l'hast. Comme arme de jet, il était d'une lourdeur exceptionnelle; il ne pouvait se lancer que de très près, encore fallait-il des hommes exercés, des soldats d'élite, comme étaient les légionnaires, pour en tirer un bon parti. C'était un épieu plutôt qu'un javelot ou une pique. En tant qu'arme d'hast, il servait à charger, comme nos soldats le font avec la baïonnette. Il servait aussi à parer les coups de sabre ou d'épée; c'est pour cela précisément qu'on avait donné à la douille cette longueur excessive. C'était elle qui recevait les coups, plus violents que meurtriers, des épées gauloises et qui, les ébréchant, les changeait en *strigiles,* c'est-à-dire en crosses, suivant le mot de Polybe.

Il y avait deux sortes de pilums : celui du légionnaire, qui en portait deux ou trois, et celui du vélite, beaucoup plus léger et à pointe effilée. Cette précaution était nécessaire pour

que le fer, se faussant à son entrée dans le bouclier, ne pût servir à l'ennemi; les fantassins légers portaient un plus grand nombre de pilums.

Marius apporta une modification importante à l'arme du légionnaire. Le fer, raccourci, fut emboîté sur la hampe et maintenu par deux chevilles, une de métal et une de bois. Cette dernière, se brisant lors du choc contre le bouclier, le fer basculait autour de la première; de cette façon, la hampe du pilum traînait forcément à terre et le jeu de l'épée s'en trouvait facilité. Marius alla plus loin, il supprima la haste des triaires, le pilum vélitaire et le pilum des princes, pour ne conserver que l'arme du hastaire. L'armement, dès lors, devint uniforme, et tous les légionnaires furent exercés à rendre le double service de soldat léger et de soldat de rang. En un mot, il n'y eut plus qu'une seule infanterie.

Plus tard, sous les empereurs, le fer du pilum fut de nouveau fixé à demeure à la hampe; mais, pour qu'on ne pût l'arracher sans effort du bouclier ennemi, on le garnit, à sa base, de deux crochets. Cette arme était semblable au *hang* des Francs.

Le pilum obligeait le soldat qui devait le

porter à un continuel exercice d'escrime, et, le destinant à agir seul sur le champ de bataille et non automatiquement dans une masse, comme l'hoplite grec, il le forçait à ne compter que sur lui, sur son courage et son sang-froid. Il faisait ainsi nécessairement de chacun un guerrier achevé et complet en lui-même.

— Quant à la cavalerie, elle portait la pique longue, ferrée aux deux bouts et souvent munie d'un taquet ou d'un lacet qui servait au cavalier, à défaut d'étrier, pour s'élancer sur sa monture.

3° *L'épée.* Lorsque le Romain, marchant en bataille à l'ennemi, avait lancé ses javelots, il ne lui restait que l'épée pour arme offensive. Tite-Live, dans son histoire des guerres de Macédoine, décrit avec énergie l'effroi des Macédoniens devant les plaies béantes ouvertes par l'épée romaine et les troncs déformés qu'elle laissait sur le lieu de l'action.

Les Romains frappaient d'estoc et de taille, et leur arme, bien trempée, leur donnait un avantage immense sur les troupes des autres nations. Dion affirme que c'est à l'excellence de l'épée que César dut la victoire remportée sur Arioviste.

L'épée romaine n'avait que $0^{m}50$ de lame;

elle était pesante, tranchante des deux côtés et large de deux à trois doigts. La poignée était à croisière. Elle pendait à droite au ceinturon. Les officiers et les cavaliers la portaient à gauche au baudrier. L'épée de ceux-ci était plus longue. Comme les armes changent avec le génie et le courage des peuples, les Romains de l'Empire allongèrent leurs épées et leurs piques à mesure qu'ils perdaient de leurs vertus guerrières. Le combat de près répugnait à leur nature amollie. Ils perdirent, avec leurs grands sabres, les conquêtes qu'ils avaient faites avec l'arme courte de la République, avec cette petite épée qui, n'étant presque qu'une dague, vouait le soldat qui la portait à la lutte corps à corps. Avec une arme comme celle-là, il fallait que le légionnaire, écartant la lance ou l'épée qui lui était opposée, saisît son adversaire, afin de lui ôter l'avantage de ses armes plus longues et, poitrine contre poitrine, le poignardât. Elle exigeait, par conséquent, le courage le plus décidé.

4° *Les armes de jet,* qui avaient disparu de la légion et que l'on réservait aux auxiliaires, s'y introduisirent de nouveau vers le milieu de l'Empire. Le dispositif de Végèce est un amalgame informe, alourdi encore par des machi-

nes qu'on plaçait, suivant leur tir horizontal ou courbe, sur le flanc ou dans l'intérieur même des cohortes.

5° Sous l'Empire, on défendait le front de l'infanterie en jetant devant elle des espèces de *chausse-trapes,* petits instruments en fer à quatre pointes. Ce système reparaîtra plus tard, mais agrandi, dans les armées allemandes de la fin du XVIIe siècle.

6° Les Romains portaient *la hache,* mais ils ne s'en servaient que pour construire leurs palissades, ce qui arrivait tous les jours en campagne.

7° Outre l'épée, les Romains eurent, sous l'Empire, le *parazonium,* espèce de dague qui se réduit même parfois aux proportions d'un poignard. Le parazonium semble avoir été réservé aux chefs militaires. Quelques empereurs sont figurés avec cette arme posée sur le creux de la main, dans une attitude de commandement pacifique. Elle se portait ordinairement sur le côté gauche.



Les Romains pensaient que la victoire n'est glorieuse que quand on a combattu l'ennemi corps à corps. Ils n'estimaient que les armes d'escrime et regardèrent toujours l'arc et la fronde avec dédain. Aussi il n'y avait ni archers, ni frondeurs dans la légion : ce service était abandonné aux auxiliaires et aux stipendiés étrangers, qui, aux beaux temps de la milice romaine, ne furent jamais en grand nombre dans les armées. Ce ne fut qu'à l'époque des guerres d'Orient, lorsque l'esprit militaire avait déjà dégénéré, que l'on commença à multiplier les gens de trait, dont la proportion finit par excéder toute mesure.

D'ailleurs, les Romains étaient encouragés par les généraux et par les empereurs eux-mêmes à cultiver spécialement l'escrime. Trajan et Adrien daignaient instruire eux-mêmes les soldats les moins expérimentés; ils récompensaient les plus habiles et quelquefois leur disputaient le prix de la force ou de l'adresse.

César, dans sa campagne d'Afrique, forcé de former ses troupes au genre de tactique nécessaire pour combattre la cavalerie numide, qui le harcelait sans cesse, leur montra comment il fallait tantôt avancer, tantôt reculer, tantôt feindre l'attaque, ne dédaignant pas

de descendre aux plus petits détails, « *non comme un général à la tête de vieux soldats vainqueurs et illustrés par les plus grands exploits, mais comme un maître d'escrime qui veut dresser dès gladiateurs novices* » (1).

Plutarque, dans un de ses chapitres, cherche à prouver qu'il est plus avantageux pour sa défense de se servir de l'épée que d'une autre espèce d'arme. « Tous les soldats de Barguntus, dit-il, furent tués, excepté une vingtaine qui, l'épée à la main, se jetèrent en désespérés au travers des ennemis pour s'y faire jour. Les Barbares furent si étonnés de cette audace que, saisis d'admiration, ils ouvrirent leurs rangs et leur livrèrent passage. »

— Montesquieu raconte que « le jeune Scipion dit à un jeune homme qui lui faisait montre de son beau bouclier : Il est vraiment beau, mon fils; mais un soldat romain doit avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche. »

— Lorsqu'après avoir renversé quarante mille Romains qui défendaient le passage de l'Allia, Brennus, au pied du Capitole, crut s'apercevoir qu'on voulait le tromper sur le poids de la rançon promise, il s'écria : *Væ vic-*

(1) Hirtius. *Guerre d'Afrique.*

tis! et jeta son épée dans la balance où les descendants de Romulus entassaient l'or qui devait racheter leur patrie. Mais, s'il faut en croire Tite-Live, à peine a-t-il fait retentir l'exclamation farouche, que Camille survient, annule, en sa qualité de dictateur, le traité conclu sans son ordre, et déclare aux Gaulois que la ville éternelle n'a que du fer et non de l'or pour ses ennemis. Réponse hardie, car les Gaulois, et il le savait, maniaient avec une rare dextérité la longue épée dont ils étaient les inventeurs. Camille comprit l'importance de cette arme et étudia non seulement l'escrime des Gaulois, mais encore celle qu'on pouvait employer contre eux.

— L'escrime, que les Romains appelaient *armatura*, consistait, chez eux, dans l'accord du placement des jambes et surtout de celle que la grève défendait; dans les mouvements cardinaux du bouclier et dans l'habileté à frapper de l'arme blanche le point visé. C'est évidemment sur elle que Marozzi et Grassi, les premiers écrivains modernes sur l'escrime, ont calqué leur méthode. Mais, au lieu du bouclier dont le bras gauche du soldat romain était armé, ils introduisirent l'emploi du poignard qui, placé au centre de la poitrine du tireur,

devait lui servir à détourner l'épée de l'adversaire et lui faciliter, du tact au tact, l'entrée sur ce dernier par un coup d'estoc.

— L'exercice des armes se faisait tous les jours, en temps de paix comme en temps de guerre et par tous les soldats, excepté les vétérans. Les capitaines et les généraux eux-mêmes, comme Scipion, Pompée et d'autres, s'y livraient aussi avec ardeur. Un centurion ou un vétéran d'une capacité reconnue présidait. Ni la pluie, ni le vent n'interrompaient les exercices, puisque, comme nous l'avons vu plus haut, on bâtissait pour l'infanterie et pour la cavalerie de grandes salles couvertes, afin d'avoir toujours des lieux à l'abri des injures de l'air, pour y exercer les troupes lorsqu'il faisait mauvais temps. Mais les autres jours, dès que la pluie ou la neige cessait, on les faisait s'exercer en plein air, tant on craignait d'amollir le corps et le courage des soldats.

L'exercice du poteau, appelé *palaria* ou *ad palum exerceri,* consistait à apprendre à frapper l'ennemi à l'endroit visé et était très propre à façonner les nouveaux soldats. On donnait à ceux-ci des boucliers ronds d'osier, qui pesaient le double de ceux dont on se servait à la guerre, et des armes de bois, une fois aussi

plus lourdes que l'épée dont elles tenaient lieu. Avec ces espèces de fleurets, on les faisait s'escrimer le matin et l'après-midi contre un pieu planté à quelque distance, c'est ce qu'on appellerait, de nos jours, *tirer au mur*.

Cet exercice ne fut pas moins utile aux gladiateurs qu'aux soldats, et les uns et les autres ne se distinguèrent jamais, ni dans le cirque, ni sur le champ de bataille, qu'après cette étude.

Chaque soldat plantait son pieu de façon qu'il tînt fortement et qu'il eût une longueur de six pieds hors de terre, et c'est contre cet ennemi fictif qu'il s'exerçait, feignant de lui porter des coups, tantôt sur la tête, tantôt au visage, ou l'attaquant par les flancs, et quelquefois se mettant en posture de lui couper les jarrets, avançant, reculant, tâtant le poteau avec toute l'impétuosité ou les feintes que l'art leur suggérait.

Les maîtres d'armes faisaient surtout attention que les soldats portassent leurs coups sans se découvrir (1).

Mais on leur montrait principalement à pointer. « Les Romains, dit Végèce, ont non

(1) Végèce. *Institutions militaires.*

seulement battu aisément leurs ennemis qui ne faisaient que sabrer, mais ils s'en sont toujours moqués. Avec quelque force qu'un coup de tranchant soit appliqué, il tue rarement, parce que les armes défensives et les os l'empêchent de pénétrer, tandis que la pointe, enfoncée seulement de deux doigts, fait souvent une blessure mortelle. D'ailleurs, il n'est pas possible de porter un coup de sabre sans découvrir le bras et le côté droits, au lieu qu'on peut pointer sans donner de jour à son ennemi, et le percer avant qu'il voie venir l'épée. »

Les Romains ne se sont guère battus autrement, et ils ne donnaient aux nouveaux soldats, dans leurs exercices, des armes si pesantes, que pour leur faire trouver plus légères celles dont ils se servaient dans les batailles, et que, les maniant avec plus d'aisance, ils portassent des coups plus certains.

— Outre ce genre d'escrime qui, comme nous venons de le dire, apprenait à frapper de l'arme blanche le point visé, ils s'exerçaient encore à l'escrime d'homme à homme, avec des bâtons ou des épées de bois dont le bout était couvert d'un bouton de cuir.

Il en était de même pour les javelots. Le

consul Messala prit querelle avec les Salasses parce qu'ils l'obligeaient de payer les ormeaux qu'il coupait pour en faire des javelots à exercer ses soldats (1).

— L'exercice du bouclier consistait à le bien manier, à le présenter obliquement aux traits lancés, à parer adroitement les coups de fer, à s'approcher, à reculer, à choquer l'ennemi, à se dresser à propos en élevant le bouclier, à se raccourcir et se ramasser sous ses armes, à faire mine d'attaquer d'un côté et donner de l'autre, à tourner rapidement pour faire face de tous côtés.

— On couvrait la tête des nouveaux soldats de bonnets pannoniens fort pesants, faits d'une peau très dure, afin qu'ils s'accoutumassent à porter le poids du casque qui était beaucoup plus léger.

Aussitôt que les jeunes soldats, les tirones, étaient bien exercés, on les familiarisait avec les armes véritables dont il fallait aussi leur donner l'habitude.

Pour la cavalerie, les tirones étaient exercés avec des chevaux de bois, sur lesquels on les habituait à monter et à descendre à droite ou

(1) M. Lebeau. *Mémoires de l'Institut.*

à gauche indistinctement, d'abord sans armes, puis tout armés. On les faisait aussi manœuvrer sur des chevaux véritables dès qu'on les en jugeait capables.

Les cavaliers avaient, ainsi que les fantassins, l'exercice du poteau, qu'ils appelaient *quintana,* parce qu'il était planté dans la rue du camp nommée la *Quintane;* et cette rue était nommée ainsi parce qu'elle passait le long des cinq manipules de chaque légion. C'était dans cette rue que les cavaliers, courant à toutes brides et armés d'une pique sans fer, tâchaient de toucher le poteau.

Non seulement les cavaliers les plus anciens et les mieux dressés, mais les généraux eux-mêmes, ne négligeaient jamais cet exercice, jusque dans l'âge le plus avancé. L'an de Rome 454, le consul Manlius mourut d'une chute de cheval dans un pareil exercice.

— Les Romains étaient si persuadés de l'utilité de l'escrime que, dans la milice, ils donnaient double ration aux maîtres d'armes. Les soldats qui n'avaient pas bien profité des leçons recevaient leur ration en orge, et on ne la leur rendait point en blé qu'ils n'eussent fait preuve de leur capacité en présence des tribuns et des autres officiers de la légion.

— Ceux qui étaient habiles dans le maniement des armes et qui avaient double ration s'appelaient *armurés doubles,* et ceux qui n'en avaient qu'une se nommaient *armurés simples.*

— Les batailles de l'antiquité étaient autant de combats singuliers, il fallait donc, dans les armées, des hommes très exercés. Aussi était-il indispensable, pour tous les anciens peuples guerriers, d'apporter la plus scrupuleuse attention à augmenter la force et l'agilité de leurs soldats par de continuels exercices. Mais les Romains gratifièrent en outre leurs légionnaires de deux qualités essentielles qui manquaient à l'hoplite : l'habitude de porter de pesants fardeaux (car en sus de leurs armes, de leurs bagages, de leurs vivres, ils portaient trois ou quatre pieux pour le palissadement du camp) et celle de se livrer à toutes sortes de travaux, soit pour élever des retranchements de campagne et faire des sièges, soit pour concourir à l'exécution des travaux publics.

La République pouvait compter sur son armée, non seulement pour sa défense, mais encore pour son embellissement.

Le soldat romain était un véritable manœuvre ; fossoyeur, maçon, charpentier, bûcheron, il exerçait, en temps de paix, tous ces métiers

pénibles, et il les regardait comme des parties essentielles de sa profession. Accoutumé à porter de lourds fardeaux, à remuer des machines, à les servir et à les faire jouer, il supportait sans peine et sans murmure des corvées auxquelles nos plus dévoués volontaires se refuseraient. Quelquefois même, on faisait entreprendre aux armées des travaux considérables et inutiles, dans le seul but de les occuper. On craignait plus l'oisiveté que les ennemis.

Outre l'escrime et le port des fardeaux, les principaux exercices auxquels tout Romain commençait à se livrer dès l'adolescence étaient encore : la course, le saut, la natation, le jet des flèches et du javelot, la danse, etc.



Les Romains, nés pour la guerre, y formaient leurs enfants dès les plus jeunes années; c'était à ce but que se rapportait toute leur éducation, et lors même que le commerce des Grecs eut commencé à leur inspirer le

goût des lettres et des sciences, ils continuèrent à faire du métier des armes leur principale étude.

Au sortir des écoles des grammairiens, des rhéteurs et des philosophes, les jeunes Romains se rendaient au Champ de Mars. Là, couverts de poussière, exposés aux ardeurs du soleil, ils pratiquaient tous les exercices propres à fortifier le corps et à se rendre souples et adroits au maniement des armes. Ces nobles amusements, en usage dès les premiers temps, se conservèrent au milieu de la mollesse et de la corruption des mœurs. Horace reproche à Lydie de déshonorer Sybaris en lui inspirant une passion qui l'éloigne des exercices (1).

Peu de temps après la dernière guerre Punique, ces exercices militaires ne furent plus imposés à tous les citoyens comme une dette publique, comme une contribution patriotique, et ce fut là le signal de la corruption de la milice (2).

Cependant, malgré cela, l'escrime fut toujours fort cultivée chez les Romains, puisque, lorsqu'ils la négligèrent en vue de la guerre,

(1) M. Lebeau. *Mémoires de l'Institut.*
(2) M. Dezobry. *Rome au siècle d'Auguste.*

ils s'y livrèrent avec passion en vue des jeux du cirque.

Des gens de toutes les classes, de tous les âges, demandaient des leçons aux rudiaires. Il y eut même des femmes qui supportaient bravement la pression de la visière du casque et des autres parties de l'armure sur leurs formes délicates, et qui s'essoufflaient à porter, avec l'observation de toutes les poses, de toutes les règles prescrites par l'escrime et d'après le commandement du professeur, des coups d'estoc et des coups de taille contre un poteau

Juvénal, qui n'aimait pas, paraît-il, les femmes qui se livraient aux exercices virils, les attaque vertement dans sa sixième satire :

« Quelle gloire pour un époux, s'écrie-t-il, si l'on en vient à vendre la garde-robe de sa chaste compagne, d'entendre crier son baudrier, ses gantelets, son aigrette, son demi-jambard gauche ou ses bottines de course; si ta jeune épousée, heureux mari, s'en tient à cette seule gymnastique! Et voilà les frêles créatures qui étouffent sous le plus léger vêtement, dont un tissu de fil de bombyx brûlerait les délicates beautés! Voyez avec quelle ardeur elles portent les coups, quel poids a ce casque qui leur fait à peine baisser la tête!

Comme elles sont campées sur leurs jarrets, les membres bien serrés dans des bandelettes et la tunique roulée autour des reins! »

« Le but contre lequel elles s'escriment, le bouclier au bras, dit-il plus haut, est criblé de coups d'épée dans toutes les règles de l'art. »

L'abbé Couture, dans un mémoire sur la vie privée des Romains (1), dit :

« C'est dans les premières heures de l'après-midi que les jeunes gens et ceux qui sentaient encore en eux la force de l'âge, s'ils ne jouaient point à la paume, s'exerçaient dans le Champ de Mars, à tout ce qui pouvait les rendre plus agiles et plus propres au maniement des armes. Ils montaient à cheval, tiraient de l'arc ou s'escrimaient de toutes les façons. Et afin qu'il n'y eût nul relâchement dans ces sortes de travaux qui passaient pour la meilleure école de la jeunesse romaine, les places étaient distinguées les unes des autres pour chaque exercice, et tout s'y passait sous les yeux de certaines personnes dont la présence était capable d'exciter l'émulation dans le cœur des plus indifférents. »

— L'éducation, à Rome, n'était pas publi-

(1) *Mémoires de l'Institut.*

que; elle ne se donnait pas, comme en Grèce, dans certains établissements ouverts par l'État, et dans lesquels les enfants devaient se rendre pour être instruits et formés, tous d'après un système unique. Il y avait des écoles publiques, dans le sens littéral du mot, c'est-à-dire où l'éducation se faisait en commun pour les enfants que les familles y voulaient bien envoyer, mais c'étaient des entreprises particulières (1).

Et même si les professions savantes, comme les beaux-arts et les professions techniques, quand elles ne demeuraient pas abandonnées aux esclaves, étaient presque exclusivement embrassées par des personnes de rang modeste, en revanche, tous les artistes travaillant pour le luxe ou pour le plaisir du public étaient, en général, très largement payés. On voyait des maîtres d'escrime ou des conducteurs de chars acquérir en peu de temps d'immenses fortunes.

« L'avoir de cent avocats, dit Juvénal, représente juste les gages de Lacerna, le cocher de la faction rouge..... Et que recevra le précepteur pour ses gages d'une année révolue? A

(1) M. Dezobry. *Rome au siècle d'Auguste.*

peine ce que le peuple fait donner, dans le cirque, à l'athlète victorieux » (1).

— Vers la fin de la République, quelques riches Romains, qui s'étaient passionnés pour les mœurs grecques, réservaient, dans leurs villas, des emplacements consacrés à l'escrime et aux exercices corporels; ils les construisaient avec luxe, les ornaient de précieuses œuvres d'art; on les nommait des *gymnases* et quelquefois, mais improprement, des *palestres*.

Pline, dans sa maison de Laurentium, avait un gymnase (2).

Néron fut le premier qui bâtit à Rome un gymnase public; Commode en fit faire un autre.

Les bains romains étaient également construits à l'imitation des palestres grecs et renfermaient, outre les salles destinées aux diverses lotions, des galeries pour les exercices de l'escrime, de la paume, de la lutte et des autres jeux gymniques.

Ceux qui n'étaient pas assez riches pour avoir des thermes à eux, allaient aux bains publics. Personne ne dédaignait ces établisse-

(1) Satire VII.
(2) Lib. II, epist. 17.

ments; à côté du pauvre plébéien on y voyait des citoyens illustres.

L'ouverture des thermes avait lieu entre la neuvième et la dixième heure, mais c'était depuis midi jusqu'au soir qu'ils étaient le plus fréquentés. Les Romains s'y livraient à tous les exercices du Champ de Mars; ils s'escrimaient de toutes les manières, faisaient voler dans la lice le disque de Sparte, lourd et brillant; quelquefois, ils fendaient l'air avec le palet, avec des boules de fer, de plomb ou de pierre, garnies d'une courroie, lançaient le léger javelot et faisaient des exercices à pied et à cheval (1).

C'était par des amusements violents, provoquant une sueur abondante, qu'on se préparait aux frictions.

Ceux qui ne se livraient point à ces jeux se promenaient à l'ombre, sous les plantations, les portiques, les galeries, dans les exèdres ou salles de conversation.

Ces somptueux édifices contenaient même des bibliothèques. Les femmes y étaient reçues dans des endroits séparés de ceux où se tenaient les hommes.

« Dans ces vastes thermes, dit Montfau-

(1) M. Blavet. *Restauration des thermes de Caracalla.*

con (1), outre les bains qui leur donnaient le nom, il y avait de grandes salles pour exercer la jeunesse à la lutte, à sauter, à manier la pique et les autres armes. Toutes sortes d'exercices se faisaient dans ces immenses établissements, où il semblait qu'on eût renfermé tout ce à quoi l'on s'exerçait en différents lieux de la ville. »

L'espace des bains était d'ailleurs assez étendu pour cela, et surtout celui des thermes de Dioclétien, les plus vastes de tous; c'est apparemment d'eux qu'Ammien Marcellin a dit : « Des bains grands comme des provinces, *lavacra in modum provinciarum.* »



Les combats de gladiateurs, dont les Romains avaient reçu l'usage des Étrusques, ont marqué leur histoire au sceau d'une originalité frappante. Ces jeux terribles avaient pour eux un invincible attrait, et d'ailleurs ils se pas-

(1) *L'Antiquité expliquée.*

sionnèrent tellement pour toutes sortes de spectacles, qu'ils en vinrent à ne plus demander au Forum que du blé et les représentations gratuites du cirque : *panem et circenses!*

« C'était, en vérité, dit Montaigne, un merveilleux exemple, de très grand fruit pour l'instruction du peuple, à Rome, de voir, tous les jours en sa présence, cent, deux cents, voire mille couples d'hommes, armés les uns contre les autres, se hacher en pièces avec une si extrême fermeté de courage, qu'on ne leur vist lascher une parole de foiblesse ou commisération, jamais tourner le dos, ny faire seulement un mouvement lasche pour gauchir un coup! »

« Un tel divertissement va te paraître horrible, dit le Gaulois à qui M. Dezobry fait visiter Rome (1); il n'est que terrible, et c'est ce qui le fait le plus attrayant. D'abord, un sentiment de pitié mal défini voudrait vous en éloigner; on y vient presque malgré soi et comme avec dégoût; mais, le premier mouvement passé, ces jeux vous inspirent un intérêt qui vous domine, vous subjugue; et, quand on les a vus une fois, il n'est plus possible de s'en détacher... Dernièrement, un jeune Africain, forcé

(1) *Rome au siècle d'Auguste.*

par quelques amis de venir voir des jeux de ce genre, s'était juré à lui-même de tenir les yeux fermés pendant toute leur durée. Il commença par être fidèle à sa résolution, mais les spectateurs ayant poussé de grands cris en voyant tomber un célèbre combattant, il ouvrit les yeux malgré lui, et, dès cet instant, il lui fut impossible de les refermer. Il emporta du cirque une ardeur insensée d'y revenir, non plus entraîné par d'autres, mais avant tous, et même les entraînant à son tour ; aujourd'hui, il n'est pas moins passionné pour les gladiateurs que ne le sont les Romains eux-mêmes. »

Ne semble-t-il pas, en lisant ces lignes, qu'on soit sous l'étrange impression que devait produire ces spectacles si cruels, mais si grandioses ?

Ces combats, où les jouteurs versaient leur sang, recevaient des blessures, risquaient leur vie, et dont la plupart étaient tués, avaient pourtant été inventés par une sorte d'humanité.

Les anciens avaient l'habitude, aux funérailles des guerriers illustres, d'immoler sur leur tombeau des prisonniers de guerre ou des esclaves. Ainsi, dans l'*Iliade*, Achille immole douze jeunes Troyens aux mânes de Patrocle ; cette coutume atroce existait chez les

Celtes, nos aïeux, et se retrouve parmi les peuplades de l'Amérique du Nord. Cet usage s'introduisit à Rome et s'y trouvait en vigueur à l'époque de la première guerre Punique ; il venait d'Étrurie, où les Romains l'avaient vu fort répandu. Junius, descendant de l'illustre Brutus, étant mort, sous le consulat d'Appius Claudius et de Fulvius, en l'an 488 de la fondation de Rome, beaucoup de peuples étrangers envoyèrent des captifs pour servir à l'appareil des funérailles. Mais ses fils, Marcus et Decimus, voulant tempérer la cruauté de ces sacrifices sans manquer aux mânes paternels que cette effusion de sang devait réjouir, imaginèrent d'assortir les captifs par couples, et de les faire combattre ensemble. Ce fut dans le Forum Boarium qu'ils montrèrent ces premiers combats de gladiateurs.

Dès l'origine, on appelait ce genre de lutte, présent, *munus,* parce que les hommes qu'on y produisit tout d'abord avaient été envoyés en présent.

Les funérailles furent donc les premières occasions de *présents de gladiateurs;* le peuple y assistait en *pœnula* brune, son habit de deuil.

Marcus et Decimus Brutus n'avaient fait

paraître que trois couples de gladiateurs; mais, en l'an 537, les trois fils de M. Æmilius Lépidus donnèrent au peuple, dans le Forum, le spectacle de onze combats singuliers, spectacle qui dura trois jours. Enfin, en l'an 552, les fils de Valérius Lœvinius fournirent vingt-cinq couples de combattants.

Le peuple romain prit, peu à peu, tant de goût à ces luttes, qu'il a toujours préférées à toutes les autres, qu'on lui en donna bientôt dans des occasions qui n'avaient rien de funèbre. Les magistrats, qui voulaient lui être agréables, lui en offrirent en l'honneur de leur avènement; on célébra des jeux dans les triomphes, et lors de la dédicace des édifices publics; on leur assigna enfin des époques régulières, sous le nom de jeux quinquennaux, décennaux, etc.

La coutume en passa même, dit Montfaucon, aux personnes privées, qui ordonnaient quelquefois, par des testaments, qu'il y aurait des gladiateurs à leurs funérailles. Il y en avait parfois même aux obsèques des femmes. On se faisait un mérite d'en donner publiquement au jour de sa naissance; enfin, cela devint si commun à Rome, qu'il se célébrait peu de grandes solennités sans gladiateurs.

On n'en demeura pas là, ils furent même employés dans les festins solennels; on en mettait quelques couples dans les salles à manger, et ils se battaient devant les convives.

Le départ d'une armée pour la guerre devenait aussi l'occasion de présents de gladiateurs. On voulait, par cette espèce de bataille, racheter le sang des soldats, afin que la déesse Némésis ne se montrât plus avide que de celui des ennemis.

On voulait aussi habituer les guerriers à la vue des combats, des blessures et du sang (1).

— Il y avait des gladiateurs de deux espèces. Les uns étaient forcés à embrasser cette profession; c'étaient des captifs étrangers, des condamnés et des esclaves. Ceux-là obtenaient quelquefois la faculté de ne plus combattre dans l'arène, ou même leur affranchissement, quand ils avaient déployé un courage et une adresse remarquables.

Les autres étaient des gladiateurs volontaires, et se vouaient à cet état soit par amour de la renommée, soit, comme le toréador espagnol, pour jouer leur vie contre la fortune, *mortesque et vulnera vendita pastu!* Le désir d'acquérir

(1) M. Dezobry. *Rome au siècle d'Auguste.*

de la gloire, et, quelquefois, le désespoir causé par des revers politiques, firent descendre dans l'arène les plus illustres citoyens, et jusqu'à des femmes, sous le règne de Domitien.

Il y avait aussi les gladiateurs par enthousiasme guerrier. En effet, cette profession devait avoir positivement beaucoup d'attrait pour les braves de tempérament, car elle avait ses avantages, ses profits et ses triomphes. D'ailleurs, tous les lutteurs ne périssaient pas dans l'amphithéâtre. A chaque fête, bon nombre se sauvaient par leur adresse ou guérissaient de leurs blessures, et quelques-uns arrivaient à la célébrité. Les poètes les chantaient; les peintres, les sculpteurs retraçaient leurs exploits dans les palais, sur les tombeaux, et jusque dans les temples. Les femmes se passionnaient pour eux :

« L'épouse d'un sénateur, dit Juvénal, Hippia, a voulu suivre un gladiateur jusqu'à Pharos, jusqu'au Nil qui baigne la ville trop fameuse de Lagus; jusqu'à Canope, l'infâme cité que révoltèrent pourtant les mœurs romaines... Par quelles grâces irrésistibles Hippia fut-elle séduite? Quel charme a pu faire passer cette patricienne sur la honte

d'entendre dire : c'est la femme d'un gladiateur? Sans doute, il était beau, il était jeune, cet heureux Sergius! Eh non, le Sergiolus adoré d'Hippia touchait à la quarantaine, puisqu'il ne se rasait plus aux ciseaux; il pouvait, d'un jour à l'autre, être marqué d'une entaille au bras, être mis à la retraite. Il y a mieux! Sa figure était remplie de difformités. Au-dessus du nez, le front formait un énorme pli, un bourrelet de chair sous son casque pesant. Mieux encore! ses yeux distillaient sans cesse une sanie purulente. Mais il était gladiateur! Ce titre fait, de tous ces gens-là, des Adonis. Ce n'est pas Sergius, c'est le gladiateur Sergius qu'elle préférait à ses enfants, à son pays, à sa sœur, à son époux! C'est le sanglant lutteur qu'elle idolâtrait! Si le misérable avait quitté son métier, il n'eût plus été pour elle qu'un second mari. »

Aussi l'attrait du péril, la pompe enivrante du spectacle, les applaudissements de la foule, le désir de se signaler au milieu de cette magnificence par quelque coup fameux dont ils trouveraient ailleurs la récompense, entraînaient de jeunes nobles d'ordre équestre, même sénatorial, à descendre dans l'arène. La loi le défendait et notait le gladiateur d'infa-

mie; mais les mœurs étaient plus fortes que la loi : l'empereur Macrin avait été gladiateur. L'empereur Commode, qui se faisait d'abord appeler Hercule, fils de Jupiter, au lieu de Commode, fils de Marc-Aurèle, eut un jour la fantaisie de quitter son nom divin pour adopter celui d'un fameux gladiateur qui venait de mourir. Son plaisir était de descendre dans l'arène, et, rejetant la pourpre, qu'il déshonorait, du reste, par ses débauches et par ses extravagances, d'y combattre nu sous les yeux du peuple. Mais, si son adresse à tirer de l'arc était incontestable, ses exploits du cirque étaient sujets à caution. Le piédestal de sa statue portait, il est vrai, cette inscription : *A Commode, vainqueur de mille gladiateurs!* Il est à présumer que ces mille gladiateurs y avaient mis de la complaisance, et qu'ils s'étaient défendus avec mollesse pour faire leur cour à César (1).

— La première fois qu'on vit des sénateurs et des chevaliers romains combattre dans l'arène, ce fut aux jeux donnés par César lors de son quadruple triomphe. Ce fut lui, d'ailleurs, qui porta ce goût dans les hautes classes

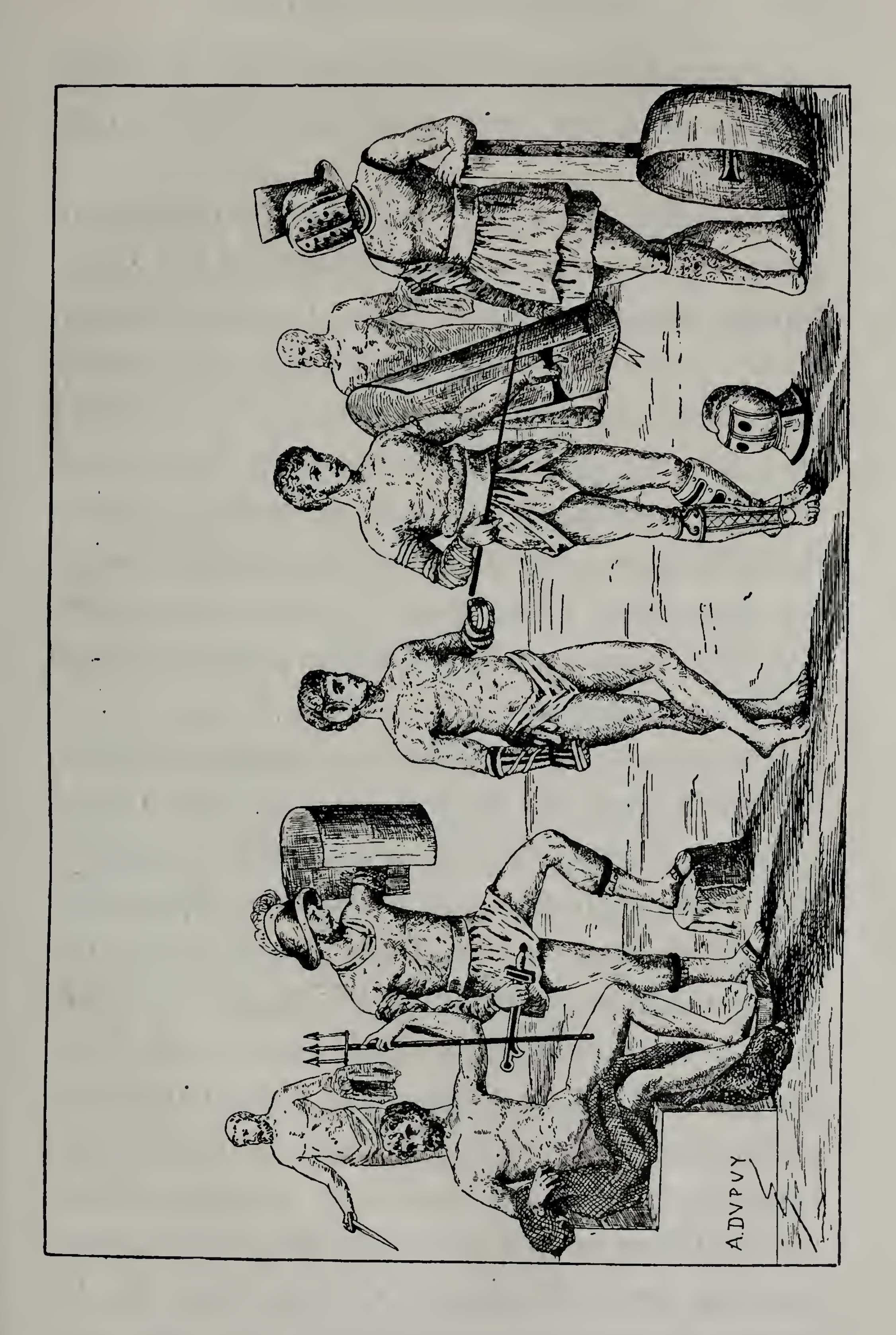
(1) M. Depping. *La force et l'adresse.*

en chargeant des chevaliers et des sénateurs très forts sur l'escrime, de dresser, dans leurs propres maisons, les gladiateurs qu'il fit paraître aux funérailles de sa fille.

— Ce besoin d'émotions violentes, qui est dans la nature humaine, trouve satisfaction suivant le caractère des peuples et des individus en des spectacles différents. Il avait fait courir la foule intelligente d'Athènes aux tragédies de Sophocle et d'Eschyle, si pleines de terreur religieuse; il poussait aux jeux de l'arène les fils de ces rudes soldats dont la guerre avait fait la fortune, et qui semblaient avoir transmis à leur postérité le goût du sang. Quelques-uns des acteurs dans ces jeux terribles y trouvaient la richesse : de célèbres gladiateurs libérés, des rudiaires, se faisaient quelquefois payer cent mille sesterces. Le parcimonieux Tibère donna cette somme à des gladiateurs émérites pour les décider à paraître dans ses jeux, et Néron fit présent à des mirmillons de vastes domaines (1).



(1) M. V. Duruy. *Histoire des Romains.*


A.DVPVY

Les gladiateurs étaient séparés en diverses classes que l'on distinguait par la différence des armes.

Les *mirmillons* (*mirmillones*) combattaient contre les rétiaires qui cherchaient à les envelopper dans un grand filet. Ils avaient pour armes : un casque sur lequel était représenté un poisson nommé, dit-on, *mormyros,* un bouclier et une épée courte dont la lame était soudée, presque à angle droit, vers la moitié de sa longueur, ce qui l'avait fait nommer *faux,* ou *épée-faux*. Cette arme bizarre était ainsi construite pour que le mirmillon puisse couper le filet de son ennemi.

Les *rétiaires* combattaient toujours contre les mirmillons; ils étaient ainsi appelés parce qu'ils portaient, sur l'épaule gauche, un grand filet conique bordé par le bas de glands de plomb, et muni en haut d'une longue corde. Ils tenaient à la main droite un trident de fer acéré dont la longueur équivalait environ à leur propre taille, et un poignard. Leur costume se composait d'un *subligaculum,* demi-tunique blanche, bordée de rouge, et maintenue par un ceinturon au bas de la poitrine où elle commençait, pour tomber jusqu'au quart de la cuisse. Les bords en étaient découpés en

festons; elle était relevée sur les hanches, afin de dégager les cuisses, tombait par devant en pointe drapée, et, par derrière, enveloppait le bas des reins. Le bras gauche, étant mis en avant quand le rétiaire croisait le trident sur son antagoniste, il était muni de brassards et, au-dessus, d'une épaulière.

Ils avaient, en outre, une petite cuirasse à écailles, tout étroite, et qui ne montait que de la ceinture au-dessous du sein. Leur chaussure était une espèce de cothurne en cuir bleu. Le bras droit, la poitrine, les jambes étaient nus; le visage l'était aussi, et la tête était couverte d'une fausse coiffure en cheveux serrée avec un ruban en manière de bandeau, dont les bouts retombaient sur la nuque.

La spécialité des rétiaires était une des plus communes et des moins estimées. Seuls de tous les gladiateurs, ils combattaient nu-tête. Le filet, *jaculum*, leur principale arme, paraît si grand dans Winckelmann, qu'il couvre presque entièrement l'adversaire. Ils étaient munis, en outre, d'un poignard, et leur trident, *fuscina*, était semblable à celui avec lequel on harponnait le thon. Il paraît qu'anciennement déjà, les Tyriens, lors du siège de leur ville, avaient employé le filet et le trident

pour se défendre contre les Macédoniens. L'idée de cette manière de combattre avait évidemment été empruntée à la pêche.

Un jour, à Syracuse, les péripéties du combat ayant amené un rétiaire près d'un endroit où siégeait le chevalier romain Atérius Rufus, le rétiaire, frappant son adversaire de son trident, tua de son poignard, et du même mouvement, le chevalier romain (1).

Le rétiaire tenait son poignard de la main gauche, en même temps que de cette main il soutenait son trident.

Les *hoplomaques* (*hoplomachi*) étaient armés de toutes pièces, comme l'annonce leur nom; ils portaient une cuirasse, un bouclier carré, long et bombé, un casque fermé entièrement par une visière percée de trous, une bottine défensive à la jambe gauche, une chaussure sur laquelle s'arrêtaient les longues chausses, et une épée. Cependant, sur un dessin publié par Winckelmann, on voit combattre avec des épées deux gladiateurs, vêtus d'une simple cuirasse, et portant des boucliers ronds et des casques garnis de visières semblables à celles de nos casques modernes; deux ailes

(1) Valère Maxime.

sont attachées au casque de l'un d'eux (1).

Les *secutores* (suivants) étaient à peu près les mêmes que les mirmillons ; ils étaient ainsi nommés parce qu'ils poursuivaient, ils harcelaient les rétiaires. Ils portaient pour armes une épée, un bouclier et un casque à visière (2).

Les *laquéaires* (*laquearii*), dont Isidore de Séville fait seul mention, et chez lesquels le filet était remplacé par un lacet à nœud coulant, avec lequel ils cherchaient à étrangler leur adversaire, paraissent avoir été une variété des rétiaires.

L'armement des anciens *Samnites* qui, sous les empereurs, devinrent les hoplomaques, se composait, d'après Tite-Live, d'un grand bouclier oblong un peu concave, d'un cuissard à la jambe gauche, d'un casque à visière avec crête ou panache très élevé, d'un ceinturon, d'une épée courte, et de boucliers bizarres souvent garnis d'or et d'argent.

Les *Thraces* portaient un petit bouclier rond et un peu concave ; on l'appela *parma*, pour le distinguer du grand *scutum* des Samnites. L'arme offensive des Thraces était la *sica,*

(1) Diderot. *Encyclopédie.*
(2) Friedlander. *Mœurs romaines.*

espèce de sabre courbe, propre à cette nation, que Juvénal compare à une faux retournée, et Pline l'Ancien aux défenses du sanglier. Une armure complète et des cuissards aux deux jambes suppléaient à l'exiguïté du bouclier.

Les *vélites* combattaient avec le javelot et quelquefois avec la lance, ainsi que les *provocateurs* (*provocatores*). Ils devaient, sans doute, ouvrir le combat.

Les *dimachères* (*dimachæri*) étaient un perfectionnement de l'art gladiatoire; leur nom signifie combattants à deux poignards; en effet, leurs mains étaient armées soit de deux poignards, soit de deux épées, soit d'un poignard et d'un trident.

Les *andabates* (*andabatæ*) combattaient montés sur des chars, et les yeux couverts d'un casque ou d'un bandeau, ou dans l'obscurité, lorsque le commencement de la nuit nécessitait la fin des jeux du cirque.

Les *equites*, cavaliers, se ruaient les uns contre les autres, armés de longues lances.

Les *essédaires* (*essedarii*) luttaient sur des chars, comme les Bretons; un guide se tenait sans doute près du combattant. Pétrone parle d'une femme essédaire. Ce furent évidemment

les guerres faites en Bretagne qui mirent cette forme de combat à la mode sous Claude et Néron.

Les *catervarii* combattaient en troupes, plusieurs contre plusieurs.

Les *meridianii* succédaient, vers le milieu du jour, aux *bestiarii;* ils s'escrimaient les uns contre les autres, armés d'une épée.

Les *suppositilii* étaient ceux que l'on tenait en réserve pour les opposer aux vainqueurs.

Car celui qui avait vaincu une fois n'était pas encore sûr de sa vie, même pour la journée; chaque gladiateur fournissait souvent trois assauts, et quelquefois six le même jour. Dion rapporte que Caracalla obligea un gladiateur nommé Bâton à se battre successivement dans un même jour contre trois autres. Bâton fut tué par le dernier, et l'empereur lui fit élever un beau tombeau qui fut retrouvé dans la vigne Pamphile avec l'inscription : *Ba-to-ni.* Le gladiateur y est représenté sur un marbre de six pieds et demi de haut; il est de ceux dont parle Cicéron dans son oraison pour Sestius, et qu'on appelait *samnites.* Les syllabes Ba-to-ni sont peut être ainsi séparées pour rappeler les trois sanglants assauts

que Bâton avait soutenus le même jour (1).

Il n'y eut sans doute d'uniforme parfaitement déterminé pour aucune des armes de la gladiature. Les monuments ne nous offrent des types bien caractérisés et sur lesquels on ne peut se méprendre, que pour les rétiaires, les sécutores, les Samnites et les Thraces.

Il devait d'ailleurs y avoir des gladiateurs habiles dans plus d'un genre de combat, comme l'indiquent ces vers de Martial :

Hermes belligera superbus hasta;
Hermes æquoreo minerax tridente;
Hermes casside languida timendus.

Ici, Hermès était rétiaire et vélite, ou peut-être provocateur.

Les *fiscaux* ou les *césariens*, ou les *postules*, *fiscales, cesariani, postulatitii,* étaient entretenus aux dépens du fisc, et destinés pour les jeux auxquels les empereurs assistaient. Comme ils étaient les plus braves et les plus adroits, le peuple les demandait souvent.

— Le maître, content du gladiateur qui lui appartenait, lui faisait présent d'un tombeau. Nul don n'eût été en effet mieux approprié

(1) Montfaucon. *L'Antiquité expliquée.*

à ces malheureux que la gloire tuait souvent en les couronnant!



Les jeux de gladiateurs étaient annoncés au public au moyen d'affiches que le donateur de la fête, *editor muneris*, faisait peindre en couleur, par des écrivains, *scriptores,* attitrés, sur les murs des maisons particulières et des édifices publics, voire même sur ceux des mausolées bordant des deux côtés la grande route devant les portes des villes.

Aussi, certaines épitaphes contiennent-elles une prière à l'adresse de ces écrivains, de respecter le tombeau.

Ces affiches indiquaient le temps que durerait le spectacle, le nombre des couples de gladiateurs, leurs différents genres, leurs noms et leurs marques distinctives.

Il s'est conservé plusieurs affiches de cette espèce, en divers endroits de Pompéi, comme par exemple celle-ci:

« La famille des gladiateurs de l'édile A. Suet-

tius Curius combattra le 31 mai, à Pompéi. Il y aura une chasse d'animaux, et on sera parfaitement à l'abri sous un toit de tenture. »

Sur d'autres affiches, on promettait en outre de bien arroser, pour obvier à l'excès de la poussière et de la chaleur. Au lieu d'une indication de date précise, il y a une fois : « *Quand le temps le permettra* » ; une autre fois : « *Incessamment* ». Ces affiches donnaient souvent les noms des principaux champions rangés par paires, suivant l'ordre dans lequel ils devaient combattre les uns contre les autres, et en pareille circonstance, les éditeurs des jeux, afin de piquer sans cesse la curiosité du public, avaient soin, d'habitude, de répartir sur tous les jours de la fête, l'entrée en scène de nouvelles paires de gladiateurs qu'on n'avait pas encore vus.

On faisait aussi de ces listes des copies, *libelli*, que l'on vendait dans les rues et qu'on envoyait au dehors.

— La veille du spectacle, on donnait publiquement aux gladiateurs et aux bestiaires ce que l'on appelait le *repas libre* ; on les y régalait, avec la plus grande munificence, de mets exquis et d'excellentes boissons. Il était permis aux curieux d'y assister.

Pendant qu'à ce banquet, les abrutis du métier se livraient à la débauche, sans le moindre souci du lendemain, on voyait pourtant aussi d'autres de ces malheureux prendre congé des leurs, recommander leurs femmes et leurs enfants à des amis, donner la liberté à leurs esclaves; comme on voyait des chrétiens, condamnés à verser leur sang dans l'arène pour leur foi, célébrer, dans ce repas, une dernière agape.

Il y avait aussi un autre festin du même genre, le *silicernium*, que l'on solennisait en l'honneur des gladiateurs d'un rang distingué qui succombaient dans le cirque (1).

— Le spectacle commençait par une marche de parade des gladiateurs en grande tenue. Puis, tous en costume de combat, mais n'ayant que des baguettes au lieu d'armes, et répandus pêle-mêle sur l'arène, ces futurs combattants préludaient avec leurs bâtons, pour s'échauffer le bras, comme ils disaient, se mettre en haleine, éveiller leurs forces. Les uns balançaient légèrement des bois de javelines ou de lances, en prenant toutes les attitudes les plus correctes du combat, mais sans se fatiguer. Les

(1) Mazois. *Ruines de Pompéi.*

autres répétaient les passes les plus difficiles de l'escrime pour l'attaque et la défense, mais seuls et en adressant leurs coups en l'air.

Ces malheureux, qui n'attendaient qu'un signe pour s'égorger, étaient alors parfaitement calmes et tranquilles; ils ne montraient aucune animosité les uns contre les autres; ils s'accostaient, se parlaient, faisaient leurs conventions avec autant de sang-froid que s'il se fût agi d'un simple jeu d'enfant.

Pendant ces préliminaires, les spectateurs cherchaient à connaître par avance les futurs combattants, au moyen de livrets vendus parmi les gradins, et qui relataient l'ordre des jeux et les noms des gladiateurs : c'était une copie amplifiée des affiches peintes en divers lieux de la ville.

La plupart des gladiateurs étant des combattants forcés, il y avait, contre la défaillance possible de leur courage, des moyens violents, employés par les servants des jeux; c'étaient des fouets, des verges, et jusqu'à des lames rougies au feu. L'apprêt de ces armes disciplinaires se faisait dans l'arène, sous les regards des futurs combattants et des spectateurs. On voyait aussi passer des brancards funéraires

ESTAMPE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



PRÉLIMINAIRES D'UN COMBAT DE GLADIATEURS

apportés par les agents de la Libitine, pour les vivants qui allaient être tués (1).

Cependant on annonce l'empereur; il entre; les sénateurs, les chevaliers, tous les spectateurs se lèvent en signe de respect, et un grand nombre lui crient : *Salut*, *César !*

Peut-être l'hommage à l'empereur : « *Ave, Cæsar imperator*, *morituri te salutant !* » dont il est fait mention dans une circonstance analogue, était-il le salut d'usage (2).

Les futiles exercices cessaient aussitôt dans l'arène; des maîtres, des agents préposés aux jeux, rangeaient les gladiateurs par paires, assortissaient ensemble ceux qui étaient égaux en force et en adresse, leur délivraient des armes véritables, et les faisaient défiler devant l'empereur. En passant au pied du siège impérial, qui était haut comme un trône, ils élevaient leurs armes au-dessus de leur tête, pour que l'on pût voir qu'elles étaient bien acérées et bien coupantes. C'était ordinairement le donateur de la fête qui examinait les armes. Une espèce d'épée de gladiateur des plus tranchantes portait le nom du fils de Tibère, Drusus, qui, suivant un penchant inné

(1) M. Dezobry. *Rome au siècle d'Auguste.*
(2) M. Wallon. *De l'esclavage.*

pour la cruauté, avait l'habitude de procéder à cet examen avec une joie féroce et une rigueur extrême.

Marc-Aurèle, au contraire, ne permettait de combattre qu'avec des armes émoussées.

Le son lugubre des trompes donnait le signal de la lutte, qui s'engageait au bruit des fanfares de trompettes et de cors, et des modulations aiguës des fifres et des flûtes. On voit figurer des bandes de musiciens sur beaucoup d'anciennes images représentant des combats de gladiateurs.

Les scènes les plus variées se succédaient alors sans interruption dans cette mêlée. Les rétiaires, figures à demi-nues, se mouvant avec une prodigieuse agilité, presque sans armure défensive, s'avançaient isolément ou en troupes, tantôt poursuivis par les secutores, légèrement armés, tantôt voltigeant eux-mêmes, comme un essaim, autour des Gaulois et des mirmillons qui les attendaient à demi-accroupis et la visière baissée. Les samnites, couverts de grands boucliers carrés, de hauteur d'homme, croisaient leurs petites épées courtes et droites avec les sabres des thraces, mieux équipés, mais seulement munis d'un petit bouclier rond. Les hoplomaques, hommes d'armes, tout bardés

de fer, comme les chevaliers du moyen âge, visaient, en portant leurs coups, aux joints et au défaut de la cuirasse dans l'armure de l'adversaire.

Les équites, les essédaires se jetaient les uns contre les autres en d'impétueux engagements. — L'un des champions était-il vaincu en combat singulier, et à la merci de son adversaire, l'éditeur des jeux abandonnait aux spectateurs le soin de décider s'il fallait ou non tuer le malheureux.

Pour tenter la miséricorde du peuple, les vaincus mettaient un genou en terre, jetaient leurs armes, et levaient l'index de la main gauche. Les spectateurs consentaient-ils à leur accorder la vie, ils agitaient leurs mouchoirs, ou élevaient les mains en rapprochant leurs deux pouces. Le pouce tourné, au contraire, équivalait à l'ordre de porter le coup mortel, et à ce geste était joint le cri sinistre : « *Recipe ferrum !* reçois le fer ! »

De vaillants et fiers champions déclinaient bien quelquefois l'intervention du public, en signifiant, du geste, que leurs blessures étaient sans gravité ; c'étaient ceux-là auxquels on s'intéressait le plus, tandis que les poltrons ne faisaient qu'irriter le peuple qui ressentait

comme une offense la crainte de la mort chez un gladiateur (1).

La plupart, d'ailleurs, soutenaient l'honneur de leur profession en recevant la mort d'une manière héroïque; ils ne changeaient pas de visage, ne jetaient pas un cri de douleur. Souvent, la victime, renversée aux pieds de son adversaire, dans une chute dont l'art même avait dû dérober la honte, prenait l'extrémité du glaive que lui présentait son vainqueur, tendait la gorge, et recevait le fer tout entier, sans broncher, sans reculer. On en voyait d'autres qui, après s'être avoués vaincus, avoir jeté leur bouclier et leurs armes, rebutés par la clémence du peuple, mettaient aussitôt un genou en terre devant celui qui devait les exécuter, et, la tête maintenue par une de ses mains, se cramponnaient encore après sa jambe pour qu'il pût leur porter un coup plus assuré. D'autres, qu'il fallait retenir, parce qu'ils voulaient immoler les vaincus avant que le peuple eût prononcé sur leur sort. D'autres enfin, poussés au désespoir par le refus du public, se relevaient, poursuivaient avec rage ceux devant lesquels ils avaient succombé d'abord, et,

(1) Friedlander. *Mœurs romaines.*

quoique presque nus, quoique grièvement blessés, retrouvaient encore un dernier reste de vigueur pour se venger, et quelquefois balancer la victoire qui n'échappait qu'à leur courageuse agonie.

Mille cris de joie accompagnaient chaque exécution ; ils partaient de tous les rangs, même de ceux des femmes qu'une ancienne loi, oubliée, excluait des jeux de gladiateurs, de peur qu'elles ne s'accoutumassent à la cruauté, et que l'empereur Auguste relégua aux rangs les plus élevés.

— Le peuple de l'amphithéâtre n'estimait que la bravoure et s'irritait si elle n'était pas loyale. Un jour, par exemple, un gladiateur qui visait toujours son ennemi à la tête et l'avait même étourdi de plusieurs coups violents, fut obligé de changer de manière, sur l'ordre même des spectateurs.

Le public se tenait aussi pour outragé, pour méprisé par des gladiateurs qui n'allaient pas intrépidement au-devant de la mort. S'ils s'engageaient mollement, s'ils semblaient craindre les blessures et cherchaient à se ménager eux-mêmes en ménageant leurs antagonistes, on entendait crier partout : « Tuez !... Le fouet !... Le fer chaud !... Quelle timidité à fondre sur le

fer!... Quelle mollesse à frapper!... Quelle répugnance à mourir!... »

Auguste avait défendu les spectacles dont le programme admettait que l'on fît grâce aux gladiateurs blessés, et voulait que le combat durât jusqu'à ce que l'un des deux champions fût étendu sur la place. Mais on voit, par une inscription de Minturne, de l'an 249, que cette défense ne fut pas observée partout, ni en tout temps. Très souvent, on se hâtait d'opposer au vainqueur, pour remplacer l'homme mis hors de combat, un autre adversaire désigné par le sort, et ainsi de suite un troisième et même un quatrième.

— Dans les pauses du combat, on retournait avec des pelles la terre ensanglantée de l'arène, sur laquelle des esclaves noirs répandaient ensuite du sable frais. Ordinairement on employait du sable commun, mais quelquefois du marbre broyé, d'une blancheur éclatante. Parfois aussi, les empereurs qui prenaient parti pour une faction, faisaient sabler avec des matières de la couleur de cette faction (1). Néron fit couvrir l'arène de sulfate de fer vert, auquel Caligula mêla du

(1) *Encyclopédie.*

cinabre pour rendre cette nuance plus foncée.

— Les morts étaient recueillis par des hommes portant le masque de Mercure, dieu des enfers. D'autres, sous celui du démon étrusque Charon, venaient, avec des fers rouges, s'assurer que la mort de ces malheureux n'était pas feinte.

Des bières étaient prêtes pour les cadavres, qu'elles servaient à transporter à la chambre mortuaire, par la porte de la déesse de la mort. Là, on achevait ceux dans lesquels il restait encore une étincelle de vie, mais qui étaient pourtant trop mortellement atteints pour pouvoir être guéris.

Afin de préparer les jeunes gens, apprentis du métier, à verser le sang, on leur confiait parfois l'atroce mission d'achever les blessés (1).



Le combat du rétiaire contre le mirmillon

(1) M. Dezobry. *Rome au siècle d'Auguste.*

figurait une pêche, ou, pour ainsi dire, l'attaque d'un pêcheur contre un poisson.

Dès que les adversaires étaient en présence et qu'un signal de l'empereur leur permettait de commencer, le mirmillon se faisait provocateur pour appeler son adversaire au combat. Mais le rétiaire, qui avait besoin d'espace, se tenait à distance, et reculait pas à pas. Soudain, il brandissait son trident comme pour en frapper le mirmillon, qui s'écartait à son tour. Cependant le rétiaire, après quelques feintes, passait le trident à gauche, étendait le filet presque tout entier sur son bras, de ce côté, saisissait le reste de la main droite, et, le déployant un peu devant lui en le laissant pendre jusqu'à terre, le balançait légèrement. Tout à coup, il le lançait vivement dans une demi-conversion de droite à gauche, et faisait son jet en avant. Le bras droit, en se déployant, arrondissait le filet qui, le plomb aidant, s'ouvrait comme une vaste poche circulaire. Souvent, le mirmillon aux aguets se détournait avec la rapidité de l'éclair, sautait de côté, et le filet le frôlait à peine. Aussitôt, abrité de son bouclier, il chargeait le rétiaire en flanc ; ce dernier faisait alors une volte vers lui, et, tout en traînant le rets dont la corde était passée

dans son poignet droit, il heurtait des pointes du trident le bouclier de l'agresseur. Alors une nouvelle passe s'engageait, où étaient mises en œuvre les ruses tantôt de la fuite, tantôt de la charge.

Le peuple, prenant parti pour l'un ou pour l'autre, rendait la victoire plus difficile et plus incertaine, en avertissant chacun des champions des ruses, des feintes et des tentatives de son adversaire, et les animait l'un contre l'autre par des cris et des applaudissements.

Quand le filet était lancé plusieurs fois, et que le mirmillon s'y était toujours dérobé, les partisans du rétiaire accusaient ce dernier de maladresse. Il relevait alors la tête, faisait signe qu'on attendît et, replaçant vivement le filet sur son épaule gauche, marchait sur le mirmillon qu'il poursuivait en criant par raillerie : « *Je ne te cherche pas, Gaulois, je cherche un poisson, pourquoi me fuis-tu ?* » En même temps, il le poussait vers une des extrémités de l'amphithéâtre, et l'y enfermait pour ainsi dire. Souvent le mirmillon déconcerté, cherchait partout où il pourrait fuir; le rétiaire, profitant de cette hésitation, lançait son filet avec tant de justesse que le mirmillon en était

entièrement enveloppé. Il tentait alors de fendre le rets avec sa petite épée courte, mais la coulisse, vigoureusement tirée, le serrait, le privait de tout mouvement, et il roulait à terre : son ennemi, lui mettant son trident sur la gorge, regardait les spectateurs et attendait leurs ordres pour le tuer ou l'épargner.

Du reste, on armait mal le pauvre Gaulois mirmillon, car il fallait montrer au peuple le Gaulois toujours vaincu (1).

On disait, dans la langue des jeux, que le combattant n'avait été vainqueur que de la quatrième main, quand il avait alternativement passé deux fois de la défense à l'attaque.

Mazois (2) décrit un groupe de quatre personnages, où l'on voit deux sécutores et deux rétiaires :

« Népimus, rétiaire, cinq fois victorieux, dit-il, a combattu contre un secutor (son nom est effacé) qui n'était point indigne de lui être opposé, puisqu'il a triomphé six fois dans différents combats. Son courage a été moins heureux en cette rencontre; Népimus l'a frappé à la jambe, à la cuisse, au bras gauche

(1) M. Dezobry. *Rome au siècle d'Auguste*
(2) *Ruines de Pompéi.*

et au flanc droit ; son sang coule : en vain a-t-il imploré sa grâce, les spectateurs l'ont condamné à mourir. Mais, comme le trident n'est point une arme à donner une mort sûre et prompte, c'est le secutor Hippolytus qui rend à son camarade ce cruel et dernier service : le malheureux condamné fléchit le genou, présente la gorge au fer d'Hippolytus, et se précipite lui-même sur le coup, tandis que Népimus, son vainqueur, le pousse, et semble insulter avec férocité aux derniers moments de sa victime. Dans le lointain, on aperçoit le rétiaire qui doit combattre contre Hippolytus. »

« Les sécutores, continue-t-il, ont un casque fort simple, de manière à ne donner que peu de prise au trident de leur adversaire. Ils portent un brassard au bras droit, et un clypeus, grand bouclier rond, au bras gauche. Toute leur armure est légère, et elle devait l'être, car c'était leur agilité seule qui, en combattant, pouvait leur faire éviter la mort et leur procurer la victoire. »

— Le duel des samnites contre les thraces contrastait avec les précédents dont le combat avait lieu tantôt de loin, tantôt de près, suivant leur volonté. Eux, se battaient pied contre

pied, car les samnites devaient toujours rester fermes à la même place; c'est pour cela qu'ils avaient une épée qui ressemblait beaucoup à un poignard, et qu'on les appariait avec les thraces ou les mirmillons qui n'en portaient pas une plus longue.

— Une chose à remarquer dans l'équipement des gladiateurs, celui des rétiaires excepté, c'est qu'il protégeait le côté gauche, parce que le droit se trouvait couvert par l'arme qu'ils tenaient, tandis que la tête était invulnérable dans un casque à visière. Tout paraissait donc calculé pour qu'un coup mortel trop prompt, qui eût mis un homme hors de combat, fût rare, et ne vînt pas aussitôt interrompre le duel, abréger le spectacle, ou même en changer la nature.

M. Dezobry (1) a dépeint un assaut entre deux célèbres rudiaires :

« Les glaives voltigent, frappent; les boucliers se heurtent, s'écartent et se repoussent; les principes de l'escrime la plus savante, la plus habile, de l'art le plus consommé sont mis en œuvre des deux parts. Les lutteurs avancent et reculent peu, toujours à portée du

(1) *Rome au siècle d'Auguste.*

trait; les coups qu'ils se portent sont terribles; mais les habiles champions ne semblent pas s'en apercevoir. La seule chose dont ils paraissent soigneux, c'est de montrer de l'adresse, de l'art, de l'élégance dans leurs poses, dans leurs moindres mouvements. Ils aimaient mieux recevoir un coup que de l'esquiver contre les règles. Ce qui les occupait le plus, c'était le soin de plaire au peuple et de montrer qu'ils savaient bien leur métier. »

— Les amphithéâtres n'étant pas entièrement couverts par le voile suspendu au-dessus, les gladiateurs cherchaient à prendre l'avantage du jour; car, souvent, celui qui essayait d'éviter les rayons du soleil, recevait, en même temps, une profonde blessure.

Cependant, les lutteurs s'acharnaient parfois les uns contre les autres, chacun voulant forcer son adversaire à lever le doigt, c'est-à-dire à s'avouer vaincu; mais aucun ne cédait, leurs forces les abandonnaient avant leur courage; souvent, ils tombaient ensemble et cessaient de combattre sans qu'il y eût ni mort, ni vaincu, ils partageaient la palme et la couronne du vainqueur.

— La lutte des dimachères était fort originale. Tantôt, ils s'attaquaient de leurs deux

armes à la fois, tantôt, avec le trident seulement, gardant le poignard ou l'épée courte pour une prise corps à corps.

— Quant aux andabates, c'étaient les plus extraordinaires des gladiateurs, si toutefois ce nom peut convenir à des malheureux auxquels les principes de l'art qu'on les condamnait à exercer, l'adresse à porter les coups, à les parer, étaient tout à fait interdits. Ils s'escrimaient en aveugles, puisque leur tête était entièrement couverte d'un casque sans trous ou d'un bandeau. Ces joutes bizarres, où le combattant ressemblait presque à une machine qu'on lance sur l'arène pour l'y abandonner; où la victoire n'était plus le prix de la valeur, mais le fruit du hasard, furent sans doute imaginées par des spectateurs qui, fatigués et non rassasiés d'une suite d'émotions violentes, avaient besoin, pour les savourer davantage, d'en être un instant détournés par un spectacle dont la gaîté apparente eût encore néanmoins quelque chose de barbare. De longs éclats de rire accompagnaient ces prétendus combats dont les singuliers acteurs se fuyaient souvent en croyant se poursuivre, se heurtaient en voulant s'éviter, se parlaient pour se rencontrer, et frappaient les airs ou sillonnaient l'arène de

coups vigoureux, quelquefois innocemment homicides (1).

— Des gladiateurs aussi pesamment armés que les hoplomaques ne devaient se recruter que parmi les beaux hommes, réunissant les avantages de la taille à la vigueur; aussi les regardait-on comme les champions de l'arène, les plus dangereux pour leurs adversaires. Complètement armés, et bardés de fer de pied en cap, ils devaient avoir, non seulement deux cuissards, comme les thraces, auxquels ils ressemblaient le plus, mais aussi une cuirasse.

Combattant entre eux, ils ne pouvaient presque s'atteindre qu'au visage et aux yeux par les trous de la visière du casque.

Les hoplomaques, qui portaient l'armure des samnites, dont on leur donna d'abord le nom, combattaient souvent pendant les festins pour amuser les convives. On les faisait aussi s'escrimer avec de simples fleurets à la lueur des flambeaux (2).



(1) M. Dezobry. *Rome au siècle d'Auguste.*
(2) *Encyclopédie.*

Les gladiateurs n'étaient pas les seuls *arenarii* ou combattants de l'arène. Pour une autre espèce de jeux, non moins cruels, il y avait encore les *bestiaires*, parmi lesquels étaient les *venatores* ou chasseurs, soit volontaires, soit contraints, qui combattaient les bêtes féroces à main armée.

Car une fête n'était pas complète s'il n'y avait aussi des combats d'hommes et de bêtes.

Les *toréadors* s'appelaient *taurocentæ*, ou encore *successores*, quand ils venaient pour relayer les autres, et quelquefois *succensores* quand leur manière de combattre la bête était d'esquiver son attaque et de lui sauter sur le dos. Il y avait aussi des combats contre les lions, les ours, les panthères et les éléphants.

— L'équipement des bestiaires était une tunique légère passée sur l'épaule gauche, laissant la droite à découvert, ainsi que presque toute la poitrine, et tombant à moitié des cuisses; un casque à jugulaire avec une longue plume d'autruche droite sur le côté; des sandales ou des bottines. Leurs armes défensives différaient entre elles, de même que les offensives. Les uns avaient une épée courte, avec un petit bouclier rond ou quadrangulaire; d'autres, point de bouclier, mais les avant-bras

munis de bandes en cuir, semblables à celles d'un ceste; d'autres étaient armés d'une faulx ou d'un épieu pour attaquer les bêtes de grosse taille ou se défendre contre elles; les autres enfin avaient des *gèses* ou épieux d'argent, magnificence qui datait de l'édilité de Jules César.

Une manœuvre ordinaire, pour la chasse aux taureaux, consistait à fatiguer l'animal : après des courses multipliées, le bestiaire s'en approchait au galop, lui sautait sur la croupe, le saisissait par une corne, le terrassait en lui tordant le cou, et lui plongeait son épée dans la gorge.

Ce genre de combat venait de la Thessalie, et César, dictateur, l'avait fait voir à Rome pour la première fois.

D'autres chasseurs, combattant à pied, attaquaient les taureaux avec des lances.

Les lions offraient un spectacle plus terrible. On n'en lâchait d'abord qu'un seul, puis plusieurs centaines, et on leur opposait autant de bestiaires qui, armés d'épieux et de javelots, combattaient avec un courage vraiment extraordinaire.

Les bestiaires étaient quelquefois des braves qui voulaient faire preuve d'adresse et de té-

mérité ; parmi eux, on voyait des jeunes gens des plus nobles familles ; le plaisir en était plus vif quand le combattant était d'un rang illustre. Enfin, des femmes mêmes prirent part à ce dangereux exercice : sur une cornaline antique, dont le dessin est à la Bibliothèque Nationale, on voit, dans une chasse, des amazones armées de lances.

L'empereur Auguste avait introduit cet usage parmi les nobles, en donnant des *venationes* où les combattants étaient tous de cette classe.

Cependant, en dehors de ces audacieux, en dehors aussi des malheureux que la misère poussait à se vendre ou à se louer pour ces combats, des esclaves que la colère ou l'avarice de leurs maîtres livrait aux bêtes, les bestiaires étaient, en général, des criminels ou des prisonniers de guerre que les provinces expédiaient à Rome comme un vil gibier destiné aux chasses.

Les lois pénales des Romains étaient atroces ; elles multipliaient à l'infini les cas de condamnation à mort, et le droit des gens mettait le vaincu à la merci du vainqueur.

« Le gladiateur coûtait cher, dit M. Duruy (1),

(1) *Histoire des Romains.*

un coupable exposé aux bêtes était donc une économie pour le trésor. L'assassin, l'incendiaire, le brigand, le sacrilège, le soldat qui s'était mutiné, etc., obligés de s'entre-tuer ou de combattre les fauves, diminuaient d'autant la dépense des jeux. Quant aux prisonniers de guerre, trop barbares pour qu'on les attachât au service domestique, ils étaient enfermés dans les écoles de gladiateurs, bien nourris, repus, exercés, puis envoyés à l'arène où l'adresse et le courage en sauvaient quelques-uns.

» Les grands égorgements avaient lieu après les expéditions heureuses : sous Vespasien, quand Jérusalem tomba ; sous Trajan, au retour de la dernière campagne dacique ; au temps d'Aurélien et de Probus, après leurs triomphes ; mais les petits combats qui se livraient continuellement le long des frontières fournissaient des captifs dont la dureté romaine n'était pas embarrassée. On enrôlait ou l'on vendait ceux qui semblaient dociles ; les autres recrutaient les bandes de gladiateurs. Même à une époque déjà chrétienne, les panégyristes de Constantin disaient : « La perfidie des Bructères n'a pas permis de les employer comme soldats, ni leur caractère sauvage de

les vendre comme esclaves; en les jetant aux bêtes, vous avez fait servir cette extermination des ennemis de l'empire aux plaisirs du peuple, c'était le plus beau triomphe qu'on pût imaginer. »

— Ces malheureux étaient quelquefois armés en oplites, c'est-à-dire de boucliers ronds et de lances très longues pour attaquer des éléphants; d'autres condamnés, des chrétiens, sous les premiers empereurs, étaient livrés nus et sans armes, parfois même les pieds et les mains liés, à la fureur des animaux qu'on lâchait dans l'arène.

— Primitivement, les combats de gladiateurs et les venationes se donnaient sur la tombe même des morts en l'honneur desquels on célébrait les jeux. Bientôt, les premiers eurent lieu dans le Forum, et les seconds, dans le Cirque. C'est dans le Cirque, en effet, que pendant les jeux offerts par Pompée, des éléphants furieux brisèrent les barrières qui les séparaient des spectateurs. Cet accident, joint à l'incommodité d'un local tel que le Cirque, qui était très allongé, et séparé en deux parties dans sa longueur par la *spina*, engagea Jules César, durant sa dictature, à construire dans le Champ de Mars une enceinte de bois pour

donner une venatio. Ce lieu fut appelé amphithéâtre parce qu'il était tout entouré de sièges, aucun côté n'étant réservé pour la scène.

Le premier amphithéâtre permanent fut construit partie en pierre, partie en bois, par Statilius Taurus; on dit que cette entreprise fut provoquée par Auguste, qui aimait passionnément les combats d'animaux. Cet édifice fut brûlé sous le règne de Néron, et restauré par cet empereur; mais Vespasien, ne le trouvant pas assez magnifique, entreprit la construction de l'amphithéâtre de Flavien appelé Colossée, parce qu'il était placé près du colosse de Néron, et par corruption Colisée.

Commencé par Vespasien, il ne fut terminé que sous son fils Titus. Il renfermait quatre-vingts rangs de gradins, et pouvait contenir plus de quatre-vingt mille spectateurs. Les sommes qu'il coûta auraient, dit-on, suffi à la construction d'une capitale entière. Douze mille Juifs y travaillèrent après la destruction de Jérusalem. Neuf mille animaux sauvages, si l'on en croit Dion Cassius, et cinq mille seulement, si l'on en croit Eutrope, y furent tués, lors de sa dédicace.

De grands combats de masses, pour lesquels

l'arène de l'amphithéâtre n'offrait pas un espace suffisant, avaient lieu en divers autres endroits. Jules César, lors des jeux par lesquels il célébra son triomphe, fit représenter une bataille au Cirque, où l'on avait établi deux camps pour la circonstance, après avoir fait enlever les colonnes terminales. Cinq cents fantassins, trois cents cavaliers et vingt éléphants surmontés de tours garnies d'hommes armés, y combattirent de chaque côté. En l'an 7 avant Jésus-Christ, un combat sur une grande échelle fut représenté en l'honneur d'Agrippa qui mourut en l'an 12, dans les clos qu'il avait fait construire. A un spectacle donné par Agrippa de Judée, à Béryte, en Syrie, il y eut aussi sept cents hommes engagés de chaque côté. Claude, après la conquête de l'île de Bretagne, en l'an 44 de notre ère, fit représenter au Champ de Mars, avec une exactitude parfaite, la prise et le sac d'une ville de cette contrée, ainsi que l'acte de la soumission des chefs qui y commandaient. Lui-même y présida, drapé du manteau de général. En 57, Néron ordonna, dans l'arène de l'amphithéâtre, un combat, sur une moindre échelle, entre deux troupes de fantassins en nombre égal. Enfin, Domitien, lors des jeux de son triomphe, en fit représenter

de plus mouvementés, avec une mêlée de cavaliers et de fantassins (1).

Le peuple romain aimait beaucoup aussi les combats simulés, et on lui en donnait toujours dans les grands jeux nationaux.

M. Dezobry (2) décrit ainsi une de ces immenses luttes à fer émoussé :

« Soixante jeunes guerriers, armés de toutes pièces, envahirent le Cirque. Ils commencèrent par quelques combats singuliers, puis, après différentes évolutions, la troupe se forma en bataillon carré. La tête des soldats était couverte d'une voûte de boucliers posés les uns contre les autres. Le premier rang s'agenouilla ; le second se baissa un peu ; le troisième, un peu moins, et le dernier se tint debout. De cette manœuvre, il résulta une sorte de tortue assez semblable au plan incliné du toit d'une maison. Alors, deux guerriers armés, prenant leur élan d'environ cinquante pas, s'animèrent par un défi, et escaladèrent la tortue. Tantôt, ils coururent comme pour en défendre les bords, tantôt se chargèrent au milieu de cette voûte factice, où ils bondissaient comme sur un terrain solide.

(1) M. Friedlander. *Mœurs romaines.*
(2) *Rome au siècle d'Auguste.*

» La *tortue militaire* céda la place à d'autres combattants; c'étaient mille fantassins contre mille fantassins; deux cents cavaliers contre deux cents cavaliers, puis de la cavalerie contre de l'infanterie.

» Cette journée se termina par le combat de vingt éléphants chargés de tours munies de soixante soldats chacune, contre soixante piétons et autant de cavaliers. »

— Depuis Romulus, qui, dit-on, les leur avait enseignées, les Romains se livraient également aux danses guerrières. Dans leurs fêtes, où ils avaient aussi introduit, à la manière des Grecs, la lutte, le pugilat et le combat du ceste, trois chœurs composés le premier d'hommes faits, le second d'impubères, le troisième d'enfants, dansaient et s'escrimaient tout armés, sur un mouvement vif et prompt. Ils étaient vêtus d'une tunique écarlate serrée avec un ceinturon d'airain; ils avaient une épée au côté et une petite lance à la main; leur coiffure consistait en un casque d'airain ombragé de panaches et orné d'aigrettes. Un chorège conduisait chaque chœur, donnait le signal, et marquait aux danseurs le pas et la cadence.



Il ne paraît pas qu'il y ait eu des écoles de gladiateurs à Rome antérieurement à l'empire, puisque les conjurés, dans le complot contre Jules César, avaient dû réunir leurs gladiateurs, sous le prétexte d'exercices, au théâtre de Pompée. Caligula en eut probablement une à Rome; mais ce fut Domitien qui fonda et fit construire les quatre écoles impériales réunies sous les noms de : la *Grande École*, l'*École gauloise*, celle des *Daces* et celle des *Bestiaires*, où l'on formait aux combats contre les animaux. Elles comprenaient des bâtiments spacieux parmi lesquels on cite : l'arsenal, *armamentarium*, la forge des armuriers, *samiarium*, et la chambre mortuaire, *spoliarium*. Elles avaient un nombreux personnel d'administration, notamment des maîtres d'escrime, des médecins, des comptables et des inspecteurs des bâtiments ou des établissements auxiliaires (1).

On y comptait, en outre, un assez grand nombre de serviteurs, des *lorarii* surtout, correcteurs ou bourreaux, esclaves armés de lanières. On en voit figurer auprès des combattants, avec leur bâton armé de courroies, dans les scènes de la mosaïque Borghèse. Dans la

(1) M. Wallon. *De l'Esclavage.*

même planche, on voit un serviteur qui tient un cheval, celui, sans doute, qui aidait à emporter les morts, de l'arène vers le spolarium où on les dépouillait. Il y avait un *curator spoliarii*. Un médecin, le *ludus matutinus*, affranchi de Claude, élève un tombeau pour lui-même, pour un laniste affranchi du même prince, pour un *primitivus*, préposé au spoliarium, et pour le rétiaire Télesphore (1).

— Hors de Rome, il y avait aussi des écoles impériales de gladiature dont trois nous sont connues : celles de Capoue, de Préneste et d'Alexandrie.

— L'école de gladiateurs de Pompéi est certainement un des plus curieux monuments de la manière de vivre des anciens qui aient été conservés jusqu'à nos jours par la cendre du Vésuve. C'est un vaste parallélogramme, une sorte de cloître entouré de portiques élevés en avant des bâtiments à deux étages. Ces portiques, soutenus par des colonnes, entourent un vaste préau, de 46^{m}60 sur 34^{m}80, qui dut servir aux exercices, et au centre duquel se voit une grande table antique. Tout l'intérieur du portique et des chambres était peint, et pré-

(1) Mazois. *Ruines de Pompéi.*

sentait des ornements assez élégants, bien qu'exécutés avec négligence.

On découvrit ce monument en 1766, et on crut y voir une caserne. Des armes retrouvées en plusieurs lieux, des trophées peints sur les murs d'une des pièces principales, enfin, la disposition générale du lieu, tout y montrait la demeure habituelle d'une troupe d'hommes armés, et on lui donna le nom de *Quartier des soldats*. Mais était-ce des guerriers? L'examen plus attentif des armes, cnémides ou bottines de bronze, casques à visière portant l'image d'un dauphin, boucliers longs ou ronds, tridents, épaulières, épées recourbées, tout y a fait reconnaître des gladiateurs, et ces inscriptions nombreuses, tracées au trait tant au dedans qu'au dehors, sur les colonnes ou sur les murs, sont toutes relatives à leurs combats.

Mazois, d'après le caractère des armes trouvées en ce lieu, dit qu'il y a eu là des gladiateurs; mais, le bâtiment lui paraît si grand pour une petite ville comme Pompéi, qu'il se refuse à croire qu'ils y aient été seuls et à demeure, et c'est aussi l'opinion de M. Breton. Selon ce dernier, il suffisait de quelques troupes venant de Capoue ou de Naples pour répondre à tous les besoins des habitants. Mais l'amphithéâtre

de Pompéi, fondé, à ce qu'il paraît, presque dès l'origine de la colonie des vétérans qui y fut envoyée par Auguste, l'an de Rome 745, prouve que ces spectacles n'étaient point pour la ville un plaisir de passage. De plus, les affiches qui y sont restées montrent qu'il y avait au moins à Pompéi cinq familles de gladiateurs. Il est probable qu'elles y étaient entretenues en commun sous une même direction. Il y a des preuves de cet usage sur un tombeau élevé à un laniste : on y trouve les noms d'esclaves appartenant à des maîtres différents.

— Comme nous l'avons vu, les gladiateurs furent d'abord, et pendant longtemps, des prisonniers de guerre que l'on faisait battre dans leur équipement national et à leur manière. Les noms de plusieurs d'entre eux indiquent assez qu'ils étaient nés hors du territoire romain, qu'ils étaient barbares. *Threx* désignait un Thrace ; *Gallus*, un Gaulois que l'on nomma dans la suite *mirmillo*.

Le nom de *vélite*, donné à l'espèce de gladiateur qui amusait le plus les Romains, rappelait probablement, suivant Isidore, *Velites*, ancienne ville d'Étrurie.

Il y en avait encore, à la vérité, qu'on appelait *samnites ;* mais cette dénomination n'indi-

quait pas leur origine; elle était seulement un témoignage de l'ancienne haine des Campaniens pour les habitants du Samnium. Lorsque les Romains eurent vaincu les Samnites, les Campaniens donnèrent, par dérision, le nom de ceux-ci à des gladiateurs qu'ils revêtirent d'armes semblables à celles que portaient les vaincus (1).

— Dans la suite, il fallut dresser des acteurs pour ces joutes meurtrières, de là l'industrie des lanistes; les gens prévenus de quelque crime leur étaient abandonnés; ceux qui avaient des esclaves propres à ce combat les leur vendaient argent comptant. Nous avons vu aussi qu'il y avait même des gens libres et quelquefois des femmes qui s'offraient volontairement à eux pour acquérir de la gloire dans les luttes audacieuses de l'arène, et y faire preuve d'adresse, de force et de courage.

— Afin de ne point changer le caractère des jeux de la gladiature, les lanistes donnèrent à ces acteurs, forcés ou non, le costume et les armes des prisonniers qui y avaient paru les premiers, et les dressèrent à combattre à la manière de ces peuples.

(1) M. Lebeau. *Mémoires de l'Institut.*

— Le nom de laniste est étrusque et signifie bourreau; on les appelait aussi *lanistæ de lanius,* c'est-à-dire, *vendeurs de chair.* Leur métier était réputé infâme, et, ainsi que tous ceux qui trafiquaient de leur vie ou de leur corps pour l'arène ou pour les lieux de débauche, ils étaient exclus des fonctions municipales par la loi *Julia municipalis.* Suétone dit que dans une famine, Auguste chassa de Rome les lanistes et leurs familles de combattants.

— Les gladiateurs, sous la conduite du laniste, vivaient en général par familles dans des maisons vastes et bien aérées, appelées *ludi*, et étaient l'objet des attentions les plus minutieuses. Non seulement le laniste les faisait instruire dans l'art de manier les armes, art auquel ils s'exerçaient sans cesse, mais ils étaient bien vêtus, bien nourris, et, afin qu'ils fussent plus vigoureux et qu'ils eussent plus de sang à répandre, on leur donnait une nourriture substantielle composée d'une forte ration de viande, et qui s'appelait : *pâtée gladiatoriale.*

Des gens riches avaient de ces familles à leurs ordres, et elles étaient quelquefois prêtées ou louées par leurs propriétaires pour des sommes énormes. Des gladiateurs cotés, tarifés, garantis, étaient souvent une fortune pour

celui qui savait utiliser leur force et leur talent.

— Les moins riches trouvaient à les louer chez les spéculateurs qui en faisaient leur métier.

— Les gladiateurs combattaient quelquefois au premier sang, mais le plus souvent *sine missione*, comme dit Tite-Live, c'est-à-dire jusqu'à la mort d'un des deux lutteurs.

— Qu'ils fussent forcés ou volontaires, le peuple avait, sur les *escrimeurs à outrance,* le droit de vie et de mort. Avant de s'engager pour l'arène, ils prononçaient solennellement, devant le laniste, ce serment terrible conservé par Pétrone :

« Nous jurâmes entre les mains d'Eumolpe de souffrir le feu, les liens, les coups, le fer meurtrier, et tout ce qu'il pourrait encore exiger de nous; enfin, tels que les gladiateurs de profession, nous engageâmes par serment nos corps et nos vies. »

Les novices dans la gladiature s'appelaient *tirones*, comme les apprentis soldats légionnaires; ils commençaient à s'exercer avec une massue en bois et un bouclier d'osier, l'un et l'autre beaucoup plus pesants que les armes ordinaires; ils s'en servaient en s'escrimant vivement contre un poteau fiché en terre, ou

un mannequin de paille. Ensuite, on leur mettait en main un bâton ou une épée de bois pour l'escrime d'homme contre homme.

Les armes d'un si grand poids, que l'on a trouvées à l'école d'escrime de Pompéi, ne servaient peut-être que pour l'exercice.

On appelait *dictata* les commandements du professeur d'escrime à l'école.

— Il paraît y avoir eu des liens de camaraderie entre les gladiateurs des différentes armes qui avait chacune leurs maîtres ou leurs docteurs particuliers, *doctor thræcum, doctor myrmillonum, doctor secutorum*, etc.

— Ces professeurs expliquaient la théorie, enseignaient la pratique, montraient les plus beaux coups, les plus adroites parades, jusqu'à l'art de recevoir les blessures avec grâce et noblesse; la poursuite même avait son instructeur spécial.

— Les écoles avaient une espèce d'organisation militaire.

Les noms sonores et propres à capter la faveur du public étaient bien accueillis, et ceux qui avaient déjà été portés par des combattants célèbres, volontiers repris par leurs successeurs; on voyait souvent des Triumphus, des Carpophore, etc.

— Il y avait des rangs parmi les gladiateurs. La *rudis* ou baguette, sorte de fleuret dont ils se servaient dans leurs exercices, prêtait son nom à ces distinctions : *prima rudis, secunda rudis;* on disait aussi : *primus palus*, *deutero-palos*, comme on distinguait les *principiles* dans la Légion.

— La rudis était aussi le signe de l'exemption pour les gladiateurs affranchis de l'arène.

— Quand les novices avaient soutenu publiquement leur première épreuve dans un combat sérieux, on leur délivrait une plaque, de forme rectangulaire, avec la date de leur début, espèce de marque distinctive qu'ils portaient probablement au cou. Après cela, une suite de combats les poussait, dans leur arme, à des grades plus élevés auxquels était probablement uni un commandement sur les simples gladiateurs. Ils passaient ainsi vétérans et enfin obtenaient leur congé, avec la remise de la baguette.

— Cependant, on voyait souvent des rudiaires, retirés du service de l'arène, y faire leur rentrée pour de fortes sommes, ou fonctionner dans des écoles comme professeurs.

— Bien que les factions qui se formèrent à l'amphithéâtre ne prirent jamais une impor-

tance qui approchât de celles du Cirque, les opinions du public sur les différents genres de gladiateurs étaient souvent en désaccord. Indépendamment des adhérents particuliers de tels célèbres et vaillants lutteurs, il y avait des partis tenant pour telles ou telles armes de la gladiature, ou, du moins, un antagonisme entre ceux qui étaient pour les *grands boucliers*, c'est-à-dire les mirmillons et les samnites, et les partisans des *petits boucliers* que portaient les thraces. Ces factions elles-mêmes avaient des ramifications dans toutes les classes de la société.

Dans Quintilien, un professeur d'éloquence auquel on demande s'il est pour Théodore ou pour Apollodore, répond : « *Je suis pour les petits boucliers.* »

Les empereurs eux-mêmes s'intéressaient à ce mouvement, comme à celui du Cirque. Caligula et Titus favorisèrent le petit bouclier, Domitien, le grand. Aussi, Martial, en bon courtisan, ne se fit-il pas faute de dire du mal du petit bouclier dans ce vers, par exemple :

« *Vicenti parmæ cum sua turba favet.* »

Et dans cet autre :

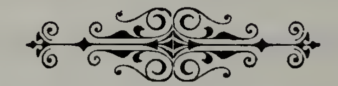
« *Hæc quæ sæpe solet vinci, quæ vincere raro* » (1).

(1) M. Friedlander. *Mœurs romaines.*

— La dernière particularité historique que les auteurs aient rapportée, concernant Pompéi, est une aventure tragique qui eut lieu dans l'amphithéâtre, et qui ne précéda que de vingt ans la destruction de la ville.

L'an 59 de l'ère chrétienne, Livinéjus Régulus, qui était depuis plusieurs années privé du rang de sénateur, ayant donné un combat de gladiateurs dans l'amphithéâtre de Pompéi, les habitants des villes voisines y accoururent, et particulièrement ceux de *Nucera,* aujourd'hui *Nocera*. Ces derniers et les Pompéiens se piquèrent réciproquement par des railleries qui furent suivies bientôt d'injures et de coups. Les deux partis s'échauffant toujours de plus en plus, on commença à se jeter des pierres; enfin, on courut aux armes de part et d'autre, et cette rixe devint un véritable combat. Ceux de Pompéi, qui étaient dans l'enceinte de leurs murs, au milieu de leurs amis, et dont le nombre excédait celui des Nucériens, les repoussèrent et demeurèrent victorieux. Mais les vaincus en appelèrent aux lois et demandèrent justice de cet attentat à l'empereur; plusieurs d'entre eux, qui étaient blessés, se firent porter en litière jusqu'à Rome pour se plaindre de la mort de leurs pères et de leurs frères.

Néron renvoya l'affaire au Sénat qui condamna les habitants de Pompéi à n'avoir aucun spectacle pendant dix ans. Régulus et ceux qui avaient pris le plus de part à cette émeute furent exilés.



Il y avait certainement bien des gladiateurs qui n'auraient pas échangé leur profession contre aucune autre. Sous le règne de Tibère, alors que les jeux étaient rares, Sénèque entendit un mirmillon se plaindre d'être condamné à perdre ses plus belles années.

« Parmi les gladiateurs impériaux, dit Épictète, il en est beaucoup qui sont mécontents quand on ne les laisse pas combattre dans l'arène. Ils adjurent les dieux et pressent les procureurs de leur permettre de se produire. »

— Ils avaient aussi leur point d'honneur professionnel, et regardaient comme une honte de se mesurer avec des collègues reconnus moins forts qu'eux. Une invincible bravoure et la certitude que l'attachement à la vie était

le dernier de leurs titres à la pitié, les remplissaient d'un certain mépris de la mort. Les blessures les plus graves ne leur arrachaient pas le moindre cri. Épuisés par la perte de leur sang, ils faisaient encore demander à leurs maîtres s'ils devaient cesser de lutter ou mourir. Les moins braves mêmes savaient garder une certaine dignité en combattant et expirer avec grâce.

Employés par les chefs de parti dans les guerres civiles, ce qui arriva maintes fois encore sous l'Empire, ils ont le plus souvent combattu et même fait campagne vaillamment. On les a vus porter jusqu'au fanatisme le dévouement à la personne du maître qui les engraissait pour l'arène. Quand, après la bataille d'Actium, princes et peuples se détournaient de la cause perdue de Marc-Antoine, les gladiateurs qu'il avait fait réunir à Cyzique, pour fêter les victoires sur lesquelles il comptait, lui restèrent fidèles. Ils se mirent en route de leur propre mouvement, avec la détermination de pénétrer jusqu'à lui, en Egypte, sans se laisser arrêter par les remontrances ni par les obstacles. N'ayant pu, néanmoins, forcer le passage, et désespérant de la possibilité de rejoindre leur maître, ils lui

envoyèrent un message, le priant de venir les trouver en Syrie; et ils ne renoncèrent à son drapeau qu'à défaut de toute réponse de sa part (1).

« Mais, dit M. Wallon, malheur à celui que poursuivait, au milieu de cette société abrutie, abjecte et misérable, le regret d'un passé heureux, d'une patrie lointaine! La vie, pour lui, devenait un insupportable tourment; il désirait et cherchait la mort comme le seul bonheur auquel il pût encore aspirer. En pareil cas, la surveillance la plus rigoureuse ne servait à rien. Quand on croyait avoir retiré à ces malheureux tous les moyens de se suicider, ils n'en poursuivaient l'accomplissement de leur fatal dessein que d'une manière plus héroïque. »

D'après un rapport d'Asinius Pollion à Cicéron, sur les forfaits du questeur Balbus, à Gadès, nous savons que ce monstre fit enterrer et brûler vifs, dans l'école des gladiateurs, un soldat de Pompée et un citoyen romain, Fadius, qui, cédant à la force, avait combattu deux fois comme gladiateur, mais refusait obstinément de s'engager pour l'arène. Sé-

(1) M. Wallon. *De l'Esclavage.*

nèque parle comme d'un fait récent de deux suicides de bestiaires. L'un des deux, que l'on menait dans l'arène, assis sur une charrette, entre deux gardes, fit semblant d'être vaincu par le sommeil, et laissa ainsi de plus en plus pencher sa tête, jusqu'à ce qu'il parvînt à la glisser dans les interstices de la roue, qui lui rompit le cou en tournant, ce qui s'explique très bien, avec la hauteur des roues dont sont encore aujourd'hui munies les charrettes romaines (1).

Symmaque mentionne, dans une de ses lettres, un événement bien plus horrible encore. Une partie de ces intrépides Saxons qui s'aventuraient à cette époque sur de petites barques, de la mer du Nord dans l'Océan, et répandaient la terreur sur les rivages des Gaulois, par leurs descentes accompagnées de pillage, étaient tombés entre les mains des Romains. Un certain nombre d'entre eux devaient paraître comme gladiateurs dans les jeux. Mais, dès le premier jour, vingt-neuf de ces prisonniers s'étaient mutuellement étranglés de leurs propres mains (2).

Les conspirations, les mutineries, les éva-

(1) M. Wallon. *De l'Esclavage.*
(2) M. Wallon.

sions à main armée étaient probablement assez fréquentes dans les écoles des lanistes. On sait en quel péril la révolte de Spartacus mit la République.

Spartacus, Thrace de nation, Numide de race, unissait à une grande force de corps les qualités de l'âme qui séduisent et dominent. Enfermé, avec environ deux cents autres Thraces et Gaulois, dans l'école de Lentulus Batiatus, qui, à Capoue, faisait métier de les louer, il communiqua à ses compagnons ses projets de révolte et ses espérances. Le complot fut découvert, mais soixante-dix-huit gladiateurs parvinrent, malgré cela, à briser leurs chaînes. Armés à la hâte des ustensiles qu'ils trouvèrent dans la boutique d'un rôtisseur, ils rencontrèrent, aux portes de la ville, des voitures pleines d'épées d'amphithéâtre, qu'ils pillèrent; elles leur suffirent à battre les troupes qu'on avait envoyées de Capoue à leur poursuite, et ils leur enlevèrent leurs armes, échangeant avec orgueil les dernières marques de leur condition contre ces insignes du soldat.

Bientôt, soixante-dix-huit mille esclaves se rangèrent sous les ordres de Spartacus. Mais le monde romain était plus fort que ces oppri-

més, et il en triompha. Dans un dernier combat contre Crassus, Spartacus mit en ligne toute son armée, et, lorsqu'on lui amena son cheval, il tira son épée et le tua, en disant : « Si je suis vainqueur, j'en trouverai d'autres, si je suis vaincu, je n'en aurai plus besoin. » Puis, s'ouvrant un passage au milieu des bataillons, à travers les armes et les morts amoncelés, il cherchait Crassus. N'ayant pu le joindre, il tua deux centurions qui s'étaient attaqués à lui. Bientôt ses compagnons furent tous dispersés; demeuré seul et entouré d'ennemis, il se défendit longtemps encore avec le courage et la valeur d'un héros; mais accablé par le nombre, il succomba (1).

L'exemple du sublime révolté eut des imitateurs. En l'an 64, la tentative des gladiateurs de Préneste, de se mettre en liberté, causa de vives inquiétudes à Rome, mais fut déjouée par la vigilance du poste militaire qui avait la consigne de les surveiller.

A Rome même, sous le règne de l'empereur Probus, en l'an 281, environ quatre-vingts de ces hommes intrépides, au lieu de verser leur sang pour l'amusement du peuple, mas-

(1) Mazois. *Ruines de Pompéi.*

sacrèrent leurs chefs, remplirent la Ville éternelle de terreur et de carnage, et furent taillés en pièces par les troupes régulières auxquelles ils opposèrent une résistance désespérée.

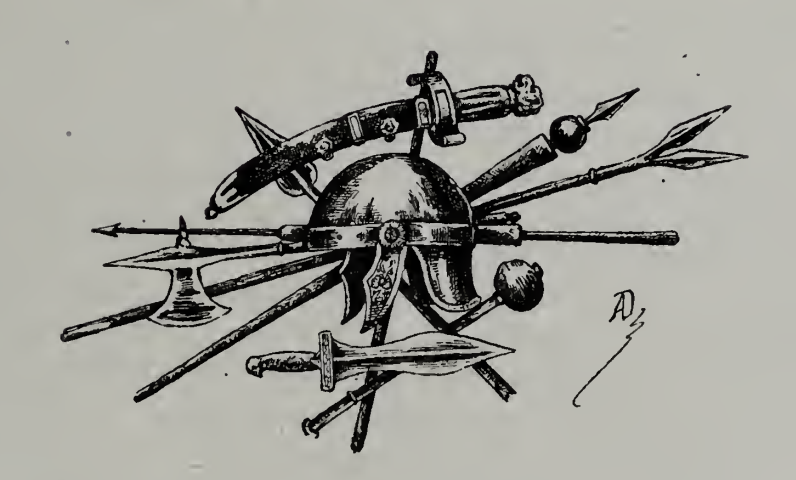
— Lorsqu'on découvrit l'école d'escrime de Pompéi, dans une des chambres que l'on a rendues au jour, on a trouvé trois cadavres, les jambes prises dans une sorte de ceps. Les trois gladiateurs enchaînés furent oubliés le jour du désastre, et virent, sans pouvoir s'y soustraire, la pluie de cendres les ensevelir tout vivants (1).

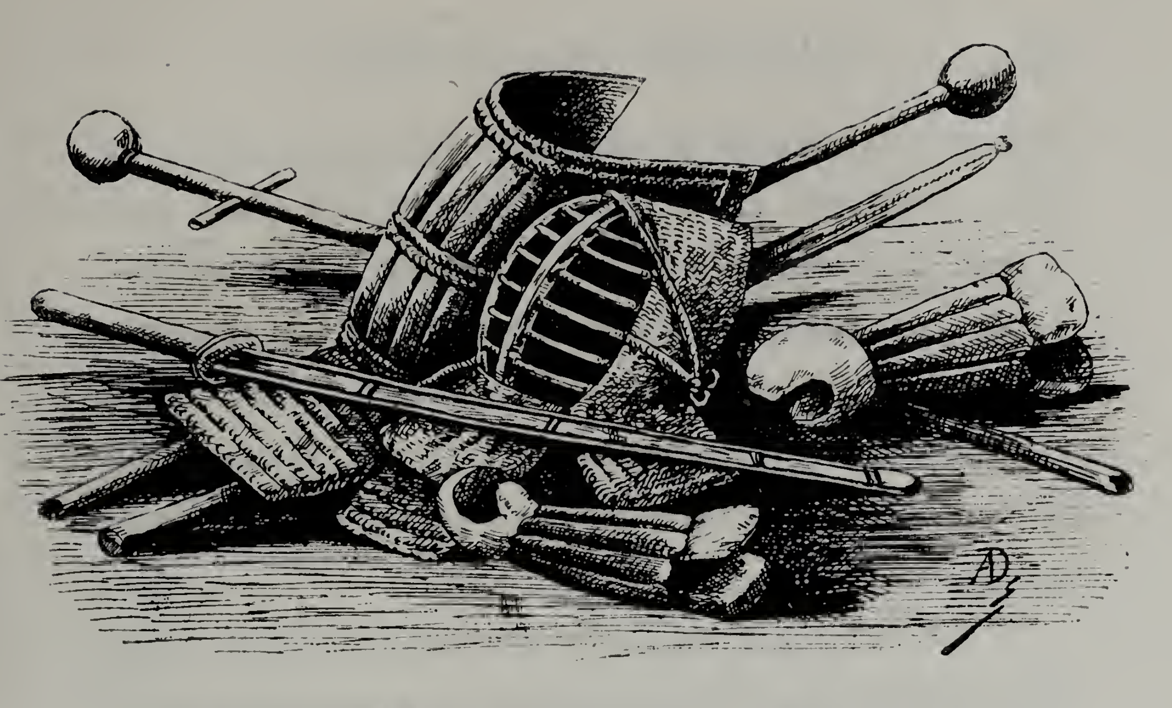
— A la fin de sa description de ces lieux, Mazois, se reportant aux jours qu'il y avait passés : « J'ai habité, dit-il, pendant plusieurs années, l'une de ces petites cellules, et j'y ai appris qu'il ne faut ni un vaste logement, ni ce qu'on nomme les douceurs de la vie, pour être véritablement heureux, toutes les fois que l'on joint au strict nécessaire le charme de l'étude et quelques nobles espérances. »

Ils se livraient à de tout autres études ceux qui le précédaient immédiatement dans cette cellule ! Et, soit que, pauvres esclaves ou captifs, ils attendissent fatalement la mort; soit

(1) M. Mazois. *Ruines de Pompéi.*

que, audacieux ivres d'ambition, ils espérassent la gloire ou la fortune, ne peut-on dire aussi de leur science, de cette science des armes qu'ils étudiaient durant de si longs jours, et qui les tuait souvent en un instant : *Ars longa*, *vita brevis*, l'art est long, la vie est courte!





L'ESCRIME CHEZ LES JAPONAIS

Dès leur apparition dans l'histoire, nous voyons les Japonais s'exercer à l'escrime. — Les « épées de famille » des Taïra. — Combat singulier du Petit-Ouçou et d'Idzoumo-Takéri. — La « botte » de Yashitzone. — L'escrime est le principal exercice des Japonais. — Armes japonaises d'escrime. — Le privilège de porter deux sabres. — Ce qui distingue les lames japonaises. — Une expérience du colonel du Pin. — Le sabre du suicide. — En quoi consiste la valeur des armes. — Lugubre manière de les essayer. — Les assauts d'armes des yacounines. — Les « *Matsuris* ». — Une représentation populaire d'escrime. — L'escrime des dames japonaises. — Importance sociale des femmes au Japon. — La Sémiramis japonaise. — Les athlètes au Japon. — Le duel. — Les quarante-sept fidèles d'Asano. — Les vendettas. — Le *hara-kiri* du gouverneur de Kanagawa. — Les *lonines*. — Le suicide prescrit d'office. — Cérémonial du hara-kiri. — Les devoirs d'un bon second. — Une anecdote à ce sujet.



Le premier tableau des mœurs du Japon, l'ouvrage que Ma-Touan-Lin a extrait des annales chinoises.

est évidemment celui dont la source est la plus reculée, celui qui contient les plus anciens documents relatifs à ce pays. Or, le célèbre philosophe nous montre les Japonais armés, dès leur apparition dans l'histoire, de sabres, de lances, d'arbalètes, d'arcs, de hallebardes, de haches d'armes et de boucliers.

« Ils fabriquaient des cuirasses, dit-il, avec du cuir recouvert de vernis et des pointes de flèches en os. Quoique si bien armés, ils ne faisaient point la guerre. Dans les réceptions à la cour, le roi exposait seulement ses armes de cérémonie. »

Cependant ce peuple pacifique était déjà grand amateur d'escrime, puisque le même annaliste nous apprend que son plus grand divertissement, à « chaque premier jour de la première lune », était de s'exercer au maniement des armes (1).

Ces mêmes armes constituaient déjà, dans ce pays, un des dons les plus précieux qu'on puisse recevoir. Sous la dynastie des Oueï (239 ans après J.-C.), l'empereur de la Chine envoie à la reine du Japon des épées et d'au-

(1) *Annales japonaises* de Ma-Touan-Lin, traduites par M. d'Hervey de Saint-Denys.

tres présents, en échange de ceux qu'il en avait reçus l'année précédente.

Enfin, l'usage des noms propres donnés à des armes existait aussi dans l'histoire japonaise, puisque nous y voyons, entre autres faits de ce genre, que la famille des Taïra se transmettait de générations en générations deux épées, le *Ko-karasu* ou *Syau-u,* c'est-à-dire le *Petit corbeau* et le *Nuki-maru* (1).

La coutume des combats singuliers se retrouve également, et dès l'origine, dans les annales de cette nation : sous le règne de l'*Auguste Céleste*, Kei-Ko-Tennô (de 71 à 130 après J.-C.), un des fils de ce prince, le Petit-Ouçou, se transporta dans le pays d'Idzoumo, auquel la tradition sintoïste rattache une idée de souillure et de malédiction. Cette contrée était dominée alors par un chef de taille gigantesque que le Ko-zi-ki désigne par le nom d'*Idzoumo-takéri* ou guerrier d'Idzoumo.

Le Petit-Ouçou provoqua en combat singulier le chef barbare; celui-ci accepta, en se moquant de son adversaire imberbe qui, à peine âgé de seize ans, avait la beauté et les

(1) *Nuki-maru,* c'est-à-dire « *épée qui est toujours hors du fourreau.* »

manières d'une femme. Mais le jeune homme avait reçu de sa tante Yamato-Huné une amulette qui le rendait invulnérable. Dans sa lutte avec l'athlète, il le laissa donc s'exténuer en vains efforts, puis il le terrassa, et s'apprêtait à lui plonger dans la gorge son petit poignard, sanctifié à l'autel des Kamis d'Icé.

« Avant de mourir, que je sache au moins quel est mon vainqueur, demanda le guerrier humilié.

— Je suis le Petit-Ouçou, fils du puissant Souméra-Mikoto de Yamato, répondit le jeune prince.

— Désormais, tu es digne de t'appeler le grand prince des guerriers du Yamato, Oho-Yamato-Dakéno ou *Takérino-Mikoto.* »

Le Petit-Ouçou prit en effet ce surnom honorifique, et on ne le désigne plus autrement dans l'histoire.

Ce personnage demi-historique, demi-fabuleux, comme le roi Arthur, personnifie à cette époque le courage militaire ; c'est à lui que remontent les premières légendes chevaleresques.

— Les récits de combats singuliers reviennent fréquemment dans l'histoire du Japon. Le *Nitpon-Gwai-si* raconte que pendant la

guerre de Mune-mori contre Yosi-tsune (1183), un des partisans des Taïra, Kage-kyo, monta sur une éminence de terre et provoqua l'ennemi au combat. Un certain Mi-o-ya-zyu-rau accepta le défi, mais bientôt lâcha pied.

Kage-kyo le poursuivit, lui enleva l'armure qui couvrait ses épaules, et, la suspendant au bout de sa lance, il s'écria : Je suis Kage-kyo; qui veut combattre avec moi jusqu'à la mort? Mais personne parmi les ennemis n'osa l'approcher.

« Yashitzone, l'un des héros de l'ancien empire des Mikados, dit M. Aimé Humbert (1), était de taille exiguë et ne portait ni bouclier, ni casque, ni hallebarde; cependant il défiait les plus redoutables chevaliers et ne manquait jamais de les battre en combat singulier. Grâce à l'habileté avec laquelle il jouait de son éventail de guerre pour éblouir son antagoniste, distraire son attention, ou même lui porter un coup entre les deux yeux, il était assuré de le mettre en défaut, et de le tenir bientôt à la merci de son sabre. Les dessinateurs japonais le représentent debout, au sommet d'un pilier où il s'est élancé pour esquiver un coup de

(1) *Le Japon illustré.*

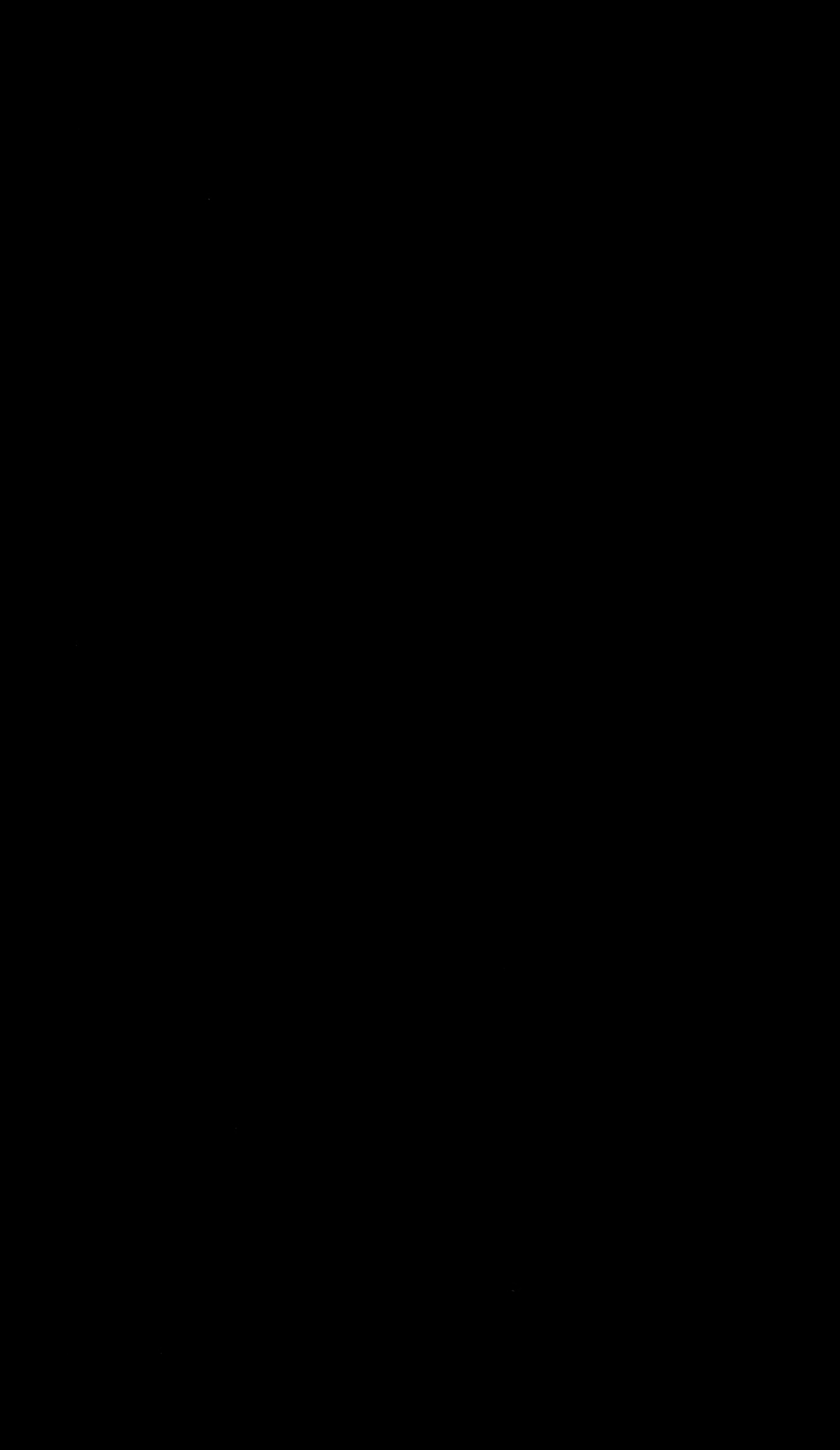
hallebarde de je ne sais quel formidable assaillant tout bardé de fer; là, il se tient en équilibre sur un pied, et, agitant de la main gauche son éventail, il balance son sabre de la main droite, l'œil fixé sur la tête gigantesque qu'il va faire tomber d'un seul coup. »



Comme cela existait autrefois, l'escrime est encore le principal exercice des Japonais. Dès leur bas âge, les samouraïs et les yakounines s'étudient journellement au combat corps à corps, aussi bien à la lance qu'au sabre à deux mains, au glaive et au couteau.

Naturellement guerriers et se piquant de valeur, les Japonais mettent toute leur gloire dans leurs armes. Ils les pendent au chevet de leur lit et en font le plus bel ornement de leurs demeures, surtout quand elles sortent des mains d'ouvriers célèbres.

Le sabre est particulièrement leur arme fa-



ESTAMPE DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE



LE HÉROS YASHITZONE

vorite; toute personne qui s'élève au-dessus de la classe des paysans en porte un à la ceinture, long d'environ trois pieds, un peu courbé et à dos très large (1).

Les beaux sabres marchent toujours par paire, les nobles seuls étant armés de deux sabres, l'un très long et se maniant à deux mains, l'autre plus petit; ils sont souvent d'un grand prix, et les Japonais n'hésitent pas à les payer 1,000 et 1,600 francs la paire, quand ils sont faits par un armurier en renom; les deux doivent avoir des ornements pareils; on les place à la ceinture, la poignée en avant et à la portée de la main (2).

Les hommes nobles tiennent essentiellement à ce privilège, et ne paraissent jamais en public sans cette marque distinctive de leur rang. On peut se figurer l'aversion que les armes à feu de l'Occident doivent inspirer à ces gentilshommes japonais pour lesquels le sabre est à la fois l'emblème de leur vaillance et de leurs titres de noblesse. Dès qu'un fils de samouraï peut marcher, il porte les deux sabres, non pas de simples joujoux comme nos enfants, auxquels on donne pour étrennes des sabres de

(1) M. Breton. *Le Japon*.
(2) M. du Pin. *Le Japon*.

bois ou de fer-blanc, mais de vrais sabres, bien tranchants et appropriés à leur taille.

« On ne peut quelquefois pas s'empêcher de sourire, dit le colonel du Pin, en voyant ces nobles moutards japonais, hauts à peine d'un mètre, se promener ainsi accoutrés avec autant de gravité qu'un tambour-major faisant tournoyer sa canne à la tête d'un régiment » (1).

Si le jeune personnage est encore trop petit pour qu'on puisse lui passer des armes à la ceinture, on le fait accompagner à la promenade d'un *coskei* (domestique) ou même d'une grande sœur qui marche respectueusement derrière lui, à quelques pas de distance, en tenant de la main droite, par le milieu du fourreau, un sabre d'ailleurs approprié à la taille du jeune samouraï.

Encore un an ou deux, et l'escrime va devenir la principale occupation de sa vie (2).

(1) M. du Pin. *Le Japon.*
(2) M. Aimé Humbert. *Le Japon illustré.*

Les lames des sabres sont en fer, le tranchant seul est en acier : dans les armes de prix, la ligne de soudure doit représenter les dents d'une scie ; plus ces dents sont nombreuses et aiguës, plus la lame est estimée. La soudure est faite avec une habileté telle que, sans les différences de couleur de l'acier et du fer, il serait impossible de reconnaître que la lame n'a pas été faite d'une seule pièce.

Le tranchant, affilé comme un rasoir, est très bien trempé, et entaille le fer aussi bien que le ferait le meilleur damas. Si l'on en croit les Japonais, ils peuvent, d'un seul coup de sabre, fendre un homme en deux depuis les pieds jusqu'à la tête ; dans leurs peintures et autres représentations de batailles, on voit souvent des combattants coupés en deux. Il est possible que l'artiste ait laissé un peu courir son imagination, mais il est avéré que ces armes sont fort redoutables, que les blessures faites par elles sont terribles et presque toujours mortelles.

M. Fraissinet (1) rapporte que les Japonais prétendent avec leur lame trancher en deux,

(1) *Le Japon contemporain.*

d'un seul coup, celles d'Europe, et cela sans recevoir la moindre brèche:

« Si cette prétention sent le Gascon, dit-il, le fait est pour nous difficile à vérifier, car on n'en laisse pas sortir du pays, et d'un autre côté, les Européens n'y peuvent entrer armés. Ce qu'il y a de certain, c'est que leurs aciers, qu'ils conservent soigneusement pour eux, sont d'une qualité excellente et bien supérieure à tous les nôtres, même à ceux de Suède. »

Cependant le colonel du Pin put faire une expérience qui témoigne en faveur de nos armes :

« Un jour, dit-il (1), j'étais avec des yacounines; il me prit envie de comparer la puissance de pénétration de leurs sabres, maniés par eux, avec celle d'un sabre fait sur un modèle donné par le général Marey-Monge, et dont j'avais été à même de reconnaître l'excellent effet. Ma proposition ayant été agréée, je fis apporter une planche de sapin épaisse de 30 centimètres environ. Elle fut placée de champ, et un yacounine, désigné par ses camarades, après avoir fait tournoyer en l'air son

(1) *Le Japon,* 1868.

sabre à deux mains, frappa un coup de toutes ses forces. La lame pénétra à une profondeur de trois centimètres. Je pris à mon tour le sabre du général et je frappai d'une seule main. L'entaille fut de cinq centimètres; la lame était si profondément engagée qu'il fallut prendre des précautions pour ne pas la fausser en la retirant du bois. Les yacounines parurent très étonnés; ils vinrent tous examiner cette lame qui, beaucoup plus légère que la leur, et mue par un seul bras, avait pénétré bien plus avant. L'expérience recommença, le résultat fut toujours le même. Un yacounine me demanda si mon sabre pourrait couper aussi bien que le sien de la paille ou toute autre matière légère. Je lui répondis que les sabres français étaient faits pour tuer des hommes et non pour couper de la paille...... Le yacounine ne se tenant pas pour battu, fit apporter un parapluie du pays, qu'il plaça sur un morceau de bois; il frappa avec son arme, le parapluie fut coupé presque totalement, cependant, les deux morceaux ne furent pas séparés. Mon sabre n'était pas affilé, tandis que celui de mon adversaire l'était parfaitement. Je sentais que je lui devais une revanche; je frappai de mon mieux, et les deux morceaux du parapluie furent si bien séparés,

que mon sabre fit encore une profonde entaille dans le bois servant de support. Cette fois, la question était vidée à fond. »

« La cause de ces résultats, conclut le colonel du Pin, est la suivante : le sabre du général Marey-Monge a le tranchant beaucoup moins obtus que le sabre japonais, et le poids de l'arme est réparti d'une façon plus convenable pour obtenir un effet utile. »

— Le grand sabre se manie à deux mains; c'est lui dont on se sert dans le combat. Les Japonais s'exercent continuellement et excellent à l'escrime de cette arme, qui exige de l'agilité et de la force.

Le petit sabre est plus particulièrement destiné à achever l'ennemi terrassé, comme le poignard de merci; on l'introduit par les jointures de l'armure (1).

C'est aussi avec le petit sabre qu'on s'ouvre le ventre. Pour que cette opération soit belle et honorable, il faut se faire deux incisions partant des aines, remontant jusqu'aux côtes et se croisant sur le nombril.

Le grand sabre étant une arme de guerre, il est bienséant de s'en débarrasser dans une

(1) Le colonel du Pin. *Le Japon.*

maison amie; le plus court est presque exclusivement une arme de suicide; aussi peut-on, dans une visite amicale, le garder sur soi sans impolitesse (1).

Les fourreaux sont en bois laqué ou recouvert de chagrin. Sur les poignées, en peau de requin, s'étend une sorte de filet fait avec des cordonnets de soie. Les gardes en fer, représentant les coquilles de nos anciennes épées de combat, sont recouvertes de riches ciselures, souvent à jour et damasquinées d'or. Tous les autres détails sont exécutés avec un soin infini, car c'est dans leurs armes que les nobles Japonais font voir le plus de luxe et mettent le plus d'orgueil.

Mais, ce qui fait principalement la valeur de ces armes, c'est leur ancienneté et leur célébrité. Chaque sabre, dans les vieilles familles de daïmios, a sa tradition, son histoire, dont l'éclat se mesure au sang qu'il a versé. Un sabre neuf ne doit pas rester vierge entre les mains de celui qui l'achète. En attendant que l'occasion se présente de le plonger dans le sang humain, le samouraï qui en est devenu possesseur l'essaie sur des animaux vivants, et

(1) Le comte de Montblanc. *Le Japon tel qu'il est.*

mieux encore, sur des cadavres de suppliciés.

Quand le bourreau lui en a livré, moyennant autorisation supérieure, il les attache en croix ou sur des chevalets, dans une cour de son habitation, et il s'exerce à trancher, taillader et pourfendre, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de force et d'adresse pour couper à la fois, par le milieu du torse, deux cadavres liés l'un contre l'autre (1).



De tout temps, au Japon, et dès la formation des premiers collèges, les exercices du corps se sont mêlés, dans l'éducation de la jeunesse, à ceux de l'esprit; de tout temps l'escrime, la lutte, le jeu de la lance, l'équitation, toutes choses indispensables à un noble, se sont unis à l'histoire, à la rhétorique, aux relations de batailles, etc.

Dans les villes importantes, chaque quartier possède plusieurs bâtiments destinés aux exer-

(1) M. Aimé Humbert. *Le Japon illustré.*

cices d'équitation et d'escrime de ses habitants. Fréquemment on voit passer des maîtres d'armes accompagnés de leurs élèves et suivis de *coskeis* (domestiques) qui portent des trophées de lances et de sabres de bois, ainsi que des gants, des masques et des plastrons qui rappellent ceux dont on fait usage dans les salles d'escrime à la rapière, dans les Universités allemandes (1).

M. Humbert nous entr'ouvre la porte d'une salle d'armes japonaise :

« Les jouteurs, encore échauffés de la lutte, dit-il, ont rejeté sur une épaule leur manteau de soie et ouvert leur justaucorps sur la poitrine...... J'ai assisté plus d'une fois, continue-t-il, à des assauts d'armes de yacounines. Les champions se saluent avant de s'attaquer; souvent, celui qui est en garde met un genou en terre pour mieux croiser le fer et parer plus solidement les coups de son adversaire. Chaque passe est accompagnée de poses théâtrales et de gestes expressifs; chaque coup provoque de part et d'autre des exclamations passionnées; puis les juges interviennent et prononcent emphatiquement leur verdict; enfin

(1) M. Aimé Humbert. *Le Japon illustré.*

une tasse de thé assaisonne l'entr'acte, et la joute recommence de plus belle. »

D'ailleurs, le goût de l'escrime n'est pas exclusif aux seuls yacounines et à la classe de ceux qui portent deux sabres, le peuple l'aime beaucoup aussi, et une fête pour lui ne serait pas complète s'il n'y assistait à des assauts d'armes.

Dans l'origine, les réjouissances anniversaires que l'on nomme *Matsuris* étaient limitées aux fêtes les plus anciennes de l'empire; mais, à dater du dixième siècle, chaque province, chaque district, chaque endroit de quelque importance voulut avoir son héros, son céleste patron, et dès lors, il y eut des Matsuris sur tous les points du Japon, et d'un bout à l'autre de l'empire, se répandit le goût des récits héroïques et des jouissances artistiques alliées à l'amour de la patrie et des mâles vertus. Sous ce rapport, la religion nationale du Japon n'a pas été stérile, il en est resté quelque chose, car elle a créé un peuple qui possède universellement le sentiment du patriotisme (1).

Dans ces fêtes religieuses et populaires, à côté des cortèges historiques, des processions

(1) *Voyages* de M. Golowine au Japon, traduits par Eyriès.

de prêtres masqués et costumés exécutant dans les stations diverses scènes empruntées à la vie d'un héros, il y a toujours des salles d'escrime improvisées où s'offre un spectacle franchement national.

« L'assemblée est nombreuse, dit M. Bousquet (1), et juchée sur des échafaudages branlants. Au milieu est un terre-plein sablé et surmonté d'un baldaquin où se tiennent les combattants. Leur masque, en fort fil de fer, se prolonge en épaisse coiffe de peau de buffle rembourrée, et s'étend en collerette sur leurs épaules; un solide plastron d'osier, des gantelets complètent l'attirail. Ce n'est pas trop de cette armature pour parer les coups violents qu'ils se portent sur la tête et sur le cou, avec des lattes de bois maniées à deux mains, comme le sabre japonais.

» Un troisième personnage indispensable est le juge du camp qui se tient au milieu, le manteau de cérémonie sur les épaules, et prêt à s'élancer entre les antagonistes, ce qu'il est souvent forcé de faire.

» Les deux champions s'accroupissent en face l'un de l'autre et abaissent leurs armes à

(1) *Le Japon contemporain.*

terre, de manière que les pointes se touchent, ce que le juge constate en abaissant lui-même son éventail; tout cela avec des poses rythmées, théâtrales, en prenant des temps. Puis, tous trois se relèvent d'un bond félin, et la lutte s'engage; alors, commence dans l'assistance une série de vociférations parmi lesquelles on saisit quelquefois une plaisanterie qui provoque le rire général.

» Seuls, les coups assénés sur la tête et sur le col donnent la victoire. Un brillant jouteur doit, aussitôt atteint, se redresser en poussant un cri équivalant au fameux : « A moi ! touché ! »

» Souvent, le juge est obligé de s'interposer pour faire cesser un assaut mal engagé. Les champions se soumettent toujours, mais le public réclame quelquefois; on consulte alors un aréopage de trois vieux retraités qui décident en dernier ressort, et tous s'inclinent devant leur arrêt. »

Lorsqu'il a été touché trois fois, un lutteur est hors de combat et quitte l'arène. Le vainqueur attend alors un nouvel adversaire, et, quand il en a battu trois, l'orchestre joue en son honneur une fanfare sur la conque de guerre.

Il y a aussi une escrime à l'usage des dames

de qualité. Leur arme est une lance de fer recourbée que l'on peut comparer à celle des faucheurs polonais. Elles la portent la pointe penchée vers le sol, et la manient réglementairement dans une série d'attitudes, de poses et de mouvements cadencés qui fourniraient de charmants motifs de ballets.

« Il ne me fut pas permis de jouir longtemps de ce gracieux spectacle, que j'aperçus en passant devant une cour entr'ouverte, dit M. Humbert (1). Mes yacounines refermèrent la porte en m'assurant que les usages du pays n'admettaient pas de témoins aux passes d'armes féminines. »

On dit que les amazones japonaises se servent aussi, avec beaucoup d'adresse, d'une sorte de serpette retenue à leur poignet par un long cordon de soie. Cette arme est destinée à être lancée à la tête de l'ennemi, puis immédiatement retirée à l'aide de ce cordon.

Les hommes lancent de même l'éventail et le couteau, mais sans se les attacher, et tout à fait selon le procédé que l'on emploie en Italie pour jeter le stylet.

— Contrairement à la coutume de tout

(1) *Le Japon.*

l'Orient, les femmes ont au Japon une véritable importance sociale. Cette assertion est suffisamment confirmée par leur admission héréditaire au trône des mikados, le rang honorifique le plus élevé. Les annales japonaises ont conservé le souvenir des hauts faits d'impératrices, héroïnes fameuses. Comme dans presque tous les commencements historiques, on remarque dans les premiers temps de l'histoire du Japon, une espèce de Sémiramis, l'impératrice Zingu-Kogo, qui, par ses victoires et ses conquêtes, éclipsa la gloire des rois les plus puissants. Entre autres pays, cette souveraine guerrière s'empara de la Corée. Elle portait, dit la tradition, un costume qui, d'un côté, la faisait paraître homme, et de l'autre, femme (1).

Quant aux *soumos*, ou athlètes japonais, ils forment une caste particulière et très estimée. Ceux qui jouissent d'une certaine célébrité ont leurs entrées dans les maisons de la haute bourgeoisie et même de la noblesse. Le gouvernement leur octroie le droit de porter un sabre; les chefs des sociétés de lutteurs ont même rang d'officiers et arborent deux épées, signes distinctifs de la noblesse japonaise (2).

(1) M. Breton. *Le Japon.*
(2) M. Lindau. *Voyage autour du Japon.*

Il y a différentes sociétés de lutteurs. La lutte comme profession ne s'exerce pas librement. Tout athlète doit être affilié à une compagnie, et il est obligé de se contenter du salaire qu'il y reçoit. Naturellement, le chef prélève sur les bénéfices la part du lion. Cependant, il n'est pas maître absolu de sa troupe; il est placé à son tour sous la dépendance du roi des lutteurs qui préside la grande société de Yédo ou de Kioto, et il lui paye son tribut annuel.

Les chefs de corporations sont des lutteurs aguerris; avec leur troupe, ils parcourent le pays, allant de ville en ville et donnant des représentations comme nos cirques et nos baladins. Chaque année ils viennent lutter à Kudan et se disputer le prix offert par le souverain sur sa cassette particulière (1).

Après chaque victoire, les chefs de corps viennent saluer la foule d'un geste ample et majestueux.

Les athlètes de profession sont tous de taille et de proportions énormes, et on peut à peine se figurer que de pareils colosses soient de la même race que les Japonais, petits et grêles,

(1) M. Bousquet. *Le Japon de nos jours.*

qui les admirent, et qu'avec une nourriture dont le riz et le thé sont la base, ils arrivent à un tel développement de biceps et de pectoraux. Ils s'imposent à cet effet, outre un entraînement perpétuel, une sélection savante, ne se marient qu'avec des femmes colosses prises parmi les filles de leurs confrères, et parviennent ainsi à réaliser un type assez disgracieux de la forme musculaire (1). D'ailleurs, ils ne sont pas aussi solides que pourrait le faire supposer leur aspect gigantesque.

Il est mal porté pour les femmes d'assister au spectacle de luttes; mais les hommes et les soldats surtout y prennent un vif plaisir.



Le duel est peu fréquent au Japon; mais, quand un homme croit qu'il doit se venger d'un autre homme, il s'ouvre le ventre devant la porte de son ennemi, qui est forcé d'en faire autant, sous peine de déshonneur (2).

(1) M. Bousquet. *Le Japon de nos jours.*
(2) Le comte de Montblanc. *Le Japon tel qu'il est.*

Cette action de s'ouvrir le ventre s'appelle hara-kiri ou seppuku.

L'histoire cite des exemples où les motifs les plus futiles ont causé le hara-kiri :

Un « samuraï » en heurte un autre en courant dans le palais du shogun ; le second, indigné de ne pas recevoir d'excuses, court s'ouvrir le ventre ; le premier, son service fini auprès du maître, revient faire amende honorable ; il trouve son collègue gisant dans son sang, et, désespéré d'avoir causé, par sa faute, la mort d'un si galant homme, il s'ouvre le flanc à son tour.

Et les quarante-sept fidèles d'Asano !... Ils ont juré de venger la mort de leur maître ; les voyant tarder, un « samuraï » d'un clan voisin les accuse de lâcheté. Mais le retard n'était qu'une feinte, les quarante-sept « ronin » accomplissent leur projet et se suicident immédiatement après, tous ensemble. L'insulteur repentant, ne pouvant offrir d'autre réparation à ces vaillants hommes, vient, sans tarder, s'ouvrir l'abdomen sur leurs tombeaux. On voit encore, à Yédo, les tombes de ces héros populaires et parfaitement historiques.

Il est encore d'autres « hara-kiri » où

l'immolation d'une victime volontaire doit servir de prétexte aux vengeances de la famille outragée. Par l'acte de s'ouvrir les entrailles, le Japonais rejette sur son adversaire une déclaration de vendetta dont les parents, les amis et les serviteurs du suicidé poursuivent passionnément l'exécution. Ces vengeances sont terribles, car les Japonais renoncent facilement à la vie et meurent contents s'ils peuvent en même temps donner la mort (1).

Un exemple rapporté par M. Humbert, appuie cette assertion.

« Le gouverneur de Kanagawa, Hori oribé no Kami, dit-il, échange avec M. Heusken, secrétaire-interprète hollandais de la légation américaine, une correspondance officielle qui lui semble devenir insultante pour sa dignité. Il porte plainte à son chef, Ando no Kami, ministre des Affaires étrangères, et le prie d'aviser à ce que M. Heusken soit expulsé du Japon. Éconduit par le ministre, il consulte les membres de sa famille et ses amis; tous conviennent que sa naissance et son titre ne lui permettent pas de survivre à un pareil

(1) Le comte de Montblanc. *Le Japon tel qu'il est.*

affront, et le fier gouverneur s'ouvre le ventre en leur présence. Les assistants, de leur côté, savent ce qui leur reste à faire. L'insouciant Heusken, passant la nuit sur la chaussée d'Akabané, tombe sous le fer d'une bande de conjurés dont la vue seule a fait fuir son escorte de yacounines. Quant au ministre Ando, il ne sort que le jour, bien accompagné, l'œil au guet et la main sur la poignée de son sabre tout préparé à sa droite, au fond de son norimon. Aussi, à l'instant même où les conjurés se montrent, il est dehors et debout, excitant ses gens à faire bonne contenance, et leur donnant lui-même l'exemple de la bravoure. Les assaillants se dispersent, laissant sur le terrain leurs morts et leurs blessés. Dès ce moment, le débat était clos, la querelle vidée, l'opinion publique satisfaite, et la famille d'Oribé n'avait plus qu'à se tenir coi, ce qu'elle n'a pas manqué de faire. »

— C'est aux *lonines* que s'adressent, pour leur œuvre de sang, les mystérieux racoleurs qui se font les instruments des vengeances de famille ou des haines politiques de la noblesse japonaise.

Cette dangereuse classe d'hommes sans aveu, qui est propre à la capitale du Japon, et

qu'on nomme les lonines, se compose d'officiers sans emploi appartenant à la caste des samuraïs et gardant en conséquence le droit de porter deux sabres. Les uns sont des fils de famille qu'une vie de débauche a jetés hors de la maison paternelle; les autres ont perdu par leur inconduite la place qu'ils occupaient au service du taïkoun ou dans la maison militaire de quelque daïmio; d'autres encore ont été renvoyés par un chef que le malheur des temps forçait à restreindre ses dépenses au moyen de réductions opérées dans le personnel de sa suite.

Le lonine privé de la solde qui le faisait vivre, et ne connaissant que le métier des armes, n'a généralement pas d'autre ressource, en attendant un nouvel engagement, que de se réfugier dans les repaires du vice où il rémunère par d'ignobles offices l'hospitalité qu'il y reçoit. La clientèle qu'il y attire ajoute de nouveaux aliments de perversité à ceux dont le faubourg abonde. Il s'établit une organisation, une discipline dans le désordre même. Il y a des chefs de lonines qui tiennent sous une dépendance aveugle des bandes de misérables.

Comme certaines rues aux environs de la

Tour de Londres, le faubourg de Sinagawa est abandonné par la police pendant la plus grande partie de la nuit. Les femmes elles-mêmes descendent sur le Tokaïdo et assaillent les voyageurs attardés pour les entraîner dans les hôtelleries qu'elles desservent (1).

M. Lindeau (2) dit que chez les Japonais le titre de « lonine » n'a rien de méprisable et signifie « homme sans emploi. »

« Pourtant, les lonines ont si bien le sentiment de l'abjection dans laquelle ils vivent, dit M. Humbert, que, lorsqu'ils sortent de leur gîte, ils prennent ordinairement la précaution de se cacher la figure sous un grand chapeau à bords rabattus, ou au moyen d'une pièce de crêpe dont ils s'enveloppent la tête, de manière à ne laisser voir que leurs yeux. »

— Le hara-kiri est quelquefois prescrit d'office; il remplace alors la condamnation à la peine capitale que peut encourir un noble Japonais, soit de la part de ses pairs, quand il a forfait à l'honneur de sa caste, soit par ordre du taïkoun, quand il s'agit du crime de haute trahison. Par égard pour le rang et la valeur du coupable, on lui permet de mourir de la

(1) M. Humbert. *Le Japon illustré.*
(2) *Voyage autour du Japon.*

mort des braves. C'est une coutume qui ne remonte pas plus loin que les Tokungawa (XVIIe siècle), et qui se perd aujourd'hui.

Le préjugé européen que l'infamie du supplice ajoute à l'infamie du crime, est plus répandu encore chez les Japonais que chez nous ; aussi recourent-ils volontiers au suicide pour épargner une flétrissure à leur postérité.

Le mépris de la mort est une des vertus les plus prisées chez eux ; bien mourir est pour ainsi dire plus important que bien vivre, et leurs annales enregistrent avec complaisance, leurs romans célèbrent à l'envi ceux qui ont bravement marché au-devant du trépas (1).

Judiciaire ou spontané, le hara-kiri s'accomplissait toujours avec un grand appareil, et les formalités de cette cérémonie tenaient la première place dans le code de l'honneur enseigné aux « samuraïs. »

Le jour venu, on dresse une estrade au fond du jardin, dans le yaski même du condamné ; on la couvre de tout ce que la maison contient de plus riche en tapis. Le noble patient y monte, s'accroupit sur ses talons, et, au milieu de tous les serviteurs rassemblés, on lit la sentence de

(1) M. Bousquet. *Le Japon de nos jours.*

mort; puis on lui passe l'éventail, dernier présent du prince; ou, s'il se délivre volontairement de la vie, il explique ses motifs dans un discours d'adieu à ses « kéraï. »

Sur une petite table à côté de lui est déposé son sabre, non pas le sabre long de combat, mais le « waki-zashi » qu'on porte toujours à la ceinture; la lame est en partie entourée de papier, de manière à ne faire que du bout une entaille peu profonde. Il le saisit de la main droite et se fait, de gauche à droite, une légère blessure au-dessous du nombril; puis il courbe la tête en l'inclinant légèrement du côté droit. Le second est à sa gauche et lui tranche immédiatement le cou.

Tout homme d'épée doit apprendre de bonne heure le cérémonial du hara-kiri, savoir composer son attitude s'il y joue le principal rôle, et connaître les devoirs d'un second assistant son ami à cet instant fatal. La délicatesse de sa mission consiste, dans ce dernier cas, à ne pas laisser au moribond le temps de faire paraître le moindre signe de faiblesse; un des éléments de son éducation est de faire voler une tête sans broncher. Debout, derrière l'accusé, le grand sabre passé à sa ceinture, il doit garder une tenue militaire. Il a reçu

l'ordre de trancher la tête à l'accusé si celui-ci, aussitôt la condamnation prononcée, hésitait à mettre fin lui-même à ses jours.

Il est extrêmement rare qu'un samuraï condamné au suicide témoigne la moindre faiblesse dans l'accomplissement du hara-kiri ; d'ailleurs si cela arrivait, son coadjuteur est là non seulement pour le sauver de toute défaillance, mais encore pour cacher sa lâcheté aux assistants, dans le cas où il manquerait de courage.

Parmi toutes celles qu'on raconte à ce sujet, une anecdote, rapportée par M. Bousquet (1), caractérise bien les mœurs des Japonais en cette circonstance.

« Un grand daïmio ayant envoyé à l'un de ses vassaux l'ordre de s'ouvrir le ventre, celui-ci, après la lecture de la sentence, s'étant aperçu que son seigneur était présent et suivait le supplice, caché derrière un paravent, allait récriminer, se plaindre, et peut-être lâchement demander grâce. L'ami qui l'assistait s'en apercevant, murmure derrière lui une grossière injure; le condamné se retourne, indigné, pour répliquer, et fait ainsi le geste du patient qui tend sa tête. Aussitôt le second la

(1) *Le Japon de nos jours.*

fait voler d'un seul coup. Interrogé sur sa conduite par le daïmio qui surveillait tout, il n'hésita pas à déclarer que, voyant son ami sur le point de faiblir, il n'avait pas craint de lui faire tourner la tête, et de précipiter le dénouement pour lui épargner le déshonneur. Il fut comblé de félicitations pour sa présence d'esprit.

» Cette coutume, continue M. Bousquet, semble reposer sur une idée superstitieuse : c'est que l'âme, une fois dégagée par une blessure volontaire, le sabre ne frappe plus qu'une matière inerte, la partie noble échappe au fer de la justice.

» Une idée morale s'y rattache, c'est que le courage rachète toutes les fautes. »



TABLE DES MATIÈRES



L'ESCRIME EN CHINE

L'ESCRIME EN ASSYRIE

L'ESCRIME EN ÉGYPTE

L'ESCRIME CHEZ LES ISRAÉLITES

L'ESCRIME EN PERSE

L'ESCRIME CHEZ LES GRECS

L'ESCRIME CHEZ LES ROMAINS

L'ESCRIME CHEZ LES JAPONAIS



Paris. — Imprimeries réunies C, 54 bis, rue du Four. — 1501.




TU PENSES
J'ŒUVRE
C. MOTTEROZ

